Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum
Digitale Bibliothek

Molière

Les Oeuvres De Monsieur De Moliere

Bd.: 3

Basle (1741)
Rem.IV 783-3
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10780509-0
(null)

**Copyright**

Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Datensystemen ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.

10780509

Roman IV Moliere

~~Fig~~

783 (3

10780509

10780509

10780509

# & LES OEUVRES DE MONSIEUR DE MOLIERE.

*NOUVELLE EDITION,*

Revûë, corrigée & augmentée, d'une NOUVELLE VIE DE L'AUTEUR, & DE LA PRINCESSE D'ELIDE, toute en vers, telle qu'elle ſe joüe à préſent.

*Enrichie de Figures en Tailles-douces.*

TOME III.

*A BASLE,*

Chez EMANUEL TOURNEISEN.
M DCC XLI.

10780509

# PIECES CONTENUES

dans ce Troiſiéme Tome.

LE TARTUFFE, *ou* L'IMPOSTEUR.

AMPHITRION.

L'AVARE.

GEORGE DANDIN, *ou* LE MARI CONFONDU.

A FÊTE DE VERSAILLES en 1668.

10780509

# PIECES CONTENUES.

## MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

## LES AMANS MAGNIFIQUES.

LE

10780509

# LE TARTUFFE, OU L'IMPOSTEUR, COMÉDIE.

10780509




L'IMPOSTEUR ou TARTUFE.

10780509

# PREFACE.

VOici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-tems perſécutée; & les gens qu'elle jouë, ont bien fait voir qu'ils étoient plus puiſſans en France, que tous ceux que j'ai joüés juſques ici. Les Marquis, les Précieuſes, les Cocus, & les Médecins, ont ſouffert doucement qu'on les ait repreſentés; & ils ont fait ſemblant de ſe divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les Hypocrites n'ont point entendu raillerie, ils ſe ſont effarouchés d'abord, & ont trouvé étrange, que j'euſſe la hardieſſe de jouër leurs grimaces, & de vouloir décrier un métier, dont tant d'honnêtes gens ſe mêlent. C'eſt un crime qu'ils ne ſçauroient me pardonner; & ils ſe ſont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par *le côté* qui les a bleſſés; ils ſont trop politiques pour cela, & ſçavent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cauſe de Dieu; & le Tartuffe, dans leur bouche, eſt une piéce qui offenſe la piété: Elle eſt d'un bout à l'autre pleine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les ſyllabes en ſont impies, les geſtes même y ſont criminels; & le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droit ou à gauche, y cache des myſtéres, qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon deſavantage. J'ai eu beau la ſoumettre aux lumiéres de mes amis, & à la cenſure de tout le monde. Les corrections que j'ai pû faire, le jugement du Roi & de la Reine, qui l'ont vûë, l'approbation des grands Princes, & de Meſſieurs les Miniſtres qui

l'ont honorée publiquement de leur préſence, le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien ſervi. Ils n'en veulent point démordre; &, tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiſcrets, qui me diſent des injures pieuſement, & me damnent par charité.

Je me ſoucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je reſpecte, & de jetter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi; & qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel, ſont faciles à recevoir les impreſſions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'eſt aux vrais dévots que je veux par tout me juſtifier ſur la conduite de ma comédie; & je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choſes, avant que de les voir; de ſe défaire de toute prévention, & de ne point ſervir la paſſion de ceux dont les grimaces les deshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra ſans doute que mes intentions y ſont par tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à jouer les choſes que l'on doit révérer; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicateſſe de la matiére; & que j'ai mis tout l'art & tous les ſoins qu'il m'a été poſſible, pour bien diſtinguer le perſonnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venuë de mon ſcélérat. Il ne tient pas un ſeul moment l'auditeur en balance, on le connoît d'abord aux marques que je lui donne; &, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux ſpectateurs le caractére d'un méchant homme, & ne faſſe éclater celui du véritable homme de bien, que je lui oppoſe.

Je

Je ſçais bien que, pour réponſe, ces meſſieurs tâchent d'inſinuer que ce n'eſt point au théatre à parler de ces matiéres; mais je leur demande, avec leur permiſſion, ſur quoi ils fondent cette belle maxime. C'eſt une propoſition qu'ils ne font que ſuppoſer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon; &, ſans doute, il ne ſeroit pas difficile de leur faire voir que la Comédie, chez les Anciens, a pris ſon origine de la Religion, & faiſoit partie de leurs myſtéres; que les Eſpagnols, nos voiſins, ne célébrent guéres de fête, où la comédie ne ſoit mêlée; & que, même parmi nous, elle doit ſa naiſſance aux ſoins d'une confrairie, à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne; que c'eſt un lieu qui fut donné pour y repréſenter les plus importans myſtéres de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, ſous le nom d'un Docteur de Sorbonne; &, ſans aller chercher ſi loin, que l'on a joué, de notre tems, des piéces ſaintes de Monſieur Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie eſt de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raiſon il y en aura de privilégiés. Celui-ci eſt, dans l'Etat, d'une conſéquence bien plus dangereuſe que tous les autres, & nous avons vû que le théatre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une ſérieuſe morale ſont moins puiſſans le plus ſouvent, que ceux de la ſatyre; & rien ne reprend mieux la plûpart des hommes, que la peinture de leurs défauts. C'eſt une grande atteinte aux vices, que de les expoſer à la riſée de tout le monde. On ſouffre aiſément des réprehenſions; mais on ne ſouffre point la raillerie. On veut bien être méchant; mais on ne veut point être ridicule. On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon impoſteur; hé, pouvois-je m'en empêcher, pour bien repréſenter le caractére d'un hypocrite? Il ſuffit, ce

ce me ſemble, que je faſſe connoître les motifs criminels qui lui font dire les choſes, & que j'en aye retranché les termes conſacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais uſage. Mais il débite au quatriéme acte une morale pernicieuſe; mais cette morale eſt-elle quelque choſe, dont tout le monde n'eût les oreilles rebattuës? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? Et peut-on craindre que des choſes, ſi généralement déteſtées, faſſent quelque impreſſion dans les eſprits, que je les rende dangereuſes, en les faiſant monter ſur le théatre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un ſcélérat? Il n'y a nulle apparence à cela, & l'on doit approuver la comédie du Tartuffe, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'eſt à quoi l'on s'attache furieuſement depuis un tems; & jamais on ne s'étoit ſi fort déchaîné contre le théatre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Egliſe qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas me nier auſſi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainſi l'autorité, dont on prétend appuyer la cenſure, eſt détruite par ce partage; & toute la conſéquence qu'on peut tirer de cette diverſité d'opinions en des eſprits éclairés des mêmes lumiéres, c'eſt qu'ils ont pris la comédie différemment, & que les uns l'ont conſidérée dans ſa pureté, lorſque les autres l'ont regardée dans ſa corruption, & confonduë avec tous ces vilains ſpectacles qu'on a eu raiſon de nommer des ſpectacles de turpitude. Et en effet, puiſqu'on doit diſcourir des choſes, & non pas des mots, & que la plûpart des contrariétés viennent de ne ſe pas entendre, & d'envelopper dans un même mot des choſes oppoſées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, & regarder ce qu'eſt la comédie en ſoi, pour voir ſi elle eſt condamnable. On connoîtra, ſans doute, que, n'étant autre choſe qu'un poëme ingénieux qui, par

des

des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne ſçauroit la cenſurer ſans injuſtice ; &, ſi nous voulons oüir là-deſſus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ſes plus célébres Philoſophes ont donné des louanges à ſa comédie, eux qui faiſoient profeſſion d'une ſageſſe ſi auſtére, & qui crioient ſans ceſſe après les vices de leur ſiécle. Elle nous fera voir qu'Ariſtote a conſacré des veilles au théatre, & s'eſt donné le ſoin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ſes plus grands-hommes, & des premiers en dignité, ont fait gloire d'en compoſer eux-mêmes ; qu'il y en a eu d'autres, qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient compoſées ; que la Gréce a fait pour cet art éclater ſon eſtime, par les prix glorieux & par les ſuperbes théatres dont elle a voulu l'honorer, & que, dans Rome enfin, ce même art a reçu auſſi des honneurs extraordinaires ; je ne dis pas dans Rome débauchée, & ſous la licence des Empereurs, mais dans Rome diſciplinée, ſous la ſageſſe des Conſuls, & dans le tems de la vigueur de la vertu Romaine.

J'avouë qu'il y a eu des tems où la comédie s'eſt corrompuë. Et qu'eſt-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours ? Il n'y a choſe ſi innocente, où les hommes ne puiſſent porter du crime, point d'art ſi ſalutaire, dont ils ne ſoient capables de renverſer les intentions, rien de ſi bon en ſoi qu'ils ne puiſſent tourner à de mauvais uſages. La Médecine eſt un art profitable, & chacun la révére comme une des plus excellentes choſes que nous ayons ; & cependant il y a eu des tems où elle s'eſt renduë odieuſe, & ſouvent on en a fait un art d'empoiſonner les hommes. La Philoſophie eſt un préſent du Ciel, elle nous a été donnée pour porter nos eſprits à la connoiſſance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la Nature ;

re; & pourtant on n'ignore pas que ſouvent on l'a détournée de ſon emploi, & qu'on l'a occupée publiquement à ſoutenir l'impiété. Les choſes mêmes les plus ſaintes ne ſont point à couvert de la corruption des hommes; & nous voyons des ſcélérats qui, tous les jours, abuſent de la piété, & la font ſervir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laiſſe pas pour cela de faire les diſtinctions qu'il eſt beſoin de faire. On n'enveloppe point dans une fauſſe conſéquence la bonté des choſes que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On ſépare toujours le mauvais uſage d'avec l'intention de l'art; &, comme on ne s'aviſe point de défendre la Médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la Philoſophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point auſſi vouloir interdire la comédie, pour avoir été cenſurée en de certains tems. Cette cenſure a eu ſes raiſons, qui ne ſubſiſtent point ici. Elle s'eſt renfermée dans ce qu'elle a pû voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'eſt données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, & lui faire embraſſer l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu deſſein d'attaquer, n'eſt point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il ſe faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce ſont deux perſonnes de qui les mœurs ſont tout-à-fait oppoſées. Elles n'ont aucun rapport, l'une avec l'autre, que la reſſemblance du nom; & ce ſeroit une injuſtice épouvantable, que de vouloir condamner Olimpe qui eſt femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a été une débauchée. De ſemblables arrêts, ſans doute, feroient un grand déſordre dans le monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné; &, puiſque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choſes dont on abuſe tous les jours, on doit bien

faire

faire la même grace à la comédie, & approuver les piéces de théatre, où l'on verra regner l'inſtruction & l'honnêteté.

Je ſçais qu'il y a des eſprits, dont la délicateſſe ne peut ſouffrir aucune comédie, qui diſent que les plus honnêtes ſont les plus dangereuſes, que les paſſions que l'on y dépeint, ſont d'autant plus touchantes, qu'elles ſont pleines de vertu, & que les ames ſont attendries par ces ſortes de repréſentations. Je ne vois pas quel grand crime c'eſt que de s'attendrir à la vûë d'une paſſion honnête; & c'eſt un haut étage de vertu, que cette pleine inſenſibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une ſi grande perfection ſoit dans les forces de la nature humaine; & je ne ſçais s'il n'eſt pas mieux de travailler à rectifier & adoucir les paſſions des hommes, que de vouloir les retrancher entiérement. J'avouë qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théatre; &, ſi l'on veut blâmer toutes les choſes qui ne regardent pas directement Dieu & notre ſalut, il eſt certain que la comédie en doit être, & je ne trouve point mauvais qu'elle ſoit condamnée avec le reſte; mais, ſuppoſé, comme il eſt vrai, que les exercices de la piété ſouffrent des intervalles, & que les hommes ayent beſoin de divertiſſement, je ſoutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui ſoit plus innocent que la comédie. Je me ſuis étendu trop loin. Finiſſons par un mot d'un grand Prince ſur la comédie du Tartuffe.

Huit jours après qu'elle eût été défenduë, on repréſenta, devant la Cour, une piéce intitulée, *Scaramouche hermite*, & le Roi, en ſortant, dit au grand Prince que je veux dire: *Je voudrois bien ſçavoir pourquoi les gens qui ſe ſcandaliſent ſi fort de la comédie de Moliere, ne diſent mot de celle*

*celle de Scaramouche.* A quoi le Prince répondit ; *La raiſon de cela, c'eſt que la comédie de Scaramouche jouë le Ciel & la Religion, dont ces meſſieurs-là ne ſe ſoucient point ; mais celle de Moliere les jouë eux-mêmes, c'eſt ce qu'ils ne peuvent ſouffrir.*



PRE-

# PREMIER PLACET,
## PRESENTE' AU ROI,
*Sur la Comédie du Tartuffe, qui n'avoit pas encore été repréſentée en Public.*

SIRE,

Le devoir de la Comédie étant de corriger les hommes en les divertiſſant, j'ai crû que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire, que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon ſiécle; &, comme l'Hypocriſie, ſans doute, en eſt un des plus en uſage, des plus incommodes, & des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la penſée que je ne rendrois pas un petit ſervice à tous les honnêtes gens de votre Royaume, ſi je faiſois une Comédie qui décriât les Hypocrites, & mît en vûë, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zéle contrefait, & une charité Sophiſtiquée.

Je l'ai faite, SIRE, cette Comédie, avec tout le ſoin, comme je crois, & toutes les circonſpections que pouvoit demander la délicateſſe de la matiére; &, pour mieux conſerver l'eſtime & le reſpect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai diſtingué, le plus que j'ai pû, le caractére que j'avois à toucher; je n'ai point laiſſé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, & ne me ſuis ſervi, dans cette peinture, que des couleurs expreſſes & des traits eſſentiels qui font reconnoître d'abord un véritable & franc Hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicateſſe de votre ame ſur les matiéres de Religion, & l'on a ſçû vous prendre par l'endroit ſeul que vous êtes

prenable, je veux dire, par le reſpect des choſes ſaintes. Les Tartuffes, ſous-main, ont eu l'adreſſe de trouver grace auprès de votre Majeſté, & les originaux enfin ont fait ſupprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, & quelque reſſemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup ſenſible que la ſuppreſſion de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la maniére dont votre Majeſté s'étoit expliquée ſur ce ſujet, & j'ai crû, SIRE, qu'elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette Comédie qu'elle me défendoit de produire en Public.

Mais, malgré cette glorieuſe déclaration du plus grand Roi du monde, & du plus éclairé, malgré l'approbation encore de Monſieur le Légat, & de la plus grande partie de nos Prélats, qui tous, dans les lectures particuliéres que je leur ai faites de mon ouvrage, ſe ſont trouvés d'accord avec les ſentimens de votre Majeſté, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre compoſé par le Curé de..... qui donne hautement un démenti à tous ces Auguſtes témoignages. Votre Majeſté a beau dire, & Monſieur le Légat, & Meſſieurs les Prélats ont beau donner leur jugement, ma Comédie, ſans l'avoir vûë, eſt diabolique, & diabolique mon cerveau; je ſuis un démon vêtu de chair, & habillé en homme, un libertin, un impie, digne d'un ſupplice exemplaire. Ce n'eſt pas aſſez que le feu expie en public mon offenſe, j'en ſerois quitte à trop bon marché; le zéle charitable de ce galant homme de bien, n'a garde de demeurer là; il ne veut point que j'aye de miſéricorde auprès de Dieu, il veut abſolument que je ſois damné, c'eſt une affaire réſoluë.

Ce livre, SIRE, a été préſenté à votre Majeſté, &, ſans doute, elle juge bien elle-même combien il m'eſt fâcheux de me voir expoſé tous

tous les jours aux insultes de ces Messieurs ; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées ; & quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture, & à faire voir au Public que ma Comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma réputation, & pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage ; les Rois, éclairés comme vous, n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite ; ils voyent, comme Dieu, ce qu'il nous faut, & sçavent, mieux que nous, ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de votre Majesté, & j'attends d'elle, avec respect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

## SECOND PLACET.

*Préſenté au Roi, dans ſon camp devant la Ville de Lille en Flandres, par les Sieurs la Thorilliere & la Grange, Comédiens de ſa Majeſté, & compagnons du Sieur Moliere, ſur la défenſe qui fut faite le 6. Aouſt 1667. de repréſenter le Tartuffe juſques à nouvel ordre de ſa Majeſté.*

SIRE,

C'eſt une choſe bien téméraire à moi, que de venir importuner un grand Monarque au milieu de ſes glorieuſes conquêtes ; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection, qu'au lieu où je la viens chercher ? Et qui puis-je ſolliciter contre l'autorité de la puiſſance qui m'accable, que la ſource de la puiſſance & de l'autorité, que le juſte diſpenſateur des ordres abſolus, que le Souverain juge & le maître de toutes choſes ?

Ma Comédie, SIRE, n'á pû jouïr ici des bontés de votre Majeſté. En vain je l'ai produite ſous le titre de l'impoſteur, & déguiſé le perſonnage ſous l'ajuſtement d'un homme du monde. J'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles ſur tout l'habit, mettre en pluſieurs endroits des adouciſſemens, & retrancher avec ſoin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célébres originaux du portrait que je voulois faire ; tout cela n'a de rien ſervi. La cabale s'eſt réveillée aux ſimples conjectures qu'ils ont pû avoir de la choſe. Ils ont trouvé moyen de ſurprendre des eſprits, qui, dans toute autre matiére, font une haute profeſſion de ne ſe point laiſſer ſurprendre. Ma Comédie n'a pas plûtôt paru, qu'elle s'eſt vûë foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit impoſer du reſpect ; & tout ce que j'ai pû faire en cette rencontre,

contre, pour me ſauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'eſt de dire que votre Majeſté avoit eu la bonté de m'en permettre la repréſentation, & que je n'avois pas crû qu'il fût beſoin de demander cette permiſſion à d'autres, puiſqu'il n'y avoit qu'elle ſeule qui me l'eût défenduë.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma Comédie, ne remuënt bien des reſſorts auprès de votre Majeſté, & ne jettent dans leur parti, comme ils ont déjà fait, de veritables gens de bien, qui ſont d'autant plus promts à ſe laiſſer tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils faſſent, ce n'eſt point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir, ils l'ont aſſez montré dans les Comédies qu'ils ont ſouffert qu'on ait jouées tant de fois en public, ſans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la Piété & la Religion, dont ils ſe ſoucient fort peu; mais celle-ci les attaque & les jouë eux-mêmes, & c'eſt ce qu'ils ne peuvent ſouffrir. Ils ne ſçauroient me pardonner de dévoiler leurs impoſtures aux yeux de tout le monde; &, ſans doute, on ne manquera pas de dire à votre Majeſté, que chacun s'eſt ſcandaliſé de ma Comédie. Mais la vérité pure, SIRE, c'eſt que tout Paris ne s'eſt ſcandaliſé que de la défenſe qu'on en a faite, que les plus ſcrupuleux en ont trouvé la repréſentation profitable, & qu'on s'eſt étonné que des perſonnes d'une probité ſi connuë, ayent eu une ſi grande déférence pour des gens qui devroient être l'horreur de tout le monde, & ſont ſi oppoſés à la véritable piété dont elles font profeſſion.

J'attends avec reſpect l'arrêt que votre Majeſté d'aignera prononcer ſur cette matié; mais il eſt très-aſſûré, SIRE, qu'il ne faut plus que je ſonge à faire des Comédies, ſi les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par là de me perſécuter plus que jamais, & voudront trouver à re-

à redire aux choſes les plus innocentes qui pourront ſortir de ma plume.

Daignent vos bontés, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée; & puiſſai-je, au retour d'une campagne ſi glorieuſe, délaſſer votre Majeſté des fatigues de ſes conquêtes, lui donner d'innocens plaiſirs après de ſi nobles travaux, & faire rire le Monarque qui fait trembler toute l'Europe.

---

# TROISIEME PLACET,

*Préſenté au Roi le 5. Février 1669.*

## SIRE,

UN fort honnête Médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet, & veut s'obliger, par devant Notaires, de me faire vivre encore trente années, ſi je puis lui obtenir une grace de votre Majeſté. Je lui ai dit, ſur ſa promeſſe, que je ne lui demandois pas tant; & que je ſerois ſatisfait de lui, pourvû qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, eſt un Canonicat de votre Chapelle Royale de Vincennes, vacant par la mort de. . . .

Oſerois-je demander encore cette grace à votre Majeſté, le propre jour de la grande réſurrection de Tartuffe, reſſuſcité par vos bontés? Je ſuis, par cette premiére faveur, réconcilié avec les Dévots, & je le ſerois, par cette ſeconde, avec les Médecins. C'eſt pour moi, ſans doute, trop de grace à la fois; mais peut-être n'en eſt-ce pas trop pour votre Majeſté; & j'attends, avec un peu d'eſpérance reſpectueuſe, la réponſe du mon Placet.

10780509



*

* *

# *ACTEURS.*

Madame **PERNELLE**, Mere d'Orgon.
**ORGON**, mari d'Elmire.
**ELMIRE**, femme d'Orgon.
**DAMIS**, fils d'Orgon.
**MARIANE**, fille d'Orgon.
**VALERE**, amant de Mariane.
**CLE'ANTE**, beau-frere d'Orgon.
**TARTUFFE**, faux dévot.
**DORINE**, ſuivante de Mariane.
Monſieur **LOYAL**, ſergent.
**UN EXEMT.**
**FLIPOTE**, ſervante de Madame Pernelle.

*La ſcêne eſt à Paris, dans la maiſon d'Orgon.*

**LE**

# LE TARTUFFE,

## *COMEDIE*

## ACTE I.

### SCENE I.

*MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE, FLIPOTE.*

Madame PERNELLE.

ALLONS, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous ſuivre.

Madame PERNELLE.

Laiſſez, ma bru, laiſſez. Ne venez pas plus loin;
Ce ſont toutes façons, dont je n'ai pas beſoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit, envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mere, d'où vient que vous ſortez ſi vîte?

Madame PERNELLE.

C'eſt que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que, de me complaire, on ne prend nul ſouci.
Oui, je ſors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons, j'y ſuis contrariée,
On n'y reſpecte rien; chacun y parle haut,
Et c'eſt, tout juſtement, la Cour du Roi Petaut.

DORINE.

Si....

Ma-

Madame PERNELLE.

Vous êtes, mamie, une fille ſuivante,
Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente;
Vous vous mêlez, ſur tout, de dire votre avis.

DAMIS.

Mais....

Madame PERNELLE.

Vous êtes un ſot en trois lettres, mon fils;
C'eſt moi qui vous le dis, qui ſuis votre grand'mere,
Et j'ai prédit cent fois, à mon fils votre pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois....

Madame PERNELLE.

Mon Dieu! ſa ſœur, vous faites la diſcrette,
Et vous n'y touchez pas, tant vous ſemblez doucette;
Mais il n'eſt, comme on dit, pire eau, que l'eau qui dort,
Et vous menez, ſous-cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mere....

Madame PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaiſe,
Votre conduite, en tout, eſt tout-à-fait mauvaiſe;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mere en uſoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépenſiére; & cet état me bleſſe,
Que vous alliez vêtuë ainſi qu'une Princeſſe.
Quiconque, à ſon mari, veut plaire ſeulement,
Ma bru, n'a pas beſoin de tant d'ajuſtement.

CLEANTE.

Mais, Madame, après tout...

Madame PERNELLE.

Pour vous, Monſieur ſon frere,
Je vous eſtime fort, vôus aime & vous révére;
Mais

Mais enfin, ſi j'étois de mon fils ſon époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans ceſſe vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne ſe doivent point ſuivre.
Je vous parle un peu franc, mais c'eſt-là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai ſur le cœur.

DAMIS.

Votre Monſieur Tartuffe, eſt bien-heureux, ſans doute...

Madame PERNELLE.

C'eſt un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis ſouffrir, ſans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! Je ſouffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne uſurper céans un pouvoir tyrannique?
Et que nous ne puiſſions à rien nous divertir,
Si ce beau Monſieur-là n'y daigne conſentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ſes maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne faſſe des crimes,
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Madame PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, eſt fort bien contrôlé.
C'eſt au chemin du Ciel qu'il pretend vous conduire;
Et mon fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'eſt pere, ni rien,
Qui me puiſſe obliger à lui vouloir du bien,
Je trahirois mon cœur de parler d'autre ſorte.
Sur ſes façons de faire, à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une ſuite; & qu'avec ce pied plat,
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'eſt une choſe auſſi qui ſcandaliſe,

De

De voir qu'un inconnu céans s'impatroniſe ;
Qu'un gueux, qui quand il vint, n'avoit pas des ſouliers,
Et dont l'habit entier valoit bien ſix deniers,
En vienne juſques-là, que de ſe méconnoître,
De contrarier tout, & de faire le maître.

Madame PERNELLE.

Hé, merci de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout ſe gouvernoit par ſes ordres pieux.

DORINE.

Il paſſe pour un ſaint dans votre fantaiſie ;
Tout ſon fait, croyez-moi, n'eſt rien qu'hypocriſie.

Madame PERNELLE.

Voyez la langue !

DORINE.

A lui, non plus qu'à ſon Laurent,
Je ne me fierois, moi, que ſur un bon garant.

Madame PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le ſerviteur peut être ;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal, & ne le rebutez,
Qu'à cauſe qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'eſt contre le péché que ſon cœur ſe courrouce,
Et l'intérêt du Ciel eſt tout ce qui le pouſſe.

DORINE.

Oui ; mais pourquoi, ſur tout depuis un certain tems,
Ne ſçauroit-il ſouffrir qu'aucun hante céans ?
En quoi bleſſe le Ciel une viſite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
Veut-on que, là-deſſus, je m'explique entre nous ?
[*montrant Elmire.*]
Je crois que de Madame il eſt, ma foi, jaloux.

Madame PERNELLE.

Taiſez-vous, & ſongez aux choſes que vous dites.
Ce n'eſt pas lui tout ſeul qui blâme ces viſites.
Tout ce tracas qui ſuit les gens que vous hantez,
Ces caroſſes ſans ceſſe à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant aſſemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voiſinage.

Je

Je veux croire qu'au fond il ne ſe paſſe rien ;
Mais enfin on en parle, & cela n'eſt pas bien.

CLEANTE.

Hé, voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cauſe ?
Ce ſeroit dans la vie une fâcheuſe choſe,
Si, pour les ſots diſcours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ſes meilleurs amis.
Et, quand même on pourroit ſe réſoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à ſe taire ?
Contre la médiſance il n'eſt point de rempart.
A tous les ſots caquets n'ayons donc nul égard ;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laiſſons aux cauſeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné notre voiſine, & ſon petit époux,
Ne ſeroient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours, ſur autrui, les premiers à médire ;
Ils ne manquent jamais de ſaiſir promtement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en ſemer la nouvelle avec beaucoup de joye,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croye.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils penſent dans le monde autoriſer les leurs ;
Et, ſous le faux eſpoir de quelque reſſemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils ſont trop chargés.

Madame PERNELLE.

Tous ces raiſonnemens ne font rien à l'affaire,
On ſçait qu'Orante méne une vie exemplaire,
Tous ſes ſoins vont au Ciel ; & j'ai ſçu, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple eſt admirable, & cette dame eſt bonne.
Il eſt vrai qu'elle vit en auſtére perſonne ;
Mais l'âge, dans ſon ame, a mis ce zéle ardent,

Et

Et l'on ſçait qu'elle eſt prude à ſon corps défen
dant.
Tant qu'elle a pû des cœurs attirer les hommage
Elle a fort bien joüi de tous ſes avantages ;
Mais, voyant de ſes yeux tous les brillans baiſſer
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer ;
Et, du voile pompeux d'une haute ſageſſe,
De ſes attraits uſés, déguiſer la foibleſſe.
Ce ſont là les retours des coquettes du tems ;
Il leur eſt dur de voir déſerter les galans.
Dans un tel abandon, leur ſombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude ;
Et la ſévérité de ces femmes de bien
Cenſure toute choſe, & ne pardonne à rien ;
Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie
Non point par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne ſçauroit ſouffrir qu'un autre ait les plaiſir
Dont le panchant de l'âge a ſevré leurs déſirs.

Madame PERNELLE *à Elmire.*

Voilà les contes bleux qu'il vous faut, pour vou
plaire,
Ma bru. L'on eſt, chez vous, contrainte de ſe taire
Car Madame, à jaſer, tient le dé tout le jour ;
Mais enfin, je prétends diſcourir à mon tour.
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus ſage
Qu'en recueillant chez ſoi ce dévot perſonnage ;
Que le Ciel au beſoin l'a céans envoyé,
Pour redreſſer à tous votre eſprit fourvoyé ;
Que, pour votre ſalut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien, qui ne ſoit à reprendre
Ces viſites, ces bals, ces converſations,
Sont, du malin eſprit, toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuſes paroles,
Ce ſont propos oiſifs, chanſons & fariboles,
Bien ſouvent le prochain en a ſa bonne part,
Et l'on y ſçait médire & du tiers & du quart.
Enfin les gens ſenſés ont leurs têtes troublées,
De la confuſion de telles aſſemblées ;
Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;

Et

Et, comme, l'autre jour, un Docteur dit fort bien,
C'eſt véritablement la tour de Babilone,
Car chacun y babille, & tout du long de l'aune;
Et pour conter l'hiſtoire où ce point l'engagea.....

[*montrant Cléante.*]

Voilà-t-il pas Monſieur qui ricane déja?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire.

[*à Elmire.*]

Et ſans.... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.
Sçachez que, pour céans, j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau tems, quand j'y mettrai le pied.

[*Donnant un ſoufflet à Flipote.*]

Allons, vous, vous rêvez & bayez aux corneilles;
Jour de Dieu! Je ſçaurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

---

## SCENE II.

*CLEANTE, DORINE.*

CLEANTE.

JE n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller;
Que cette bonne femme....

DORINE.

Ah! Certes, c'eſt dommage,
Qu'elle ne vous ouît tenir un tel langage;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'eſt point d'âge à lui donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'eſt pour rien contre nous échauffée!
Et que de ſon Tartuffe elle paroît coëffée!

DORINE.

Oh! Vrayment, tout cela n'eſt rien au prix du fils,
Et, ſi vous l'aviez vû, vous diriez, c'eſt bien pis.

Nos

Nos troubles l'avoient mis ſur le pied d'homme ſage,
Et, pour ſervir ſon Prince, il montra du courage;
Mais il eſt devenu comme un homme hébêté,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté,
Il l'appelle ſon frere; & l'aime, dans ſon ame,
Cent fois plus qu'il ne fait mere, fils, fille & femme;
C'eſt de tous ſes ſecrets l'unique confident,
Et de ſes actions le directeur prudent,
Il le choye, il l'embraſſe; &, pour une maîtreſſe
On ne ſçauroit, je penſe, avoir plus de tendreſſe;
A table, au plus haut bout, il veut qu'il ſoit aſſis,
Avec joye, il l'y voit manger autant que ſix,
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui céde.
Et s'il vient à rotter, il lui dit, Dieu vous aide.
Enfin il en eſt fou; c'eſt ſon tout, ſon héros,
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos;
Ses moindres actions lui ſemblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit, ſont pour lui des oracles.
Lui qui connoît ſa duppe, & qui veut en jouïr,
Par cent dehors fardés, a l'art de l'éblouïr;
Son cagotiſme en tire, à toute heure, des ſommes;
Et prend droit de gloſer ſur tous tant que nous ſommes.
Il n'eſt pas juſqu'au fat, qui lui ſert de garçon,
Qui ne ſe mêle auſſi de nous faire leçon;
Il vient nous ſermonner avec des yeux farouches,
Et jetter nos rubans, notre rouge, & nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ſes mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une fleur des ſaints,
Diſant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la ſainteté, les parures du diable.

## SCENE III.

*ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE.*

ELMIRE *à Cléante.*

VOus étes bien-heureux, de n'être point venu
Au diſcours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vû mon mari; comme il ne m'a point vûë,
Je veux aller, là haut, attendre ſa venuë.

CLEANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amuſement,
Et je vais lui donner le bon jour ſeulement.

## SCENE IV.

*CLEANTE, DAMIS, DORINE.*

DAMIS.

DE l'hymen de ma ſœur touchez-lui quelque choſe:
J'ai ſoupçon que Tartuffe à ſon effet s'oppoſe,
Qu'il oblige mon pere à des détours ſi grands;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme & ma ſœur & Valére:
La ſœur de cet ami, vous le ſçavez, m'eſt chére;
Et s'il falloit....

DORINE.

Il entre.

SCE-

## SCENE V.

*ORGON, CLEANTE, DORINE.*

ORGON.

AH! Mon frere, bon jour.

CLEANTE.

Je ſortois, & j'ai joye à vous voir de retour.
La campagne à préſent n'eſt pas beaucoup fleurie.

ORGON.

[ *à Cléante.* ]

Dorine. Mon beaufrere, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien ſouffrir, pour m'ôter de ſouci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

[ *à Dorine.* ]

Tout s'eſt-il, ces deux jours, paſſé de bonne ſorte?
Qu'eſt-ce qu'on fait céans? Comme eſt-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fiévre juſqu'au ſoir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il ſe porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le ſoir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au ſoupé, toucher à rien du tout,
Tant ſa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il ſoupa, lui tout ſeul, devant elle;

Et, fort dévotement, il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit ſe paſſa toute entiére,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupiére;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir ſommeiller,
Et juſqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Preſſé d'un ſommeil agréable,
Il paſſa dans ſa chambre, au ſortir de la table;
Et, dans ſon lit bien chaud, il ſe mit tout ſoudain,
Où, ſans trouble, il dormit juſques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raiſons gagnée,
Elle ſe réſolut à ſouffrir la ſaignée;
Et le ſoulagement ſuivit tout auſſi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et, contre tous les maux, fortifiant ſon ame,
Pour réparer le ſang qu'avoit perdu Madame,
But, à ſon déjeuné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux ſe portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à ſa convaleſcence.

SCE-

## SCENE VI.

*ORGON, CLEANTE.*

CLEANTE.

A Votre nez, mon frere, elle ſe rit de vous;
Et, ſans avoir deſſein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'eſt avec juſtice.
A-t-on jamais parlé d'un ſemblable caprice?
Et ſe peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choſes pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé ſa miſére,
Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte-là, mon beaufrere,
Vous ne connoiſſez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puiſque vous le voulez;
Mais enfin, pour ſçavoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frere, vous ſeriez charmé de le connoître,
Et vos raviſſemens ne prendroient point de fin.
C'eſt un homme... qui... ah!... un homme... un homme enfin.
Qui ſuit bien ſes leçons, goûte une paix profonde;
Et, comme du fumier, regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec ſon entretien,
Il m'enſeigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon ame;
Et je verrois mourir, frere, enfans, mere, & femme,
Que je m'en ſoucierois autant que de cela.

CLEANTE.

Les ſentimens humains, mon frere, que voilà!

ORGON.

Ah! Si vous aviez vû comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour, à l'égliſe il venoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi, ſe mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'aſſemblée entiére,
Par l'ardeur dont au Ciel il pouſſoit ſa priére:
Il faiſoit des ſoupirs, de grands élancemens,
Et baiſoit humblement la terre à tous momens;
Et, lorſque je ſortois, il me devançoit vîte,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau-bénite.
Inſtruit par ſon garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de ſon indigence, & de ce qu'il étoit,
Je lui faiſois des dons; mais, avec modeſtie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
C'eſt trop, me diſoit-il, c'eſt trop de la moitié,
Je ne mérite pas de vous faire pitié;
Et, quand je refuſois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin, le Ciel, chez moi, me le fit retirer;
Et, depuis ce tems-là, tout ſemble y proſpérer.
Je vois qu'il reprend tout; & qu'à ma femme même,
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi, ſix fois, il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point juſqu'où monte ſon zéle;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien preſque ſuffit pour le ſcandaliſer,
Juſques-là qu'il ſe vint, l'autre jour, accuſer
D'avoir pris une puce en faiſant ſa priére,
Et de l'avoir tuée avec trop de colére.

CLEANTE.

Parbleu, vous étes fou, mon frere, que je croi.
Avec de tels diſcours, vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous? Que tout ce badinage....

ORGON.

Mon frere, ce diſcours ſent le libertinage,

Vous

Vous en êtes un peu dans votre ame entiché ;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voilà de vos pareils le diſcours ordinaire.
Ils veulent que chacun ſoit aveugle comme eux,
C'eſt être libertin, que d'avoir de bons yeux ;
Et qui n'adore pas de vaines ſimagrées,
N'a ni reſpect, ni foi pour les choſes ſacrées.
Allez, tous vos diſcours ne me font point de peur ;
Je ſçais comme je parle, & le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'eſt point les eſclaves ;
Il eſt de faux dévots, ainſi que de faux braves,
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais braves ſoient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons & vrais dévots, qu'on doit ſuivre à la trace,
Ne ſont pas ceux auſſi qui font tant de grimace.
Hé quoi ! Vous ne ferez nulle diſtinction
Entre l'Hypocriſie, & la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un ſemblable langage,
Et rendre même honneur au maſque qu'au viſage,
Egaler l'artifice à la ſincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Eſtimer le fantôme autant que la perſonne,
Et la fauſſe monnoye, à l'égal de la bonne ?
Les hommes, la plûpart, ſont étrangement faits !
Dans la juſte nature on ne les voit jamais.
La raiſon a, pour eux, des bornes trop petites,
En chaque caractere, ils paſſent ſes limites,
Et la plus noble choſe, ils la gâtent ſouvent,
Pour la vouloir outrer & pouſſer trop avant.
Que cela vous ſoit dit, en paſſant, mon beau-frere.

ORGON.

Oui, vous êtes, ſans doute, un Docteur qu'on révére,
Tout le ſçavoir du monde eſt chez vous retiré,

Vous êtes le ſeul ſage, & le ſeul éclairé,
Un Oracle, un Caton dans le ſiécle où nous ſommes,
Et, près de vous, ce ſont des ſots que tous les hommes.

CLEANTE.

Je ne ſuis point, mon frere, un Docteur révéré,
Et le ſçavoir, chez moi, n'eſt pas tout retiré.
Mais, en un mot, je ſçais, pour toute ma ſcience,
Du faux, avec le vrai, faire la différence;
Et, comme je ne vois nul genre de héros
Qui ſoient plus à priſer que les parfaits dévots,
Aucune choſe au monde & plus noble & plus belle
Que la ſainte ferveur d'un véritable zéle,
Auſſi ne vois-je rien qui ſoit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zéle ſpécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la ſacrilege & trompeuſe grimace
Abuſe impunément, & ſe jouë, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus ſaint & ſacré.
Ces gens, qui, par une ame à l'intérêt ſoumiſe,
Font de dévotion métier & marchandiſe,
Et veulent achepter crédit & dignités,
A prix de faux clins d'yeux, & d'élans affectés,
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel, courir à leur fortune,
Qui, brûlans & prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour,
Qui ſçavent ajuſter leur zéle avec leurs vices,
Sont promts, vindicatifs, ſans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent inſolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier reſſentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colére,
Qu'ils prennent, contre nous, des armes qu'on révére,
Et que leur paſſion, dont on leur ſçait bon gré,
Veut nous aſſaſſiner avec un fer ſacré.

De

De ce faux caractére on en voit trop paroître !
Mais les dévots de cœur ſont aiſés à connoître.
Notre ſiécle, mon frere, en expoſe à nos yeux,
Qui peuvent nous ſervir d'exemples glorieux.
Regardez Ariſton, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur eſt débattu,
Ce ne ſont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point, en eux, ce faſte inſupportable,
Et leur dévotion eſt humaine & traitable.
Ils ne cenſurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et, laiſſant la fierté des paroles aux autres,
C'eſt, par leurs actions, qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a, chez eux, peu d'appui,
Et leur ame eſt portée à juger bien d'autrui;
Point de cabale en eux, point d'intrigues à ſuivre;
On les voit, pour tous ſoins, ſe mêler de bien vivre.
Jamais, contre un pécheur, ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché ſeulement.
Et ne veulent point prendre, avec un zéle extrême,
Les intérêts du Ciel, plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut uſer,
Voilà l'exemple enfin qu'il ſe faut propoſer.
Votre homme, à dire vrai, n'eſt pas de ce modéle;
C'eſt de fort bonne foi que vous vantez ſon zéle,
Mais, par un faux éclat, je vous crois ébloui.

ORGON.

Monſieur mon cher beaufrere, avez-vous tout dit ?

CLEANTE.

Oui.

ORGON *s'en allant.*

Je ſuis votre valet.

CLEANTE.

De grace, un mot, mon frere.
Laiſſons-là ce diſcours. Vous ſçavez que Valére,
Pour être votre gendre, a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLEANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien ſi doux.

ORGON.

Il eſt vrai.

CLEANTE.

Pourquoi donc en différer la fête ?

ORGON.

Je ne ſçais.

CLEANTE.

Auriez-vous autre penſée en tête ?

ORGON.

Peut-être.

CLEANTE.

Vous voulez manquer à votre foi ?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obſtacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promeſſes.

ORGON.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de fineſſes ?
Valere, ſur ce point, me fait vous viſiter.

ORGON.

Le Ciel en ſoit loué.

CLEANTE.

Mais que lui reporter ?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il eſt néceſſaire
De ſçavoir vos deſſeins. Quels ſont-ils donc ?

OR-

ORGON.

De faire

Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons-tout de bon.
Valere a votre foi. La tiendrez-vous, ou non ?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE *ſeul.*

Pour ſon amour, je crains une diſgrace ;
Et je dois l'avertir de tout ce qui ſe paſſe.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE I.

*ORGON, MARIANE.*

ORGON.

MAriane.

MARIANE.

Mon pere.

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en fecret.

MARIANE *à Orgon qui regarde dans un cabinet.*

Que cherchez-vous?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'eſt point là qui pourroit nous entendre;
Car ce petit endroit eſt propre pour ſurprendre.
Or ſus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Remarqué, de tout tems, un eſprit aſſez doux,
Et, de tout tems auſſi, vous m'avez été chére.

MARIANE.

Je ſuis fort redevable à cet amour de pere.

ORGON.

C'eſt fort bien dit, ma fille; &, pour le mériter,
Vous devez n'avoir ſoin que de me contenter.

MARIANE.

C'eſt où je mets auſſi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MA-

MARIANE.

Qui? Moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

---

## SCENE II.

*ORGON, MARIANE, DORINE entrant doucement, & ſe tenant derriére Orgon, ſans être vûë.*

ORGON.

C'Eſt parler ſagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute ſa perſonne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, & qu'il vous ſeroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Hé?

MARIANE.

Hé?

ORGON.

Qu'eſt-ce?

MARIANE.

Plaît-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me ſuis-je mépriſe?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je diſe,
Qui me touche le cœur, & qu'il me ſeroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en eſt rien, mon pere, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle impoſture ?

ORGON.

Mais je veux que cela ſoit une vérité ;
Et c'eſt aſſez pour vous que je l'aye arrêté.

MARIANE.

Quoi ! Vous voulez, mon pere...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il ſera votre époux, j'ai réſolu cela ;
Et, & comme ſur vos vœux je. .
[*appercevant Dorine.*]
Que faites-vous là ?
La curioſité, qui vous preſſe, eſt bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la ſorte ?

DORINE.

Vrayment, je ne ſçais pas ſi c'eſt un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard.
Mais de ce mariage, on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc ? La choſe eſt-elle incroyable ?

DORINE.

A tel point,
Que vous-même, Monſieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je ſçais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaiſante hiſtoire.

ORGON.

Je conte juſtement ce qu'on verra dans peu.

DO-

DORINE.

Chanſons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'eſt point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monſieur votre pere,
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'eſt tant pis pour vous.
Quoi! Se peut-il, Monſieur, qu'avec l'air d'homme ſage,
Et cette large barbe au milieu du viſage,
Vous ſoyez aſſez fou pour vouloir...

ORGON.

Ecoutez.
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaiſent point; je vous le dis, mamie.

DORINE.

Parlons ſans nous fâcher, Monſieur, je vous ſupplie.
Vous moquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'eſt point l'affaire d'un bigot.
Il a d'autres emplois, auxquels il faut qu'il penſe;
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel ſujet aller, avec tout votre bien,
Choiſir un gendre gueux...

OR-

ORGON.

Taiſez-vous. S'il n'a rien,
Sçachez que c'eſt par-là qu'il faut qu'on le révére.
Sa miſére eſt, ſans doute, une honnête miſére,
Au-deſſus des grandeurs elle doit l'élever,
Puiſqu'enfin, de ſon bien, il s'eſt laiſſé priver,
Par ſon trop peu de ſoin des choſes temporelles,
Et ſa puiſſante attache aux choſes éternelles.
Mais mon ſecours pourra lui donner les moyens
De ſortir d'embarras, & rentrer dans ſes biens.
Ce ſont fiefs, qu'à bon titre, au pays on renomme,
Et, tel que l'on le voit, il eſt bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'eſt lui qui le dit; & cette vanité,
Monſieur, ne ſiéd pas bien avec la piété.
Qui d'une ſainte vie embraſſe l'innocence,
Ne doit pas tant prôner ſon nom & ſa naiſſance;
Et l'humble procédé de la dévotion,
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil?..... Mais ce diſcours vous bleſſe.
Parlons de ſa perſonne, & laiſſons ſa nobleſſe.
Ferez-vous poſſeſſeur, ſans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle, un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas ſonger aux bienſéances,
Et de cette union prévoir les conſéquences?
Sçachez que d'une fille on riſque la vertu,
Lorſque, dans ſon hymen, ſon goût eſt combattu;
Que le deſſein d'y vivre en honnête perſonne,
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;
Et que ceux, dont par tout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes, ſouvent, ce qu'on voit qu'elles ſont.
Il eſt bien difficile enfin d'être fidéle
A de certains maris faits d'un certain modéle;
Et qui donne à ſa fille un homme qu'elle hait,
Eſt reſponſable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre deſſein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de ſuivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amuſons point, ma fille, à ces chanſons;
Je ſçais ce qu'il vous faut, & je ſuis votre pere.
J'avois donné pour vous ma parole à Valére;
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il eſt enclin,
Je le ſoupçonne encor d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les égliſes.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures préciſes,
Comme ceux qui n'y vont que pour être apperçûs?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-deſſus.
Enfin, avec le Ciel, l'autre eſt le mieux du monde,
Et c'eſt une richeſſe à nulle autre ſeconde.
Cet hymen, de tous biens, comblera vos déſirs,
Et ſera tout confit en douceurs & plaiſirs.
Enſemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidéles,
Comme deux vrais enfans, comme deux tourterelles;
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez;
Et vous ferez, de lui, tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſûre.

ORGON.

Ouais! Quels diſcours!

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolûre,
Et que ſon aſcendant, Monſieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Ceſſez de m'interrompre; & ſongez à vous taire,

Sans

Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monſieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'eſt prendre trop de ſoin; taiſez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monſieur, malgré vous-même.

ORGON.

Áh!

DORINE.

Votre honneur m'eſt cher, & je ne puis ſouffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point?

DORINE.

C'eſt une conſcience,
Que de vous laiſſer faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, ſerpent, dont les traits effrontés...

DORINE.

Ah! Vous étes dévot, & vous vous emportez?

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaiſes,
Et, tout réſolument, je veux que tu te taiſes.

DORINE.

Soit. Mais ne diſant mot, je n'en penſe pas moins.

ORGON.

Penſe, ſi tu le veux; mais applique tes ſoins

[ *à ſa*

[ *à ſa fille.* ]

A ne m'en point parler, ou... Suffit... Comme ſage
J'ai peſé mûrement toutes choſes.

DORINE *à part.*

J'enrage,
De ne pouvoir parler.

ORGON.

Sans être damoiſeau,
Tartuffe eſt fait de ſorte...

DORINE *à part.*

Oui, c'eſt un beau muſeau.

ORGON.

Que quand tu n'aurois même aucune ſympathie
Pour tous les autres dons...

DORINE *à part.*

La voilà bien lottie!

[ *Orgon ſe tourne du côté de Dorine; &, les bras croiſés, l'écoute & la regarde en face.* ]

Si j'étois en ſa place, un homme, aſſûrément,
Ne m'épouſeroit pas de force, impunément,
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON *à Dorine.*

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'eſt-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

[ *à part.* ] ORGON.

Fort bien. Pour châtier ſon inſolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

[ *Il ſe met en poſture de donner un ſoufflet à Dorine; & à chaque mot qu'il dit à ſa fille, il ſe tourne*

*tourne pour regarder Dorine, qui ſe tient droite ſans parler.* ]

Ma fille, vous devez approuver mon deſſein...
Croire que le mari... que j'ai ſçû vous élire...

[ *à Dorine.* ]

Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque ſotte, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéïſſance,
Et montrer, pour mon choix, entiére déférence.

DORINE *en s'enfuyant.*

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON *après avoir manqué de donner un ſoufflet à Dorine.*

Vous avez là, ma fille, une peſte avec vous,
Avec qui, ſans péché, je ne ſçaurois plus vivre,
Je me ſens hors d'état maintenant de pourſuivre ;
Ses diſcours inſolens m'ont mis l'eſprit en feu,
Et je vais prendre l'air, pour me raſſeoir un peu.

---

## SCENE III.

*MARIANE, DORINE.*

DORINE.

AVez-vous donc perdu, dites-moi, la paroſe ?
Et faut-il qu'en ceci je faſſe votre rôle ?

Souffrir

Souffrir qu'on vous propoſe un projet inſenſé,
Sans que, du moindre mot, vous l'ayez repouſſé!

MARIANE.

Contre un pere abſolu, que veux-tu que je faſſe?

DORINE.

Ce qu'il faut, pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle, pour qui, ſe fait toute l'affaire,
C'eſt à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que, ſi ſon Tartuffe eſt pour lui ſi charmant,
Il le peut épouſer ſans nul empêchement.

MARIANE.

Un pere, je l'avouë, a ſur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raiſonnons. Valére a fait pour vous des pas.
L'aimez-vous je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! Qu'envers mon amour, ton injuſtice eſt grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas là-deſſus, ouvert cent fois mon cœur?
Et ſçais-tu pas, pour lui, juſqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que ſçais-je ſi le cœur a parlé par la bouche;
Et ſi c'eſt, tout de bon, que cet amant vous touche.

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais ſentimens ont ſçû trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MA-

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et, ſelon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés enſemble?

MARIANE.

Aſſûrément

DORINE.

Sur cette autre union, quelle eſt donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, ſi l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'eſt un recours où je ne ſongeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir, pour ſortir d'embarras.
Le reméde, ſans doute, eſt merveilleux. J'enrage,
Lorſque j'entends tenir ces ſortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu! De quelle humeur, Dorine, tu te rends?
Tu ne compatis point aux déplaiſirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des ſornettes,
Et dans l'occaſion mollit, comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu? Si j'ai de la timidité.....

DORINE.

Mais l'amour, dans un cœur, veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valére,
Et n'eſt-ce pas à lui de m'obtenir d'un pere?

DORINE.

Mais quoi ? Si votre pere eſt un bourru fieffé,
Qui s'eſt de ſon Tartuffe entiérement coëffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute, à votre amant, doit-elle être imputée ?

MARIANE.

Mais, par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris ?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du ſexe, & du devoir de fille ?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés....

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je voix que vous voulez
Etre à Monſieur Tartuffe ; & j'aurois, quand j'y penſe,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raiſon aurois-je à combattre vos vœux ?
Le parti, de ſoi-même, eſt fort avantageux.
Monſieur Tartuffe ! Oh, oh ! N'eſt-ce rien qu'on propoſe ?
Certes, Monſieur Tartuffe, à bien prendre la choſe,
N'eſt pas un homme, non, qui ſe mouche du piéd,
Et ce n'eſt pas peu d'heur que d'être ſa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne,
Il eſt noble chez lui, bien fait de ſa perſonne,
Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleuri ;
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu !

DORINE.

Quelle allégreſſe aurez-vous dans votre ame,
Quand, d'un époux ſi beau, vous vous verrez la femme !

MARIANE.

Ah ! Ceſſe, je te prie, un ſemblable diſcours ;
Et, contre cet hymen, ouvre-moi du ſecours.
C'en eſt fait, je me rends, & ſuis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une obéïſſe à ſon pere,
Voulût-il lui donner un ſinge pour époux.
Votre ſort eſt fort beau. De quoi vous plaignez-vous ?
Vous irez par le coche en ſa petite ville,
Qu'en oncles, & couſins, vous trouverez fertile ;
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord, chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez viſiter, pour votre bien-venuë,
Madame la Baillive, & Madame l'Eluë,
Qui d'un ſiége pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez eſpérer
Le bal, & la grand'bande, à ſçavoir, deux muſettes,
Et, par fois, Fagotin & les marionettes ;
Si pourtant votre époux....

MARIANE.

Ah ! Tu me fais mourir.
De tes conſeils, plûtôt, ſonge à me ſecourir.

DORINE.

Je ſuis votre ſervante.

MARIANE.

Hé, Dorine, de grace....

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire paſſe.

MARIANE.

Ma pauvre fille !

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés....

DORINE.

Point. Tartuffe eſt votre homme, & vous en tâterez.

MARIANE.

Tu ſçais qu'à toi, toujours, je me ſuis confiée.
Fai-moi....

DO-

DORINE.

Non. Vous ſerez, ma foi, Tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien, puiſque mon ſort ne ſçauroit t'émouvoir,
Laiſſe-moi déſormais toute à mon déſeſpoir.
C'eſt de lui que mon cœur empruntera de l'aide;
Et je ſçais, de mes maux, l'infaillible reméde.

[*Elle veut s'en aller.*]

DORINE.

Hé, là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobſtant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, ſi l'on m'expoſe à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher.... Mais voici Valére votre amant.

---

## SCENE IV.

*VALERE, MARIANE, DORINE.*

VALERE.

ON vient de débiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne ſçavois pas, & qui ſans doute eſt belle.

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Que vous épouſez Tartuffe.

MARIANE.

Il eſt certain
Que mon pere s'eſt mis en tête ce deſſein.

VALERE.

Votre pere, Madame....

MARIANE.

A changé de viſée.
La choſe vient par lui de m'être propoſée.

VALERE.

Quoi ! Sérieuſement ?

MARIANE.

Oui, férieuſement.
Il s'eſt, pour cet hymen, déclaré hautement.

VALERE.

Et quel eſt le deſſein où votre ame s'arrête, Madame ?

MARIANE.

Je ne ſçais.

VALERE.

La réponſe eſt honnête.
Vous ne ſçavez ?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non ?

MARIANE.

Que me conſeillez-vous ?

VALERE.

Je vous conſeille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conſeillez ?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.
Le choix eſt glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'eſt un conſeil, Monſieur, que je reçoi.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand' peine à le ſuivre, je croi.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a ſouffert votre ame.

VALERE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moi, je le ſuivrai, pour vous faire plaiſir.

DORINE *ſe retirant dans le fond du théatre.*

Voyons ce qui pourrra de ceci réuſſir.

VALERE.

C'eſt donc ainſi qu'on aime! Et c'étoit tromperie,
Quand vous...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter
Celui que, pour époux, on me veut préſenter;
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puiſque vous m'en donnez le conſeil ſalutaire.

VALERE.

Ne vous excuſez point ſur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos réſolutions;
Et vous vous ſaiſiſſez d'un prétexte frivole,
Pour vous autoriſer à manquer de parole.

MARIANE.

Il eſt vrai, c'eſt bien dit.

VALERE.

Sans doute; & votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! Permis à vous d'avoir cette penſée.

VALERE.

Oui, oui, permis à moi; mais mon âme offenſée
Vous préviendra, peut-être, en un pareil deſſein;
Et je ſçais où porter, & mes vœux, & ma main.

MARIANE.

Ah! Je n'en doute point; & les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALERE.

Mon Dieu! Laiſſons-là le mérite,
J'en ai fort peu ſans doute; & vous en faites foi.
Mais j'eſpére aux bontés qu'une autre aura pour moi;
Et j'en ſçais de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Conſentira ſans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'eſt pas grande; &, de ce changement,
Vous vous conſolerez aſſez facilement.

VALERE.

J'y ferai mon poſſible, & vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie, engage notre gloire,
Il faut, à l'oublier, mettre auſſi tous nos ſoins;
Si l'on n'en vient à bout; on le doit feindre au moins,
Et cette lâcheté jamais ne ſe pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce ſentiment, ſans doute, eſt noble & relevé.

VALERE.

Fort bien; &, d'un chacun, il doit être approuvé.
Hé quoi! Vous voudriez qu'à jamais, dans mon ame,
Je gardaſſe pour vous les ardeurs de ma flâme?
Et vous viſſe, à mes yeux, paſſer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire, pour moi, c'eſt ce que je ſouhaite;
Et je voudrois déjà que la choſe fût faite.

VALERE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALERE.

C'eſt aſſez m'inſulter,
Madame ; &, de ce pas, je vais vous contenter.

[ *Il fait un pas pour s'en aller.* ]

MARIANE.

Fort bien.

VALERE *revenant.*

Souvenez-vous au moins, que c'eſt vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALERE *revenant encore.*

Et que le deſſein que mon ame conçoit,
N'eſt rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, ſoit.

VALERE *en ſortant.*

Suffit. Vous allez être à point nommé ſervie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALERE *revenant encore.*

Vous me voyez, c'eſt pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALERE *ſe retournant lorſqu'il eſt prêt à ſortir.*

Hé ?

MARIANE.

Quoi ?

VALERE.

Ne m'appellez-vous pas ?

MARIANE.

Moi ? Vous rêvez.

VALERE.

Hé bien, je pourſuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

[*Il s'en va lentement.*]

MARIANE.

Adieu, Monſieur.

DORINE *à Mariane.*

Pour moi, je penſe
Que vous perdez l'eſprit par cette extravagance;
Et je vous ai laiſſés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà, ſeigneur Valere.

[*Elle arrête Valére par le bras.*]

VALERE *feignant de réſiſter.*

Hé, que veux-tu Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALERE.

Non. Vois-tu, c'eſt un point réſolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE *à part.*

Il ſouffre à me voir, ma préſence le chaſſe;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE *quittant Valére & courant après Mariane.*

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laiſſe.

DORINE.

Il faut revenir.

MA-

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

VALERE *à part.*

Je vois bien que ma vûë eſt pour elle un ſupplice ;
Et, ſans doute, il vaut mieux que je l'en affranchiſſe.

DORINE *quittant Mariane & courant après Valére.*

Encor ? Diantre ſoit fait de vous ! Si.... Je le veux.
Ceſſez ce badinage, & venez-çà tous deux.

[*Elle prend Valére & Mariane par la main, & les raméne.*]

VALERE *à Dorine.*

Mais quel eſt ton deſſein ?

MARIANE *à Dorine.*

Qu'eſt-ce que tu veux faire ?

DORINE.

Vous bien remettre enſemble, & vous tirer d'affaire.

[*à Valére.*]

Etes-vous fou, d'avoir un pareil démêlé ?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

DORINE *à Mariane.*

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée ?

MARIANE.

N'as-tu pas vû la choſe, & comme il m'a traitée ?

DORINE.

[*à Valére.*]

Sottiſe des deux parts. Elle n'a d'autre ſoin,
Que de ſe conſerver à vous, j'en ſuis témoin.

[*à Mariane.*]

Il n'aime que vous ſeule, & n'a point d'autre envie,
Que d'être votre époux, j'en réponds ſur ma vie.

MARIANE *à Valére.*

Pourquoi donc me donner un ſemblable conſeil ?

VALERE *à Mariane.*

Pourquoi m'en demander ſur un ſujet pareil ?

DORINE.

Vous étes fous tous deux. Çà la main, l'un & l'autre.

[ *à Valére.* ]

Allons, vous.

VALERE *en donnant ſa main à Dorine.*

A quoi bon ma main ?

DORINE.

[ *à Mariane.* ]

Ah ! çà, la vôtre.

MARIANE *en donnant auſſi ſa main.*

De quoi ſert tout cela ?

DORINE.

Mon Dieu ! Vîte, avancez.

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne penſez.

[ *Valére & Mariane ſe tiennent quelque tems par la main ſans ſe regarder.* ]

VALERE *ſe tournant vers Mariane.*

Mais ne faites donc point les choſes avec peine,
Et regardez un peu les gens ſans nulle haine.

[ *Mariane ſe tourne du côté de Valére en lui ſouriant.* ]

DORINE.

A vous dire le vrai, les amans ſont bien fous !

VALERE *à Muriane.*

Oh-çà, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?
Et, pour n'en point mentir, n'étes-vous point méchante
De vous plaire à me dire une choſe affligeante ?

MARIANE.

Mais vous, n'étes-vous pas l'homme le plus ingrat. . . .

DO-

DORINE.

Pour une autre ſaiſon, laiſſons tout ce débat,
Et ſongeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Di-nous donc quels reſſorts il faut mettre en uſage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.

[*à Mariane.*] [*à Valére.*]

Votre pere ſe moque, & ce ſont des chanſons.

[*à Mariane.*]

Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à ſon extravagance,
D'un doux conſentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme, il vous ſoit plus aiſé
De tirer en longueur cet hymen propoſé.
En attrapant du tems, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie,
Qui viendra tout-à-coup, & voudra des délais;
Tantôt vous payerez de préſage mauvais;
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuſe,
Caſſé quelque miroir, ou ſongé d'eau bourbeuſe;
Enfin, le bon de tout, c'eſt qu'à d'autres qu'à lui,
On ne peut vous lier, que vous ne diſiez, oui.
Mais, pour mieux réuſſir, il eſt bon, ce me ſemble,
Qu'on ne vous trouve point, tous deux, parlant enſemble.

[*à Valére.*]

Sortez; &, ſans tarder, employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

[*à Mariane.*]

Nous, allons réveiller les efforts de ſon frere;
Et, dans notre parti, jetter la belle-mere.
Adieu.

VALERE *à Mariane.*

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande eſpérance, à vrai dire, eſt en vous.

MARIANE *à Valére.*

Je ne vous réponds pas des volontés d'un pere;
Mais je ne ſerai point à d'autre qu'à Valére.

VALERE.

Que vous me comblez d'aiſe! Et quoi que puiſſe oſer...

DORINE.

Ah! Jamais les amans ne ſont las de jaſer.
Sortez, vous dis-je.

VALERE *revenant ſur ſes pas.*

Enfin...

DORINE.

Quel caquet eſt le vôtre?
Tirez de cette part; & vous, tirez de l'autre.

[*Dorine les pouſſe chacun par l'épaule, & les oblige de ſe ſéparer.*]

*Fin du ſecond Acte.*

ACTE

# ACTE III.

## SCENE I.

*DAMIS, DORINE.*

DAMIS.

QUE la foudre, ſur l'heure, achéve mes deſtins,
Qu'on me traite par tout du plus grand des faquins,
S'il eſt aucun reſpect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et ſi je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace, modérez un tel emportement.
Votre pere n'a fait qu'en parler ſimplement;
On n'exécute pas tout ce qui ſe propoſe;
Et le chemin eſt long du projet à la choſe.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui diſe deux mots.

DORINE.

Ah! Tout doux. Envers lui, comme envers votre pere,
Laiſſez agir les ſoins de votre belle-mere.
Sur l'eſprit de Tartuffe, elle a quelque crédit;
Il ſe rend complaiſant à tout ce qu'elle dit;
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vrai! La choſe ſeroit belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander,
Sur l'hymen qui vous trouble, elle veut le ſonder,
Sçavoir ſes ſentimens; & lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,

S'il faut qu'à ce deſſein il prête quelque eſpoir.
Son valet dit qu'il prie, & je n'ai pû le voir;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit deſcendre.
Sortez donc, je vous prie, & me laiſſez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être préſent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils ſoient ſeuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez. On ſçait vos tranſports ordinaires,
Et c'eſt le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non. Je veux voir, ſans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux! Il vient. Retirez vous.

[*Damis va ſe cacher dans un cabinet qui eſt au fond du théatre.*]

---

## SCENE II.

*TARTUFFE, DORINE.*

TARTUFFE *parlant haut à ſon valet qui eſt dans la maiſon, dès qu'il apperçoit Dorine.*

LAurent, ſerrez ma haire, avec ma diſcipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais, aux priſonniers,
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE *à part.*

Que d'affectation, & de forfanterie!

TAR-

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE *tirant un mouchoir de ſa poche.*

Ah! Mon Dieu! Je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce ſein, que je ne ſçaurois voir.
Par de pareils objets les ames ſont bleſſées,
Et cela fait venir de coupables penſées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair ſur vos ſens fait grande impreſſion?
Certes, je ne ſçais pas quelle chaleur vous monte;
Mais à convoiter, moi, je ne ſuis pas ſi promte;
Et je vous verrois nud, du haut juſques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos diſcours un peu de modeſtie,
Ou je vais, ſur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'eſt moi qui vais vous laiſſer en repos,
Et je n'ai ſeulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette ſalle baſſe,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Hélas! Très-volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il ſe radoucit!
Ma foi, je ſuis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me ſemble.
Oui, c'eſt elle en perſonne, & je vous laiſſe enſemble.

---

## SCENE III.

*ELMIRE, TARTUFFE.*

TARTUFFE.

QUe le Ciel à jamais, par ſa toute bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la ſanté,
Et béniſſe vos jours, autant que le déſire
Le plus humble de ceux que ſon amour inſpire.

ELMIRE.

Je ſuis fort obligée à ce ſouhait pieux;
Mais prenons une chaiſe, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE *aſſis.*

Comment, de votre mal, vous ſentez-vous remiſe?

ELMIRE *aſſiſe.*

Fort bien; & cette fiévre a bientôt quitté priſe.

TARTUFFE.

Mes priéres n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en-haut;
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote inſtance,
Qui n'ait eu pour objet votre convaleſcence.

ELMIRE.

Votre zéle pour moi s'eſt trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chére ſanté;
Et, pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'eſt pouſſer bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup, pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous, que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en ſecret d'une affaire,
Et ſuis bien-aiſe, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en ſuis ravi de même; &, ſans doute, il m'eſt doux,
Madame, de me voir, ſeul à ſeul, avec vous.
C'eſt une occaſion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que, juſqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'eſt un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

[ *Damis, ſans ſe montrer, entr'ouvra la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la converſation.* ]

TARTUFFE.

Et je ne veux auſſi, pour grace ſinguliére,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiére;
Et vous faire ſerment, que les bruits que j'ai faits
Des viſites qu'ici reçoivent vos attraits,
Ne ſont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,
Mais plûtôt d'un tranſport de zéle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement. ...

ELMIRE.

Je le prends bien auſſi,
Et crois que mon ſalut vous donne ce ſouci.

TARTUFFE *prenant la main d'Elmire, & lui ſerrant les doigts.*

Oui, Madame, ſans doute, & ma ferveur eſt telle....

ELMIRE.

Ouf, vous me ſerrez trop.

TARTUFFE.

C'eſt par excès de zéle.
De vous faire aucun mal, je n'eus jamais deſſein,
Et j'aurois bien plûtôt....

[ *Il met la main ſur les genoux d'Elmire.* ]

EL-

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit, l'étoffe en eſt moëlleuſe.

ELMIRE.

Ah! De grace, laiſſez, je ſuis fort chatouilleuſe.

[ *Elmire recule ſon fauteuil, & Tartuffe ſe rapproche d'elle.* ]

TARTUFFE *maniant le fichu d'Elmire.*

Mon Dieu! Que de ce point l'ouvrage eſt merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;
Jamais en toute choſe on n'a vû ſi bien faire.

ELMIRE.

Il eſt vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager ſa foi,
Et vous donner ſa fille. Eſt-il vrai? Dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à vrai dire,
Ce n'eſt pas le bonheur après quoi je ſoupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes ſouhaits.

ELMIRE.

C'eſt que vous n'aimez rien des choſes de la terre.

TARTUFFE.

Mon ſein n'enferme point un cœur qui ſoit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos ſoupirs,
Et que rien, ici bas, n'arrête vos déſirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos ſens facilement peuvent être charmés

Des

Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles ;
Mais il étale en vous ſes plus rares merveilles.
Il a, ſur votre face, épanché des beautés,
Dont les yeux ſont ſurpris, & les cœurs transportés ;
Et je n'ai pû vous voïr parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'un ardent amour ſentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits, où lui-même il s'eſt peint.
D'abord, j'appréhendai que cette ardeur ſecrette
Ne fût du noir eſprit une ſurpriſe adroite ;
Et même, à fuir vos yeux, mon cœur ſe réſolut,
Vous croyant un obſtacle à faire mon ſalut.
Mais enfin, je connus, ô beauté tout aimable,
Que cette paſſion peut n'être point coupable ;
Que je puis l'ajuſter avec que la pudeur,
Et c'eſt ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'eſt, je le confeſſe, une audace bien grande,
Que d'oſer de ce cœur vous adreſſer l'offrande ;
Mais j'attends, en mes vœux, tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous eſt mon eſpoir, mon bien, ma quiétude ;
De vous dépend ma peine, ou ma béatitude ;
Et je vais être enfin, par votre ſeul arrêt,
Heureux, ſi vous voulez ; malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration eſt tout-à-fait galante,
Mais elle eſt, à vrai dire, un peu bien ſurprenante.
Vous deviez, ce me ſemble, armer mieux votre ſein,
Et raiſonner un peu ſur un pareil deſſein.
Un dévot comme vous, & qne par tout on nomme.

TARTUFFE.

Ah ! Pour être dévot, je n'en ſuis pas moins homme ;
Et, lorſqu'on vient à voir vos céleſtes appas,
Un cœur ſe laiſſe prendre, & ne raiſonne pas.

Je

Je ſçais qu'un tel diſcours de moi paroît étrange ;
Mais, Madame, après tout, je ne ſuis pas un ange ;
Et, ſi vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la ſplendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes Souveraine ;
De vos regards divins l'ineffable douceur,
Força la réſiſtance où s'obſtinoit mon cœur ;
Elle ſurmonta tout, jeûnes, priéres, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux & mes ſoupirs, vous l'ont dit mille fois;
Et, pour mieux m'expliquer, j'employe ici la voix.
Que ſi vous contemplez, d'une ame un peu bénigne,
Les tribulations de votre eſclave indigne,
S'il faut que vos bontés veuillent me conſoler,
Et juſqu'à mon néant daignent ſe ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô ſuave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur, avec moi, ne court point de hazard,
Et n'a nulle diſgrace à craindre de ma part.
Tous ces galans de cour, dont les femmes ſont folles,
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles ;
De leurs progrès, ſans ceſſe, on les voit ſe targuer ;
Ils n'ont point de faveurs, qu'ils n'aillent divulguer ;
Et leur langue indiſcrette en qui l'on ſe confie,
Deshonore l'autel, où leur cœur ſacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu diſcret,
Avec qui, pour toujours, on eſt ſûr du ſecret.
Le ſoin que nous prenons de notre renommée,
Répond de toute choſe à la perſonne aimée ;
Et c'eſt en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour ſans ſcandale, & du plaiſir ſans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire ; & votre rhétorique,
En termes assez forts, à mon ame s'explique.
N'appréhendez-vous point, que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur ?
Et que le promt avis d'un amour de la sorte,
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTUFFE.

Je sçais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité ;
Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,
Des violens transports d'un amour qui vous blesse ;
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, & qu'un homme est
de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être ;
Mais ma discrétion se veut faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux ;
Mais je veux, en revanche, une chose de vous.
C'est de presser tout franc, & sans nulle chicane,
L'union de Valére avec que Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir ;
Et. . . .

## SCENE IV.

*ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.*

DAMIS *sortant du Cabinet où il s'étoit retiré.*

NOn, Madame, non, ceci doit se répandre.
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pû tout entendre ;
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit,
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit ;
Pour m'ouvrir une voye à prendre la vengeance
De son hypocrisie & de son insolence ;

A dé-

A détromper mon pere, & lui mettre en plein jour
L'ame d'un ſcélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis. Il ſuffit qu'il ſe rende plus ſage,
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.
Puiſque je l'ai promis, ne m'en dédites pas
Ce n'eſt point mon humeur de faire des éclats.
Une femme ſe rit de ſottiſes pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raiſons pour en uſer ainſi;
Et, pour faire autrement, j'ai les miennes auſſi.
Le vouloir épargner eſt une raillerie;
Et l'inſolent orgueil de ſa cagoterie,
N'a triomphé que trop de mon juſte courroux,
Et que trop excité de déſordre chez nous.
Le fourbe, trop long-tems, a gouverné mon pere,
Et deſſervi mes feux, avec ceux de Valére.
Il faut que du perfide il ſoit défabuſé,
Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aiſé.
De cette occaſion, je lui ſuis redevable,
Et, pour la négliger, elle eſt trop favorable.
Ce ſeroit mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas ſervir.

ELMIRE.

Damis....

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croye.
Mon ame eſt maintenant au comble de ſa joye,
Et vos diſcours, en vain, prétendent m'obliger
A quitter le plaiſir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,
Et voici, juſtement, de quoi me ſatisfaire.

SCE-

## SCENE V.

*ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.*

DAMIS.

NOus allons régaler, mon pere, votre abord
D'un incident tout frais, qui vous ſurprendra fort.
Vous étes bien payé de toutes vos careſſes;
Et Monſieur, d'un beau prix, reçonnoît vos tendreſſes.
Son grand zéle, pour vous, vient de ſe déclarer;
Il ne va pas à moins, qu'à vous déshonorer;
Et je l'ai ſurpris là, qui faiſoit à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flâme.
Elle eſt d'une humeur douce, & ſon cœur trop diſcret
Voulut, à toute force, en garder le ſecret;
Mais je ne puis flater une telle impudence,
Et crois que vous la taire, eſt vous faire une offenſe.

ELMIRE.

Oui. Je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
On ne doit d'un mari traverſer le repos;
Que ce n'eſt point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il ſuffit, pour nous, de ſçavoir nous défendre.
Ce ſont mes ſentimens; & vous n'auriez rien dit,
Damis, ſi j'avois eu ſur vous quelque crédit.

## SCENE VI.

*ORGON, DAMIS, TARTUFFE.*

ORGON.

CE que je viens d'entendre, ô Ciel! Eſt-il croyable?

TAR-

TARTUFFE.

Oui, mon frere, je ſuis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand ſcélérat qui jamais ait été.
Chaque inſtant de ma vie eſt chargé de ſouillures,
Elle n'eſt qu'un amas de crimes & d'ordures;
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occaſion.
De quelque grand forfait qu'on me puiſſe reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chaſſez-moi de chez vous.
Je ne ſçaurois avoir tant de honte en partage,
Que je ne n'en aye encor mérité davantage.

ORGON *à ſon fils.*

Ah! Traître, oſes-tu bien, par cette fauſſeté,
Vouloir de ſa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoi! La feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir. . . .

ORGON.

Tai-toi, peſte maudite!

TARTUFFE.

Ah! Laiſſez-le parler, vous l'accuſez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à ſon rapport.
Pourquoi, ſur un tel fait, m'être ſi favorable?
Sçavez-vous, après tout, de quoi je ſuis capable?
Vous fiez-vous, mon frere, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non, vous vous laiſſez tromper à l'apparence,
Et je ne ſuis rien moins, hélas! que ce qu'on penſe.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure eſt que je ne vaux rien.

[*s'adreſſant à Damis.*]

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide;

Acca-

Accablez-moi de noms encor plus déteſtés,
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux, à genoux, ſouffrir l'ignominie,
Comme une honte dûë aux crimes de ma vie.

ORGON.

[*à Tartuffe.*] [*à ſon fils.*]
Mon frere, c'en eſt trop. Ton cœur ne ſe rend point,
Traître?

DAMIS.

Quoi! Ses diſcours vous ſéduiront au point....

ORGON.

[*relevant Tartuffe.*]
Tai-toi, pendard. Mon frere, hé! Levez-vous, de grace.
[*à ſon fils.*]
Infame.

DAMIS.

Il peut....

ORGON.

Tai-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi! Je paſſe....

ORGON.

Si tu dis un ſeul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
J'aimerois mieux ſouffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçû pour moi la moindre égratigneure.

ORGON *à ſon fils.*

Ingrat.

TARTUFFE.

Laiſſez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander ſa grace....

OR-

ORGON *ſe jettant auſſi à genoux & embraſſant Tartuffe.*

Hélas! Vous moquez-vous?

[*A ſon fils.*]

Coquin, voi ſa bonté.

DAMIS.

Donc. ...

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi! Je. ...

ORGON.

Paix, dis-je.

Je ſçais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïſſez tous, & je vois aujourd'hui,
Femme, enfans, & valets, déchainés contre lui.
On met impudemment toute choſe en uſage,
Pour ôter de chez moi ce dévot perſonnage;
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir ſa main, on penſe l'obliger?

ORGON.

Oui, traître; & dès ce ſoir, pour vous faire enrager.
Ah! Je vous brave tous, & vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéiſſe, & que je ſuis le maître.
Allons, qu'on ſe retracte; & qu'à l'inſtant, fripon,
On ſe jette à ſes pieds, pour demander pardon.

DAMIS.

Qui? Moi? De ce coquin, qui par ſes impoſtures...

ORGON.

Ah! Tu réſiſtes, gueux, & lui dis des injures?

[*à Tartuffe.*]

Un

[*à ſon fils.*]

Sus ; que de ma maiſon on ſorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je ſortirai ; mais...

ORGON.

Vîte, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma ſucceſſion,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

---

## SCENE VII.

*ORGON, TARTUFFE.*

ORGON.

OFfenſer de la ſorte une ſainte perſonne !

TARTUFFE *à part.*

O Ciel ! Pardonne-lui la douleur qu'il me donne.

[*à Orgon.*]

Si vous pouviez ſçavoir avec quel déplaiſir,
Je vois qu'envers mon frere, on tâche à me noircir...

ORGON.

Hélas !

TARTUFFE.

Le ſeul penſer de cette ingratitude,
Fait ſouffrir à mon ame un ſupplice ſi rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur ſi ſerré,
Que je ne puis parler, & crois que j'en mourrai.

ORGON *courant tout en larmes à la porte par où il a chaſſé ſon fils.*

Coquin ! Je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas, d'abord, aſſommé ſur la place.

[*à Tartuffe.*]

Remettez-vous, mon frere, & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il eſt beſoin, mon frere, que j'en ſorte.

ORGON.

Comment! Vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je voi
Qu'on cherche à vous donner des ſoupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de pourſuivre, ſans doute;
Et, ces mêmes rapports qu'ici vous rejettez,
Peut-être une autre fois ſeront-ils écoutés?

ORGON.

Non, mon frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah! Mon frere, une femme
Aiſément d'un mari peut bien ſurprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laiſſez-moi vîte, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout ſujet de m'attaquer ainſi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, ſi vous vouliez...

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit. N'en parlons plus.
Mais

Mais je ſçais comme il faut en uſer là-deſſus.
L'honneur eſt délicat, & l'amitié m'engage
A prévenir les bruits, & les ſujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouſe, & vous ne me verrez...

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde, eſt ma plus grande joye,
Et je veux qu'à toute heure, avec elle on vous voye.
Ce n'eſt pas tout encor. Pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne maniére,
Vous faire de mon bien donation entiére.
Un bon & franc ami, que pour gendre je prends,
M'eſt bien plus cher que fils, que femme, & que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propoſe?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel ſoit faite en toute choſe.

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vîte en dreſſer un écrit,
Et que puiſſe l'envie en crever de dépit.

*Fin du troiſiéme Acte.*

# ACTE IV.

## SCENE I.

*CLEANTE, TARTUFFE.*

CLEANTE.

OUI, tout le monde en parle, & vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit, n'eſt point à votre gloire ;
Et je vous ai trouvé, Monſieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma penſée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expoſe,
Je paſſe là-deſſus, & prends au pis la choſe.
Suppoſons que Damis n'en ait pas bien uſé,
Et que ce ſoit à tort qu'on vous ait accuſé ;
N'eſt-il pas d'un chrétien de pardonner l'offenſe,
Et d'éteindre en ſon cœur tout déſir de vengeance ?
Et devez-vous ſouffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un pere, un fils ſoit exilé ?
Je vous le dis encore, & parle avec franchiſe,
Il n'eſt petit, ni grand, qui ne s'en ſcandaliſe ;
Et, ſi vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pouſſerez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colére,
Et remettez le fils en grace avec le pere.

TARTUFFE.

Hélas ! Je le voudrois, quant à moi, de bon cœur.
Je ne garde pour lui, Monſieur, aucune aigreur,
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrois le ſervir du meilleur de mon ame.

Mais

Mais l'intérêt du Ciel n'y ſçauroit conſentir ;
Et, s'il rentre céans, c'eſt à moi d'en ſortir.
Après ſon action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce, entre nous, porteroit du ſcandale ;
Dieu ſçait ce que d'abord tout le monde en croiroit.
A pure politique on me l'imputeroit,
Et l'on diroit par tout que, me ſentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuſe, un zéle charitable ;
Que mon cœur l'appréhende, & veut le ménager
Pour le pouvoir, ſous-main, au ſilence engager.

CLEANTE.

Vous nous payez ici d'excuſes colorées,
Et toutes vos raiſons, Monſieur, ſont trop tirées.
Des intérêts du Ciel, pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable, a-t-il beſoin de nous ?
Laiſſez-lui, laiſſez-lui le ſoin de ſes vengeances,
Ne ſongez qu'au pardon qu'il preſcrit des offenſes ;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous ſuivez du Ciel les ordres ſouverains.
Quoi ! Le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action empêchera la gloire ?
Non, non, faiſons toujours ce que le Ciel preſcrit,
Et d'aucun autre ſoin ne nous brouillons l'eſprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'eſt faire, Monſieur, ce que le Ciel ordonne ;
Mais, après le ſcandale & l'affront d'aujourd'hui,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monſieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à ſon pere conſeille ?
Et d'accepter le don qui vous eſt fait d'un bien,
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront, n'auront pas la penſée
Que ce ſoit un effet d'une ame intéreſſée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,

De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas ;
Et ſi je me réſous à recevoir du pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'eſt, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains ;
Qu'il ne trouve des gens, qui, l'ayant en partage,
En faſſent, dans le monde, un criminel uſage ;
Et ne s'en ſervent pas, ainſi que j'ai deſſein,
Pour la gloire du Ciel, & le bien du prochain.

CLEANTE.

Hé, Monſieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juſte héritier peuvent cauſer les plaintes.
Souffrez, ſans vous vouloir embaraſſer de rien,
Qu'il ſoit, à ſes périls, poſſeſſeur de ſon bien ;
Et ſongez qu'il vaut mieux encor qu'il en meſuſe,
Que ſi, de l'en fruſtrer, il faut qu'on vous accuſe.
J'admire ſeulement que, ſans confuſion,
Vous en ayez ſouffert la propoſition.
Car, enfin, le vrai zéle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?
Et, s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obſtacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en perſonne diſcrette,
Vous fiſſiez, de céans, une honnête retraite,
Que de ſouffrir ainſi, contre toute raiſon,
Qu'on en chaſſe pour vous le fils de la maiſon ?
Croyez-moi, c'eſt donner de votre prud'hommie,
Monſieur....

TARTUFFE.

Il eſt, Monſieur, trois heures & demie.
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuſerez de vous quitter ſi-tôt.

CLEANTE *ſeul.*

Ah !

SCE-

## SCENE II.

*ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.*

DORINE *à Cléante.*

DE grace, avec nous, employez-vous pour elle,
Monſieur; ſon ame ſouffre une douleur mortelle,
Et l'accord que ſon pere a conclu pour ce ſoir,
La fait, à tous momens, entrer en déſeſpoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler de force, ou d'induſtrie,
Ce malheureux deſſein qui nous a tous troublés.

## SCENE III.

*ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.*

ORGON.

AH! Je me réjouis de vous voir aſſemblés.
[*à Mariane.*]
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous ſçavez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE *aux genoux d'Orgon.*

Mon pere, au nom du Ciel qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naiſſance,
Et diſpenſez mes vœux de cette obéïſſance.
Ne me réduiſez point, par cette dure loi,
Juſqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi;
Et, cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée.

Si, contre un doux eſpoir que j'avois pû former,
Vous me défendez d'être à ce que j'oſe aimer,
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque déſeſpoir,
En vous ſervant, ſur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON *à part.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foibleſſe humaine.

MARIANE.

Vos tendreſſes pour lui, ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien;
Et, ſi ce n'eſt aſſez, joignez-y tout le mien,
J'y conſens de bon cœur, & je vous l'abandonne;
Mais, au moins, n'allez pas juſques à ma perſonne,
Et ſouffrez qu'un couvent, dans les auſtérités,
Uſe les triſtes jours que le Ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! Voilà juſtement de mes religieuſes,
Lorſqu'un pere combat leurs flâmes amoureuſes.
Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce ſera pour vous matiére à mériter.
Mortifier vos ſens avec ee mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi!

ORGON.

Taiſez-vous, vous. Parlez à votre écot.
Je vous défends, tout net, d'oſer dire un ſeul mot.

CLEANTE.

Si, par quelque conſeil, vous ſouffrez qu'on réponde....

ORGON.

Mon frere, vos conſeils ſont les meilleurs du monde,
Ils ſont bien raiſonnés, & j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bon que je n'en uſe pas.

ELMIRE *à Orgon.*

A voir ce que je vois, je ne ſçais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'eſt être bien coëffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir ſur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je ſuis votre valet, & crois les apparences.
Pour mon fripon de fils, je ſçais vos complaiſances;
Et vous avez eu peur de le déſavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être cruë,
Et vous auriez paru d'autre maniére émuë.

ELMIRE.

Eſt-ce qu'au ſimple aveu d'un amoureux tranſport,
Il faut que notre honneur ſe gendarme ſi fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos, je me ris ſimplement;
Et l'éclat, là-deſſus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions ſages,
Et ne ſuis point du tout pour ces prudes ſauvages,
Dont l'honneur eſt armé de griffes & de dents,
Et veut, au moindre mot, déviſager les gens.
Me préſerve le Ciel d'une telle ſageſſe!
Je veux une vertu qui ne ſoit point diableſſe,
Et crois que d'un refus la diſcréte froideur,
N'en eſt pas moins puiſſante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je ſçais l'affaire, & ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foibleſſe étrange.
Mais que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faiſois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Qui.

ORGON.

Chanſons.

ELMIRE.

Mais quoi ! Si je trouvois maniére
De vous le faire voir avec pleine lumiére ?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme ! Au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;
Mais ſuppoſons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir & tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien ?

ORGON.

En ce cas, je dirois que... Je ne dirois rien ;
Car cela ne ſe peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-tems dure,
Et c'eſt trop condamner ma bouche d'impoſture.
Il faut que, par plaiſir, & ſans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit, je vous faſſe témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adreſſe,
Et comment vous pourrez remplir cette promeſſe.

ELMIRE *à Dorine.*

Faites-le moi venir.

DORINE *à Elmire.*

Son eſprit eſt ruſé,
Et peut-être, à ſurprendre, il ſera malaiſé.

ELMIRE *à Dorine.*

Non, on eſt aiſément duppé par ce qu'on aime,

Et

Et l'amour propre engage à ſe tromper ſoi-même.
[*à Cléante, & à Mariane.*]
Faites-le moi deſcendre; &, vous, retirez-vous.

---

## SCENE IV.

*ELMIRE, ORGON.*

ELMIRE.

APprochons cette table, & vous mettez deſſous.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

Vous bien cacher eſt un point néceſſaire.

ORGON.

Pourquoi ſous cette table?

ELMIRE.

Ah! Mon Dieu! Laiſſez faire,
J'ai mon deſſein en tête, & vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je; & quand vous y ſerez,
Gardez qu'on ne vous voye, & qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confeſſe qu'ici ma complaiſance eſt grande;
Mais, de votre entrepriſe, il vous faut voir ſortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.
[*à Orgon qui eſt ſous la table.*]
Au moins, je vais toucher une étrange matiére,
Ne vous ſcandaliſez en aucune maniére,
Quoi que je puiſſe dire, il doit m'être permis;
Et c'eſt pour vous convaincre, ainſi que j'ai promis.
Je vais, par des douceurs, puiſque j'y ſuis réduite,
Faire poſer le maſque à cette ame hypocrite,

Flater de ſon amour les déſirs effrontés,
Et donner un champ libre à ſes témérités.
Comme c'eſt pour vous ſeul, & pour mieux le
confondre,
Que mon ame à ſes vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de ceſſer dès que vous vous rendrez,
Et les choſes n'iront que juſqu'où vous voudrez.
C'eſt à vous d'arrêter ſon ardeur inſenſée,
Quand vous croirez l'affaire aſſez avant pouſſée,
D'épargner votre femme, & de ne m'expoſer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous déſabuſer.
Ce ſont vos intérêts, vous en ferez le maître,
Et... L'on vient. Tenez-vous, & gardez de
paroître.

## SCENE V.

*TARTUFFE, ELMIRE, ORGON ſous la table.*

TARTUFFE.

ON m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez
parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des ſecrets à vous y révéler;
Mais tirez cette porte, avant qu'on vous les diſe,
Et regardez par tout, de crainte de ſurpriſe.

[ *Tartuffe va fermer la porte, & revient.* ]

Une affaire pareille à celle de tantôt,
N'eſt pas aſſurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'eſt vû de ſurpriſe de même,
Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extréme;
Et vous avez bien vû que j'ai fait mes efforts
Pour rompre ſon deſſein, & calmer ſes tranſports.
Mon trouble, il eſt bien vrai, m'a ſi fort poſſédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
Mais, par là, grace au Ciel, tout a bien mieux été,

Et

Et les choſes en ſont en plus de ſûreté.
L'eſtime où l'on vous tient a diſſipé l'orage,
Et mon mari, de vous, ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous ſoyons enſemble à tous momens;
Et c'eſt par où je puis, ſans peur d'être blâmée,
Me trouver ici ſeule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autoriſe à vous ouvrir un cœur
Un peu trop promt, peut-être, à ſouffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage, à comprendre, eſt aſſez difficile,
Madame; & vous parliez tantôt d'un autre ſtile.

ELMIRE.

Ah! Si d'un tel refus vous étes en courroux,
Que le cœur d'une femme eſt mal connu de vous!
Et que vous ſçavez peu ce qu'il veut faire entendre.
Lorſque, ſi foiblement, on le voit ſe défendre!
Toujours notre pudeur combat dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres ſentimens.
Quelque raiſon qu'on trouve à l'amour qui nous domte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte,
On s'en défend d'abord; mais, de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoître aſſez que notre cœur ſe rend;
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppoſe,
Et que de tels refus promettent toute choſe.
C'eſt vous faire, ſans doute, un aſſez libre aveu,
Et, ſur notre pudeur, me ménager bien peu;
Mais, puiſque la parole enfin en eſt lâchée,
A retenir Damis, me ſerois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
Ecouté tout au long l'offre de votre cœur?
Aurois-je pris la choſe ainſi qu'on m'a vû faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et lorſque j'ai voulu, moi-même, vous forcer
A refuſer l'hymen qu'on venoit d'annoncer,

Qu'eſt-ce que cette inſtance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'aviſe de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on réſout,
Vint partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'eſt, ſans doute, Madame, une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;
Leur miel, dans tous mes ſens, fait couler à longs traits
Une ſuavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire, eſt ma ſuprême étude,
Et mon cœur, de vos vœux, fait ſa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté,
D'oſer douter un peu de ſa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête,
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos ſi doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je ſoupire,
Ne vienne m'aſſûrer tout ce qu'ils m'ont pû dire,
Et planter dans mon ame une conſtante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE *après avoir touſſé pour avertir ſon mari.*

Quoi! Vous voulez aller avec cette vîteſſe,
Et d'un cœur, tout d'abord, épuiſer la tendreſſe?
On ſe tuë à vous faire un aveu des plus doux,
Cependant, ce n'eſt pas encore aſſez pour vous;
Et l'on ne peut aller juſqu'à vous ſatisfaire,
Qu'aux derniéres faveurs on ne pouſſe l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'oſe eſpérer.
Nos vœux, ſur des diſcours, ont peine à s'aſſûrer.
On ſoupçonne aiſément un ſort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.

Pour moi, qui crois ſi peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités, ſçû convaincre ma flâme.

ELMIRE.

Mon Dieu! Que votre amour en vrai tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'eſprit!
Que ſur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il déſire!
Quoi! De votre pourſuite, on ne peut ſe parer,
Et vous ne donnez pas le tems de reſpirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur ſi grande,
De vouloir ſans quartier, les choſes qu'on demande;
Et d'abuſer ainſi, par vos efforts preſſans,
Du foible que, pour vous, vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais, ſi, d'un œil benin, vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuſer d'aſſurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment conſentir à ce que vous voulez,
Sans offenſer le Ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'eſt que le Ciel qu'à mes vœux on oppoſe,
Lever un tel obſtacle, eſt à moi peu de choſe;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur.

TARTUFFE.

Je puis vous diſſiper ces craintes ridicules,
Madame; & je ſçais l'art de lever les ſcrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentemens;
Mais on trouve avec lui des accommodemens.
Selon divers beſoins, il eſt une ſcience
D'étendre les liens de notre conſcience,

Et

Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces ſecrets, Madame, on ſçaura vous inſtruire ;
Vous n'avez ſeulement qu'à vous laiſſer conduire.
Contentez mon déſir, & n'ayez point d'effroi,
Je vous réponds de tout, & prends de mal ſur moi.

[ *Elmire touſſe plus fort.* ]

Vous touſſez fort, Madame.

ELMIRE.

Oui, je ſuis au ſupplice.

TARTUFFE *préſentant à Elmire un cornet de papier.*

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisſe ?

ELMIRE.

C'eſt un rhume obſtiné, ſans doute, & je vois bien
Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, eſt fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre ſcrupule eſt facile à détruire.
Vous étes aſſûrée ici d'un plein ſecret,
Et le mal n'eſt jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le ſcandale du monde eſt ce qui fait l'offenſe ;
Et ce n'eſt pas pécher, que pécher en ſilence.

ELMIRE *après avoir encore touſſé & frappé ſur la table.*

Enfin je vois qu'il faut ſe réſoudre à céder,
Qu'il faut que je conſente à vous tout accorder ;
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre,
Qu'on puiſſe être content, & qu'on veuille ſe rendre.
Sans doute, il eſt fâcheux d'en venir juſques-là,
Et c'eſt bien, malgré moi, que je franchis cela ;
Mais puiſque l'on s'obſtine à m'y vouloir réduire,

Puis-

Puiſqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui ſoient plus convainquans,
Il faut bien s'y réſoudre, & contenter les gens.
Si ce contentement porte en ſoi quelque offenſe,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute aſſûrément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge; & la choſe de ſoi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte; & voyez, je vous prie,
Si mon mari n'eſt point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'eſt-il beſoin pour lui du ſoin que vous prenez?
C'eſt un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens, il eſt pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout, ſans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment,
Et par-tout, là-dehors, voyez exactement.

---

## SCENE VI.

*ORGON, ELMIRE.*

ORGON *ſortant de deſſous la table.*

VOilà, je vous l'avouë, un abominable homme.
Je n'en puis revenir, & tout ceci m'aſſomme.

ELMIRE.

Quoi! vous ſortez ſi-tôt? Vous vous moquez des gens,
Rentrez ſous le tapis, il n'eſt pas encor tems;
Attendez juſqu'au bout, pour voir les choſes ſûres,
Et ne vous fiez point aux ſimples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'eſt ſorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu ! L'on ne doit point croire trop de leger.
Laiſſez-vous bien convaincre, avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez pas de peur de vous méprendre.

[ *Elmire fait mettre Orgon derriére elle.* ]

---

## SCENE VII.

*TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.*

TARTUFFE *ſans voir Orgon.*

TOut conſpire, Madame, à mon contentement.
J'ai viſité, de l'œil, tout cet appartement;
Perſonne ne s'y trouve; & mon ame ravie....

[ *Dans le tems que Tartuffe s'avance, les bras ouverts, pour embraſſer Elmire, elle ſe retire, & Tartuffe apperçoit Orgon.* ]

ORGON *arrêtant Tartuffe.*

Tout doux, vous ſuivez trop votre amoureuſe envie,
Et vous ne devez pas vous tant paſſionner.
Ah, ah! L'homme de bien, vous m'en vouliez donner?
Comme aux tentations s'abandonne votre ame!
Vous épouſiez ma fille, & convoitiez ma femme.
J'ai douté, fort long-tems, que ce fût tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton;
Mais c'eſt aſſez avant pouſſer le témoignage,
Je m'y tiens; & n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE *à Tartuffe.*

C'eſt contre mon humeur, que j'ai fait tout ceci;
Mais on m'a miſe au point de vous traiter ainſi.

TARTUFFE *à Orgon.*

Quoi ! Vous croyez....

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie.
*Dénichons* de céans, & ſans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon deſſein....

ORGON.

Ces diſcours ne ſont plus de ſaiſon.
Il faut, tout ſur le champ, ſortir de la maiſon.

TARTUFFE.

C'eſt à vous d'en ſortir, vous, qui parlez en maître.
La maiſon m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle à ces lâches détours;
Qu'on n'eſt pas où l'on penſe, en me faiſant injure;
Que j'ai de quoi confondre, & punir l'impoſture,
Venger le Ciel qu'on bleſſe; & faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire ſortir.

---

## SCENE VIII.

*ELMIRE, ORGON.*

ELMIRE.

QUel eſt donc ce langage, & qu'eſt-ce qu'il veut dire ?

ORGON.

Ma foi, je ſuis confus, & n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

ORGON.

Je vois ma faute, aux choſes qu'il me dit,
Et la donation m'embarraſſe l'eſprit.

EL-

ELMIRE.

La donation ?

ORGON.

Oui. C'eſt une affaire faite ;
Mais j'ai quelqu'autre choſe encor qui m'imquiéte.

ELMIRE.

Et quoi ?

ORGON.

Vous ſçaurez tout. Mais voyons au plûtôt.
Si certaine caſſette eſt encore là-haut.

*Fin du quatriéme Acte.*

# ACTE

# ACTE V.

## SCENE I.

*ORGON, CLEANTE.*

CLEANTE.

OU voulez-vous courir?

ORGON.

Las! Que ſçais-je?

CLEANTE.

Il me ſemble
Que l'on doit commencer par conſulter enſemble
Les choſes qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette caſſette-là me trouble entiérement.
Plus que le reſte encore, elle me déſeſpére.

CLEANTE.

Cette caſſette eſt donc un important myſtére?

ORGON.

C'eſt un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand ſecret, m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans ſa fuite, il me voulut élire;
Et ce ſont des papiers, à ce qu'il m'a pû dire,
Où ſa vie, & ſes biens, ſe trouvent attachés.

CLEANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conſcience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,

Et

Et ſon raiſonnement me vint perſuader
De lui donner plûtôt la caſſette à garder;
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'euſſe d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conſcience eût pleine ſûreté
A faire des ſermens contre la vérité.

CLEANTE.

Vous voilà mal, au moins ſi j'en crois l'apparence;
Et la donation, & cette confidence,
Sont, à vous en parler ſelon mon ſentiment,
Des démarches par vous faites légerement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages;
Et cet homme, ſur vous, ayant ces avantages,
Le pouſſer eſt encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi! Sur un beau ſemblant de ferveur ſi touchante,
Cacher un cœur ſi double, une ame ſi méchante?
Et moi qui l'ai reçû gueuſant, & n'ayant rien....
C'en eſt fait, je renonce à tous les gens de bien;
J'en aurai déſormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable.

CLEANTE.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens?
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens.
Dans la droite raiſon jamais n'entre la vôtre;
Et toujours, d'un excès, vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, & vous avez connu
Que par un zéle feint vous étiez prévenu;
Mais, pour vous corriger, quelle raiſon demande
Que vous alliez paſſer dans une erreur plus grande;
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! Parce qu'un fripon vous duppe, avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une auſtére grimace,

Vous voulez que par-tout on ſoit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne ſe trouve aujourd'hui?
*Laiſſez* aux libertins ces ſottes conſéquences,
Démêlez la vertu d'avec ſes apparences,
Ne hazardez jamais votre eſtime trop tôt,
*Et* ſoyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il ſe peut, d'honorer l'impoſture;
Mais, au vrai zéle auſſi, n'allez pas faire injure;
*Et*, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plûtôt encor de cet autre côté.

## SCENE II.

*ORGON, CLEANTE, DAMIS.*

DAMIS.

QUoi! Mon pere, eſt-il vrai qu'un coquin vous menace?
Qu'il n'eſt point de bienfait qu'en ſon ame il n'efface?
Et que ſon lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait, de vos bontés, des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils; & j'en ſens des douleurs nompareilles.

DAMIS.

Laiſſez moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre ſon inſolence on ne doit point gauchir.
C'eſt à moi, tout un coup, de vous en affranchir;
Et, pour ſortir d'affaire, il faut que je l'aſſomme.

CLEANTE.

Voilà tout juſtement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces tranſports éclatans.
Nous vivons ſous un régne, & ſommes dans un tems
Où, par la violence, on fait mal ſes affaires.

## SCENE III.

*MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.*

Madame PERNELLE.

QU'eſt-ce? J'apprends ici de terribles myſtéres.

ORGON.

Ce ſont des nouveautés dont mes yeux ſont témoins;
Et vous voyez le prix dont ſont payés mes ſoins.
Je recueille, avec zéle, un homme en ſa miſere,
Je le loge, & le tiens comme mon propre frere,
De bienfaits, chaque jour, il eſt par moi chargé,
Je lui donne ma fille, & tout le bien que j'ai,
Et, dans le même tems, le perfide, l'infame,
Tente le noir deſſein de ſuborner ma femme;
Et, non content encor de ces lâches eſſais,
Il m'oſe menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruïne, uſer des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu ſages,
Me chaſſer de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme!

Madame PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire.
Qu'il ait voulu commettre une action ſi noire.

ORGON.

Comment?

Madame PERNELLE.

Les gens de bien ſont enviés toujours.

OR-

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre diſcours,
Ma mere ?

Madame PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange ſorte,
Et qu'on ne ſçait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit ?

Madame PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit.
La vertu, dans le monde, eſt toujours pourſuivie ;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce diſcours aux choſes d'aujourd'hui?

Madame PERNELLE.

On vous aura forgé cent ſots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vû tout moi-même.

Madame PERNELLE.

Des eſprits médiſans la malice eſt extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mere. Je vous di
Que j'ai vû, de mes yeux, un crime ſi hardi.

Madame PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre ;
Et rien n'eſt, ici bas, qui s'en puiſſe défendre.

ORGON.

C'eſt tenir un propos de ſens bien dépourvû.
Je l'ai vû, dis-je, vû, de mes propres yeux vû,
Ce qu'on appelle, vû. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre ?

Madame PERNELLE.

Mon Dieu ! Le plus ſouvent, l'apparence déçoit.
Il ne faut pas toujours juger ſur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

Madame PERNELLE.

Aux faux ſoupçons la nature eſt ſujette,
Et c'eſt ſouvent à mal, que le bien s'interpréte.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable ſoin,
Le déſir d'embraſſer ma femme ?

Madame PERNELLE.

Il eſt beſoin,
Pour accuſer les gens, d'avoir de juſtes cauſes ;
Et vous deviez attendre à vous voir ſûr des choſes.

ORGON.

Hé ? Diantre, le moyen de m'en aſſûrer mieux ?
Je devois donc, ma mere, attendre qu'à mes yeux
Il eût.... Vous me feriez dire quelque ſottiſe.

Madame PERNELLE.

Enfin, d'un trop pur zéle on voit ſon ame éprife ;
Et je ne puis, du tout, me mettre dans l'eſprit,
Qu'il ait voulu tenter les choſes que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne ſçais pas, ſi vous n'étiez ma mere,
Ce que je vous dirois, tant je ſuis en colére.

DORINE *à Orgon.*

Juſte retour, Monſieur, des choſes d'ici bas.
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croit pas.

CLEANTE.

Nous perdons des momens, en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des meſures.
Aux menaces du fourbe, on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi ! Son effronterie iroit juſqu'à ce point ?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette inſtance poſſible,
Et ſon ingratitude eſt ici trop viſible.

CLEAN-

CLEANTE.

[*à Orgon.*]

Ne vous y fiez pas. Il aura des reſſorts,
Pour donner, contre vous, raiſon à ſes efforts;
Et, ſur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarraſſe les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pouſſer juſques-là.

ORGON.

Il eſt vraï; mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes reſſentimens je n'ai pas été maître.

CLEANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on pût, entre vous deux,
De quelque ombre de paix, raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois ſçu qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matiére à tant d'alarmes;
Et mes...

ORGON *à Dorine, voyant entrer Monſieur Loyal.*

Que veut cet homme? Allez tôt le ſçavoir.
Je ſuis bien en état que l'on me vienne voir.

---

## SCENE IV.

*ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DAMIS, DORINE, MONSIEUR LOYAL.*

M. LOYAL *à Dorine dans le fond du théatre.*

BOn jour, ma chére ſœur. Faites, je vous ſupplie,
Que je parle à Monſieur.

DORINE.

Il eſt en compagnie,

Et je doute qu'il puiſſe, à préſent, voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne ſuis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaiſe;
Et je viens pour un fait, dont il ſera bien aiſe.

DORINE.

Votre nom?

M. LOYAL.

Dites-lui ſeulement que je vien
De la part de Monſieur Tartuffe, pour ſon bien.

DORINE *à Orgon.*

C'eſt un homme qui vient, avec douce maniére,
De la part de Monſieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous ſerez, dit-il, bien aiſe.

CLEANTE *à Orgon.*

Il vous faut voir
Ce que c'eſt que cet homme, & ce qu'il peut vouloir.

ORGON *à Cléante.*

Pour nous raccommoder, il vient ici, peut-être.
Quels ſentimens aurai-je à lui faire paroître?

CLEANTE.

Votre reſſentiment ne doit point éclater;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL *à Orgon.*

Salut, Monſieur. LeCiel perde qui vous veut nuire,
Et vous ſoit favorable, autant que je déſire.

ORGON *bas à Cléante.*

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et préſage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maiſon m'a toujours été chére;
Et j'étois ſerviteur de monſieur votre pere.

ORGON.

Monſieur, j'ai grande honte, & demande pardon,
D'être ſans vous connoître, ou ſçavoir votre nom.

M. LOYAL.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et ſuis Huiſſier à verge, en dépit de l'envie,
J'ai, depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, Monſieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance....

ORGON.

Quoi? Vous étes ici....

M. LOYAL.

Monſieur, ſans paſſion.
Ce n'eſt rien ſeulement qu'une ſommation,
Un ordre de vuider d'ici, vous, & les vôtres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,
Sans délai, ni remiſe, ainſi que beſoin eſt.

ORGON.

Moi? Sortir de céans?

M. LOYAL.

Oui, Monſieur, s'il vous plaît.
La maiſon, à préſent, comme ſçavez de reſte,
Au bon Monſieur Tartuffe appartient ſans conteſte.
De vos biens, déſormais, il eſt maître & ſeigneur,
En vertu d'un contrat, duquel je ſuis porteur.
Il eſt en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS *à M. Loyal.*

Certes, cette impudence eſt grande, & je l'admire!

M. LOYAL *à Damis.*

Monſieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
[*montrant Orgon.*]
C'eſt à Monſieur, il eſt & raiſonnable & doux,
Et d'un homme de bien il ſçait trop bien l'office,
Pour ſe vouloir, du tout, oppoſer à juſtice.

ORGON.

Mais....

M. LOYAL *à Orgon.*

Oui, Monſieur, je ſçais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion ;
Et que vous fouffrirez, en honnête perſonne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, ſur votre noir jupon,
Monſieur l'Huiſſier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL *à Orgon.*

Faites que votre fils ſe taiſe, ou ſe retire,
Monſieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès verbal.

DORINE *à part.*

Ce Monſieur Loyal porte un air bien déloyal.

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien, j'ai de grandes tendreſſes,
Et ne me ſuis voulu, Monſieur, charger des piéces,
Que pour vous obliger, & vous faire plaiſir ;
Que pour ôter, par là, le moyen d'en choiſir
Qui, n'ayant pas pour vous le zéle qui me pouſſe,
Auroient pû procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens
De ſortir de chez eux ?

M. LOYAL.

On vous donne du tems ;
Et juſques à demain, je ferai ſurſéance
A l'exécution, Monſieur, de l'ordonnance.
Je viendrai ſeulement paſſer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, ſans ſcandale, & ſans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que ſe coucher, les clés de votre porte.
J'aurai ſoin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien ſouffrir qui ne ſoit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile

A vui-

A vuider de céans juſqu'au moindre uſtencile ;
Mes gens vous aideront ; & je les ai pris forts,
Pour vous faire ſervice à tout mettre dehors.
On n'en peut pas uſer mieux que je fais, je penſe ;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure auſſi, Monſieur, d'en uſer bien,
Et qu'au dû de ma charge, on ne me trouble en rien.

ORGON *à part.*

Du meilleur de mon cœur, je donnerois ſur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaiſir, ſur ce muffle aſſener
Le plus grand coup de poing qui ſe puiſſe donner.

CLEANTE *bas à Orgon.*

Laiſſez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me démange.

DORINE.

Avec un ſi bon dos, ma foi, Monſieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous ſieroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames,
Mamie ; & l'on décréte auſſi contre les femmes.

CLEANTE *à M. Loyal.*

Finiſſons tout cela, Monſieur, c'en eſt aſſez ;
Donnez tôt ce papier, de grace, & nous laiſſez.

M. LOYAL.

Juſqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

ORGON.

Puiſſe-t-il te confondre, & celui qui t'envoye !

## SCENE V.

*ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.*

ORGON.

HE bien, vous le voyez, ma mere, ſi j'ai droit;
Et vous pouvez juger du reſte par l'exploit.
Ses trahiſons, enfin, vous ſont-elles connuës?

Madame PERNELLE.

Je ſuis toute ébaubie, & je tombe des nuës.

DORINE *à Orgon.*

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ſes pieux deſſeins par là ſont confirmés.
Dans l'amour du prochain ſa vertu ſe conſomme,
Il ſçait que très-ſouvent les biens corrompent l'homme;
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obſtacle à vous ſauver.

ORGON.

Taiſez-vous. C'eſt le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLEANTE *à Orgon.*

Allons voir quel conſeil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et ſa déloyauté va paroître trop noire,
Pour ſouffrir qu'il en ait le ſuccès qu'on veut croire.

SCE-

## SCENE VI.

*VALERE, ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.*

VALERE.

AVec regret, Monſieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le preſſant danger.
Un ami, qui m'eſt joint d'une amitié fort tendre,
Et qui ſçait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le ſecret que l'on doit aux affaires d'Etat;
Et me vient envoyer un avis, dont la ſuite
Vous réduit au parti d'une ſoudaine fuite.
Le fourbe, qui long-tems a pû vous impoſer,
Depuis une heure, au Prince a ſçû vous accuſer;
Et remettre en ſes mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'Etat l'importante caſſette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un ſujet,
Vous avez conſervé le coupable ſecret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre eſt donné contre votre perſonne;
Et lui même eſt chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLEANTE.

Voilà ſes droits armés; & c'eſt par où le traître,
De vos biens qu'il prétend, cherche à ſe rendre maître.

ORGON.

L'homme eſt, je vous l'avoue, un méchant animal.

VALERE.

Le moindre amuſement vous peut être fatal.

J'ai, pour vous emmener, mon carroſſe à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de tems, le trait eſt foudroyant;
Et ce ſont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu ſûr, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner, juſqu'au bout, votre fuite.

ORGON.

Las! Que ne dois-je point à vos ſoins obligeans?
Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems,
Et je demande au Ciel, de m'être aſſez propice,
Pour reconnoître un jour ce généreux ſervice.
Adieu, prenez le ſoin, vous autres...

CLEANTE.

Allez tôt;
Nous ſongerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

---

## SCENE VII.

*TARTUFFE, UN EXEMT, MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, VALERE, DAMIS, DORINE.*

TARTUFFE *arrêtant Orgon.*

TOut beau, Monſieur, tout beau, ne courez point ſi vîte,
Vous n'irez pas fort loin, pour trouver votre gîte;
Et de la part du Prince, on vous fait priſonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardois ce trait pour le dernier,
C'eſt le coup, ſcélérat, par où tu m'expédies;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je ſuis, pour le Ciel, appris à tout ſouffrir.

CLEANTE.

La modération eſt grande, je l'avouë.

DAMIS.

Comme du Ciel, l'infame, impudemment ſe jouë!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne ſçauroient m'émouvoir,
Et je ne ſonge à rien, qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi, pour vous, eſt fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne ſçauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoye en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu ſouvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état miſérable?

TARTUFFE.

Oui. Je ſçais quels ſecours j'en ai pû recevoir;
Mais l'intérêt du Prince eſt mon premier devoir.
De ce devoir ſacré la juſte violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoiſſance;
Et je ſacrifierois à de ſi puiſſans nœuds,
Ami, femme, parens, & moi même avec eux.

ELMIRE.

L'impoſteur!

DORINE.

Comme il ſçait, de traîtreſſe maniére,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révére!

CLEANTE.

Mais s'il eſt ſi parfait que vous le déclarez,
Ce zéle qui vous pouſſe, & dont vous vous parez,
D'où vient que, pour paroître, il s'aviſe d'attendre,
Qu'à pourſuivre ſa femme, il ait ſçû vous ſurprendre,
Et que vous ne ſongez à l'aller dénoncer,
Que lorſque ſon honneur l'oblige à vous chaſſer?

Je ne vous parle point, pour devoir en diſtraire,
Du don de tout ſon bien qu'il venoit de vous faire;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi conſentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE *à l'Exemt.*

Délivrez-moi, Monſieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMT.

Oui, c'eſt trop demeurer, ſans doute, à l'accomplir,
Votre bouche, à propos, m'invite à le remplir;
Et, pour l'exécuter, ſuivez-moi tout-à-l'heure
Dans la priſon qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui? Moi, Monſieur?

L'EXEMT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la priſon?

L'EXEMT.

Ce n'eſt pas vous à qui j'en veux rendre raiſon.
[*à Orgon.*]
Remettez-vous, Monſieur, d'une alarme ſi chaude.
Nous vivons ſous un Prince ennemi de la fraude,
Un Prince dont les yeux ſe font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des impoſteurs.
D'un fin diſcernement ſa grande ame pourvûë,
Sur les choſes toujours jette une droite vûë;
Chez elle jamais rien ne ſurprend trop d'accès,
Et ſa ferme raiſon ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais, ſans aveuglement, il fait briller ce zéle,
Et l'amour pour les vrais, ne ferme point ſon cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir ſurprendre,
Et, de piéges plus fins, on le voit ſe défendre.
D'abord,

D'abord, il a percé, par ſes vives clartés,
Des replis de ſon cœur, toutes les lâchetés.
Venant vous accuſer, il s'eſt trahi lui-même;
Et, par un juſte trait de l'équité ſuprême,
S'eſt découvert au Prince un fourbe renommé,
Dont, ſous un autre nom, il étoit informé;
Et c'eſt un long détail d'actions toutes noires,
Dont on pourroit former des volumes d'hiſtoires.
Ce Monarque, en un mot, a, vers vous, déteſté
Sa lâche ingratitude, & ſa déloyauté,
A ſes autres horreurs, il a joint cette ſuite;
Et ne m'a, juſqu'ici, ſoumis à ſa conduite,
Que pour voir l'impudence aller juſques au bout,
Et vous faire, par lui, faire raiſon de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il ſe dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains, je dépouille le traître.
D'un Souverain pouvoir, il briſe les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offenſe ſecrette,
Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite;
Et c'eſt le prix qu'il donne au zéle qu'autrefois,
On vous vit témoigner, en appuyant ſes droits,
Pour montrer que ſon cœur ſçait, quand moins on y penſe,
D'une bonne action verſer la récompenſe;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien;
Et que, mieux que du mal, il ſe ſouvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel ſoit loué!

Madame PERNELLE.

Maintenant je reſpire.

ELMIRE.

Favorable ſuccès!

MARIANE.

Qui l'auroit oſé dire?

ORGON *à Tartuffe que l'Exemt emméne.*

Hé bien, te voilà, traître...

## SCENE DERNIERE.

*MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, VALERE, DAMIS, DORINE.*

CLEANTE.

AH ! Mon frere, arrêtez,
Et ne deſcendez point à des indignités.
A ſon mauvais deſtin laiſſez un miſérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plûtôt que ſon cœur, en ce jour,
Au ſein de la vertu faſſe un heureux retour,
Qu'il corrige ſa vie, en déteſtant ſon vice,
Et puiſſe du grand Prince adoucir la juſtice;
Tandis qu'à ſa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement ſi doux.

ORGON.

Oui, c'eſt bien-dit. Allons à ſes pieds, avec joye,
Nous louer des bontés que ſon cœur nous déploye;
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux juſtes ſoins d'un autre, il nous faudra pourvoir;
Et, par un doux hymen, couronner, en Valére,
La flâme d'un amant généreux & ſincére.

*FIN.*

A M-

10780509

# AMPHITRION,

## COMEDIE.

10780509



*

* *

# *ACTEURS.*

## *ACTEURS DU PROLOGUE.*

MERCURE.
LA NUIT.

## *ACTEURS DE LA COMEDIE.*

JUPITER, ſous la figure d'Amphitrion.
AMPHITRION, Général des Thébains.
ALCME'NE, femme d'Amphitrion.
CLE'ANTHIS, ſuivante d'Alcméne, & femme de Soſie.
ARGATIPHONTIDAS, NAUCRATES, POLIDAS, PAUSICLE'S, } Capitaines Thébains.
SOSIE, valet d'Amphitrion.

*La ſcéne eſt à Thébes, devant le palais d'Amphitrion.*

A SON

A

# SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE.

*MONSEIGNEUR,*

*N'en déplaiſe à nos beaux eſprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épîtres dédicatoires; &* VOTRE ALTESSE SERENISSIME *trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne ſuive point ici le ſtile de ces meſſieurs-là, & refuſe de me ſervir de deux ou trois miſérables penſées, qui ont été tournées, & retournées tant de fois, qu'elles ſont uſées de tous les côtés. Le nom du grand CONDE' eſt un nom trop glorieux, pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illuſtre, qu'à des emplois qui ſoient dignes de lui; &, pour dire de belles choſes, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée, plûtôt qu'à la tête d'un livre; & je conçois bien mieux ce qu'il eſt capable de faire en l'oppoſant aux forces des ennemis de cet Etat, qu'en l'oppoſant à la critique des ennemis d'une Comédie.*

*Ce n'eſt pas,* MONSEIGNEUR, *que la glorieuſe approbation de V. A. S. ne fût une puiſſante protection pour toutes ces ſortes d'ouvrages, & qu'on ne ſoit perſuadé des lumiéres de votre eſprit, autant que de l'intrépidité de votre cœur, & de la grandeur de votre ame. On ſçait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'eſt point renfermé dans les bornes de cette valeur indomtable, qui ſe fait des adorateurs chez ceux même qu'elle ſurmonte;*

*monte ; qu'il s'étend, ce mérite, juſqu'aux connoiſſances les plus fines & les plus relevées ; & que les déciſions de votre jugement ſur tous les ouvrages d'eſprit, ne manquent point d'être ſuivies par le ſentiment des plus délicats. Mais on ſçait auſſi,* MONSEIGNEUR, *que toutes ces glorieuſes approbations dont nous nous vantons au public, ne nous coûtent rien à faire imprimer, & que ce ſont des choſes dont nous diſpoſons comme nous voulons. On ſçait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, & qu'un Auteur eſt en pouvoir d'aller ſaiſir les perſonnes les plus Auguſtes, & de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de ſon livre ; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut, l'honneur de leur eſtime, & ſe faire des protecteurs qui n'ont jamais ſongé à l'être.*

*Je n'abuſerai,* MONSEIGNEUR, *ni de votre nom, ni de vos bontés, pour combattre les cenſeurs de l'Amphitrion, & m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée ; & je ne prends la liberté de vous offrir ma Comédie, que pour avoir lieu de vous dire que je regarde inceſſamment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au ſang auguſte dont vous tenez le jour, & que je ſuis,* MONSEIGNEUR, *avec tout le reſpect poſſible, & le zéle imaginable,*

**DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,**

Le très-humble, très-obéiſſant,
& très-obligé ſerviteur
MOLIERE.

A M-

# AMPHITRION,

## COMÉDIE.

## PROLOGUE.

*MERCURE ſur un nuage, LA NUIT dans un char traîné, dans l'air, par deux chevaux.*

MERCURE.

TOut beau, charmante Nuit, daignez vous arrêter.
Il eſt certain ſecours, que de vous on déſire ;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah ! ah ! C'eſt vous, ſeigneur Mercure,
Qui vous eût deviné là, dans cette poſture ?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différens emplois où Jupiter m'engage,
Je me ſuis doucement aſſis ſur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y ſongez pas.
Siéd-il bien à des Dieux de dire qu'ils ſont las ?

MERCURE.

Les Dieux ſont-ils de fer ?

LA NUIT.

Non ; mais il faut, ſans ceſſe,
Gar-

Garder le décorum de la divinité.
Il eſt de certains mots dont l'uſage rabaiſſe
Cette ſublime qualité ;
Et que, pour leur indignité,
Il eſt bon qu'aux hommes on laiſſe.

MERCURE.

A votre aiſe vous en parlez ;
Et vous avez, la belle, une chaiſe roulante,
Où, par deux bons chevaux, en dame nonchalante,
Vous vous faites traîner par tout où vous voulez.
Mais de moi ce n'eſt pas de même
Et je ne puis vouloir, dans mon deſtin fatal,
Aux Poëtes, aſſez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuſte loi
Dont on veut maintenir l'uſage,
A chaque Dieu, dans ſon emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laiſſer à pied, moi,
Comme un meſſager de village ;
Moi qui ſuis, comme on ſçait, en Terre, & dans les Cieux.
Le fameux meſſager du ſouverain des Dieux ;
Et qui, ſans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois beſoin, plus que perſonne,
D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela ?
Les Poëtes font à leur guiſe.
Ce n'eſt pas la ſeule ſottiſe,
Qu'on voit faire à ces meſſieurs-là.
Mais contr'eux toutefois votre ame à tort s'irrite,
Et vos aîles aux pieds ſont un don de leurs ſoins.

MERCURE.

Oui ; mais pour aller plus vîte,
Eſt-ce qu'on s'en laſſe moins ?

LA NUIT.

Laiſſons cela, ſeigneur Mercure,
Et ſçachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'eſt Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui, de votre manteau, veut la faveur obſcure
Pour certaine douce avanture,
Qu'un nouvel amour lui fournit.
Ses pratiques, je crois, ne vous ſont pas nouvelles,
Bien ſouvent pour la Terre, il néglige les Cieux;
Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux
Aime à s'humaniſer pour des beautés mortelles,
Et ſçait cent tours ingénieux,
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcméne il a ſenti les coups,
Et, tandis qu'au milieu des Béotiques plaines,
Amphitrion ſon époux
Commande aux troupes Thébaines,
Il en a pris la forme; & reçoit, là-deſſous,
Un ſoulagement à ſes peines,
Dans la poſſeſſion des plaiſirs les plus doux.
L'état des mariés à ſes feux eſt propice,
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter, à ce bel artifice,
S'eſt aviſé d'avoir recours.
Son ſtratagême ici ſe trouve ſalutaire.
Mais, près de maint objet chéri,
Pareil déguiſement ſeroit pour ne rien faire;
Et ce n'eſt pas par tout un bon moyen de plaire,
Que la figure d'un mari.

LA NUIT.

J'admire Jupiter; & je ne comprends pas
Tous les déguiſemens qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par là toutes ſortes d'états;
Eſt c'eſt agir en Dieu qui n'eſt pas bête.
Dans quelque rang qu'il ſoit des mortels regardé,

Je

Je le tiendrois fort miſérable,
S'il ne quittoit jamais ſa mine redoutable,
Et qu'au faîte des Cieux il fût joujours guindé.
Il n'eſt point, à mon gré, de plus ſotte méthode,
Que d'être empriſonné toujours dans ſa grandeur;
Et ſur tout, aux tranſports de l'amoureuſe ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter qui, ſans doute, en plaiſirs ſe connoît,
Sçait deſcendre du haut de ſa gloire ſuprême;
Et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît,
Il ſort tout à fait de lui-même,
Et ce n'eſt plus alors Jupiter qui paroît.

L A N U I T.

Paſſe encor de le voir, de ce ſublime étage,
Dans celui des hommes venir,
Prendre tous les tranſports que le cœur peut fournir,
E ſe faire à leur badinage,
Si, dans les changemens où ſon humeur l'engage,
A la nature humaine il s'en vouloit tenir;
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelqu'autre choſe,
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas ſi, par fois, on en cauſe.

MERCURE.

Laiſſons dire tous les cenſeurs.
Tels changemens ont leurs douceurs
Qui paſſent leur intelligence.
Ce Dieu ſçait ce qu'il fait auſſi bien là qu'ailleurs;
Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne ſont pas ſi bêtes que l'on penſe.

L A N U I T.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si, par ſon ſtratagême, il voit ſa flame heureuſe,
Que peut-il ſouhaiter, & qu'eſt-ce que je puis?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous, au petit pas réduits,
Pour ſatisfaire aux vœux de ſon ame amoureuſe,
D'une

D'une nuit ſi délicieuſe,
Faſſent la plus longue des nuits;
Qu'à ſes tranſports vous donniez plus d'eſpace;
Et retardiez la naiſſance du jour,
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà ſans doute un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apprête;
Et l'on donne un nom fort honnête
Au ſervice qu'il veut de moi.

MERCURE.

Pour une jeune Déeſſe,
Vous étes bien du bon tems!
Un tel emploi n'eſt baſſeſſe
Que chez les petites gens.
Lorſque, dans un haut rang, on a l'heur de paroître.
Tout ce qu'on fait eſt toujours bel & bon;
Et, ſuivant ce qu'on peut être,
Les choſes changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matiéres
Vous en ſçavez plus que moi;
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumiéres.

MERCURE.

Hé, là, là, Madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie;
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas ſi renchérie.
On vous fait confidente en cent climats divers
De beaucoup de bonnes affaires;
Et je crois, à parler à ſentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons guéres.

LA NUIT.

Laiſſons ces contrariétés,
Et demeurons ce que nous ſommes.

N'appré-

N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous disant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là bas, dans ma commission,
Dépouiller promtement la forme de Mercure,
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitrion.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémisphére, avec ma suite obscure,
Je vais faire une station.

MERCURE.

Bon jour, la Nuit.

LA NUIT.

Adieu, Mercure.

[*Mercure descend de son nuage, & la Nuit traverse le théatre.*]

*Fin du Prologue.*

10780509



AMPHITRION.

10780809

# AMPHITRION,

## COMEDIE.

## ACTE I.

### SCENE I.

SOSIE.

QUI va là? Hé? Ma peur à chaque pas s'accroît.
Meſſieurs, ami de tout le monde.
Ah! Quelle audace ſans ſeconde,
De marcher à l'heure qu'il eſt!
Que mon maître couvert de gloire
Me jouë ici d'un vilain tour!
Quoi! Si pour ſon prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit ſi noire?
Et, pour me renvoyer annoncer ſon retour,
Et le détail de ſa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour?
Soſie, à quelle ſervitude
Tes jours ſont ils aſſujettis?
Notre ſort eſt beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que, pour eux, tout ſoit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.

Vingt ans d'aſſidu ſervice,
N'en obtiennent rien pour nous;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame inſenſée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux;
Et s'y veut contenter de la fauſſe penſée
Qu'ont tous les autres gens, que nous ſommes heureux.
Vers la retraite, en vain, la raiſon nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y conſent;
Leur vûë a ſur notre zéle
Un aſcendant trop puiſſant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil careſſant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin dans l'obſcurité
Je vois notre maiſon, & ma frayeur s'évade.
Il me faudroit pour l'ambaſſade
Quelque diſcours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcméne un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?
N'importe, parlons-en & d'eſtoc & de taille,
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille,
Dont ils ſe ſont tenus loin?
Pour jouër mon rôle ſans peine,
Je le veux un peu repaſſer.
Voici la chambre où j'entre en courier que l'on méne.
Et cette lanterne eſt Alcméne,
A qui je me dois adreſſer.

[*Soſie poſe ſa lanterne à terre.*]

Madame, Amphitrion mon maître & votre époux..
Bon! Beau début! L'eſprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choiſir, entre tous,
Pour vous donner avis du ſuccès de ſes armes,
Et du déſir qu'il a de ſe voir près de vous.
Ah!

Ah ! Vraiment, mon pauvre Sofie,
A te revoir, j'ai de la joye au cœur.
Madame, ce m'eſt trop d'honneur,
Et mon deſtin doit faire envie.
Bien répondu ! Comment ſe porte Amphitrion ?
Madame, en homme de courage,
Dans les occaſions où la gloire l'engage.
Fort bien. Belle conception !
Quand viendra t-il, par ſon retour charmant,
Rendre mon ame ſatisfaite ?
Le plûtôt qu'il pourra, Madame, aſſûrément ;
Mais bien plus tard que ſon cœur ne ſouhaite.
Ah ! Mais quel eſt l'état où la guerre l'a mis ?
Que dit-il ? Que fait-il ? Contente un peu mon ame.
Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.
Peſte ! Où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes ?
Que font les révoltés ? Di-moi, quel eſt leur ſort ?
Ils n'ont pû réſiſter, Madame, à notre effort ;
Nous les avons taillés en piéces,
Mis Ptérélas leur chef à mort,
Pris Télébe d'aſſaut ; & déjà, dans le port,
Tout retentit de nos proueſſes.
Ah ! Quel ſuccès ! O Dieux ! Qui l'eût pû jamais croire ?
Raconte-moi, Sofie, un tel événement.
Je le veux bien, Madame ; &, ſans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très-ſçavamment.
Figurez-vous donc que Télébe,
Madame, eſt de ce côté ;

[ *Sofie marque les lieux ſur ſa main.* ]

C'eſt une ville, en vérité,
Auſſi grande quaſi que Thébe.
La riviére eſt comme là.
Ici nos gens ſe campérent,
Et l'eſpace que voilà,
Nos ennemis l'occupérent.

Sur un haut, vers cet endroit,
Etoit leur infanterie;
Et plus bas, du côté droit,
Etoit la cavalerie.
Après avoir aux Dieux adreſſé les priéres,
Tous les ordres donnés, on donne le ſignal;
Les ennemis, penſant nous tailler des croupiéres,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bien tôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon notre roi;
Et voici le corps d'armée,
*[On fait un peu de bruit.]*
Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur,
J'entends quelque bruit, ce me ſemble.

---

## SCENE II.

*MERCURE, SOSIE.*

MERCURE *ſous la figure de Soſie, ſortant de la maiſon d'Amphitrion.*

SOus ce minois qui lui reſſemble,
Chaſſons de ces lieux ce cauſeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent enſemble.

SOSIE *ſans voir Mercure.*

Mon cœur, tant ſoit peu, ſe raſſûre,
Et je penſe que ce n'eſt rien.
Crainte pourtant de ſiniſtre avanture,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE *à part.*

Tu feras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE *ſans voir Mercure.*

Cette nuit, en longueur, me ſemble ſans pareille.

Il faut, depuis le tems que je ſuis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le ſoir pour le matin,
Ou que, trop tard au lit, le blond Phœbus ſommeille,
Pour avoir trop pris de ſon vin.

MERCURE *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud!
Mon bras ſçaura bien tantôt
Châtier cette inſolence;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant ſon nom avec ſa reſſemblance.

SOSIE *appercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah! Par ma foi j'avois raiſon;
C'eſt fait de moi, chétive créature.
Je vois, devant notre maiſon,
Certain homme, dont l'encolure
Ne me préſage rien de bon.
Pour faire ſemblant d'aſſûrance,
Je veux chanter un peu d'ici. [*Il chante.*]

MERCURE.

Qui donc eſt ce coquin, qui prend tant de licence
Que de chanter, & m'étourdir ainſi?

[*A meſure que Mercure parle, la voix de Soſie s'affoiblit peu à peu.*]

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE *à part.*

Cet homme, aſſûrément, n'aime pas la muſique.

MERCURE.

Depuis plus d'une ſemaine
Je n'ai trouvé perſonne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras ſe perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce-ci?
De mortelles frayeurs je ſens mon ame atteinte.

Mais pourquoi trembler tant auſſi ?
Peut-être a-t il, dans l'ame, autant que moi de crainte ;
Et que le drôle parle ainſi,
Pour me cacher ſa peur, ſous une audace feinte.
Oui, oui, ne ſouffrons point qu'on nous croye un oiſon.
Si je ne ſuis hardi, tâchons de le paroître.
Faiſons-nous du cœur par raiſon.
Il eſt ſeul, comme moi ; je ſuis fort ; j'ai bon maître ;
Et voilà notre maiſon.

MERCURE.

Qui va là ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

SOSIE.

[*à part.*]
Moi. Courage, Soſie.

MERCURE.

Quel eſt ton ſort ? Di-moi.

SOSIE.

D'être homme, & de parler.

MERCURE.

Es-tu maître, ou valet ?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adreſſent tes pas ?

SOSIE.

Où j'ai deſſein d'aller.

MERCURE.

Ah ! Ceci me déplaît.

SO-

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Réſolument par force ou par amour,
Je veux ſçavoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour,
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'eſprit, & je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un déſir, pour faire connoiſſance,
De te donner un ſoufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même ?

MERCURE.

A toi-même ; & t'en voilà certain.

[ *Mercure donne un ſoufflet à Soſie.* ]

SOSIE.

Ah ! ah ! C'eſt tout de bon ?

MERCURE.

Non, ce n'eſt que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu ! L'ami, ſans vous rien dire,
Comme vous baillez des ſoufflets !

MERCURE.

Ce ſont là de mes moindres coups,
De petits ſoufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois auſſi promt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'eſt encor rien,
Nous verrons bien autre choſe;
Pour y faire quelque pauſe,
Pourſuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

[*Sosie veut s'en aller.*]

MERCURE *arrêtant Sosie.*

Où vas-tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux ſçavoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas?

MERCURE.

Si juſqu'à l'approcher tu pouſſes ton audace,
Je fais ſur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi! Tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous?

MERCURE.

Comment chez nous?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître!
Tu te dis de cette maiſon?

SOSIE.

Fort bien. Amphitrion n'en eſt-il pas le maître?

MERCURE.

Hé bien? Que fait cette raiſon?

SOSIE.

Je ſuis ſon valet.

MER-

MERCURE.

Toi ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet ?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitrion ?

SOSIE.

D'Amphitrion, de lui.

MERCURE.

Ton nom eſt ?

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Hé ? Comment ?

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Ecoute.
Sçais-tu que de ma main je t'aſſomme aujourd'hui?

SOSIE.

Pourquoi ? De quelle rage eſt ton ame ſaiſie ?

MERCURE.

Qui te donne, di-moi, cette témérité
De prendre le nom de Soſie ?

SOSIE.

Moi ? Je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le menſonge horrible, & l'impudence extrême !
Tu m'oſes ſoutenir que Soſie eſt ton nom ?

SOSIE.

Fort bien. Je le ſoutiens par la grande raiſon

Qu'ainſi l'a fait des Dieux la puiſſance ſuprême ;
Et qu'il n'eſt pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE *battu par Mercure.*

Juſtice, citoyens. Au ſecours, je vous prie.

MERCURE.

Comment, boureau, tu fais des cris ?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'eſt ainſi que mon bras....

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne ſur moi mon manque de courage.
Et ce n'eſt pas en uſer bien.
C'eſt pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu ſûr n'eſt pas d'une belle ame ;
Et le cœur eſt digne de blâme,
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien, es-tu Soſie à préſent ? Qu'en dis-tu ?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphoſe ;
Et tout le changement que je trouve à la choſe,
C'eſt d'être Soſie battu.

MER-

MERCURE *menaçant Sosie.*

Encor ? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace, fai tréve à tes coups.

MERCURE.

Fai donc tréve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor ? Di, traître.

SOSIE.

Hélas ! Je suis ce que tu veux.
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux,
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois ?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai crû la chose claire ;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, & tout Thébes l'avouë ;
Amphitrion jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie ?

MERCURE.

Oui, Sosie ; &, si quelqu'un s'y jouë,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE *à part.*

Ciel ! Me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom ?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron !
Sans cela, par la mort....

MERCURE.

Entre tes dents, je penſe,
Tu murmures je ne ſçais quoi ?

SOSIE.

Non; mais, au nom des Dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grace,
Que les coups n'en ſeront point.
Signons une tréve.

MERCURE.

Paſſe ;
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, di-moi, dans cette fantaiſie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire enfin, quand tu ſerois démon,
Que je ne ſois pas moi, que je ne ſois Soſie ?

MERCURE *levant le bâton ſur Soſie.*

Comment ? Tu peux.....

SOSIE.

Ah ! Tout doux !
Nous avons fait tréve aux coups.

MERCURE.

Quoi ! Pendard, impoſteur, coquin....

SOSIE.

Pour des injures,
Di-m'en tant que tu voudras ;
Ce ſont légéres bleſſures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Soſie ?

SO-

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole. . . .

MERCURE.

Sus, je romps notre tréve, & reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et ſouffrir un diſcours ſi loin de l'apparence.
Etre ce que je ſuis, eſt-il en ta puiſſance,
Et puis-je ceſſer d'être moi?
S'aviſa-t-on jamais d'une choſe pareille,
Et peut-on démentir cent indices preſſans?
Rêvai-je? Eſt-ce que je ſommeille?
Ai-je l'eſprit troublé par des tranſports puiſſans?
Ne ſens-je pas bien que je veille?
Ne ſuis-je pas dans mon bon ſens?
Mon maître Amphitrion ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcméne ſa femme?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant ſa flâme,
Un récit de ſes faits contre nos ennemis?
Ne ſuis-je pas du port arrivé tout à l'heure?
Ne tiens-je pas une lanterne en main?
Ne te trouvai-je pas devant notre demeure?
Ne t'y parlai-je pas d'un eſprit tout humain?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as-tu pas, ſur mon dos, exercé ta furie?
Ne m'as-tu pas roué de coups?
Ah! Tout cela n'eſt que trop véritable,
Et, plût au Ciel, le fût-il moins!
Ceſſe donc d'inſulter au ſort d'un miſérable;
Et laiſſe à mon devoir s'acquitter de ſes ſoins.

MERCURE.

Arrête; ou, ſur ton dos, le moindre pas attire
Un aſſommant éclat de mon juſte courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Eſt à moi, hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaiſſeau, plein de frayeur en l'ame,

Cette lanterne ſçait comme je ſuis parti
Amphitrion, du camp, vers Alcméne ſa femme
M'a-t-il pas envoyé?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'eſt moi qu'Amphitrion députe vers Alcméne;
Et qui, du port Perſique, arrive de ce pas.
Moi, qui viens annoncer la valeur de ſon bras
Qui nous fait remporter une victoire pleine;
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'eſt moi qui ſuis Soſie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger,
Frere d'Arpage, mort en pays étranger,
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager;
Qui, dans Thébe, ai reçû mille coups d'étriviére,
Sans en avoir jamais dit rien;
Et jadis, en public, fus marqué par derriére
Pour être trop homme de bien.

SOSIE *bas à part.*

Il a raiſon. A moins d'être Soſie,
On ne peut pas ſçavoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon ame eſt ſaiſie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le conſidére,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action;
Faiſons-lui quelque queſtion,
Afin d'éclaircir ce myſtére.
[ *haut.* ]
Parmi tout le butin fait ſur nos ennemis,
Qu'eſt-ce qu'Amphitrion obtint pour ſon partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis,
Dont leur chef ſe paroit comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui deſtine-t-il un ſi riche préſent?

MER-

MERCURE.

A ſa femme; &, ſur elle, il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, eſt-il mis à préſent?

MERCURE.

Dans un coffret ſcellé des armes de mon maître.

SOSIE *bas à part.*

Il me ment pas d'un mot, à chaque repartie;
Et, de moi, je commence à douter tout de bon.
Près de moi, par la force, il eſt déjà Soſie;
Il pourroit bien encor l'être par la raiſon.
Pourtant quand je me tâte, & que je me rappelle,
Il me ſemble que je ſuis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidéle
Pour démêler ce que je voi?
Ce que j'ai fait tout ſeul, & que n'a vû perſonne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut ſçavoir.
Par cette queſtion, il faut que je l'étonne;
C'eſt de quoi le confondre, & nous allons le voir.
[*haut.*]
Lorſqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus ſeul te fourrer?

MERCURE.

D'un jambon...

SOSIE *bas à part.*

L'y voilà!

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches ſucculentes,
Dont je ſçus fort bien me bourrer.
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux ſe contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui ſe battoient.

SOSIE *bas à part.*

Cette preuve ſans pareille

En ſa faveur conclut bien ;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.

[*haut.*]

Je ne ſçaurois nier, aux preuves qu'on m'expoſe,
Que tu ne ſois Soſie ; & j'y donne ma voix.
Mais ſi tu l'es, di-moi qui tu veux que je ſois ;
Car encor faut-il bien que je ſois quelque choſe.

MERCURE.

Quand je ne ſerai plus Soſie,
Sois-le, j'en demeure d'accord ;
Mais, tant que je le ſuis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaiſie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon eſprit ſur les dents,
Et la raiſon à ce qu'on voit s'oppoſe.
Mais il faut terminer enfin par quelque choſe ;
Et le plus court pour moi, c'eſt d'entrer là dedans.

MERCURE.

Ah ! Tu prends donc, pendard, goût à la baſtonnade ?

SOSIE *battu par Mercure.*

Ah ! Qu'eſt-ce-ci, grands Dieux ! Il frappe un ton plus fort ;
Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.
Laiſſons ce diable d'homme, & retournons au port.
O juſte Ciel ! J'ai fait une belle ambaſſade !

MERCURE *ſeul.*

Enfin, je l'ai fait fuir ; &, ſous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçû la peine.
Mais je vois Jupiter, qui fort civilement
Reconduit l'amoureuſe Alcméne.

SCE.

## SCENE III.

*JUPITER ſous la figure d'Amphitrion, ALCMENE, CLEANTHIS, MERCURE.*

JUPITER.

DEfendez, chére Alcméne, aux flambeaux d'approcher,
Ils m'offrent des plaiſirs en m'offrant votre vûë;
Mais ils pourroient ici découvrir ma venuë,
Qu'il eſt à propos de cacher.
Mon amour, que gênoient tous ces ſoins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge, a volé les inſtans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a conſacré
Pourroit être blâmé dans la bouche publique;
Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en ſçavoir gré.

ALCMENE.

Je prends, Amphitrion, grande part à la gloire
Que répandent ſur vous vos illuſtres exploits;
Et l'éclat de votre victoire
Sçait toucher de mon cœur les ſenſibles endroits;
Mais, quand je voi que cet honneur fatal
Eloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendreſſe extrême,
De lui vouloir un peu de mal;
Et d'oppoſer mes vœux à cet ordre ſuprême,
Qui des Thébains vous fait le Général.
C'eſt une douce choſe, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triſte coup, hélas! eſt bien-tôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'ame bleſſée,
Au moindre choc dont on entend parler?

Voit-

Voit-on, dans les horreurs d'une telle penſée,
Par où jamais ſe conſoler
Du comp dont elle eſt menacée?
Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur ſuprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendreſſes d'un cœur
Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous, dont mon feu ne s'augmente,
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé;
Et c'eſt, je vous l'avouë, une choſe charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, ſi je l'oſe dire, un ſcrupule me gêne
Aux tendres ſentimens que vous me faites voir;
Et, pour les bien goûter, mon amour, chére Alcméne,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir,
Qu'à votre ſeule ardeur, qu'à ma ſeule perſonne,
Je duſſe les faveurs que je reçois de vous;
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'eſt de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle,
Tient le droit de paroître au jour;
Et je ne comprends rien à ce nouveau ſcrupule,
Dont s'embarraſſe votre amour.

JUPITER.

Ah! Ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendreſſe,
Paſſe auſſi celle d'un époux;
Et vous ne ſçavez pas, dans des momens ſi doux,
Quelle en eſt la délicateſſe.
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux.
Sur cent petits égards s'attache avec étude,

Et

Et ſe fait une inquiéturde
De la maniére d'être heureux.
En moi, belle & charmante Alcméne,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant ſeul me touche, à parler franchement,
Et je ſens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant, de vos vœux, jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui ſeul votre cœur s'abandonne,
Et ſa paſſion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut, de pure fource, obtenir vos ardeurs;
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus chéres faveurs
La douceur eſt empoiſonnée.
Dans le ſcrupule enfin dont il eſt combattu,
Il veut, pour ſatisfaire à ſa délicateſſe,
Que vous le ſépariez d'avec ce qui le bleſſe;
Que le mari ne ſoit que pour votre vertu;
Et que, de votre cœur de bonté revétu,
L'amant ait tout l'amour & toute la tendreſſe.

ALCMENE.

Amphitrion, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage;
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas ſage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce diſcours eſt plus raiſonnable,
Alcméne, que vous ne penſez;
Mais un plus long ſéjour me rendroit trop coupable;
Et, du retour au port, les momens ſont preſſés.
Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un tems m'arrache de vous;
Mais, belle Alcméne, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

ALC-

ALCMENE.

Je ne ſépare point ce qu'uniſſent les Dieux ;
Et l'époux & l'amant me ſont fort précieux.

---

## SCENE IV.

*CLEANTHIS, MERCURE.*

CLEANTHIS *à part.*

O Ciel ! Que d'aimables careſſes
D'un époux ardemment chéri !
Et que mon traître de mari
Eſt loin de toutes ces tendreſſes !

MERCURE *à part.*

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ſes voiles ;
Et, pour effacer les étoiles,
Le Soleil de ſon lit peut maintenant ſortir.

CLEANTHIS *arrêtant Mercure.*

Quoi ! C'eſt ainſi que l'on me quitte ?

MERCURE.

Et comment donc ? Ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte ?
Et que d'Amphitrion j'aille ſuivre les pas ?

CLEANTHIS.

Mais, avec cette bruſquerie,
Traître, de moi te ſéparer ?

MERCURE.

Le beau ſujet de fâcherie !
Nous avons tant de tems enſemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoi ! Partir ainſi d'une façon brutale,
Sans me dire un ſeul mot de douceur pour régale ?

MERCURE.

Diantre ! Où veux-tu que mon eſprit,
T'aille chercher des fariboles ?

Quinze ans de mariage épuiſent les paroles ;
Et, depuis un long-tems, nous nous ſommes
tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, traître, Amphitrion ;
Voi combien pour Alcméne il étale de flâme ;
Et rougis, là-deſſus, du peu de paſſion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé, mon Dieu ! Cléanthis, ils ſont encore amans.
Il eſt certain âge où tout paſſe ;
Et ce qui leur ſied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaiſe grace.
Il nous feroit beau voir attachés, face à face,
A pouſſer les beaux ſentimens.

CLEANTHIS.

Quoi ! Suis-je hors d'état, perfide, d'eſpérer
Qu'un cœur auprès de moi ſoupire ?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire,
Mais je ſuis trop barbon pour oſer ſoupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLEANTHIS.

Mérites-tu, pendard, cet inſigne bonheur,
De te voir pour épouſe une femme d'honneur ?

MERCURE.

Mon Dieu ! Tu n'es que trop honnête ;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne ſois point ſi femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLEANTHIS.

Comment ? De trop bien vivre, on te voit me
blâmer ?

MERCURE.

La douceur d'une femme eſt tout ce qui me
charme ;

Et

Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne ceſſe de m'aſſommer.

CLEANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fauſſes tendreſſes,
De ces femmes aux beaux & louables talens,
Qui ſçavent accabler leurs maris de careſſes,
Pour leur faire avaler l'uſage des galans.

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te diſe?
Un mal d'opinion ne touche que les ſots;
Et je prendrois pour ma deviſe,
Moins d'honneur, & plus de repos.

CLEANTHIS.

Comment! Tu ſouffrirois, ſans nulle répugnance,
Que j'aimaſſe un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, ſi je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur & de méthode.
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatiguante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chére ame,
Il me faut ſuivre Amphitrion.

CLEANTHIS *ſeule.*

Pourquoi, pour punir cet infame,
Mon cœur n'a-t-il aſſez de réſolution?
Ah! Que dans cette occaſion
J'enrage d'être honnête femme!

*Fin du premier Acte.*

ACTE

# ACTE II.

## SCENE I.

*AMPHITRION, SOSIE.*

AMPHITRION.

VIEN-ça, bourreau, vien-çà. Sçai-tu,
maître fripon,
Qu'à te faire aſſommer ton diſcours peut
ſuffire;
Et que, pour te traiter comme je le déſire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton?

SOSIE.

Si vous le prenez ſur ce ton,
Monſieur, je n'ai plus rien à dire;
Et vous aurez toujours raiſon.

AMPHITRION.

Quoi! Tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non, je ſuis le valet, & vous étes le maître;
Il n'en ſera, Monſieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRION.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et, tout du long, t'ouïr ſur ta commiſſion.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confuſion.
Rappelle tous tes ſens, rentre bien dans ton ame;
Et réponds, mot pour mot, à chaque queſtion.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,

Dites-

Dites moi, de grace, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci ſoit traité.
Parlerai-je, Monſieur, ſelon ma conſcience,
Ou comme, auprès des grands, on le voit uſité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien uſer de complaiſance?

AMPHITRION.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort ſincére.

SOSIE.

Bon. C'eſt aſſez, laiſſez-moi faire,
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRION.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois ſçû preſcrire....

SOSIE.

Je ſuis parti, les Cieux d'un noir crêpe voilés,
Peſtant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudiſſant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRION.

Comment? Coquin.

SOSIE.

Monſieur, vous n'avez rien qu'à dire,
Je mentirai, ſi vous voulez.

AMPHITRION.

Voilà comme un valet montre pour nous du zéle.
Paſſons. Sur les chemins que t'eſt-il arrivé?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRION.

Poltron.

SOSIE.

En nous formant, nature a ſes caprices,
Divers panchans en nous elle fait obſerver.
Les uns, à s'expoſer, trouvent mille délices;
Moi, j'en trouve à me conſerver.

AMPHITRION.

Arrivant au logis....

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton, & de quelle ſorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRION.

Enſuite?

SOSIE.

On m'eſt venu troubler, & mettre en peine.

AMPHITRION.

Et qui?

SOSIE.

Soſie. Un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez, du port, envoyé vers Alcméne;
Et qui, de nos ſecrets, a connoiſſance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRION.

Quels contes!

SOSIE.

Non, Monſieur, c'eſt la vérité pure.
Ce moi, plûtôt que moi, s'eſt au logis trouvé;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fuſſe arri·é.

AMPHITRION.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit?
Eſt-ce ſonge? Eſt-ce yvrognerie?
Aliénation d'eſprit?
Ou méchante plaiſanterie?

SOSIE.

Non, c'eſt la choſe comme elle eſt,
Et point du tout conte frivole.
Je ſuis homme d'honneur, j'en donne ma parole;
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis que, croyant n'être qu'un ſeul Soſie,

Je me ſuis trouvé deux chez nous,
Et que, de ces deux moi, piqués de jalouſie,
L'un eſt à la maiſon, & l'autre eſt avec vous;
Que le moi, que voici, chargé de laſſitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard, & diſpos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre, & caſſer des os.

AMPHITRION.

Il faut être, je le confeſſe,
D'un eſprit bien poſé, bien tranquille, bien doux,
Pour ſouffrir qu'un valet de chanſons me repaiſſe.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous ſçavez que d'abord tout ceſſe.

AMPHITRION.

Non, ſans emportement je te veux écouter;
Je l'ai promis, Mais dis; en bonne conſcience,
Au myſtére nouveau que tu me viens conter,
Eſt-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non, vous avez raiſon; & la choſe à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'eſt un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun;
Cela choque le ſens commun;
Mais cela ne laiſſe pas d'être.

AMPHITRION.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être inſenſé?

SOSIE.

Je ne l'ai pas crû, moi, ſans une peine extrême.
Je me ſuis, d'être deux, ſenti l'eſprit bleſſé;
Et long-tems d'impoſteur j'ai traité ce moi-même.
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé,
J'ai vû que c'étoit moi, ſans aucun ſtratagême;
Des pieds, juſqu'à la tête, il eſt comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les maniéres charmantes,

Enfin

Enfin deux gouttes de lait
Ne ſont pas plus reſſemblantes ;
Et, n'étoit que ſes mains ſont un peu trop peſantes,
J'en ſerois fort ſatisfait.

AMPHITRION.

A quelle patience il faut que je m'exhorte !
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maiſon ?

SOSIE.

Bon, entré ? Hé, de quelle ſorte ?
Ai-je voulu jamais entendre de raiſon,
Et ne me ſuis-je pas interdit notre porte ?

AMPHITRION.

Comment donc ?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos ſent encore une douleur très-forte.

AMPHITRION.

On t'a battu ?

SOSIE.

Vraiment !

AMPHITRION.

Et qui ?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRION.

Toi, te battre ?

SOSIE.

Oui, moi. Non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

AMPHITRION.

Te confonde le Ciel de me parler ainſi !

SOSIE.

Ce ne ſont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages ;
Il a le bras fort, le cœur haut,

J'en ai reçû des témoignages,
Et ce diable de moi m'a roſſé comme il faut;
C'eſt un drôle qui fait des rages.

AMPHITRION.

Achevons. As-tu vû ma femme?

SOSIE.

Non.

AMPHITRION.

Pourquoi?

SOSIE.

Par une raiſon aſſez forte.

AMPHITRION.

Qui t'a fait y manquer, maraud? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même ſorte?
Moi, vous dis-je, ce moi plus robuſte que moi,
Ce moi, qui s'eſt de force emparé de la porte,
Ce moi, qui m'a fait filer doux,
Ce moi, qui le ſeul moi veut être,
Ce moi, de moi-même jaloux,
Ce moi vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'eſt fait connoître;
Enfin ce moi, qui ſuis chez nous,
Ce moi, qui s'eſt montré mon maître,
Ce moi qui m'a roué de coups.

AMPHITRION.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il ſe ſoit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu, ſi j'ai bû que de l'eau;
A mon ſerment, on m'en peut croire.

AMPHITRION.

Il faut donc qu'au ſommeil tes ſens ſe ſoient portés,
Et qu'un ſonge fâcheux, dans ſes confus myſtéres,
T'ait fait voir toutes les chiméres,
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout auſſi peu. Je n'ai point ſommeillé ;
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé,
J'étois bien éveillé ce matin, ſur ma vie ;
Et bien éveillé même étoit l'autre Soſie,
Quand il m'a ſi bien étrillé.

AMPHITRION.

Sui-moi, je t'impoſe ſilence.
C'eſt trop me fatiguer l'eſprit.
Et je ſuis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter, d'un valet, les ſottiſes qu'il dit.

SOSIE *à part.*

Tous les diſcours ſont des ſottiſes,
Partant d'un homme ſans éclat.
Ce ſeroient paroles exquiſes,
Si c'étoit un grand qui parlât.

AMPHITRION.

Entrons ſans davantage attendre.
Mais Alcméne paroît avec tous ſes appas ;
En ce moment, ſans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va ſurprendre.

---

## SCENE II.

*ALCMENE, AMPHITRION, CLEANTHIS, SOSIE.*

ALCMENE *ſans voir Amphitrion.*

ALlons, pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux,
Nous acquitter de nos hommages ;
Et les remercier des ſuccès glorieux,
Dont Thébes, par ſon bras, goûte les avantages.

[*appercevant Amphitrion.*]

O Dieux !

AMPHITRION.

Faſſe le Ciel, qu'Amphitrion vainqueur,
Avec plaiſir ſoit revû de ſa femme ;
Et que ce jour, favorable à ma flâme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur !
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame !

ALCMENE.

Quoi ! De retour ſi-tôt ?

AMPHITRION.

Certes, c'eſt, en ce jour,
Me donner de vos feux un mauvais témoignage,
Et ce, Quoi ſi-tôt de retour ?
En ces occaſions, n'eſt guéres le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'oſois me flater, en moi-même,
Que, loin de vous, j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment déſiré,
Donne à tous les inſtans une longueur extrême ;
Et l'abſence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMENE.

Je ne vois....

AMPHITRION.

Non, Alcméne, à ſon impatience
On meſure le tems en de pareils états ;
Et vous comptez les momens de l'abſence
En perſonne qui n'aime pas.
Lorſque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tuë ;
Et ce dont on chérit la vûë,
Ne revient jamais aſſez tôt.
De votre accueil, je le confeſſe,
Se plaint ici mon amoureuſe ardeur ;
Et j'attendois, de votre cœur,
D'autres tranſports de joye & de tendreſſe.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre ſur quoi

Vous

Vous fondez les diſcours que je vous entends faire ;
Et, ſi vous vous plaignez de moi,
Je ne ſçais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous ſatisfaire.
Hier au ſoir, ce me ſemble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joye aſſez tendre ;
Et rendre aux ſoins de votre amour,
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRION.

Comment ?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les ſoudains mouvemens d'une entiére allégreſſe ?
Et le tranſport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendreſſe ?

AMPHITRION.

Que me dites-vous là ?

ALCMENE.

Que même votre amour,
Montra de mon accueil une joye incroyable ;
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce ſoudain retour,
Ma ſurpriſe ſoit ſi coupable.

AMPHITRION.

Eſt-ce que du retour que j'ai précipité,
Un ſonge, cette nuit, Alcméne, dans votre ame
A prévenu la vérité ?
Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur ſe croit, vers ma flâme,
Aſſez amplement acquitté ?

ALCMENE.

Eſt-ce qu'une vapeur, par ſa malignité,
Amphitrion, a dans votre ame,
Du retour d'hier au ſoir, brouillé la vérité ?
Et que, du doux accueil duquel je m'acquittai,

Votre cœur prétend à ma flâme,
Ravir toute l'honnêteté ?

AMPHITRION.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Eſt un peu, ce me ſemble, étrange.

ALCMENE.

C'eſt ce qu'on peut donner pour change,
Au ſonge dont vous me parlez.

AMPHITRION.

A moins d'un ſonge, on ne peut pas, ſans doute,
Excuſer ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMENE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'eſprit,
On ne peut pas ſauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRION.

Laiſſons un peu cette vapeur, Alcméne.

ALCMENE.

Laiſſons un peu ce ſonge, Amphitrion.

AMPHITRION.

Sur le ſujet dont il eſt queſtion,
Il n'eſt guéres de jeu, que trop loin on ne méne.

ALCMENE.

Sans doute; &, pour marque certaine,
Je commence à ſentir un peu d'émotion.

AMPHITRION.

Eſt-ce donc que, par là, vous voulez eſſayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte ?

ALCMENE.

Eſt-ce donc que, par cette feinte,
Vous déſirez vous égayer ?

AMPHITRION.

Ah ! De grace, ceſſons, Alcméne, je vous prie;
Et parlons ſérieuſement.

ALCMENE.

Amphitrion, c'eſt trop pouſſer l'amuſement;
Finiſſons cette raillerie.

AMPHITRION.

Quoi! Vous oſez me ſoutenir en face,
Que, plûtôt qu'à cette heure, on m'ait ici pû voir?

ALCMENE.

Quoi! Vous voulez nier avec audace,
Que, dès hier en ces lieux, vous vîntes ſur le ſoir?

AMPHITRION.

Moi, je vins hier?

ALCMENE.

Sans doute; &, dès devant l'aurore,
Vous vous en étes retourné.

AMPHITRION *à part.*

Ciel! Un pareil débat s'eſt-il pû voir encore?
Et qui, de tout ceci, ne ſeroit étonné,
Soſie?

SOSIE.

Elle a beſoin de ſix grains d'ellébore,
Monſieur, ſon eſprit eſt tourné.

AMPHITRION.

Alcméne, au nom de tous les Dieux,
Ce diſcours a d'étranges ſuites,
Reprenez vos ſens un peu mieux;
Et penſez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y penſe mûrement auſſi,
Et tous ceux du logis ont vû votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainſi;
Mais, ſi la choſe avoit beſoin d'être prouvée,
S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en ſouvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats,
Et les cinq diamans que portoit Ptérélas
Qu'a fait, dans la nuit éternelle,
Tomber l'effort de votre bras?

En pourroit-on vouloir un plus fûr témoignage ?

AMPHITRION.

Quoi ! Je vous ai déjà donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai deſtiné ?

ALCMENE.

Aſſûrément. Il n'eſt pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRION.

Et comment ?

ALCMENE *montrant, à ſa ceinture, le nœud de diamans.*

Le voici.

AMPHITRION.

Sofie ?

SOSIE *tirant de ſa poche un coffret.*

Elle ſe moque, & je le tiens ici,
Monſieur; la feinte eſt inutile.

AMPHITRION *regardant le coffret.*

Le cachet eſt entier.

ALCMENE *préſentant à Amphitrion le nœud de diamans.*

Eſt-ce une viſion ?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve aſſez forte ?

AMPHITRION.

Ah Ciel ! O juſte Ciel !

ALCMENE.

Allez, Amphitrion,
Vous vous moquez d'en uſer de la ſorte;
Et vous en devriez avoir confuſion.

AMPHITRION.

Romps vîte ce cachet.

SOSIE *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place eſt vuide.
Il faut que, par magie, on ait ſçû le tirer,
Ou bien que, de lui-même, il ſoit venu, ſans guide,

Vers celle qu'il a ſçû qu'on en vouloit parer.

AMPHITRION *à part.*

O Dieux, dont le pouvoir ſur les choſes préſide,
Quelle eſt cette avanture, & qu'en puis-je augurer,
Dont mon amour ne s'intimide ?

SOSIE *à Amphitrion.*

Si ſa bouche dit vrai, nous avons même ſort ;
Et, de même que moi, Monſieur, vous êtes double.

AMPHITRION.

Tai-toi.

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner ſi fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble ?

AMPHITRION *à part.*

O Ciel ! Quel étrange embarras !
Je vois des incidens qui paſſent la nature ;
Et mon honneur redoute une avanture,
Que mon eſprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve ſenſible,
A me nier encor votre retour preſſé ?

AMPHITRION.

Non ; mais, à ce retour, daignez, s'il eſt poſſible,
Me conter ce qui s'eſt paſſé.

ALCMENE.

Puiſque vous demandez ce récit de la choſe,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous ?

AMPHITRION.

Pardonnez-moi ; mais j'ai certaine cauſe,
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les ſoucis importans, qui vous peuvent ſaiſir,
Vous ont-ils fait ſi vîte en perdre la mémoire ?

AMPHITRION.

Peut-être ; mais enfin vous me ferez plaiſir
De m'en dire toute l'hiſtoire.

ALCMENE.

L'hiſtoire n'eſt pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable ſurpriſe ;
Tendrement je vous embraſſai,
Et témoignai ma joye, à plus d'une reprife.

AMPHITRION *à part.*

Ah ! D'un ſi doux accueil je me ſeroïs paſſé.

ALCMENE.

Vous me fites d'abord ce préſent d'importance,
Que, du butin conquis, vous m'aviez deſtiné.
Votre cœur, avec véhémence,
M'étala de ſes feux toute la violence,
Et les ſoins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aiſe de me revoir, les tourmens de l'abſence,
Tout le ſouci que ſon impatience,
Pour le retour, s'étoit donné ;
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut ſi tendre & ſi paſſionné.

AMPHITRION *à part.*

Peut-on plus vivement ſe voir aſſaſſiné ?

ALCMENE.

Tous ces tranſports, toute cette tendreſſe,
Comme vous croyez bien, ne me déplaiſoient pas ;
Et, s'il faut que je le confeſſe,
Mon cœur, Amphitrion, y trouvoit mille appas.

AMPHITRION.

Enſuite, s'il vous plaît ?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille queſtions qui pouvoient nous toucher.
On ſervit. Tête à tête, enſemble nous ſoupâmes ;
Et, le ſoupé fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRION.

Enſemble ?

ALCMENE.

Aſſûrément. Quelle eſt cette demande ?

AMPHITRION *à part.*

Ah ! C'eſt ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'aſſûrer trembloit mon feu jaloux.

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur ſi grande ?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

AMPHITRION.

Non ce n'étoit pas moi, pour ma douleur ſenſible ;
Et qui dit qu'hier ici mes pas ſe ſont portés,
Dit, de toutes les fauſſetés,
La fauſſeté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitrion !

AMPHITRION.

Perfide !

ALCMENE.

Ah ! Quel emportement !

AMPHITRION.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence.
Ce revers vient à bout de toute ma conſtance ;
Et mon cœur ne reſpire, en ce fatal moment,
Et que fureur, & que vengeance.

ALCMENE.

De qui donc vous venger, & quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable ?

AMPHITRION.

Je ne ſçais pas ; mais ce n'étoit pas moi,
Et c'eſt un déſeſpoir, qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de ſoi ;
Et l'impoſture eſt effroyable,
C'eſt trop me pouſſer là-deſſus,
Et d'infidélité me voir trop condamnée.
Si vous cherchez, dans ces tranſports confus,
Un prétexte à briſer les nœuds d'un hyménée
Qui me tient à vous enchaînée,

Tous ces détours ſont ſuperflus;
Et me voilà déterminée
A ſouffrir qu'en ce jour nos liens ſoient rompus.

AMPHITRION.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'eſt bien à quoi, ſans doute, il faut vous préparer.
C'eſt le moins qu'on doit voir; & les choſes,
peut-être,
Pourront n'en pas là demeurer.
Le deshonneur eſt ſûr, mon malheur m'eſt viſible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obſcurcir.
Mais le détail encor ne m'en eſt pas ſenſible;
Et mon juſte courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frere déjà peut hautement répondre,
Que, juſqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté.
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'eſt fauſſement imputé.
Après, nous percerons juſqu'au fond d'un myſtére,
Juſques à préſent inouï;
Et, dans les mouvemens d'une juſte colére,
Malheur à qui m'aura trahi.

SOSIE.

Monſieur....

AMPHITRION.

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

CLEANTHIS *à Alcméne.*

Faut-il....

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre.
Laiſſe-moi ſeule, & ne ſui point mes pas.

---

## SCENE III.

*CLEANTHIS, SOSIE.*

CLEANTHIS *à part.*

IL faut que quelque choſe ait brouillé ſa cervelle;

Mais

Mais le frere ſur le champ
Finira cette querelle.

SOSIE *à part.*

C'eſt ici, pour mon maître, un coup aſſez touchant;
Et ſon avanture eſt cruelle.
Je crains fort, pour mon fait, quelque choſe approchant;
Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLEANTHIS *à part.*

Voyez s'il me viendra ſeulement aborder.
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE *à part.*

La choſe quelquefois eſt fâcheuſe à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hazarder,
Ignorer ce qu'il en peut être?
Allons, tout coup vaille, il faut voir;
Et je ne m'en ſçaurois défendre.
La foibleſſe humaine eſt d'avoir
Des curioſités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas ſçavoir.
Dieu te gard, Cléanthis.

CLEANTHIS.

Ah, ah! Tu t'en aviſes.
Traître, de t'approcher de nous.

SOSIE.

Mon Dieu! Qu'as-tu? Toujours on te voit en courroux;
Et ſur rien tu te formaliſes?

CLEANTHIS.

Qu'appelles-tu ſur rien? Di?

SOSIE.

J'appelle ſur rien,
Ce qui, ſur rien, s'appelle en vers, ainſi qu'en proſe;
Et rien, comme tu le ſçais bien,
Veut dire rien, ou peu de choſe.

CLEAN.

CLEANTHIS.

Je ne ſçais qui me tient, infame,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà. D'où te vient donc ce tranſport furieux?

CLEANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu?

SOSIE.

Et quel?

CLEANTHIS.

Quoi! Tu fais l'ingénu?
Eſt-ce qu'à l'exemple du maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu?

SOSIE.

Non, je ſçais fort bien le contraire;
Mais je ne t'en fais pas le fin.
Nous avions bû de je ne ſçais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pû faire.

CLEANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuſer par ce trait....

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire.
J'étois dans un état, où je puis avoir fait
Des choſes dont j'aurois regret;
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLEANTHIS.

Tu ne te ſouviens point du tout de la maniére
Dont tu m'as ſçû traiter étant venu du port?

SOSIE.

Non plus que rien; tu peux m'en faire le rapport.
Je ſuis équitable & ſincére,
Et me condamnerai, moi-même, ſi j'ai tort.

CLEANTHIS.

Comment! Amphitrion m'ayant ſçû diſpoſer,

Jus-

Juſqu'à ce que tu vins, j'avois pouſſé ma veille ;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille,
De ta femme il fallut moi-même t'aviſer ;
Et, lorſque je fus te baiſer,
Tu détournas le nez, & me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon.

CLEANTHIS.

Comment, bon ?

SOSIE.

Mon Dieu ! Tu ne ſçais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage.
J'avois mangé de l'ail, & fis en homme ſage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLEANTHIS.

Je te ſçûs exprimer des tendreſſes de cœur ;
Mais, à tous mes diſcours, tu fus comme une ſouche ;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put ſortir de la bouche.

SOSIE *à part.*

Courage.

CLEANTHIS.

Enfin, ma flâme eut beau s'émanciper,
Sa chaſte ardeur, en toi, ne trouva rien que glace ;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Juſqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi ! Je ne couchai point ?

CLEANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Eſt-il poſſible ?

CLEANTHIS.

Traître, il n'eſt que trop aſſûré ;
C'eſt de tous les affronts l'affront le plus ſenſible ;
Et,

Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi ſéparé
Par des diſcours chargés d'un mépris tout viſible.

SOSIE *à part.*

*Vivat*, Soſie.

CLEANTHIS.

Hé quoi! Ma plainte a cet effet?
Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je ſuis de moi ſatisfait!

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainſi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais crû que j'euſſe été ſi ſage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'un ſi perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joye en ton viſage.

SOSIE.

Mon Dieu! Tout doucement. Si je parois joyeux,
Croi que j'en ai, dans l'ame, une raiſon très-forte;
Et que, ſans y penſer, je ne fis jamais mieux,
Que d'en uſer tantôt avec toi de la ſorte.

CLEANTHIS.

Traître, te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchiſe.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi
Dont, avec ton diſcours, mon ame s'eſt remiſe.
Je m'appréhendois fort, & craignois qu'avec toi
Je n'euſſe fait quelque ſottiſe.

CLEANTHIS.

Quelle eſt cette frayeur, & ſçachons donc pourquoi?

SOSIE.

Les Médecins diſent, quand on eſt yvre,
Que, de ſa femme, on ſe doit abſtenir;

Et

Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans peſans, & qui ne ſçauroient vivre.
Voi, ſi mon cœur n'eût ſçû de froideur ſe munir,
Quels inconvéniens auroient pû s'en enſuivre.

CLEANTHIS.

Je me moque des Médecins
Avec leurs raiſonnemens fades.
Qu'ils réglent ceux qui ſont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui ſont bien ſains.
Ils ſe mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chaſtes feux gênés,
Et, ſur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs loix ſévéres,
De cent ſots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

CLEANTHIS.

Non, je ſoutiens que cela conclut mal;
Ces raiſons ſont raiſons d'extravagantes têtes.
Il n'eſt ni vin, ni tems qui puiſſe être fatal
A remplir le devoir de l'amour conjugal;
Et les Médecins ſont des bêtes.

SOSIE.

Contr'eux, je t'en ſupplie, appaiſe ton courroux;
Ce ſont d'honnêtes gens, quoi que le monde en diſe.

CLEANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuſe n'eſt point une excuſe de miſe;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me mépriſe.
Des diſcours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'uſer, lâche & perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permiſe.

SOSIE.

Quoi?

CLEAN-

CLEANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu conſentois fort,
Lâche, que j'en aimaſſe un autre.

SOSIE.

Ah! Pour cet article, j'ai tort,
Je m'en dédis; il y va trop du nôtre.
Garde-toi bien de ſuivre ce tranſport.

CLEANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon eſprit gagner la choſe....

SOSIE.

Fais à ce diſcours quelque pauſe,
Amphitrion revient, qui me paroît content.

---

## SCENE IV.

*JUPITER, CLEANTHIS, SOSIE.*

JUPITER *à part.*

JE viens prendre le tems de rappaiſer Alcméne,
De bannir les chagrins que ſon cœur veut garder;
Et donner à mes feux, dans ce ſoin qui m'améne,
Le doux plaiſir de ſe raccommoder.

[ *à Cléanthis.* ]

Alcméne eſt là haut, n'eſt-ce pas?

CLEANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude,
Qui cherche de la ſolitude;
Et qui m'a défendu d'accompagner ſes pas.

JUPITER.

Quelque défenſe qu'elle ait faite,
Elle ne ſera pas pour moi.

SCE-

## SCENE V.

*CLEANTHIS, SOSIE.*

CLEANTHIS.

SOn chagrin, à ce que je voi,
A fait une promte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après ſon fracas effroyable?

CLEANTHIS.

Que, ſi toutes nous faiſions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable;
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela ſe dit dans le courroux.
Mais, aux hommes, par trop vous étes accrochées;
Et vous ſeriez, ma foi, toutes bien empéchées,
Si le diable les prenoit tous.

CLEANTHIS.

Vraiment. . .

SOSIE.

Le voici. Taiſons-nous.

## SCENE VI.

*JUPITER, ALCMENE, CLEANTHIS, SOSIE.*

JUPITER.

VOulez-vous me déſeſpérer?
Hélas! Arrêtez, belle Alcméne.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace. . . .

ALC-

ALCMENE.

Laiſſez-moi.

JUPITER.

Quoi.....

ALCMENE.

Laiſſez-moi, vous dis-je.

JUPITER *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & ſa douleur m'afflige.

[ *haut.* ]

Souffrez que mon cœur...

ALCMENE.

Non, ne ſuivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller?

ALCMENE.

Où vous ne ſerez pas.

JUPITER.

Ce vous eſt une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop ſerré,
Pour pouvoir un moment en être ſéparé.
Je vous ſuivrai par tout, Alcméne.

ALCMENE.

Et moi par tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je ſuis donc bien épouvantable?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monſtre effroyable,
Un monſtre cruel, furieux,
Et dont l'approche eſt redoutable;
Comme un monſtre à fuir en tous lieux.
Mon cœur ſouffre, à vous voir, une peine incroyable,
C'eſt un ſupplice qui m'accable;
Et je ne vois rien ſous les Cieux
D'affreux,

D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous ſupportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas! que votre bouche dit.

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage;
Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé! Que vous a donc fait ma flâme,
Pour me pouvoir, Alcméne, en monſtre regarder?

ALCMENE.

Ah! juſte Ciel! Cela ſe peut-il demander?
Et n'eſt-ce pas pour mettre à bout une ame?

JUPITER.

Ah! D'un eſprit plus adouci....

ALCMENE.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainſi?
Eſt-ce-là cet amour ſi tendre,
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'eſt pas; & vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'eſt plus, cet amour, tendre & paſſionné;
Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives bleſſures,
Cruellement aſſaſſiné.
C'eſt, en ſa place, un courroux inflexible,
Un vif reſſentiment, un dépit invincible,
Un déſeſpoir d'un cœur juſtement animé
Qui prétend vous haïr pour cet affront ſenſible,
Autant qu'il eſt d'accord de vous avoir aimé;
Et c'eſt haïr autant qu'il eſt poſſible.

JUPITER.

Hélas ! Que votre amour n'avoit guéres de force,
Si de ſi peu de choſe on le peut voir mourir !
Ce qui n'étoit que jeu, doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir ?

ALCMENE.

Ah ! C'eſt cela dont je ſuis offenſée,
Et que ne peut pardonner mon courroux.
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins bleſſée.
La jalouſie a des impreſſions,
Dont bien ſouvent la force nous entraîne,
Et l'ame la plus ſage, en ces occaſions,
Sans doute, avec aſſez de peine,
Répond de ſes émotions.
L'emportement d'un cœur qui peut s'être abuſé
A dequoi ramener une ame qu'il offenſe ;
Et, dans l'amour qui lui donne naiſſance,
Il trouve au moins, malgré toute ſa violence,
Des raiſons pour être excuſé.
De ſemblables tranſports contre un reſſentiment,
Pour défenſe, toujours ont ce qui les fait naître ;
Et l'on donne grace aiſément
A ce dont on n'eſt pas le maître.
Mais que, de gayeté de cœur,
On paſſe aux mouvemens d'une fureur extrême ;
Que, ſans cauſe, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Bleſſer la tendreſſe & l'honneur
D'un cœur qui chérement nous aime ;
Ah ! C'eſt un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon, Alcméne, il ſe faut rendre.
Cette action, ſans doute, eſt un crime odieux,
Je ne prétends plus le défendre.
Mais ſouffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux ;
Et donne au vôtre à qui ſe prendre
De ce tranſport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,

L'époux,

L'époux, Alcméne, a commis tout le mal,
C'eſt l'époux qu'il vous faut regarder en coupable;
L'amant n'a point de part à ce tranſport brutal,
Et, de vous offenſer, ſon cœur n'eſt point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penſer,
Trop de reſpect & de tendreſſe;
Et, ſi de faire rien à vous pouvoir bleſſer
Il avoit eu la coupable foibleſſe,
De cent coups, à vos yeux, il voudroit le percer.
Mais l'époux eſt ſorti de ce reſpect ſoumis
Où pour vous l'on doit toujours être;
A ſon dur procédé l'époux s'eſt fait connoître;
Et, par le droit d'hymen, il s'eſt crû tout permis.
Oui, c'eſt lui qui, ſans doute, eſt criminel vers vous,
Lui ſeul a maltraité votre aimable perſonne;
Haïſſez, déteſtez l'époux,
J'y conſens; & vous l'abandonne.
Mais, Alcméne, ſauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offenſe vous donne;
N'en jettez pas ſur lui l'effet,
Démêlez-le un peu du coupable;
Et, pour être enfin équitable,
Ne le puniſſez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah! Toutes ces ſubtilités
N'ont que des excuſes frivoles;
Et, pour les eſprits irrités,
Ce ſont des contre-tems, que de telles paroles.
Ce détour ridicule eſt en vain pris par vous.
Je ne diſtingue rien en celui qui m'offenſe,
Tout y devient l'objet de mon courroux;
Et, dans ſa juſte violence,
Sont confondus & l'amant & l'époux.
Tous deux, de même ſorte, occupent ma penſée;
Et, des mêmes couleurs, par mon ame bleſſée,
Tous deux ils ſont peints à mes yeux,
Tous deux ſont criminels, tous deux m'ont offenſée;
Et tous deux me ſont odieux.

JUPITER.

Hé bien, puiſque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raiſon, lorſque vous m'immolez
A vos reſſentimens, en coupable victime.
Un trop juſte dépit contre moi vous anime;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'eſt, avec droit, que mon abord vous chaſſe,
Et que, de me fuir en tous lieux,
Votre colére me menace.
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux,
Il n'eſt aucune horreur que mon forfait ne paſſe;
D'avoir offenſé vos beaux yeux,
C'eſt un crime à bleſſer les hommes & les Dieux;
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que, contre moi, votre haine ramaſſe
Tous ſes traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grace;
Pour vous la demander je me jette à genoux;
Et la demande au nom de la plus vive flâme,
Du plus tendre amour dont une ame
Puiſſe jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcméne,
Me refuſe la grace où j'oſe recourir;
Il faut qu'une atteinte ſoudaine
M'arrache, en me faiſant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne ſçaurois plus ſouffrir.
Oui, cet état me déſeſpére,
Alcméne; ne préſumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos céleſtes appas,
Je puiſſe vivre un jour avec votre colére.
Déjà de ces momens la barbare longueur
Fait, ſous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triſte cœur;
Et, de mille vautours, les bleſſures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.

Alc-

Alcméne, vous n'avez qu'à me le déclarer ;
S'il n'eſt point de pardon que je doive eſpérer,
Cette épée auſſi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un miſérable,
Ce cœur, ce traître cœur trop digne d'expirer,
Puiſqu'il a pû fâcher un objet adorable.
Heureux, en deſcendant au ténébreux ſéjour,
Si, de votre courroux, mon trépas vous raméne ;
Et ne laiſſe en votre ame, après ce triſte jour,
Aucune impreſſion de haine,
Au ſouvenir de mon amour.
C'eſt tout ce que j'attends pour faveur ſouveraine.

ALCMENE.

Ah ! Trop cruel époux !

JUPITER.

Dites, parlez, Alcméne.

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conſerver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

JUPITER.

Quelque reſſentiment qu'un outrage nous cauſe,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé ?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flâme à mille morts s'expoſe,
Plûtôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine.

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine...

JUPITER.

Vous me haïſſez donc ?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort ;
Et j'ai dépit de voir que toute votre offenſe

Ne puiſſe de mon cœur, juſqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le tranſport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puiſque, pour vous venger, je vous offre ma mort?
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéïs ſur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne ſçauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colére qui m'accable;
Et que vous m'accordiez le pardon favorable,
Que je vous demande à vos pieds.

[*Soſie & Cléanthis ſe mettent auſſi à genoux.*]

Réſolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'abſoudre.

ALCMENE.

Hélas! Ce que je puis réſoudre
Paroît bien plus que je ne veux.
Pour vouloir ſoutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop ſçû me trahir;
Dire qu'on ne ſçauroit haïr,
N'eſt-ce pas dire qu'on pardonne?

JUPITER.

Ah! Belle Alcméne, il faut que comblé d'allégreſſe....

ALCMENE.

Laiſſez. Je me veux mal de mon trop de foibleſſe.

JUPITER.

Va, Soſie, & dépêche-toi,
Voi, dans les doux tranſports dont mon ame eſt charmée,
Ce que tu trouveras d'Officiers de l'armée,
Et les invite à dîner avec moi.

[*bas à part.*]

Tandis que d'ici je le chaſſe,
Mercure remplira ſa place.

SCE.

## SCENE VII.

*CLEANTHIS, SOSIE.*

SOSIE.

HE bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple, ici,
Nous faſſions, entre nous, un peu de paix auſſi,
Quelque petit rapatriage?

CLEANTHIS.

C'eſt pour ton nez, vraiment. Cela ſe fait ainſi.

SOSIE.

Quoi! Tu ne veux pas?

CLEANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guére,
Tant pis pour toi.

CLEANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu. Je n'en ferai rien;
Et je veux être, à mon tour, en coiére.

CLEANTHIS.

Va, va, traître, laiſſe-moi faire;
On ſe laſſe, par fois, d'être femme de bien.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE III.

## SCENE I.

AMPHITRION.

OUI, ſans doute, le ſort tout exprès me le cache ;
Et, des tours que je fais, à la fin, je ſuis las.
Il n'eſt point de deſtin plus cruel, que je ſçache.
Je ne ſçaurois trouver, portant par tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache ;
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne penſent pas l'être,
De nos faits avec moi, ſans beaucoup me connoître,
Viennent ſe réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du ſouci qui me bleſſe,
De leurs embraſſemens, & de leur allégreſſe,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à paſſer je m'apprête
Pour fuir leurs perſécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête ;
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expreſſions,
Je réponds d'un geſte de tête,
Je leur donne, tout bas, cent malédictions.
Ah ! Qu'on eſt peu flaté de louange, d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorſque, dans l'ame, on ſouffre une vive douleur !
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur !
Ma jalouſie à tout propos
Me proméne ſur ma diſgrace ;
Et plus mon eſprit y repaſſe,

Moins

Moins j'en puis débrouiller le funeſte cahos.
Le vol des diamans n'eſt pas ce qui m'étonne.
On léve les cachets, qu'on ne l'apperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en perſonne,
Eſt ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature par fois produit des reſſemblances,
Dont quelques impoſteurs ont pris droit d'abuſer;
Mais il eſt hors de ſens que, ſous ces apparences,
Un homme pour époux ſe puiſſe ſuppoſer;
Et, dans tous ces rapports, ſont mille différences,
Dont ſe peut une femme aiſément aviſer.
Des charmes de la Theſſalie
On vante de tout tems les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui par tout en ſont faits,
Dans mon eſprit toujours ont paſſé pour folie;
Et ce ſeroit du ſort une étrange rigueur,
Qu'au ſortir d'une ample victoire,
Je fûſſe contraint de les croire,
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter ſur ce fâcheux myſtére,
Et voir ſi ce n'eſt point une vaine chimére
Qui, ſur ſes ſens troublés, ait ſçû prendre crédit.
Ah! Faſſe le Ciel équitable
Que ce penſer ſoit véritable;
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'eſprit!

---

## SCENE II.

*MERCURE, AMPHITRION.*

MERCURE *ſur le balcon de la maiſon d'Amphitrion, ſans être vû, ni entendu par Amphitrion.*

COmme l'amour ici ne m'offre aucun plaiſir,
Je m'en veux faire au moins qui ſoient d'autre nature;
Et je vais égayer mon ſérieux loiſir
A mettre Amphitrion hors de toute meſure.

Cela n'eſt pas d'un Dieu bien plein de charité ;
Mais auſſi ce n'eſt pas ce dont je m'inquiéte ;
Et je me ſens, par ma planéte,
A la malice un peu porté.

AMPHITRION *ſans voir Mercure.*

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte ?

MERCURE.

Holà, tout doucement. Qui frappe ?

AMPHITRION.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

AMPHITRION *appercevant Mercure qu'il prend pour Soſie.*

Ah ! Ouvre.

MERCURE.

Comment, ouvre ? Et qui donc es-tu toi,
Qui fais tant de vacarme, & parles de la ſorte ?

AMPHITRION.

Quoi ! Tu ne me connois pas ?

MERCURE.

Non ;
Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRION *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raiſon ?
Eſt-ce un mal répandu ? Soſie, holà, Soſie.

MERCURE.

Hé bien, Soſie ; oui, c'eſt mon nom,
As-tu peur que je ne l'oublie ?

AMPHITRION.

Me vois-tu bien ?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pouſſer ton bras
A faire une rumeur ſi grande ?
Et que demandes-tu là bas ?

AMPHITRION.

Moi, pendard, ce que je demande ?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas ?
Parle, ſi tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRION.

Attends, traître. Avec un bâton
Je vais là haut me faire entendre ;
Et, de bonne façon, t'apprendre
A m'oſer parler ſur ce ton.

MERCURE.

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre inſtance,
Je t'envoyerai d'ici des meſſagers fâcheux.

AMPHITRION.

O Ciel ! Vit-on jamais une telle inſolence ?
La peut-on concevoir d'un ſerviteur, d'un gueux ?

MERCURE.

Hé bien ? Qu'eſt-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre ?
M'as-tu de tes gros yeux aſſez conſidéré ?
Comme il les écarquille & paroît effaré !
Si, des regards, on pouvoit mordre,
Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRION.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes
Avec ces impudens propos.
Que tu groſſis pour toi d'effroyables tempêtes !
Quels orages de coups vont fondre ſur ton dos !

MERCURE.

L'ami, ſi, de ces lieux, tu ne veux diſparoître,
Tu pourras y gagner quelque contuſion.

AMPHITRION.

Ah ! Tu ſçauras, maraud, à ta confuſion,
Ce que c'eſt qu'un valet qui s'attaque à ſon maître.

MERCURE.

Toi, mon maître?

AMPHITRION.

Oui, coquin. M'oſes-tu méconnoître?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitrion.

AMPHITRION.

Et cet Amphitrion, qui, hors moi, le peut être?

MERCURE.

Amphitrion?

AMPHITRION.

Sans doute.

MERCURE.

Ah! Quelle viſion!
Dis nous un peu. Quel eſt le cabaret honnête,
Où tu t'es coëffé le cerveau?

AMPHITRION.

Comment! Encore?

MERCURE.

Etoit-ce un vin à faire fête?

AMPHITRION.

Ciel!

MERCURE.

Etoit-il vieux, ou nouveau?

AMPHITRION.

Que de coups!

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire ſans eau.

AMPHITRION.

Ah! Je t'arracherai cette langue, ſans doute.

MERCURE.

Paſſe, mon pauvre ami, croi-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.

Je

Je reſpecte le vin. Va-t-en, retire-toi,
Et laiſſe Amphitrion dans les plaiſirs qu'il goûte.

AMPHITRION.

Comment! Amphitrion eſt là-dedans?

MERCURE.

Fort bien;
Qui, couvert de lauriers d'une victoire pleine,
Eſt auprès de la belle Alcméne,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démélé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaiſir de s'être rajuſtés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne puniſſe
L'excès de tes témérités.

---

## SCENE III.

AMPHITRION *ſeul.*

AH! Quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame?
En quel trouble cruel jette-t-il mon eſprit?
Et, ſi les choſes ſont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flâme?
A quel parti me doit réſoudre ma raiſon?
Ai-je l'éclat, ou le ſecret à prendre?
Et dois-je, en mon courroux, renfermer, ou répandre
Le deshonneur de ma maiſon?
Ah! Faut il conſulter, dans un affront ſi rude?
Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

## SCENE IV.

*AMPHITRION, SOSIE, NAUCRATES & POLIDAS dans le fond du Théatre.*

SOSIE *à Amphitrion.*

MOnſieur, avec mes ſoins, tout ce que j'ai pû faire,
C'eſt de vous amener ces Meſſieurs que voici.

AMPHITRION.

Ah! Vous voilà.

SOSIE.

Monſieur.

AMPHITRION.

Inſolent téméraire.

SOSIE.

Quoi?

AMPHITRION.

Je vous apprendrai de me traiter ainſi.

SOSIE.

Qu'eſt-ce donc? Qu'avez-vous?

AMPHITRION *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai, miſérable?

SOSIE *à Naucrates & à Polidas.*

Holà, Meſſieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Ah! De grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi ſuis-je coupable?

AMPHITRION.

Tu me le demandes, maraud?
[*à Naucratès.*]
Laiſſez-moi ſatisfaire un courroux légitime.

SO-

SOSIE.

Lorſque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'eſt.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Daignez nous dire au moins quel peut être ſon crime.

SOSIE.

Meſſieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRION.

Comment! Il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nez;
Et de joindre encor la menace
A mille propos effrenés.
[*mettant l'épée à la main.*]
Ah! Coquin.

SOSIE *tombant à genoux.*

Je ſuis mort.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Calmez cette colére.

SOSIE.

Meſſieurs.

POLIDAS *à Soſie.*

Qu'eſt-ce?

SOSIE.

M'a-t-il frappé?

AMPHITRION.

Non, il faut qu'il ait le ſalaire
Des mots où, tout à l'heure, il s'eſt émancipé.

SOSIE.

Comment cela ſe peut-il faire,
Si j'étois, par votre ordre, autre part occupé?
Ces Meſſieurs ſont ici pour rendre témoignage,
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATES.

Il eſt vrai qu'il nous vient de faire ce meſſage;
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRION.

Qui t'a donné cet ordre?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRION.

Et quand?

SOSIE.

Après votre paix faite,
Au milieu des tranſports d'une ame ſatisfaite
D'avoir d'Alcméne, appaiſé le courroux.

[*Soſie ſe reléve.*]

AMPHITRION.

O Ciel! Chaque inſtant, chaque pas,
Ajoûte quelque choſe à mon cruel martyre;
Et, dans ce fatal embarras,
Je ne ſçais plus que croire, ni que dire.

NAUCRATES.

Tout ce que, de chez vous, il vient de nous conter,
Surpaſſe ſi fort la nature,
Qu'avant que de rien faire, & de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette avanture.

AMPHITRION.

Allons. Vous y pourrez ſeconder mon effort;
Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débrouillons ce myſtére, & ſçachons notre ſort.
Hélas! Je brûle de l'apprendre;
Et je le crains plus que la mort.

[*Amphitrion frappe à la porte de ſa maiſon.*]

## SCENE V.

*JUPITER, AMPHITRION, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.*

JUPITER.

QUel bruit à deſcendre m'oblige,
Et qui frappe en maître où je ſuis?

A M-

AMPHITRION.

Que vois-je, juſtes Dieux!

NAUCRATES.

Ciel! Quel eſt ce prodige!
Quoi? Deux Amphitrions ici nous ſont produits?

AMPHITRION *à part.*

Mon ame demeure tranſie.
Hélas! Je n'en puis plus, l'avanture eſt à bout,
Ma deſtinée eſt éclaircie;
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATES.

Plus mes regards ſur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre eſt ſemblable.

SOSIE *paſſant du côté de Jupiter.*

Meſſieurs, voici le véritable.
L'autre eſt un impoſteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suſpend ici mon jugement.

AMPHITRION.

C'eſt trop être éludés par un fourbe exécrable,
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATES *à Amphitrion qui a mis l'épée à la main.*

Arrêtez.

AMPHITRION.

Laiſſez-moi.

NAUCRATES.

Dieux! Que voulez-vous faire?

AMPHITRION.

Punir d'un impoſteur les lâches trahiſons.

JUPITER.

Tout beau. L'emportement eſt fort peu néceſſaire;
Et, lorſque, de la ſorte, on ſe met en colére,
On fait croire qu'on a de mauvaiſes raiſons.

SOSIE.

Oui, c'eſt un enchanteur, qui porte un caractére,
Pour reſſembler aux maîtres des maiſons.

AMPHITRION *à Soſie.*

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir, par mille coups, ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon maître eſt homme de courage,
Et ne ſouffrira point que l'on batte ſes gens.

AMPHITRION.

Laiſſez-moi m'aſſouvir dans mon courroux ex-
trême;
Et laver mon affront au ſang d'un ſcélérat.

NAUCRATES *arrêtant Amphitrion.*

Nous ne ſouffrirons point cet étrange combat
D'Amphitrion contre lui-même.

AMPHITRION.

Quoi! Mon honneur de vous reçoit ce traitement,
Et mes amis d'un fourbe embraſſent la défenſe?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obſtacle à mon reſſentiment?

NAUCRATES.

Que voulez-vous qu'à cette vûë
Faſſent nos réſolutions,
Lorſque, par deux Amphitrions,
Toute notre chaleur demeure ſuſpenduë?
A vous faire éclater notre zéle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir, & de vous méconnoître.
Nous voyons bien en vous Amphitrion paroître,
Du ſalut des Thébains le glorieux appui;
Mais nous le voyons tous auſſi paroître en lui;
Et ne ſçaurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'eſt point douteux,
Et l'impoſteur par nous doit mordre la pouſſiére;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux;
Et c'eſt un coup trop hazardeux
Pour l'entreprendre ſans lumiére.

Avec

Avec douceur laiſſez-nous voir
De quel côté peut être l'impoſture ;
Et, dès que nous aurons démêlé l'avanture,
Il ne nous faudra point dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon ; & cette reſſemblance,
A douter de tous deux, vous peut autoriſer.
Je ne m'offenſe point de vous voir en balance ;
Je ſuis plus raiſonnable, & ſçais vous excuſer.
L'œil ne peut entre nous faire de différence ;
Et je vois qu'aiſément on s'y peut abuſer.
Vous ne me voyez point témoigner de colére,
Point mettre l'épée à la main,
C'eſt un mauvais moyen d'éclaircir ce myſtére,
Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
L'un de nous eſt Amphitrion ;
Et tous deux, à vos yeux, nous le pouvons paroître.
C'eſt à moi de finir cette confuſion ;
Et je prétends me faire à tous ſi bien connoître,
Qu'aux preſſantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même ſoit d'accord du ſang qui m'a fait naître,
Et n'ait plus, de rien dire, aucune occaſion.
C'eſt aux yeux des Thébains que je veux avec vous
De la vérité pure ouvrir la connoiſſance ;
Et la choſe, ſans doute, eſt aſſez d'importance,
Pour affecter la circonſtance,
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcméne attend de moi ce public témoignage,
Sa vertu, que l'éclat de ce déſordre outrage,
Veut qu'on la juſtifie ; & j'en vais prendre ſoin.
C'eſt à quoi mon amour envers elle m'engage ;
Et des plus nobles chefs je fais un aſſemblage
Pour l'éclairciſſement dont ſa gloire a beſoin.
Attendant avec vous ces témoins ſouhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table,
Où vous a Soſie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas, Meſſieurs, ce mot termine
Toute l'irréſolution ;
Le véritable Amphitrion
Eſt l'Amphitrion où l'on dîne.

AMPHITRION.

O Ciel ! Puis-je plus bas me voir humilié ?
Quoi ? Faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'impoſteur à mes yeux vient de dire;
Et que, dans la fureur que ce diſcours m'inſpire,
On me tienne le bras lié !

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre
L'éclairciſſement, qui doit rendre
Les reſſentimens de ſaiſon.
Je ne ſçais pas s'il impoſe ;
Mais il parle ſur la choſe
Comme s'il avoit raiſon.

AMPHITRION.

Allez, foibles amis, & flatez l'impoſture.
Thébes en a pour moi de tout autres que vous;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sçauront prêter la main à mon juſte courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attends; & ſçaurai décider
Le différend en leur préſence.

AMPHITRION.

Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader;
Mais rien ne te ſçauroit ſauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à préſent répondre ;
Et tantôt je ſçaurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRION.

Le Ciel même, le Ciel ne t'y ſçauroit ſouſtraire ;
Et,

Et, juſques aux enfers, j'irai ſuivre tes pas.

JUPITER.

Il ne ſera pas néceſſaire ;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRION.

Allons, courons, avant que d'avec eux il ſorte,
Aſſembler des amis qui ſuivent mon courroux ;
Et chez moi venons, à main forte,
Pour le percer de mille coups.

---

## SCENE VI.

*JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.*

JUPITER.

POint de façons, je vous conjure ;
Entrons vîte dans la maiſon.

NAUCRATES.

Certes toute cette avanture
Confond le ſens & la raiſon.

SOSIE.

Faites tréve, Meſſieurs, à toutes vos ſurpriſes ;
Et, pleins de joye, allez tabler juſqu'à demain.

[*ſeul.*]

Que je vais m'en donner ; & me mettre en beau train
De raconter nos vaillantiſes !
Je brûle d'en venir aux priſes ;
Et jamais je n'eus tant de faim.

---

## SCENE VII.

*MERCURE, SOSIE.*

MERCURE.

ARrête. Quoi ! Tu viens ici mettre ton nez,
Impudent flaireur de cuiſine ?

SO-

SOSIE.

Ah ! De grace, tout doux.

MERCURE.

Ah ! vous y retournez ?
Je vous ajuſterai l'échine.

SOSIE.

Hélas ! Brave & généreux moi,
Modére-toi, je t'en ſupplie.
Soſie, épargne un peu Soſie ;
Et ne te plais point tant à frapper deſſus toi.

MERCURE.

Qui, de t'appeller de ce nom,
A pû te donner la licence ?
Ne t'en ai-je pas fait une extrême défenſe,
Sous peine d'eſſuyer mille coups de bâton !

SOSIE.

C'eſt un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,
Poſſeder ſous un même maître.
Pour Soſie, en tous lieux, on ſçait me reconnoître ;
Je ſouffre bien que tu le ſois,
Souffre auſſi que je le puiſſe être.
Laiſſons aux deux Amphitrions
Faire éclater des jalouſies ;
Et, parmi leurs contentions,
Faiſons, en bonne paix, vivre les deux Soſies.

MERCURE.

Non, c'eſt aſſez d'un ſeul ; & je ſuis obſtiné
A ne point ſouffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant, ſur moi, tu prendras l'avantage ;
Je ſerai le cadet, & tu ſeras l'aîné.

MERCURE.

Non, un frere incommode, & n'eſt pas de mon goût ;
Et je veux être fils unique.

SO-

SOSIE.

O cœur barbare & tyrannique!
Souffre qu'au moins je ſois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humaniſe;
En cette qualité, ſouffre-moi près de toi.
Je te ſerai par tout une ombre ſi ſoumiſe,
Que tu ſeras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier; immuable eſt la loi.
Si, d'entrer là-dedans, tu prends encor l'audace,
Mille coups en ſeront le fruit.

SOSIE.

Las! A quelle étrange diſgrace,
Pauvre Soſie, es-tu réduit!

MERCURE.

Quoi! Ta bouche ſe licencie
A te donner encore un nom que je défends?

SOSIE.

Non, ce n'eſt pas moi que j'entends;
Et je parle d'un vieux Soſie,
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec très-grande barbarie,
A l'heure du dîné, l'on chaſſa de ceans.

MERCURE.

Prend garde de tomber dans cette frénéſie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE *à part.*

Que je te roſſerois, ſi j'avois du courage,
Double fils putain, de trop d'orgueil enflé!

MERCURE.

Que dis-tu?

SOSIE.

Rien.

MER-

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage ?

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas ſouffié.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille;
Il n'eſt rien de plus certain.

SOSIE.

C'eſt donc un perroquet que le beau tems réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorſque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE *ſeul.*

O Ciel! Que l'heure de manger
Pour être mis dehors eſt une maudite heure!
Allons, cédons au ſort dans notre affliction,
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaiſie;
Et, par une juſte union,
Joignons le malheureux Soſie
Au malheureux Amphitrion.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

---

## SCENE VIII.

*AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, SOSIE dans un coin du théatre ſans être vû.*

AMPHITRION *à pluſieurs autres Officiers qui l'accompagnoient.*

ARrêtez-là, Meſſieurs. Suivez-nous d'un peu l'oin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en ſera beſoin.

POSICLES.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre ame.

AMPHITRION.

Ah ! De tous les côtés, mortelle eſt ma douleur ;
Et je ſouffre pour ma flâme,
Autant que pour mon honneur.

POSICLES.

Si cette reſſemblance eſt telle que l'on dit,
Alcméne, ſans être coupable. . .

AMPHITRION.

Ah ! Sur le fait dont il s'agit,
L'erreur ſimple devient un crime véritable ;
Et, ſans conſentement, l'innocence y périt.
De ſemblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats,
Et la raiſon bien ſouvent les pardonne,
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarraſſe point là-dedans ma penſée ;
Mais je hais vos Meſſieurs de leurs honteux délais,
Et c'eſt un procédé dont j'ai l'ame bleſſée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous employe, on doit, tête baiſſée,
Se jetter dans ſes intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter, d'un ami, raiſonner l'adverſaire,
Pour des hommes d'honneur n'eſt point un coup à faire ;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me ſçauroit plaire,
Et l'on doit commencer toujours, dans ſes transports,
Par bailler, ſans autre myſtére,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit ſur ce point ;
Et, de vous, il faut que j'obtienne

Que

Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRION.

Allons.

SOSIE *à Amphitrion.*

Je viens, Monſieur, ſubir, à deux genoux,
Le juſte châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un ſeul mot contre vous.

AMPHITRION.

Léve-toi. Que fait-on ?

SOSIE.

L'on m'a chaſſé tout net;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne ſongeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil deſtin,
Monſieur, aujourd'hui nous talonne;
Et l'on me des-Soſie enfin,
Comme on vous des-Amphitrionne.

AMPHITRION.

Sui-moi.

SOSIE.

N'eſt-il pas mieux de voir s'il vient perſonne ?

SCE-

## SCENE IX.

*CLEANTHIS, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLES, SOSIE.*

CLEANTHIS.

O Ciel !

AMPHITRION.

Qui t'épouvante ainſi ?
Quelle eſt la peur que je t'inſpire ?

CLEANTHIS.

Las ! Vous étes là-haut , & je vous vois ici.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Ne vous preſſez point , le voici,
Pour donner, devant tous , les clartés qu'on déſire ;
Et qui , ſi l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sçauront vous affranchir de trouble & de ſouci.

## SCENE X.

*MERCURE , NAUCRATES , POLIDAS' AMPHITRION , ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.*

MERCURE.

OUi, vous l'allez voir tous ; & fachez, par avance,
Que c'eſt le grand maître des Dieux ,
Que , ſous les traits chéris de cette reſſemblance ,
Alcméne a fait du Ciel deſcendre dans ces lieux.
Et quant à moi , je ſuis Mercure ,
Qui , ne ſçachant que faire , ai roſſé tant ſoit peu
Celui dont j'ai pris la figure ;
Mais , de s'en conſoler , il a maintenant lieu ;
Et les coups de bâton d'un Dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi, Monſieur le Dieu, js ſuis votre valet.
Je me ſerois paſſé de votre courtoiſie.

MERCURE.

Je lui donne à préſent congé d'être Soſie,
Je ſuis las de porter un viſage ſi laid;
Et je m'en vais au Ciel, avec de l'ambroſie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.

[*Mercure s'envole dans le Ciel.*]

SOSIE.

Le Ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie!
Ta fureur s'eſt par trop acharnée après moi;
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.

---

## SCENE DERNIERE.

*JUPITER, NAUCRATES, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.*

JUPITER *annoncé par le bruit du tonnerre, armé de ſon foudre, dans un nuage ſur ſon aigle.*

REgarde, Amphitrion, quel eſt ton impoſteur;
Et, ſous tes propres traits, voi Jupiter paroître.
A ces marques, tu peux aiſément le connoître;
Et c'eſt aſſez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix & la douceur.
Mon nom, qu'inceſſamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui deshonore;
Et, ſans doute, il ne peut être que glorieux,
De ſe voir le rival du ſouverain des Dieux.
Je n'y vois, pour ta flâme, aucun lieu de murmure;
Et c'eſt moi, dans cette avanture,
Qui,

Qui, tout Dieu que je ſuis, dois être le jaloux.
Alcméne eſt toute à toi, quelque ſoin qu'on em-
ploye;
Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,
De voir que, pour lui plaire, il n'eſt point d'au-
tre voye,
Que de paroître ſon époux,
Que Jupiter orné de ſa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pû triompher de ſa foi;
Et que ce qu'il a reçû d'elle,
N'a, par ſon cœur ardent, été donné qu'à toi.

SOSIE.

Le ſeigneur Jupiter ſçait dorer la pillule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins, que ton cœur a
ſoufferts;
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle;
Chez toi doit naître un fils qui, ſous le nom
d'Hercule,
Remplira de ſes faits tout le vaſte univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde,
Fera connoître à tous, que je ſuis ton ſupport;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton ſort.
Tu peux hardiment te flater
De ces eſpérances données.
C'eſt un crime, que d'en douter.
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des deſtinées.

[*Il ſe perd dans les nuës.*]

NAUCRATES.

Certes, je ſuis ravi de ces marques brillantes...

SOSIE.

Meſſieurs, voulez-vous bien ſuivre mon ſentiment?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes,
C'eſt un mauvais embarquement;
Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment,

Les phraſes ſont embarraſſantes.
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et ſa bonté, ſans doute, eſt pour nous ſans ſeconde;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune, en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur,
Tout cela va le mieux du monde;
Mais enfin coupons aux diſcours;
Et que chacun chez ſoi doucement ſe retire.
Sur telles affaires toujours,
Le meilleur eſt de ne rien dire.

*FIN.*

L'A-

10780509

# L'AVARE,

## COMEDIE.

* * *

# *ACTEURS.*

HARPAGON, pere de Cléante & d'Eliſe, & amoureux de Mariane.

ANSELME, pere de Valere & de Mariane.

CLEANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ELISE, fille d'Harpagon.

VALERE, fils d'Anſelme, & amant d'Eliſe.

MARIANE, fille d'Anſelme.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAITRE SIMON, courtier.

MAITRE JACQUES, cuiſinier & cocher d'Harpagon.

LA FLECHE, valet de Cléante.

DAME CLAUDE, ſervante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }

UN COMMISSAIRE.

*La ſcéne eſt à Paris dans la maiſon d'Harpagon.*

L'A-

10780509



L'AUARE.

10780509

# L'AVARE,

## COMEDIE.

## ACTE I.

### SCENE I.

*VALERE, ELISE.*

VALERE.

HE quoi, charmante Eliſe, vous devenez mélancolique, après les obligeantes aſſûrances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi. Je vous vois ſoupirer, hélas! au milieu de ma joye? Eſt-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux, & vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pû vous contraindre?

ELISE.

Non, Valére, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y ſens entraîner par une trop douce puiſſance, & je n'ai pas même la force de ſouhaiter que les choſes ne fûſſent pas. Mais, à vous dire vrai, le ſuccès me donne de l'inquiétude; & je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALERE.

Hé, que pouvez-vous craindre, Eliſe, dans les bontés que vous avez pour moi ?

ELISE.

Hélas ! Cent choſes à la fois. L'emportement d'un pere, les reproches d'une famille, les cenſures du monde ; mais, plus que tout, Valére, le changement de votre cœur, & cette froideur criminelle dont ceux de votre ſexe payent, le plus ſouvent, les témoignages trop ardens d'un innocent amour.

VALERE.

Ah ! Ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Eliſe, plûtôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela ; & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah ! Valére, chacun tient les mêmes diſcours. Tous les hommes ſont ſemblables par les paroles ; & ce n'eſt que les actions, qui les découvrent différens.

VALERE.

Puiſque les ſeules actions font connoître ce que nous ſommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles ; & ne me cherchez point des crimes dans les injuſtes craintes d'une fâcheuſe prévoyance. Ne m'aſſaſſinez point, je vous prie, par les ſenſibles coups d'un ſoupçon outrageux, & donnez-moi le tems de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ELISE.

Hélas ! Qu'avec facilité on ſe laiſſe perſuader par les perſonnes que l'on aime ! Oui, Valére, je tiens votre cœur incapable de m'abuſer. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, & que vous

vous me ſerez fidéle ; je n'en veux point du tout douter, & je retranche mon chagrin aux appréhenſions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoi cette inquiétude ?

ELISE.

Je n'aurois rien à craindre, ſi tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois ; & je trouve en votre perſonne de quoi avoir raiſon aux choſes que je fais pour vous. Mon cœur, pour ſa défenſe, a tout votre mérite, appuyé du ſecours d'une reconnoiſſance où le Ciel m'engage envers vous. Je me repréſente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre ; cette généroſité ſurprenante, qui vous fit riſquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes ; ces ſoins pleins de tendreſſe, que vous me fites éclater après m'avoir tirée de l'eau, & les hommages aſſidus de cet ardent amour, que ni le tems, ni les difficultés, n'ont rebuté ; & qui, vous faiſant négliger & parens & patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguiſée, & vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domeſtique de mon pere. Tout cela fait chez moi, ſans doute, un merveilleux effet, & c'en eſt aſſez, à mes yeux, pour me juſtifier l'engagement où j'ai pû conſentir ; mais ce n'eſt pas aſſez, peut-être, pour le juſtifier aux autres, & je ne ſuis pas ſûre qu'on entre dans mes ſentimens.

VALERE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'eſt que par mon ſeul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque choſe ; &, quant aux ſcrupules que vous avez, votre pere lui-même ne prend que trop de ſoin de vous juſtifier à tout le monde ; & l'excès de ſon avarice, & la maniére auſtére dont il vit avec ſes enfans, pourroient au-

torifer des choſes plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Eliſe, ſi j'en parle ainſi devant vous. Vous ſçavez que, ſur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, ſi je puis, comme je l'eſpére, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience; & j'en irai chercher moi-même, ſi elles tardent à venir.

ELISE.

Ah! Valére, ne bougez d'ici, je vous prie; & ſongez ſeulement à vous bien mettre dans l'eſprit de mon pere.

VALERE.

Vous voyez comme je m'y prends, & les adroites complaiſances qu'il m'a fallu mettre en uſage, pour m'introduire à ſon ſervice; ſous quel maſque de ſympathie, & de rapports de ſentimens, je me déguiſe pour lui plaire, & quel perſonnage je joüe tous les jours avec lui, afin d'acquérir ſa tendreſſe. J'y fais des progrès admirables, & j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'eſt point de meilleure voye, que de ſe parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenſer leurs défauts, & applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaiſance, & la maniére dont on les joüe a beau être viſible, les plus fins ſont toujours de grandes duppes du côté de la flaterie, & il n'y a rien de ſi impertinent & de ſi ridicule, qu'on ne faſſe avaler, lorſqu'on l'aſſaiſonne en louanges. La ſincérité ſouffre un peu au métier que je fais; mais, quand on a beſoin des hommes, il faut bien s'ajuſter à eux, & puiſqu'on ne ſçauroit les gagner que par là, ce n'eſt pas la faute de ceux qui flatent, mais de ceux qui veulent être flatés.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous auſſi à gagner l'appui

de

de mon frere, en cas que la ſervante s'aviſât de révéler notre ſecret ?

VALERE.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre ; & l'eſprit du pere, & celui du fils, ſont des choſes ſi oppoſées, qu'il eſt difficile d'accommoder ces deux confidences enſemble. Mais vous, de votre part, agiſſez auprès de votre frere, & ſervez-vous de l'amitié qui eſt entre vous deux, pour le jetter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce tems pour lui parler, & ne lui découvrez de notre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne ſçais ſi j'aurai la force de lui faire cette confidence.

---

## SCENE II.

*CLEANTE, ELISE.*

CLEANTE.

JE ſuis bien aiſe de vous trouver ſeule, ma ſœur ; & je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un ſecret.

ELISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frere. Qu'avez-vous à me dire ?

CLEANTE.

Bien des choſes, ma ſœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez ?

CLEANTE.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je ſçais que je dépends d'un pere, & que le nom de fils me ſoumet à ſes volontés, que nous ne

devons point engager notre foi ſans le conſentement de ceux dont nous tenons le jour, que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, & qu'il nous eſt enjoint de n'en diſpoſer que par leur conduite; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils ſont en état de ſe tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous eſt propre, qu'il en faut plûtôt croire les lumiéres de leur prudence que l'aveuglement de notre paſſion; & que l'emportement de la jeuneſſe nous entraîne le plus ſouvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma ſœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car enfin mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous étes-vous engagé, mon frere, avec celle que vous aimez?

CLEANTE.

Non; mais j'y ſuis réſolu, & je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raiſons pour m'en diſſuader.

ELISE.

Suis-je, mon frere, une ſi étrange perſonne?

CLEANTE.

Non, ma ſœur; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait ſur nos cœurs, & j'appréhende votre ſageſſe.

ELISE.

Hélas! Mon frere, ne parlons point de ma ſageſſe. Il n'eſt perſonne qui n'en manque, du moins une fois en ſa vie; &, ſi je vous ouvre mon cœur, peut-être ſerai-je à vos yeux bien moins ſage que vous.

CLEANTE.

Ah! Plût au Ciel, que votre ame comme la mienne....

ELI-

ELISE.

Finiſſons auparavant votre affaire, & me dites qui eſt celle que vous aimez.

CLEANTE.

Une jeune perſonne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui ſemble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voyent. La nature, ma ſœur, n'a rien formé de plus aimable; je me ſentis tranſporté, dès le moment que je la vis. Elle ſe nomme Mariane, & vit ſous la conduite d'une bonne femme de mere qui eſt preſque toujours malade, & pour qui cette aimable fille a des ſentimens d'amitié qui ne ſont pas imaginables. Elle la ſert, la plaint, & la conſole avec une tendreſſe qui vous toucheroit l'ame. Elle ſe prend d'un air le plus charmant du monde aux choſes qu'elle fait; & l'on voit briller mille graces en toutes ſes actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! Ma ſœur, je voudrois que vous l'euſſiez vûë.

ELISE.

J'en vois beaucoup, mon frere, dans les choſes que vous me dites; &, pour comprendre ce qu'elle eſt, il me ſuffit que vous l'aimez.

CLEANTE.

J'ai découvert, ſous main, qu'elles ne ſont pas fort accommodées, & que leur diſcréte conduite a de la peine à étendre à tous leurs beſoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma ſœur, quelle joye ce peut être, que de relever la fortune d'une perſonne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits ſecours aux modeſtes néceſſités d'une vertueuſe famille; & concevez quel déplaiſir ce m'eſt de voir que, par l'avarice d'un pere, je ſois dans l'impuiſſance de goûter cette joye, & de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oui, je conçois aſſez, mon frere, quel doit être votre chagrin.

CLEANTE.

Ah ! Ma ſœur, il eſt plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel, que cette rigoureuſe épargne qu'on exerce ſur nous, que cette ſéchereſſe étrange où l'on nous fait languir. Hé que nous ſervira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le tems que nous ne ſerons plus dans le bel âge d'en jouir, & ſi, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, ſi je ſuis réduit avec vous à chercher tous les jours le ſecours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raiſonnables ? Enfin, j'ai voulu vous parler, pour m'aider à ſonder mon pere ſur les ſentimens où je ſuis ; &, ſi je l'y trouve contraire, j'ai réſolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable perſonne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par tout, pour ce deſſein, de l'argent à emprunter ; &, ſi vos affaires, ma ſœur, ſont ſemblables aux miennes, & qu'il faille que notre pere s'oppoſe à nos déſirs, nous le quitterons-là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie, où nous tient, depuis ſi long-tems, ſon avarice inſupportable.

ELISE.

Il eſt bien vrai que tous les jours il nous donne, de plus en plus, ſujet de regretter la mort de notre mere ; & que...

CLEANTE.

J'entends ſa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence ; & nous joindrons après nos forces, pour venir attaquer la dureté de ſon humeur.

SCE-

## SCENE III.

*HARPAGON, LA FLECHE.*

HARPAGON.

HOrs d'ici, tout à l'heure, & qu'on ne replique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLECHE *à part.*

Je n'ai jamais rien vû de si méchant que ce maudit vieillard; & je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents.

LA FLECHE.

Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons. Sors vîte, que je ne t'assomme.

LA FLECHE.

Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLECHE.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t-en l'attendre dans la ruë, & ne fois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, & furettent de tous côtés, pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on faſſe pour vous voler? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choſes, & faites ſentinelle jour & nuit?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me ſemble, & faire ſentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à

[*bas à part.*]

ce qu'on fait. Je tremble qu'il n'ait ſoupçonné quelque choſe de mon argent. Ne ſerois-tu

[*haut.*]

point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

[*bas à part.*] [*haut.*]

Non, coquin, je ne dis pas cela. J'enrage. Je demande ſi, malicieuſement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLECHE.

Hé, que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, ſi c'eſt pour nous la même choſe.

HARPAGON *levant la main pour donner un ſoufflet à la Fléche.*

Tu fais le raiſonneur? Je te baillerai de ce raiſonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici encore une fois.

LA FLECHE.

Hé bien, je ſors.

HARPAGON.

Atten. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je?

HAR-

HARPAGON.

Vien-çà que je voye. Montre-moi tes mains.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres ?

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON *montrant les haut-de-chauſſes de la Fléche.*

N'as-tu rien mis ici dedans ?

LA FLECHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON *tâtant le bas des haut-de-chauſſes de la Fléche.*

Ces grands haut-de-chauſſes ſont propres à devenir les receleurs des choſes qu'on dérobe ; & je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE *à part.*

Ah ! Qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint, & que j'aurois de joye à le voler !

HARPAGON.

Hé ?

LA FLECHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Qu'eſt-ce que tu parles de voler ?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouilliez bien par tout, pour voir ſi je vous ai volé.

HARPAGON.

C'eſt ce que je veux faire.

[ *Harpagon fouille dans les poches de la Fléche.* ]

LA

LA FLECHE *à part.*

La peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux!

HARPAGON.

Comment? Que dis-tu?

LA FLECHE.

Ce que je dis?

HARPAGON.

Oui. Qu'eſt-ce que tu dis d'avarice & d'avaricieux?

LA FLECHE.

Je dis que la peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui ſont-ils ces avaricieux?

LA FLECHE.

Des vilains & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui eſt-ce que tu entends par là?

LA FLECHE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Eſt-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me diſes à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle.... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barette.

LA

LA FLECHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.

Non; mais je t'empêcherai de jaſer, & d'être inſolent. Tai-toi.

LA FLECHE.

Je ne nomme perſonne.

HARPAGON.

Je te roſſerai, ſi tu parles.

LA FLECHE.

Qui ſe ſent morveux, qu'il ſe mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu?

LA FLECHE.

Oui, malgré-moi.

HARPAGON.

Ah, ah!

LA FLECHE *montrant à Harpagon une poche de ſon juſte-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous ſatisfait?

HARPAGON.

Allons, rend-le-moi ſans te fouiller.

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Aſſûrément?

LA FLECHE.

Aſſûrément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

LA

LA FLECHE *à part.*

Me voilà bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets ſur ta conſcience, au moins.

## SCENE IV.

HARPAGON *ſeul.*

VOilà un pendard de valet qui m'incommode fort ; & je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'eſt pas une petite peine de garder chez ſoi une grande ſomme d'argent ; & bienheureux qui a tout ſon fait bien placé, & ne conſerve ſeulement que ce qu'il faut pour ſa dépenſe. On n'eſt pas peu embarraſſé à inventer dans toute une maiſon une cache fidéle ; car, pour moi, les coffres forts me ſont ſuſpects, & je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens juſtement une franche amorce à voleurs ; & c'eſt toujours la prémiére choſe que l'on va attaquer.

## SCENE V.

*HARPAGON, ELISE & CLEANTE parlant enſemble, & reſtant dans le fond du Théatre.*

HARPAGON *ſe croyant ſeul.*

CEpendant je ne ſçais ſi j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez ſoi, eſt une ſomme aſſez....

[ *à part, appercevant Eliſe & Cléante.* ]

O Ciel ! Je me ſerai trahi moi-même ; la chaleur m'aura emporté, & je crois que j'ai parlé haut, en raiſonnant

[ *à Cléante & à Eliſe.*

tout ſeul. Qu'eſt-ce ?

CLEAN-

CLEANTE.

Rien, mon pere.

HARPAGON.

Y a-t-il long-tems que vous étes-là?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu....

CLEANTE.

Quoi, mon pere?

HARPAGON.

Là.....

ELISE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON.

Si-fait, ſi-fait.

ELISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots C'eſt que je m'entretenois, en moi-même, de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, & je diſois qu'il eſt bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez ſoi.

CLEANTE.

Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je ſuis bien aiſe de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choſes de travers, & vous imaginer que je diſe que c'eſt moi qui ai dix mille écus.

CLEAN-

CLEANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les euſſe les dix mille écus!

CLEANTE.

Je ne crois pas...

HARPAGON.

Ce ſeroit une bonne affaire pour moi.

ELISE.

Ce ſont des choſes...

HARPAGON.

J'en aurois bon beſoin.

CLEANTE.

Je penſe que...

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ELISE.

Vous étes...

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le tems eſt miſérable.

CLEANTE.

Mon Dieu, mon pere, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; & l'on ſçait que vous avez aſſez de bien.

HARPAGON.

Comment, j'ai aſſez de bien? Ceux qui l'ont dit en ont menti. Il n'y à rien de plus faux, & ce ſont des coquins, qui font courir tous ces bruits-là.

ELISE.

Ne vous mettez point en colére.

HARPAGON.

Cela eſt étrange, que mes propres enfans me trahiſſent, & deviennent mes ennemis.

CLEAN-

CLEANTE.

Eſt-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien?

HARPAGON.

Oui. De pareils diſcours, & les dépenſes que vous faites, ſeront cauſe qu'un de ces jours, on viendra chez moi me couper la gorge, dans la penſée que je ſuis tout couſu de piſtoles.

CLEANTE.

Quelle grande dépenſe eſt-ce que je fais?

HARPAGON.

Quelle? Eſt-il rien de plus ſcandaleux que ce ſomptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellois hier votre ſœur; mais c'eſt encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel; &, à vous prendre depuis les pieds juſqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne conſtitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos maniéres me déplaiſent fort, vous donnez furieuſement dans le Marquis; &, pour aller ainſi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLEANTE.

Hé, comment vous dérober?

HARPAGON.

Que ſçais-je, moi? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLEANTE.

Moi, mon pere? C'eſt que je jouë; &, comme je ſuis fort heureux, je mets ſur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'eſt fort mal fait. Si vous étes heureux au jeu, vous en devriez profiter; & mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien ſçavoir, ſans parler du reſte, à quoi ſervent tous ces rubans dont

vous

vous voilà lardé depuis les pieds juſqu'à la tête, & ſi une demi-douzaine d'aiguillettes ne ſuffit pas pour attacher un haut-de-chauſſes ? Il eſt bien néceſſaire d'employer de l'argent à des perruques, lorſque l'on peut porter des cheveux de ſon cru, qui ne coûtent rien ? Je vais gager qu'en perruque & rubans, il y a du moins vingt piſtoles ; & vingt piſtoles rapportent par année dix-huit livres ſix ſols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLEANTE.

Vous avez raiſon.

HARPAGON.

Laiſſons cela, & parlons d'autres affaires.

[*appercevant Cléante & Eliſe qui ſe font des ſignes.*]

Hé ? [*bas à part.*] Je crois qu'ils ſe font ſigne [*haut.*] l'un à l'autre de me voler ma bourſe. Que veulent dire ces geſtes-là ?

ELISE.

Nous marchandons, mon frere & moi, à qui parlera le premier ; & nous avons tous deux quelque choſe à vous dire.

HARPAGON.

Et moi, j'ai quelque choſe auſſi à vous dire à tous deux.

CLEANTE.

C'eſt de mariage, mon pere, que nous déſirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'eſt de mariage auſſi, que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ah ! Mon pere.

HARPAGON.

Pourquoi ce cri ? Eſt-ce le mot, ma fille, ou la choſe qui vous fait peur ?

CLEAN.

CLEANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; & nous craignons que nos ſentimens ne ſoient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vours allarmez point. Je ſçais ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire; & [*à Cléante.*] pour commencer par un bout, avez-vous vû, dites-moi, une jeune perſonne appellée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Et vous?

ELISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLEANTE.

Une fort charmante perſonne.

HARPAGON.

Sa phyſionomie?

CLEANTE.

Toute honnête, & pleine d'eſprit.

HARPAGON.

Son air & ſa maniére?

CLEANTE.

Admirables, ſans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela, mériteroit aſſez que l'on ſongeât à elle?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Que ce feroit un parti ſouhaitable?

CLEANTE.

Très-ſouhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit ſatisfaction avec elle?

CLEANTE.

Aſſûrément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté. C'eſt que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLEANTE.

Ah! Mon pere, le bien n'eſt pas conſidérable, lorſqu'il eſt queſtion d'épouſer une honnête perſonne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'eſt que, ſi l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on ſouhaite, on peut tâcher de regagner cela ſur autre choſe.

CLEANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je ſuis bien aiſe de vous voir dans mes ſentimens; car ſon maintien honnête & ſa douceur m'ont gagné l'ame, & je ſuis réſolu de l'épouſer, pourvû que j'y trouve quelque bien.

CLEANTE.

Hé?

HAR-

HARPAGON.

Comment!

CLEANTE.

Vous êtes réſolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouſer Mariane.

CLEANTE.

Qui? Vous? Vous?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela?

CLEANTE.

Il m'a pris tout à coup un éblouiſſement, & je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne ſera rien. Allez vîte boire dans la cuiſine un grand verre d'eau claire.

---

## SCENE VI.

*HARPAGON, ELISE.*

HARPAGON.

VOilà de mes damoiſeaux flouets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'eſt-là, ma fille, ce que j'ai réſolu pour moi. Quant à ton frere, je lui deſtine une certaine veuve dont, ce matin, on m'eſt venu parler; &, pour toi, je te donne au Seigneur Anſelme.

ELISE.

Au Seigneur Anſelme?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent & ſage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ELISE *faiſant la révérence.*

Je ne veux point me marier, mon pere, s'il vous plaît.

HARPAGON *contrefaiſant Eliſe.*

Et moi, ma petite fille ma mie, je veux que vous vous maryiez, s'il vous plaît.

ELISE *faiſant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon pere.

HARPAGON *contrefaiſant Eliſe.*

Je vous demande pardon, ma fille.

ELISE.

Je ſuis très-humble ſervante au Seigneur Anſel-

[*faiſant encore la révérence.*]

me; mais, avec votre permiſſion, je ne l'épouſerai point.

HARPAGON.

Je ſuis votre très-humble valet, mais, [*contrefaiſant Eliſe.*] avec votre permiſſion, vous l'épouſerez dès ce ſoir.

ELISE.

Dès ce ſoir?

HARPAGON.

Dès ce ſoir.

ELISE *faiſant encore la révérence.*

Cela ne ſera pas, mon pere.

HARPAGON *contrefaiſant encore Eliſe.*

Cela ſera, ma fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ELI-

ELISE.

C'eſt une choſe où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'eſt une choſe où je te réduirai.

ELISE.

Je me tuerai plûtôt, que d'épouſer un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, & tu l'épouſeras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vû une fille parler de la ſorte à ſon pere?

ELISE.

Mais a-t-on jamais vû un pere marier ſa fille de la ſorte?

HARPAGON.

C'eſt un parti où il n'y a rien à redire; & je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ELISE.

Et moi, je gage qu'il ne ſçauroit être approuvé d'aucune perſonne raiſonnable.

HARPAGON *appercevant Valere de loin.*

Voilà Valére. Veux-tu qu'entre nous deux nous le faſſions juge de cette affaire?

ELISE.

J'y conſens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à ſon jugement?

ELISE.

Oui. J'en paſſerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui eſt fait.

## SCENE VII.

*VALERE, HARPAGON, ELISE.*

HARPAGON.

ICi, Valére. Nous t'avons élû pour nous dire qui a raiſon, de ma fille, ou de moi.

VALERE.

C'eſt vous, Monſieur, ſans contredit.

HARPAGON.

Sçais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALERE.

Non. Mais vous ne ſçauriez avoir tort, & vous étes toute raiſon.

HARPAGON.

Je veux ce ſoir lui donner pour époux un homme auſſi riche que ſage; & la coquine me dit au nez, qu'elle ſe moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

VALERE.

Ce que j'en dis ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Hé, hé.

HARPAGON.

Quoi ?

VALERE.

Je dis que, dans le fond, je ſuis de votre ſentiment, & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raiſon. Mais auſſi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait; &....

HARPAGON.

Comment ! Le ſeigneur Anſelme eſt un parti conſidérable, c'eſt un gentilhomme qui eſt noble, doux,

doux, posé, sage & fort accommodé; & auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Sçauroit-elle mieux rencontrer?

VALERE.

Cela est vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses, & qu'il faudroit au moins quelque tems pour voir si son inclination pourroit s'accorder avec....

HARPAGON.

C'est une occasion qu'il faut prendre vîte aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas; & il s'engage à la prendre sans dot.

VALERE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Ah! Je ne dis plus rien. Voyez-vous? Voilà une raison tout-à-fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'est pour moi une épargne considérable.

VALERE.

Assûrément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; & qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raison. Voilà qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une

fille eſt une choſe, ſans doute, où l'on doit avoir de l'égard; & que cette grande inégalité d'âge, d'humeur, & de ſentimens, rend un mariage ſujet à des accidens très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ah! Il n'y a pas de replique à cela, on le ſçait bien. Qui diantre peut aller là-contre? Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quantité de peres qui aimeroient mieux ménager la ſatisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourroient donner, qui ne les voudroient point ſacrifier à l'intérêt, & chercheroient, plus que toute autre choſe, à mettre, dans un mariage, cette douce conformité qui ſans ceſſe y maintient l'honneur, la tranquillité, & la joye; & que....

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il eſt vrai, cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de réſiſter à une raiſon comme celle-là?

HARPAGON *à part, regardant du côté du jardin.*

Ouais! Il me ſemble que j'entends un chien qui aboye. N'eſt-ce point qu'on en voudroit à mon argent? Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure. [*à Valére.*]

---

## SCENE VIII.

*ELISE, VALERE.*

ELISE.

VOus moquez-vous, Valére, de lui parler comme vous faites?

VALERE.

C'eſt pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ſes ſentimens eſt le moyen de tout gâter; & il y a de certains eſprits qu'il ne faut prendre qu'en biaiſant, des tempéramens ennemis de toute réſiſtance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours ſe roidiſſent contre le droit chemin de la raiſon, & qu'on ne méne qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites ſemblant de conſentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, &....

ELISE.

Mais ce mariage, Valére?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il ſe doit conclure ce ſoir?

VALERE.

Il faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, ſi l'on appelle des Médecins.

VALERE.

Vous moquez-vous? Y connoiſſent-ils quelque choſe? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaîra, ils vous trouveront des raiſons pour vous dire d'où cela vient.

---

## SCENE IX.

*HARPAGON, ELISE, VALERE.*

HARPAGON *à part dans le fond du théatre.*

CE n'eſt rien, Dieu merci.

VALERE *ſans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'eſt que la fuite nous peut mettre à couvert de tout, & ſi votre amour, belle Eliſe, eſt capable d'une fermeté..... [*appercevant Harpagon.*]
Oui, il faut qu'une fille obéïſſe à ſon pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari eſt fait; & lorſque la grande raiſon de, ſans dot, s'y rencontre, elle doit être préte à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parler cela.

VALERE.

Monſieur, je vous demande pardon, ſi je m'emporte un peu, & prends la hardieſſe de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment ? J'en ſuis ravi, & je veux que tu prennes ſur elle un pouvoir abſolu. [*à Eliſe.*] Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le Ciel me donne ſur toi, & j'entends que tu faſſes tout ce qu'il te dira.

VALERE *à Eliſe.*

Après cela, réſiſtez à mes remontrances.

---

## SCENE X.

*HARPAGON, VALERE.*

VALERE.

MOnſieur, je vais la ſuivre, pour lui continuer les leçons que je lui faiſois.

HARPAGON.

Oui, tu m'obligeras, certes.

VA-

VALERE.

Il eſt bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela eſt vrai. Il faut.....

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine. Je croïs que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, & reviens tout-à l'heure.

VALERE *adreſſant la parole à Eliſe, en s'en allant du côté par où elle eſt ſortie.*

Oui, l'argent eſt plus précieux que toutes les choſes du monde, & vous devez rendre graces au Ciel, de l'honnête homme de pere qu'il vous a donné. Il ſçait ce que c'eſt que de vivre. Lorſqu'on s'offre de prendre une fille ſans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout eſt renfermé là-dedans; &, ſans dot tient lieu de beauté, de jeuneſſe, de naiſſance, d'honneur, de ſageſſe & de probité.

HARPAGON *ſeul.*

Ah! Le brave garçon! Voilà parler comme un oracle. Heureux, qui peut avoir un domeſtique de la ſorte!

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE I.

*CLEANTE, LA FLECHE.*

CLEANTE.

AH! Traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je pas donné ordre....

LA FLECHE.

Oui, Monſieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais, Monſieur votre pere, le plus mal gracieux des hommes, m'a chaſſé dehors malgré moi, & j'ai couru riſque d'être battu.

CLEANTE.

Comment va notre affaire? Les choſes preſſent plus que jamais. Depuis que je t'ai vû, j'ai découvert que mon pere eſt mon rival.

LA FLECHE.

Votre pere amoureux?

CLEANTE.

Oui; & j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Lui, ſe mêler d'aimer! De quoi diable s'aviſe-t-il? Se moque-t il du monde, & l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLEANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette paſſion lui ſoit venue en tête.

LA

LA FLECHE.

Mais par quelle raiſon lui faire un myſtére de votre amour ?

CLEANTE.

Pour lui donner moins de ſoupçon, & me conſerver au beſoin des ouvertures plus aiſées pour détourner ce mariage. Quelle réponſe t'a-t-on fait ?

LA FLECHE.

Ma foi, Monſieur, ceux qui empruntent ſont bien malheureux; & il faut eſſuyer d'étranges choſes, lorſqu'on eſt réduit à paſſer, comme vous, par les mains des feſſe-Matthieux.

CLEANTE.

L'affaire ne ſe fera point ?

LA FLECHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agiſſant, & plein de zéle, dit qu'il a fait rage pour vous, & il aſſûre que votre ſeule phyſionomie lui a gagné le cœur.

CLEANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

LA FLECHE.

Oui; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, ſi vous avez deſſein que les choſes ſe faſſent.

CLEANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

LA FLECHE.

Ah! Vraiment, cela ne va pas de la ſorte. Il apporte encore plus de ſoin de ſe cacher que vous, & ce ſont des myſtéres bien plus grands que vous ne penſez. On ne veut point du tout dire ſon nom, & l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maiſon empruntée, pour être inſtruit par votre bouche, de votre

bien, & de votre famille ; & je ne doute point que le ſeul nom de votre pere ne rende les choſes faciles.

CLEANTE.

Et principalement ma mere étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLECHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire.

*Suppoſé que le prêteur voye toutes ſes ſûretés, & que l'emprunteur ſoit majeur, & d'une famille où le bien ſoit ample, ſolide, aſſûré, clair & net de tout embarras, on fera une bonne & exacte obligation par devant un Notaire, le plus honnête homme qu'il ſe pourra, & qui, pour cet effet, ſera choiſi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte ſoit dûement dreſſé.*

CLEANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

*Le prêteur, pour ne charger ſa conduite d'aucun ſcrupule, prétend ne donner ſon argent qu'au denier dix-huit.*

CLEANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu, voilà qui eſt honnête. Il n'y a pas lieu de ſe plaindre.

LA FLECHE.

Cela eſt vrai.

*Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la ſomme dont il eſt queſtion, & que, pour faire plaiſir à l'emprunteur, il eſt contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, ſur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, ſans préjudice du reſte, attendu que ce n'eſt que pour l'obliger, que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.*

CLEAN.

CLEANTE.

Comment diable ! Quel juif ! Quel arabe eſt-ce là ? c'eſt plus qu'au denier quatre.

LA FLECHE.

Il eſt vrai, c'eſt ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-deſſus.

CLEANTE.

Que veux-tu que je voye ? J'ai beſoin d'argent, & il faut que je conſente à tout.

LA FLECHE.

C'eſt la réponſe que j'ai faite.

CLEANTE.

Il y a encore quelque choſe ?

LA FLECHE.

Ce n'eſt plus qu'un petit article.

*Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres ; & , pour les mille écus reſtans , il faudra que l'emprunteur preme les hardes , nippes , bijoux dont s'enſuit le mémoire , & que ledit prêteur a mis de bonne foi , au plus modique prix qu'il lui a été poſſible.*

CLEANTE.

Que veut dire cela ?

LA FLECHE.

Ecoutez le mémoire.

*Premiérement , un lit de quatre pieds , à bandes de point de Hongrie , appliquées fort proprement ſur un drap de couleur d'olive , avec ſix chaiſes , & la courte-pointe de même ; le tout bien conditionné , & doublé d'un petit taffetas changeant rouge & bleu.*

*Plus un pavillon à queuë , d'une bonne ſerge d'Aumale roſe-ſéche , avec le molet & les franges de ſoye.*

CLEANTE.

Que veut-il que je faſſe de cela ?

LA

LA FLECHE.

Attendez.

*Plus une tenture de tapiſſerie des amours de Gombaud & de Macé.*

*Plus une grande table de bois de noyer à douze colonnes ou piliers tournés, qui ſe tire par les deux bouts, & garnie par le deſſous de ſes ſix eſcabelles.*

CLEANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu.....

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

*Plus, trois grands mouſquets, tout garnis de nacre de perles, avec les fourchettes aſſortiſſantes.*

*Plus, un fourneau de brique, avec deux cornuës & trois recipients, fort utiles pour ceux qui ſont curieux de diſtiller.*

CLEANTE.

J'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

*Plus un luth de Bologne, garni de toutes ſes cordes, ou peu s'en faut.*

*Plus, d'un trou-madame, & un damier, avec un jeu de l'oye, renouvellé des Grecs, fort propre à paſſer le tems, lorſque l'on n'a que faire.*

*Plus, une peau de lézard de trois pieds & demi, remplie de foin, curioſité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.*

*Le tout ci-deſſus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cent livres, & rabaiſſé à la valeur de mille écus, par la diſcrétion du prêteur.*

CLEANTE.

Que la peſte l'étouffe avec ſa diſcrétion, le traître, le bourreau qu'il eſt! A-t-on jamais parlé d'une uſure ſemblable; & n'eſt-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, ſans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramaſſe? Je n'aurai pas

deux

deux cens écus de tout cela, & cependant il faut bien me réſoudre à conſentir à ce qu'il veut ; car il eſt en état de me faire tout accepter, & il me tient, le ſcélérat, le poignard ſur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous vois, Monſieur, ne vous en déplaiſe, dans le grand chemin juſtement que tenoit Panurge pour ſe ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant ſon bled en herbe.

CLEANTE.

Que veux-tu que j'y faſſe ? Voilà où les jeunes gens ſont réduits par la maudite avarice des peres ; & on s'étonne après cela que les fils ſouhaitent qu'ils meurent.

LA FLECHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre ſa vilenie le plus poſé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires ; &, parmi mes confreres que je vois ſe mêler de beaucoup de petits commerces, je ſçais tirer adroitement mon épingle du jeu, & me démêler prudemment de toutes les galanteries qui ſentent tant ſoit peu l'échelle ; mais, à vous dire vrai, il me donneroit, par ſes procédés, des tentations de le voler, & je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLEANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je voye encore.

SCE-

## SCENE II.

*HARPAGON, MAITRE SIMON, CLEANTE & LA FLECHE dans le fond du Théatre.*

M. SIMON.

OUi, Monſieur, c'eſt un jeune homme qui a beſoin d'argent, ſes affaires le preſſent d'en trouver; & il en paſſera par tout ce que vous preſcrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, Maître Simon, qu'il n'y ait rien à périeliter; & ſçavez-vous le nom, les biens & la famille de celui pour qui vous parlez?

M. SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en inſtruire à fond, & ce n'eſt que par avanture que l'on m'a adreſſé à lui; mais vous ſerez de toutes choſes éclairci par lui-même, & ſon homme m'a aſſûré que vous ſerez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je ſçaurois vous dire, c'eſt que ſa famille eſt fort riche, qu'il n'a plus de mere déjà, & qu'il s'obligera, ſi vous voulez, que ſon pere mourra avant qu'il ſoit huit mois.

HARPAGON.

C'eſt quelque choſe que cela. La charité, Maître Simon, nous oblige à faire plaiſir aux perſonnes, lorſque nous le pouvons.

M. SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE *bas à Cléante, reconnoiſſant M. Simon.*

Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle à votre pere!

CLEANTE *bas à la Fléche.*

Lui auroit-on appris qui je ſuis, & ſerois-tu pour me trahir?

M. SI-

M. SIMON *à la Fléche.*

Ah, ah! Vous étes bien preſſé! Qui vous a dit que c'étoit céans? Ce n'eſt pas moi, Monſieur,

[*à Harpagon.*]

au moins qui leur ai découvert votre nom & votre logis; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela; ce ſont des perſonnes diſcretes, & vous pouvez ici vous expliquer enſemble.

HARPAGON.

Comment?

M. SIMON *montrant Cléante.*

Monſieur eſt la perſonne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard, c'eſt toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités?

CLEANTE.

Comment, mon pere, c'eſt vous qui vous portez à ces honteuſes actions?

[*M. Simon s'enfuit, & la Fléche va ſe cacher.*]

## SCENE III.

*HARPAGON, CLEANTE.*

HARPAGON.

C'Eſt toi, qui te veux ruiner par des emprunts ſi condamnables?

CLEANTE.

C'eſt vous qui cherchez à vous enrichir par des uſures ſi criminelles?

HARPAGON.

Oſes-tu bien, après cela, paroître devant moi?

CLEANTE.

Oſez-vous bien, après cela, vous préſenter aux yeux du monde?

HAR-

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, di-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenſes effroyables, & faire une honteuſe diſſipation du bien que tes parens t'ont amaſſé avec tant de ſueurs ?

CLEANTE.

Ne rougiſſez-vous point de deshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de ſacrifier gloire & réputation au déſir inſatiable d'entaſſer écu ſur écu, & de renchérir en fait d'intérêts, ſur les plus infames ſubtilités qu'ayent jamais inventées les plus célébres uſuriers ?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux.

CLEANTE.

Qui eſt plus criminel à votre avis, ou celui qui achéte un argent dont il a beſoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, & ne m'échauffe pas les [*ſeul.*]
oreilles. Je ne ſuis pas fâché de cette avanture ; & ce m'eſt un avis de tenir l'œil plus que jamais ſur toutes ſes actions.

---

## SCENE IV.

*FROSINE, HARPAGON.*

FROSINE.

MOnſieur....

HARPAGON.

Attendez un moment, je vais revenir vous par- [*à part.*]
ler. Il eſt à propos que je faſſe un petit tour à mon argent.

SCE.

## SCENE V.

*LA FLECHE, FROSINE.*

LA FLECHE *ſans voir Froſine.*

L'Avanture eſt tout-à-fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magaſin de hardes; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé! C'eſt toi, mon pauvre la Fléche. D'où vient cette rencontre?

LA FLECHE.

Ah, ah! C'eſt toi, Froſine. Que viens-tu faire ici?

FROSINE.

Ce que je fais par tout ailleurs. M'entremettre d'affaires, me rendre ſerviable aux gens; & profiter, du mieux qu'il m'eſt poſſible, des petits talens que je puis avoir. Tu ſçais que, dans ce monde, il faut vivre d'adreſſe, & qu'aux perſonnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue & que l'induſtrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'eſpere une récompenſe.

LA FLECHE.

De lui? Ah, ma foi, tu ſeras bien fine, ſi tu en tires quelque choſe; & je te donne avis que l'argent céans eſt fort cher.

FROSINE.

Il y a certains ſervices qui touchent merveilleuſement.

LA

LA FLECHE.

Je ſuis votre valet; & tu ne connois pas encore le ſeigneur Harpagon. Le ſeigneur Harpagon eſt de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel, de tous les mortels, le plus dur & le plus ſerré. Il n'eſt point de ſervice qui pouſſe ſa reconnoiſſance juſqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'eſtime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaîra; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'eſt rien de plus ſec & de plus aride que ſes bonnes graces & ſes careſſes, & *donner* eſt un mot pour qui il a tant d'averſion, qu'il ne dit jamais, *je vous donne*, mais, *je vous prête le bon jour.*

FROSINE.

Mon Dieu! Je ſçais l'art de traire les hommes. J'ai le ſecret de m'ouvrir leur tendreſſe, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils ſont ſenſibles.

LA FLECHE.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il eſt queſtion. Il eſt turc là-deſſus, mais d'une turquerie à déſeſpérer tout le monde; & l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur & que vertu, & la vûë d'un demandeur lui donne des convulſions; c'eſt le frapper par ſon endroit mortel, c'eſt lui percer le cœur, c'eſt lui arracher les entrailles; & ſi.... Mais il revient, je me retire.

## SCENE VI.

*HARPAGON, FROSINE.*

HARPAGON.

[*bas à part.*] [*haut.*]

TOut va comme il faut. Hé bien? Qu'eſt-ce, Froſine?

FRO-

FROSINE.

Ah, mon Dieu! Que vous vous portez bien, & que vous avez-là un vrai viſage de ſanté!

HARPAGON.

Qui? Moi?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint ſi frais & ſi gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment? Vous n'avez de votre vie été ſi jeune que vous êtes; & je vois des gens de vingt-cinq ans qui ſont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Froſine, j'en ai ſoixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien? Qu'eſt-ce que cela? Soixante ans! Voilà bien de quoi, c'eſt la fleur de l'âge, cela; & vous entrez maintenant dans la belle ſaiſon de l'homme.

HARPAGON.

Il eſt vrai; mais vingt années de moins pourtant, ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas beſoin de cela, & vous êtes d'une pâte à vivre juſqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Aſſûrément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! Que voilà bien, entre vos deux yeux, un ſigne de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FRO-

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu ! Quelle ligne de vie !

HARPAGON.

Comment ?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas juſqu'où va cette ligne-là.

HARPAGON.

Hé bien ? Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

FROSINE.

Par ma foi, je diſois cent ans, mais vous paſſerez les ſix vingt.

HARPAGON.

Eſt-il poſſible ?

FROSINE.

Il faudra vous aſſommer, vous dis-je, & vous mettrez en terre & vos enfans & les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux. Comment va notre affaire ?

FROSINE.

Faut-il le demander & me voit-on mêler de rien, dont je ne vienne à bout ? J'ai, ſur tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'eſt point de partis au monde, que je ne trouve en peu de tems le moyen d'accoupler ; & je crois, ſi je me l'étois mis en tête, que je marierois le grand Turc avec la République de Veniſe. Il n'y avoit pas, ſans doute, de ſi grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une & l'autre entretenuës de vous ; & j'ai dit à la mere le deſſein que vous aviez conçû pour Mariane, à la voir paſſer dans la ruë, & prendre l'air à ſa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponſe...

FRO-

FROSINE.

Elle a reçû la propoſition avec joye; &, quand je lui ai témoigné que vous ſouhaitiez fort que ſa fille aſſiſtât ce ſoir au contrat de mariage qui ſe doit faire de la vôtre, elle y a conſenti ſans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'eſt que je ſuis obligé, Froſine, de donner à ſouper au ſeigneur Anſelme; & je ſerai bien aiſe qu'elle ſoit du régal.

FROSINE.

Vous avez raiſon. Elle doit après dîner rendre viſite à votre fille, d'où elle fait ſon compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir enſuite au ſoupé.

HARPAGON.

Hé bien, elles iront enſemble dans mon caroſſe que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà juſtement ſon affaire.

HARPAGON.

Mais, Froſine, as-tu entretenu la mere touchant le bien qu'elle peut donner à ſa fille? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fit quelque effort, qu'elle ſe ſaignât pour une occaſion comme celle-ci? Car encore n'épouſe-t-on point une fille ſans qu'elle apporte quelque choſe.

FROSINE.

Comment? C'eſt une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente!

FROSINE.

Oui. Premiérement, elle eſt nourrie & élevée dans une grande épargne de bouche. C'eſt une fille accoutumée à vivre de ſalade, de lait, de fromage, & de pommes; & à laquelle, par con-

ſéquent, il ne faudra ni table bien ſervie, ni conſommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicateſſes qu'il faudroit pour une autre femme, & cela ne va pas à ſi peu de choſe, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'eſt curieuſe que d'une propreté fort ſimple, & n'aime point les ſuperbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles ſomptueux, où donnent ſes pareilles avec tant de chaleur; & cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une averſion horrible pour le jeu, ce qui n'eſt pas commun aux femmes d'aujourd'hui, & j'en ſçais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente & quarante, vingt mille francs cette année; mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits & bijoux, cela fait neuf mille livres; & mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

HARPAGON.

Oui, cela n'eſt pas mal; mais ce compte-là n'eſt rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'eſt-ce pas quelque choſe de réel, que de vous apporter en mariage une grande ſobriété, l'héritage d'un grand amour de ſimplicité de parure, & l'acquiſition d'un grand fonds de haine pour le jeu.

HARPAGON.

C'eſt une raillerie que de vouloir me conſtituer ſa dot de toutes les dépenſes qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; & il faut bien que je touche quelque choſe.

FROSINE.

Mon Dieu! Vous toucherez aſſez; & elles m'ont parlé

parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous ſerez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Froſine, il y a encore une choſe qui m'inquiéte. La fille eſt jeune, comme tu vois; les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs ſemblables, & ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne ſoit pas de ſon goût; & que cela ne vienne à produire chez moi certains petits déſordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah! Que vous la connoiſſez mal! C'eſt encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une averſion épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'euſſiez entenduë parler là-deſſus. Elle ne peut ſouffrir du tout la vûë d'un jeune homme; mais elle n'eſt point plus ravie, dit-elle, que lorſqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majeſtuëuſe. Les plus vieux ſont pour elle les plus charmans; & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on ſoit ſexagénaire; & il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, ſur ce que ſon amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-ſix ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour ſigner le contrat.

HARPAGON.

Sur cela ſeulement?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'eſt pas contentement

pour elle que cinquante-ſix ans ; & ſur-tout elle eſt pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis là une choſe toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans ſa chambre quelques tableaux, & quelques eſtampes. Mais que penſez-vous que ce ſoit ? Des Adonis, des Céphales, des Paris, & des Apollons ? Non. De beaux portraits de Saturne, du Roi Priam, du vieux Neſtor, & du bon pere Anchiſe ſur les épaules de ſon fils.

HARPAGON.

Cela eſt admirable ! Voilà ce que je n'aurois jamais penſé ; & je ſuis bien aiſe d'apprendre qu'elle eſt de cette humeur. En effet, ſi j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que de jeunes gens pour les aimer, ce ſont de beaux morveux, de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau ; & je voudrois bien ſçavoir quel ragoût il y a à eux.

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, & je ne ſçais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeuneſſe aimable, eſt-ce avoir le ſens commun ? Sont-ce des hommes que des jeunes blondins, & peut-on s'attacher à ces animaux-là.

HARPAGON.

C'eſt ce que je dis tous les jours ; avec leur ton de poule laitée, & leurs trois petits brains de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étou-

d'étoupes, leurs hauts-de-chauſſes tout tombans, & leurs eſtomacs débraillés.

FROSINE.

Hé ! Cela eſt bien bâti, auprès d'une perſonne comme vous. Voilà un homme cela. Il y a là de quoi ſatisfaire à la vûë ; & c'eſt ainſi qu'il faut être fait, & vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien ?

FROSINE.

Comment ? Vous étes à ravir, & votre figure eſt à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne ſe peut pas mieux. Que je vous voye marcher. Voilà un corps taillé, libre & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de tems en tems.

FROSINE.

Cela n'eſt rien. Votre fluxion ne vous ſiéd point mal, & vous avez grace à touſſer.

HARPAGON.

Di-moi un peu. Mariane ne m'a-t-elle point encore vû ? N'a-t-elle point pris garde à moi en paſſant ?

FROSINE.

Non. Mais nous nous ſommes fort entretenuës de vous. Je lui ai fait un portrait de votre perſonne, & je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, & l'avantage que ce lui ſeroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, & je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, Monſieur, une petite priére à vous faire. J'ai un procès que je ſuis ſur le point de perdre, faute d'un peu d'argent ; [ *Harpagon prend*

*un air ſérieux.* ] & vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, ſi vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne ſçauriez croire le plaiſir qu'elle aura de vous voir. [ *Harpagon reprend un air gay.* ] Ah ! Que vous lui plaîrez, & que votre fraiſe à l'antique fera ſur ſon eſprit un effet admirable ! Mais, ſur-tout, elle ſera charmée de votre haut-de-chauſſes, attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'eſt pour la rendre folle de vous ; & un amant aiguilleté ſera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, Monſieur, ce procès m'eſt d'une conſéquence tout-à-fait grande. [ *Harpagon reprend ſon air ſérieux.* ] Je ſuis ruinée, ſi je le perds ; & quelque petite aſſiſtance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous euſſiez vû le raviſſement où elle étoit à m'entendre parler de vous. [ *Harpagon reprend un air gay.* ] La joye éclatoit dans ſes yeux au récit de vos qualités ; & je l'ai miſe enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entiérement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaiſir, Froſine ; & je t'en ai, je te l'avouë, toutes les obligations du monde,

FROSINE.

Je vous prie, Monſieur, de me donner le petit ſecours que je vous demande. [ *Harpagon reprend encore un air ſérieux.* ] Cela me remettra ſur pied, & je vous en ſerai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous aſſûre, Monſieur, que vous ne ſçauriez jamais me ſoulager dans un plus grand beſoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon caroſſe ſoit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, ſi je ne m'y voyois forcée par la néceſſité.

HARPAGON.

Et j'aurai ſoin qu'on ſoupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refuſez pas la grace dont je vous ſollicite. Vous ne ſçauriez croire, Monſieur, le plaiſir que....

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Juſques à tantôt.

FROSINE *ſeule.*

Que la fiévre te ſerre, chien de vilain à tous les diables. Le ladre a été ferme à toutes mes attaques; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation; & j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je ſuis aſſûrée de tirer bonne récompenſe.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE III.

## SCENE I.

*HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, DAME CLAUDE tenant un balai, MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.*

HARPAGON.

ALLONS, venez-çà tous, que je vous distribuë mes ordres pour tantôt, & régle à chacun ſon emploi. Approchez, Dame Claude, commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au ſoin de nettoyer par-tout; &, ſur-tout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les uſer. Outre cela, je vous conſtituë, pendant le ſouper, au gouvernement des bouteilles; &, s'il s'en écarte quelqu'une, & qu'il ſe caſſe quelque choſe, je m'en prendrai à vous, & le rabattrai ſur vos gages.

M. JACQUES *à part.*

Châtiment politique.

HARPAGON *à Dame Claude.*

Allez.

SCE-

## SCENE II.

*HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.*

HARPAGON.

VOus, Brindavoine, & vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, & de donner à boire; mais ſeulement lorſque l'on aura ſoif, & non pas, ſelon la coutume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens, & les faire aviſer de boire, lorſqu'on n'y ſonge pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous reſſouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M. JACQUES *à part.*

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos ſiquenilles, Monſieur?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les perſonnes; & gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous ſçavez bien, Monſieur, qu'un des devans de mon pourpoint eſt couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, Monſieur, que j'ai mon haut-de-chauſſes tout troué par derriére, & qu'on me voit, révérence parler....

HARPAGON *à la Merluche.*

Paix, rangez cela adroitement du côté de la muraille, & préſentez toujours le devant au monde.

—[*à Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre ſon chapeau au devant de ſon pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*]

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainſi, lorſque vous ſervirez.

---

## SCENE III.

*HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, MAITRE JACQUES.*

HARPAGON.

POur vous, ma fille, vous aurez l'œil ſur ce que l'on deſſervira, & prendrez garde qu'il ne s'en faſſe aucun dégât. Céla ſied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtreſſe qui vous doit venir viſiter, & vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ELISE.

Oui, mon pere.

---

## SCENE IV.

*HARPAGON, CLEANTE, VALERE, MAITRE JACQUES.*

HARPAGON.

ET vous, mon fils le damoiſeau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'hiſtoire de tantôt, ne vous allez pas aviſer non plus de lui faire mauvais viſage.

CLEANTE.

Moi, mon pere? Mauvais viſage! Et par quelle raiſon?

HAR-

HARPAGON.

Mon Dieu ! Nous ſçavons le train des enfans dont les peres ſe remarient, & de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mere. Mais, ſi vous ſouhaitez que je perde le ſouvenir de votre derniére fredaine, je vous recommande, ſur-tout, de régaler d'un bon viſage cette perſonne-là, & de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous ſera poſſible.

CLEANTE.

A vous dire le vrai, mon pere, je ne puis pas vous promettre d'être bien aiſe qu'elle devienne ma belle-mere. Je mentirois, ſi je vous le diſois; mais, pour ce qui eſt de la bien recevoir, & de lui faire bon viſage, je vous promets de vous obéïr ponctuellement ſur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLEANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas ſujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez ſagement.

---

## SCENE V.

*HARPAGON, VALERE, MAITRE JACQUES.*

HARPAGON.

VAlére, aide-moi à ceci. Or-çà, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

M. JACQUES.

Eſt-ce à votre cocher, Monſieur, ou bien à votre cuiſinier, que vous voulez parler; car je ſuis l'un & l'autre.

HARPAGON.

C'eſt à tous les deux.

M. JACQUES.

Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON.

Au cuiſinier.

M. JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

[*M. Jacques ôte ſa caſaque de cocher, & paroît vêtu en cuiſinier.*]

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie eſt ce-là ?

M. JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me ſuis engagé, Maître Jacques, à donner ce ſoir à ſouper.

M. JACQUES *à part.*

Grande merveille !

HARPAGON.

Di-moi un peu. Nous feras-tu bonne chére ?

M. JACQUES.

Oui ; ſi vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable ! Toujours de l'argent ! Il ſemble qu'ils n'ayent autre choſe à dire ; de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah ! Ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VALERE.

Je n'ai jamais vû de réponſe plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne chére avec bien de l'argent. C'eſt une choſe la plus aiſée du monde, & il n'y a ſi pauvre eſprit qui n'en fît bien autant ; mais, pour

pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chére avec peu d'argent.

M. JACQUES.

Bonne chére avec peu d'argent?

VALERE.

Oui.

M. JAQUES *à Valére.*

Par ma foi, Monſieur l'Intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce ſecret, & de prendre mon office de cuiſinier; auſſi-bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.

Taiſez-vous. Qu'eſt-ce qu'il nous faudra?

M. JACQUES.

Voilà Monſieur votre intendant, qui vous fera bonne chére pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah! Je veux que tu me répondes.

M. JACQUES.

Combien ferez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous ferons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages, & cinq aſſiettes.... Potages..... Entrées.....

HARPAGON.

Que diable! Voilà pour traiter une ville toute entiére.

M. JACQUES.

Rôt.....

HARPAGON *mettant la main ſur la bouche de maître Jacques.*

Ah, traître ! Tu manges tout mon bien.

M. JACQUES.

Entremêts....

HARPAGON *mettant encore la main ſur la bouche de maître Jacques.*

Encore ?

VALERE *à maître Jacques.*

Eſt-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ; & Monſieur a-t-il invité des gens pour les aſſaſſiner à force de mangeaille ? Allez vous-en lire un peu les préceptes de la ſanté, & demander aux Médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme, que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raiſon.

VALERE.

Apprenez, maître Jacques, vous & vos pareils, que c'eſt un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes ; que, pour ſe bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité régne dans les repas qu'on donne, & que, ſuivant le dire d'un Ancien, il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.

HARPAGON.

Ah ! Que cela eſt bien dit ! Approche que je t'embraſſe pour ce mot. Voilà la plus belle ſentence que j'aye entenduë de ma vie. Il faut vivre pour manger, & non pas manger pour vi... Non, ce n'eſt pas cela. Comment eſt-ce que tu dis ?

VALERE.

Qu'il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.

HAR-

HARPAGON.

[*à M. Jacques.*] [*à Valére.*]

Oui. Entends-tu? Qui eſt le grand homme qui a dit cela?

VALERE.

Je ne me ſouviens pas maintenant de ſon nom.

HARPAGON.

Souvien-toi de mécrire ces mots. Je les veux faire graver, en lettres d'or, ſur la cheminée de ma ſalle.

VALERE.

Je n'y manquerai pas. Et, pour votre ſouper, vous n'avez qu'à me laiſſer faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

M. JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON *à Valére.*

Il faudra de ces choſes dont on ne mange guéres, & qui raſſaſient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALERE.

Repoſez-vous ſur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon caroſſe.

M. JACQUES.

Attendez. Ceci s'adreſſe au cocher. Vous dites....

[*M. Jacques remet ſa caſaque.*]

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon caroſſe, & tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire.....

M. JAC-

M. JACQUES.

Vos chevaux, Monſieur? Ma foi, ils ne ſont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils ſont ſur la litiére, les pauvres bêtes n'en ont point, & ce feroit mal parler; mais vous leur faites obſerver des jeûnes ſi auſtéres, que ce ne ſont plus rien que des fantômes, ou des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades; ils ne font rien.

M. JACQUES.

Et pour ne faire rien, Monſieur, eſt-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainſi exténués; car enfin, j'ai une tendreſſe pour mes chevaux, qu'il me ſemble que c'eſt moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours, pour eux, les choſes de la bouche; & c'eſt être, Monſieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de ſon prochain.

HARPAGON.

Le travail ne ſera pas grand, d'aller juſqu'à la foire.

M. JACQUES.

Non, Monſieur, je n'ai pas le courage de les mener, & je ferois conſcience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils ſont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaſſent un carroſſe, qu'ils ne peuvent pas ſe traîner eux-mêmes?

VALERE.

Monſieur, j'obligerai le voiſin le Picard à ſe charger de les conduire; auſſi-bien nous fera-t-il ici beſoin pour apprêter le ſouper.

M. JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent ſous la main d'un autre, que ſous la mienne.

VALERE.

Maître Jacques fait bien le raiſonnable.

M. JAC-

M. JACQUES.

Monſieur l'Intendant fait bien le néceſſaire.

HARPAGON.

Paix.

JACQUES.

Monſieur, je ne ſçaurois ſouffrir les flateurs ; & je vois que ce qu'il en fait, que ſes controlles perpétuels ſur le pain & le vin, le bois, le ſel & la chandelle, ne ſont rien que pour vous gratter, & vous faire ſa cour. J'enrage de cela, & je ſuis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous ; car enfin, je me ſens pour vous de la tendreſſe en dépit que j'en aye ; &, après mes chevaux, vous étes la perſonne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je ſçavoir de vous, Maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

M. JACQUES.

Oui, Monſieur, ſi j'étois aſſuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

M. JACQUES.

Pardonnez-moi. Je ſçais fort bien que vous vous mettrez en colere.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'eſt me faire plaiſir ; & je ſuis bien aiſe d'apprendre comme on parle de moi.

M. JACQUES.

Monſieur, puiſque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on ſe moque par tout de vous, qu'on nous jette du tous côtés cent brocards à votre ſujet ; & que l'on n'eſt point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chauſſes, & de faire ſans ceſſe des contes de votre lézine. L'un

dit

dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-tems & les vigiles, afin de profiter des jeûnes vû vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le tems des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fites assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sçais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? On ne sçauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes piéces. Vous étes la fable & la risée de tout le monde; & jamais on ne parle de vous, que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain, & de fesse-Matthieu.

HARPAGON *en battant Maître Jacques.*

Vous étes un sot, un maraud, un coquin, & un impudent.

M. JACQUES.

Hé bien? Ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

---

## SCENE VI.

*VALERE, MAITRE JACQUES.*

VALERE *riant.*

A Ce que je puis voir, Maître Jacques, on paye mal votre franchise.

M. JAC-

M. JACQUES.

Morbleu, Monſieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'eſt pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton, quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALERE.

Ah! Monſieur Maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

M. JACQUES.

[*bas à part.*]

Il file doux. Je veux faire le brave; & s'il eſt aſſez ſot pour me craindre, le frotter quelque peu. [*haut.*] Sçavez-vous bien, Monſieur le Rieur, que je ne ris pas, moi; &, que ſi vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre ſorte?

[*M. Jacques pouſſe Valére juſqu'au bout du Théatre, en le menaçant.*]

VALERE.

Hé, doucement.

M. JACQUES.

Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi.

VALERE.

De grace.

M. JACQUES.

Vous étes un impertinent.

VALERE.

Monſieur Maître Jacques.

M. JACQUES.

Il n'y a point de Monſieur Maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous roſſerai d'importance.

VALERE.

Comment? Un bâton!

[*Valére fait reculer maître Jacques à ſon tour.*]

M. JAC-

M. JACQUES.

Hé! Je ne parle pas de cela.

VALERE.

Sçavez-vous bien, Monſieur le fat, que je ſuis homme à vous roſſer vous-même?

M. JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuiſinier.

M. JACQUES.

Je le ſçais bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoiſſez pas encore?

M. JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALERE.

Vous me roſſerez, dites-vous?

M. JACQUES.

Je le diſois en raillant.

VALERE.

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.

[*Valére donnant des coups de bâton à Maître Jacques.*]

Apprenez que vous étes un mauvais railleur.

M. JACQUES *ſeul.*

Peſte ſoit la ſincérité, c'eſt un mauvais métier, déſormais j'y renonce; & je ne veux plus dire vrai. Paſſe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre; mais, pour ce Monſieur l'Intendant, je m'en vengerai, ſi je puis.

SCE-

## SCENE VII.

*MARIANE, FROSINE, MAITRE JACQUES.*

FROSINE.

SÇavez-vous, Maître Jacques, ſi votre Maître eſt au logis?

M. JACQUES.

Oui, vraiment, il y eſt; je ne le ſçais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous ſommes ici.

## SCENE VIII.

*MARIANE, FROSINE.*

MARIANE.

AH! Que je ſuis, Froſine, dans un étrange état, &, s'il faut dire ce que je ſens, que j'appréhende cette vûë!

FROSINE.

Mais pourquoi, & quelle eſt votre inquiétude?

MARIANE.

Hélas! Me le demandez-vous, & ne vous figurez-vous point les alarmes d'une perſonne toute prête à voir le ſupplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'eſt pas le ſupplice que vous voudriez embraſſer; & je connois, à votre mine, que le jeune blondin, dont vous m'avez parlé, vous revient un peu dans l'eſprit.

MARIANE.

Oui. C'eſt une choſe, Froſine, dont je ne veux pas me défendre; & les viſites reſpectueuſes qu'il a ren-

a renduës chez nous, ont fait, je vous l'avouë, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez-vous ſçû quel il eſt?

MARIANE.

Non. Je ne ſçais point quel il eſt. Mais je ſçais qu'il eſt fait d'un air à ſe faire aimer; que, ſi l'on pouvoit mettre les choſes à mon choix, je le prendrois plûtôt qu'un autre; & qu'il ne contribuë pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu! Tous ces blondins ſont agréables, & débitent fort bien leur fait; mais la plupart ſont gueux comme des rats; & il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari, qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avouë que les ſens ne trouvent pas ſi bien leur compte du côté que je dis, & qu'il y a quelques petits dégoûts à eſſuyer avec un tel époux; mais cela n'eſt pas pour durer; & ſa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choſes.

MARIANE.

Mon Dieu! Froſine, c'eſt une étrange affaire, lorſque, pour être heureuſe, il faut ſouhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un; & la mort ne ſuit pas tous les projets que nous faiſons.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous ne l'épouſez qu'aux conditions de vous laiſſer veuve bientôt; & ce doit être là un des articles du contrat. Il ſeroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre perſonne.

MARIANE.

Ah! Froſine, quelle figure!

SCE-

## SCENE IX.

*HARPAGON, MARIANE, FROSINE.*

HARPAGON *à Mariane.*

NE vous offenſez pas, ma belle, ſi je viens à vous avec des lunettes. Je ſçais que vos appas frappent aſſez les yeux, ſont aſſez viſibles d'eux-mêmes, & qu'il n'eſt pas beſoin de lunettes pour les appercevoir; mais, enfin, c'eſt avec des lunettes qu'on obſerve les aſtres; & je maintiens & garantis que vous étes un aſtre; mais un aſtre, le plus bel aſtre qui ſoit dans le pays des aſtres. Froſine, elle ne répond mot, & ne témoigne, ce me ſemble, aucune joye de me voir.

FROSINE.

C'eſt qu'elle eſt encore toute ſurpriſe; & puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

[*à Froſine.*] [*à Mariane.*]

Tu as raiſon. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous ſaluer.

## SCENE X.

*HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.*

MARIANE.

JE m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle viſite.

ELISE.

Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire; & c'étoit à moi de vous prévenir.

HAR-

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle eſt grande; mais mauvaiſe herbe croît toujours.

MARIANE *bas à Froſine.*

O l'homme déplaiſant!

HARPAGON *à Froſine.*

Que dit la belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE *à part.*

Quel animal!

HARGAGON.

Je vous ſuis trop obligé de ces ſentimens.

MARIANE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

---

## SCENE XI.

*HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.*

HARPAGON.

VOici mon fils auſſi, qui vous vient faire la révérence.

MARIANE *bas à Froſine.*

Ah! Froſine, quelle rencontre! C'eſt juſtement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE *à Mariane.*

L'avanture eſt merveilleuſe.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de ſi grands

grands enfans ; mais je ſerai bientôt défait & de l'un & de l'autre.

CLEANTE *à Mariane.*

Madame, à vous dire le vrai, c'eſt ici une avanture où, ſans doute, je ne m'attendois pas ; & mon pere ne m'a pas peu ſurpris, lorſqu'il m'a dit tantôt le deſſein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la même choſe. C'eſt une rencontre imprévûë, qui m'a ſurpriſe autant que vous ; & je n'étois point préparée à une telle avanture.

CLEANTE.

Il eſt vrai que mon pere, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, & que ce m'eſt une ſenſible joye que l'honneur de vous voir ; mais, avec tout cela, je ne vous aſſûrerai point que je me réjouis du deſſein où vous pourriez être de devenir ma belle-mere. Le compliment, je vous l'avouë, eſt trop difficile pour moi, & c'eſt un tître, s'il vous plaît, que je ne vous ſouhaite point. Ce diſcours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns ; mais je ſuis aſſûré que vous ſerez perſonne à le prendre comme il faudra, que c'eſt un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance, que vous n'ignorez pas, ſçachant ce que je ſuis, comme il choque mes intérêts ; & que vous voulez bien enfin que je vous diſe, avec la permiſſion de mon pere, que, ſi les choſes dépendoient de moi, cet hymen ne ſe feroit point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent. Quelle belle confeſſion à lui faire !

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choſes ſont fort égales ; & que, ſi vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mere,

je n'en aurois pas moins, ſans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce ſoit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je ſerois fort fâchée de vous cauſer du déplaiſir; &, ſi je ne m'y vois forcée par une puiſſance abſoluë, je vous donne ma parole que je ne conſentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raiſon. A ſot compliment, il faut une réponſe de méme. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils; c'eſt un jeune ſot, qui ne ſçait pas encore la conſéquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offenſée; au contraire, il m'a fait plaiſir de m'expliquer ainſi ſes véritables ſentimens. J'aime de lui un aveu de la ſorte; &, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en eſtimerois bien moins.

HARPAGON.

C'eſt beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainſi excuſer ſes fautes. Le tems le rendra plus ſage; & vous verrez qu'il changera de ſentimens.

CLEANTE.

Non, mon pere, je ne ſuis point capable d'en changer; & je prie inſtamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance! Il continuë encore plus fort.

CLEANTE.

Voulez-vous que je trahiſſe mon cœur?

HARPAGON.

Encore? Avez-vous envie de changer de diſcours?

CLEAN-

CLEANTE.

Hé bien, puiſque vous voulez que je parle d'autre façon, ſouffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon pere, & vous avouë, que je n'ai rien vû dans le monde de ſi charmant que vous, que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire; & que le tître de votre époux eſt une gloire, une félicité que je préférerois aux deſtinées des plus grands Princes de la Terre. Oui, Madame, le bonheur de vous poſſéder eſt, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes; c'eſt où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne ſois capable de faire pour une conquête ſi précieuſe; & les obſtacles les plus puiſſans. ...

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLEANTE.

C'eſt un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu! J'ai une langue pour m'expliquer moi-même, & je n'ai pas beſoin d'un interprête comme vous. Allons, donnez des ſiéges.

FROSINE.

Non. Il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire, afin d'en revenir plûtôt, & d'avoir tout le tems enſuite de nous entretenir.

HARPAGON *à Brindavoine.*

Qu'on mette donc les chevaux au caroſſe.

---

## SCENE XII.

*HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE.*

HARPAGON *à Mariane.*

JE vous prie de m'excuſer, ma belle, ſi je n'ai

pas ſongé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLEANTE.

J'y ai pourvû mon pere, & j'ai fait apporter ici quelques baſſins d'oranges de la Chine, de citrons doux, & de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON *bas à Valére.*

Valére.

VALERE *à Harpagon.*

Il a perdu le ſens.

CLEANTE.

Eſt-ce que vous trouvez mon pere, que ce ne ſoit pas aſſez? Madame aura la bonté d'excuſer cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'eſt une choſe qui n'étoit pas néceſſaire.

CLEANTE.

Avez-vous jamais vû, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon pere a au doigt?

MARIANE.

Il eſt vrai qu'il brille beaucoup.

CLEANTE *ôtant du doigt de ſon pere le diamant, & le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il eſt fort beau, ſans doute, & jette quantité de feux.

CLEANTE *ſe mettant au devant de Mariane qui veut rendre le diamant.*

Non, Madame, il eſt en de trop belles mains. C'eſt un préſent que mon pere vous fait.

HARPAGON.

Moi?

CLEAN-

CLEANTE.

N'eſt-il pas vrai, mon pere, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON *bas à ſon fils.*

Comment?

CLEANTE.

[*à Mariane.*]

Belle demande! Il me fait ſigne de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLEANTE *à Mariane.*

Vous moquez-vous? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON *à part.*

J'enrage.

MARIANE.

Ce ſeroit...

CLEANTE *empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.*

Non, vous dis-je, c'eſt l'offenſer.

MARIANE.

De grace...

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON *à part.*

Peſte ſoit...

CLEANTE.

Le voilà qui ſe ſcandaliſe de votre refus.

HARPAGON *bas à ſon fils.*

Ah, traître!

CLEANTE *à Mariane.*

Vous voyez qu'il ſe déſeſpére.

HARPAGON *bas à ſon fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es!

CLEANTE.

Mon pere, ce n'eſt pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle eſt obſtinée.

HARPAGON *bas à ſon fils, avec emportement.*

Pendard!

CLEANTE.

Vous étes cauſe, Madame, que mon pere me querelle.

HARPAGON *bas à ſon fils, avec les mêmes geſtes.*

Le coquin!

CLEANTE *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne réſiſtez pas davantage.

FROSINE *à Mariane.*

Mon Dieu! Que de façons! Gardez la bague, puiſque Monſieur le veut.

MARIANE *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colére, je la garde maintenant, & je prendrai un autre tems pour vous la rendre.

---

## SCENE XIII.

*HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.*

BRINDAVOINE.

MOnſieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

MARIANE.

Di lui que je ſuis empêché, & qu'il revienne une autre fois.

BRIN-

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous demande pardon. Je reviens tout-à-l'heure.

---

## SCENE XIV.

*HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, LA MERLUCHE.*

LA MERLUCHE *courant & faiſant tomber Harpagon.*

MOnſieur...

HARPAGON.

Ah! Je ſuis mort.

CLEANTE.

Qu'eſt-ce mon pere? Vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traître, aſſûrément, a reçû de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALERE *à Harpagon.*

Cela ne ſera rien.

LA MERLUCHE *à Harpagon.*

Monſieur, je vous demande pardon, je croyois bien faire d'accourir vîte.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux ſont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les méne promptement chez le Maréchal.

CLEANTE.

En attendant qu'ils ſoient ferrés, je vais faire pour vous, mon pere, les honneurs de votre logis; & conduire Madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

---

## SCENE XV.

*HARPAGON, VALERE.*

HARPAGON.

VAlére, aye un peu l'œil à tout cela; & pren ſoin, je te prie, de m'en ſauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALERE.

C'eſt aſſez.

HARPAGON *ſeul.*

O fils impertinent! As-tu envie de me ruiner?

*Fin du troiſième Acte.*

# ACTE

# ACTE IV.

## SCENE I.

*CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.*

CLEANTE.

RENTRONS ici, nous ferons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous perſonne de ſuſpect, & nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oui, Madame, mon frere m'a fait confidence de la paſſion qu'il a pour vous. Je ſçais les chagrins & les déplaiſirs que ſont capables de cauſer de pareilles traverſes; & c'eſt, je vous aſſûre, avec une tendreſſe extrême que je m'intéreſſe à votre avanture.

MARIANE.

C'eſt une douce conſolation que de voir dans ſes intérêts une perſonne comme vous; & je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuſe amitié, ſi capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous étes, par ma foi, de malheureuſes gens l'un & l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurois, ſans doute, détourné de cette inquiétude; & n'aurois point amené les choſes où l'on voit qu'elles ſont.

CLEANTE.

Que veux-tu ? C'eſt ma mauvaiſe deſtinée, qui l'a voulu ainſi. Mais, belle Mariane, quelles réſolutions ſont les vôtres ?

MARIANE.

Hélas ! Suis-je en pouvoir de faire des réſolutions ; &, dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des ſouhaits ?

CLEANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de ſimples ſouhaits, point de pitié officieuſe, point de ſecourable bonté, point d'affection agiſſante ?

MARIANE.

Que ſçaurois-je vous dire ? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que je puis faire. Aviſez, ordonnez vous-même, je m'en remets à vous ; & je vous crois trop raiſonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur & la bienſéance.

CLEANTE.

Hélas ! Où me réduiſez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront permettre les fâcheux ſentimens d'un rigoureux honneur, & d'une ſcrupuleuſe bienſéance ?

MARIANE.

Mais, que voulez-vous que je faſſe ? Quand je pourrois paſſer ſur quantité d'égards où notre ſexe eſt obligé, j'ai de la conſidération pour ma mere. Elle m'a toujours élevée avec une tendreſſe extrême, & je ne ſçaurois me réſoudre à lui donner du déplaiſir. Faites, agiſſez auprès d'elle. Employez tous vos ſoins à gagner ſon eſprit ; vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence ; &, s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien conſentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je ſens pour vous.

CLEAN-

CLEANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous servir?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous sçavez que, de mon naturel, je suis assez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze; & je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

CLEANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumiéres.

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

[*à Mariane.*]

Ceci est assez difficile. Pour votre mere, elle n'est pas tout-à-fait déraisonnable, & peut-être pourroit-on la gagner, & la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au

[*à Cléante.*]

pere. Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre pere est votre pere.

CLEANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse; & qu'il ne sera point d'humeur, ensuite, à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même; & tâcher, par

quelque moyen, de le dégoûter de votre perſonne.

CLEANTE.

Tu as raiſon.

FROSINE.

Oui, j'ai raiſon, je le ſçais bien. C'eſt là ce qu'il faudroit; mais le diantre eſt d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez. Si nous avions quelque femme un peu ſur l'âge, qui fût de mon talent, & jouât aſſez bien pour contrefaire une Dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, & d'un bizarre nom de Marquiſe, ou de Vicomteſſe, que nous ſuppoſerions de la baſſe Bretagne, j'aurois aſſez d'adreſſe pour faire accroire à votre pere que ce ſeroit une perſonne riche, outre ſes maiſons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle ſeroit éperduement amoureuſe de lui, & ſouhaiteroit de ſe voir ſa femme, juſqu'à lui donner tout ſon bien par contrat de mariage; & je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la propoſition; car enfin, il vous aime fort, je le ſçais, mais il aime un peu plus l'argent; & quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois conſenti à ce qui vous touche, il importeroit peu enſuite qu'il ſe deſabuſât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre Marquiſe.

CLEANTE.

Tout cela eſt fort bien penſé.

FROSINE.

Laiſſez-moi faire. Je viens de me reſſouvenir d'une de mes amies, qui ſera notre fait.

CLEANTE.

Sois aſſûrée, Froſine, de ma reconnoiſſance, ſi tu viens à bout de la choſe. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mere; c'eſt toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je

je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous ſera poſſible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne, ſur elle, cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez, ſans réſerve, les graces éloquentes, les charmes tout puiſſans que le Ciel a placés dans vos yeux & dans votre bouche; & n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces priéres, & de ces careſſes touchantes à qui je ſuis perſuadé qu'on ne ſçauroit rien refuſer.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, & n'oublierai aucune choſe.

## SCENE II.

*HARPAGON, CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.*

HARPAGON *à part, ſans être apperçû.*

OUais? Mon fils baiſe la main de ſa prétenduë belle-mere, & ſa prétenduë belle-mere ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque myſtére là-deſſous?

ELISE.

Voilà mon pere.

HARPAGON.

Le caroſſe eſt tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLEANTE.

Puiſque vous n'y allez pas, mon pere, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non. Demeurez Elles iront toutes ſeules; & j'ai beſoin de vous.

## SCENE III.

*HARPAGON, CLEANTE.*

HARPAGON.

OR ça, intérêt de belle-mere à part, que te ſemble, à toi, de cette perſonne.

CLEANTE.

Ce qui m'en ſemble?

HARPAGON.

Oui; de ſon air, de ſa taille, de ſa beauté, de ſon eſprit?

CLEANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore?

CLEANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crûë. Son air eſt de franche coquette, ſa taille eſt aſſez gauche, ſa beauté très-médicore, & ſon eſprit des plus communs. Ne croyez pas que ce ſoit, mon pere, pour vous en dégoûter; car, belle-mere pour belle-mere, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui diſois tantôt pourtant....

CLEANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle?

CLEANTE.

Moi? Point du tout.

HARPAGON.

J'en ſuis fâché; car cela rompt une penſée qui m'étoit

m'étoit venuë dans l'eſprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion ſur mon âge; & j'ai ſongé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une jeune perſonne. Cette conſidération m'en faiſoit quitter le deſſein; &, comme je l'ai fait demander, & que je ſuis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, ſans l'averſion que tu témoignes.

CLEANTE.

A moi?

HARPAGON.

A toi.

CLEANTE.

En mariage?

HARPAGON.

En mariage.

CLEANTE.

Ecoutez. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas fort à mon goût; mais, pour vous faire plaiſir, mon pere, je me réſoudrai à l'épouſer, ſi vous voulez.

HARPAGON.

Moi? Je ſuis plus raiſonnable que tu ne penſes. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLEANTE.

Pardonnez-moi. Je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne ſçauroit être heureux, où l'inclination n'eſt pas.

CLEANTE.

C'eſt une choſe, mon pere, qui peut-être viendra enſuite; & l'on dit que l'amour eſt ſouvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du côté de l'homme on ne doit point riſquer l'affaire, & ce ſont des ſuites fâcheuſes, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois

ſenti

ſenti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouſer, au lieu de moi; mais, cela n'étant pas, je ſuivrai mon premier deſſein, & je l'épouſerai moi-même.

CLEANTE.

Hé bien, mon pere, puiſque les choſes ſont ainſi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre ſecret. La vérité eſt que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade, que mon deſſein étoit tantôt de vous la demander pour femme; & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos ſentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu viſite?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLEANTE.

Aſſez, pour le tems qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçû?

CLEANTE.

Fort bien, mais, ſans ſçavoir qui j'étois; & c'eſt ce qui a fait tantôt la ſurpriſe de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre paſſion, & le deſſein où vous étiez de l'épouſer?

CLEANTE.

Sans doute; & même j'en avois fait à ſa mere quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour ſa fille, votre propoſition?

CLEANTE.

Oui, fort civilement.

HAR-

HARPAGON.

Et la fille, correſpond-elle fort à votre amour?

CLEANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me perſuade, mon pere, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON.

Je ſuis bien aiſe d'avoir appris un tel ſecret; & voilà juſtement ce que je demandois. Or ſus, mon fils, ſçavez-vous ce qu'il y a? C'eſt qu'il faut ſonger, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à ceſſer toutes vos pourſuites auprès d'une perſonne que je prétends pour moi; & à vous marier, dans peu, avec celle qu'on vous deſtine.

CLEANTE.

Oui, mon pere, c'eſt ainſi que vous me jouez? Hé bien, puiſque les choſes en ſont venuës-là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la paſſion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous diſputer ſa conquête; & que, ſi vous avez pour vous le conſentement d'une mere, j'aurai d'autres ſecours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard, tu as l'audace d'aller ſur mes briſées?

CLEANTE.

C'eſt vous qui allez ſur les miennes, & je ſuis le premier en datte.

HARPAGON.

Ne ſuis-je pas ton pere, & ne me dois-tu pas reſpect?

CLEANTE.

Ce ne ſont point ici des choſes où les enfans ſoient

ſoient obligés de déférer aux peres, & l'amour ne connoît perſonne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLEANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout-à-l'heure.

---

## SCENE IV.

*HARPAGON, CLEANTE, MAITRE JACQUES.*

M. JACQUES.

HE, hé, hé! Meſſieurs, qu'eſt ceci? A quoi ſongez-vous?

CLEANTE.

Je me moque de cela.

M. JACQUES *à Cléante.*

Ah! Monſieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

M. JACQUES *à Harpagon.*

Ah! Monſieur, de grace.

CLEANTE.

Je n'en démordrai point.

M. JACQUES *à Cléante.*

Hé quoi, à votre pere?

HAR-

HARPAGON.

Laiſſe-moi faire.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Hé quoi, à votre fils? Encore paſſe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, Maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raiſon.

M. JACQUES.

[ *à Cléante.* ]

J'y conſens. Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouſer, & le pendard a l'inſolence de l'aimer avec moi; & d'y prétendre, malgré mes ordres.

M. JACQUES.

Ah! Il a tort.

HARPAGON.

N'eſt-ce pas une choſe épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec ſon pere, & ne doit-il pas, par reſpect, s'abſtenir de toucher à mes inclinations?

M. JACQUES.

Vous avez raiſon. Laiſſez-moi lui parler, & demeurez là.

CLEANTE *à Maître Jacques qui s'approche de lui.*

Hé bien, oui, puiſqu'il veut te choiſir pour juge, je n'y recule point, il ne m'importe qui que ce ſoit; & je veux bien auſſi me rapporter à toi, Maître Jacques, de notre différend.

M. JACQUES.

C'eſt beauooup d'honneur que vous me faites.

CLEANTE.

Je ſuis épris d'une jeune perſonne, qui répond à mes vœux, & reçoit tendrement les offres de ma foi;

foi ; & mon pere s'aviſe de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

M. JACQUES.

Il a tort, aſſûrément.

CLEANTE.

N'a-t-il point de honte, à ſon âge, de ſonger à ſe marier ? Lui ſiéd-il bien d'être amoureux ; & ne devroit-il pas laiſſer cette occupation aux jeunes gens ?

M. JACQUES.

Vous avez raiſon, il ſe moque. Laiſſez-moi lui

[*à Harpagon.*]

dire deux mots. Hé bien, votre fils n'eſt pas ſi étrange que vous le dites, & il ſe met à la raiſon. Il dit qu'il ſçait le reſpect qu'il vous doit, qu'il ne s'eſt emporté que dans la premiére chaleur ; & qu'il ne fera point de refus de ſe ſoumettre à ce qu'il vous plaira, pourvû que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites ; & lui donner quelque perſonne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah ! Dis-lui, Maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra eſpérer toutes choſes de moi ; & que, hors Mariane, je lui laiſſe la liberté de choiſir celle qu'il voudra.

M. JACQUES.

[*à Cléante.*]

Laiſſez-moi faire. Hé bien, votre pere n'eſt pas ſi déraiſonnable que vous le faites ; & il m'a témoigné que ce ſont vos emportemens qui l'ont mis en colere, qu'il n'en veut ſeulement qu'à votre maniére d'agir ; & qu'il ſera fort diſpoſé à vous accorder ce que vous ſouhaitez, pourvû que vous vouliez vous y prendre par la douceur ; & lui rendre les déférences, les reſpects & les ſoumiſſions qu'un fils doit à ſon pere.

CLEAN-

CLEANTE.

Ah! Maître Jacques, tu lui peux aſſûrer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus ſoumis de tous les hommes; & que jamais je ne ferai aucune choſe que par ſes volontés.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Cela eſt fait; il conſent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

M. JACQUES *à Cléante.*

Tout eſt conclu; il eſt content de vos promeſſes.

CLEANTE.

Le Ciel en ſoit loué.

M. JACQUES.

Meſſieurs, vous n'avez qu'à parler enſemble, vous voilà d'accord maintenant; & vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLEANTE.

Mon pauvre Maître Jacques, je te ferai obligé toute ma vie.

M. JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, Monſieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaiſir, Maître Jacques; & cela mérite une récompenſe.

[ *Harpagon fouille dans ſa poche, Maître Jacques tend la main; mais Harpagon ne tire que ſon mouchoir, en diſant* ]

Va, je m'en ſouviendrai, je t'aſſûre.

M. JACQUES.

Je vous baiſe les mains.

SCE-

## SCENE V.

*HARPAGON, CLEANTE.*

CLEANTE.

JE vous demande pardon, mon pere, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON.

Cela n'eſt rien.

CLEANTE.

Je vous aſſûre que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joyes du monde de te voir raiſonnable.

CLEANTE.

Quelle bonté à vous d'oublier ſi vîte ma faute!

HARPAGON.

On oublie aiſément les fautes des enfans, lorſqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLEANTE.

Quoi? Ne garder aucun reſſentiment de toutes mes extravagances?

HARPAGON.

C'eſt une choſe où tu m'obliges par la ſoumiſſion & le reſpect où tu te ranges.

CLEANTE.

Je vous promets, mon pere, que, juſques au tombeau, je conſerverai, dans mon cœur, le ſouvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et, moi, je te promets qu'il n'y aura aucune choſe que tu n'obtiennes de moi.

CLEANTE.

Ah! Mon pere, je ne vous demande plus rien; & c'eſt

& c'eſt m'avoir aſſez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment?

CLEANTE.

Je dis, mon pere, que je ſuis trop content de vous; & que je trouve toutes choſes dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui eſt-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLEANTE.

Vous, mon pere.

HARPAGON.

Moi?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment? C'eſt toi qui as promis d'y renoncer.

CLEANTE.

Moi, y renoncer?

HARPAGON.

Oui.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre?

CLEANTE.

Au contraire, j'y ſuis plus porté que jamais.

HARPAGON.

Qui, pendard, derechef?

CLEANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laiſſe-moi faire, traître!

CLEANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HAR-

HARPAGON.

Je te défends de me jamais voir.

CLEANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLEANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLEANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te deshérite.

CLEANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malédiction.

CLEANTE.

Je n'ai que faire de vos dons.

---

## SCENE VI.

*CLEANTE, LA FLECHE.*

LA FLECHE *ſortant du jardin avec une caſſette.*

AH! Monſieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi, vîte.

CLEANTE.

Qu'y a-t-il?

LA FLECHE.

Suivez-moi, vous dis-je, nous ſommes bien.

CLEANTE.

Comment?

LA FLECHE.

Voici votre affaire.

CLEAN-

CLEANTE.

Quoi ?

LA FLECHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLEANTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LA FLECHE.

Le tréſor de votre pere, que j'ai attrapé.

CLEANTE.

Comment as-tu fait ?

LA FLECHE.

Vous ſçaurez tout. Sauvons-nous ; je l'entends crier.

---

## SCENE VII.

HARPAGON, *criant au voleur dès le jardin.*

AU voleur, au voleur, à l'aſſaſſin, au meurtrier. Juſtice, juſte Ciel ! Je ſuis perdu, je ſuis aſſaſſiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'eſt-il devenu ? Où eſt-il ? Où ſe cache t-il ? Que ferai je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'eſt-il point là ? N'eſt-il point ici ? Qui eſt-ce ? Arrête [*à lui-même, ſe prenant par le bras.*] Ren-moi mon argent, coquin.... Ah ! C'eſt moi. Mon eſprit eſt troublé, & j'ignore où je ſuis, qui je ſuis ; & ce que je fais. Hélas ! Mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ; &, puiſque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon ſupport, ma conſolation, ma joye, tout eſt fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'eſt impoſſible de vivre. C'en eſt fait, je n'en puis plus, je me meurs, je ſuis mort, je ſuis enterré. N'y a-t-il perſonne qui veuille me reſſuſciter, en me rendant mon cher argent, ou

en m'apprenant qui l'a pris ? Hé ? Que dites-vous ? Ce n'eſt perſonne. Il faut, qui que ce ſoit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de ſoin on ait épié l'heure ; l'on a choiſi juſtement le tems que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la Juſtice, & faire donner la queſtion à toute ma maiſon, à ſervantes, à valets, à fils, à fille, & à moi auſſi. Que de gens aſſemblés ! Je ne jette mes regards ſur perſonne qui ne me donne des ſoupçons, & tout me ſemble mon voleur. Hé ? De quoi eſt-ce qu'on parle là ? De celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Eſt-ce mon voleur qui y eſt ? De grace, ſi l'on ſçait des nouvelles de mon voleur, je ſupplie que l'on m'en diſe. N'eſt-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, & ſe mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part ſans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vîte, des commiſſaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, & des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; &, ſi je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

*Fin du quatriéme Acte.*

# ACTE

# ACTE V.

## SCENE I.

*HARPAGON, UN COMMISSAIRE.*

LE COMMISSAIRE.

LAISSEZ-moi faire. Je ſçais mon métier, Dieu merci. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; & je voudrois avoir autant de ſacs de mille francs, que j'ai fait pendre de perſonnes.

HARPAGON.

Tous les Magiſtrats ſont intéreſſés à prendre cette affaire en main; &, ſi l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai juſtice de la Juſtice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les pourſuites requiſes. Vous dites qu'il y avoit dans cette caſſette?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus!

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol eſt conſidérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de ſupplice aſſez grand pour l'énormité de ce crime; &, s'il demeure impuni, les choſes les plus ſacrées ne ſont plus en ſûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles eſpeces étoit cette ſomme ?

HARPAGON.

En bons louis d'or, & piſtoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui ſoupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON.

Tout le monde; & je veux que vous arrêtiez priſonniers la ville & les fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, ſi vous m'en croyez, n'effaroucher perſonne, & tâcher doucement d'attrapper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

---

## SCENE II.

*HARPAGON, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES.*

M. JACQUES, *dans le fond du theâtre, en ſe retournant du côté par lequel il eſt entré.*

JE m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure, qu'on me lui faſſe griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON *à Maître Jacques.*

Qui ? Celui qui m'a dérobé ?

M. JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaiſie.

HAR-

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion de cela ; &, voilà Monſieur à qui il faut parler d'autre choſe.

LE COMMISSAIRE *à M. Jacques.*

Ne vous épouvantez point. Je ſuis homme à ne vous point ſcandaliſer ; & les choſes iront dans la douceur.

M. JACQUES.

Monſieur eſt de votre ſoupé ?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M. JACQUES.

Ma foi, Monſieur, je montrerai tout ce que je ſçais faire ; & je vous traiterai du mieux qu'il me ſera poſſible.

HARPAGON.

Ce n'eſt pas là l'affaire.

M. JACQUES.

Si je ne vous fais pas auſſi bonne chére que je voudrois, c'eſt la faute de Monſieur votre intendant, qui m'a rogné les aîles avec les ciſeaux de ſon œconomie.

HARPAGON.

Traître ! il s'agit d'autre choſe que de ſouper ; & je veux que tu me diſes des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

M. JACQUES.

On vous a pris de l'argent ?

HARPAGON.

Oui, coquin ! & je m'en vais te faire pendre, ſi tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Mon Dieu ! Ne le maltraitez point. Je vois à ſa mine qu'il eſt honnête homme ; & que, ſans ſe faire mettre en priſon, il vous découvrira ce que

vous voulez ſçavoir. Oui, mon ami, ſi vous nous confeſſez la choſe, il ne vous ſera fait aucun mal, & vous ſerez récompenſé, comme il faut, par votre maître. On lui a pris aujourd'hui ſon argent, & il n'eſt pas que vous ne ſçachiez quelques nouvelles de cette affaire.

M. JACQUES *bas à part.*

Voici juſtement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il eſt entré céans, il eſt le favori, on n'écoute que ſes conſeils; & j'ai auſſi ſur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Laiſſez-le faire. Il ſe prépare à vous contenter; & je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

M. JACQUES.

Monſieur, ſi vous voulez que je vous diſe les choſes, je crois que c'eſt monſieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valére!

M. JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui, qui me paroît ſi fidéle?

M. JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'eſt lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et ſur quoi le crois-tu?

M. JACQUES.

Sur quoi?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Je le crois... ſur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il eſt néceſſaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vû roder autour du lieu où j'avois mis mon argent?

M. JACQUES.

Oui, vraiment. Où étoit-il votre argent?

HARPAGON.

Dans le jardin.

M. JACQUES.

Juſtement. Je l'ai vû roder dans le jardin. Et dans quoi eſt-ce que cet argent étoit?

HARPAGON.

Dans une caſſette.

M. JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vû une caſſette.

HARPAGON.

Et cette caſſette comment eſt-elle faite? Je verrai bien ſi c'eſt la mienne.

M. JACQUES.

Comment elle eſt faite?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Elle eſt faite... Elle eſt faite comme une caſſette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu pour voir.

M. JACQUES.

C'eſt une grande caſſette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée eſt petite.

M. JACQUES.

Hé, oui, elle eſt petite, ſi on le veut prendre par

par là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur eſt-elle ?

M. JACQUES.

De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

M. JACQUES.

Elle eſt de couleur.... Là, d'une certaine couleur... Ne ſçauriez-vous m'aider à dire ?

HARPAGON.

Hé ?

M. JACQUES.

N'eſt-elle pas rouge ?

HARPAGON.

Non, griſe.

M. JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge ; c'eſt ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'eſt elle aſſûrément. Ecrivez, Monſieur, écrivez ſa dépoſition. Ciel ! A qui déſormais ſe fier ? Il ne faut plus jurer de rien ; & je crois, après cela, que je ſuis homme à me voler moi-même.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Monſieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins, que c'eſt moi qui vous ai découvert cela.

SCE-

## SCENE III.

*HARPAGON, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES.*

HARPAGON.

APproche, vien confeſſer l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monſieur?

HARPAGON.

Comment, traître! tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infame, comme ſi tu ne ſçavois pas ce que je veux dire? C'eſt en vain que tu prétendrois de le déguiſer. L'affaire eſt découverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment? Abuſer ainſi de ma bonté, & s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature!

VALERE.

Monſieur, puiſqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, & vous nier la choſe.

M. JACQUES *à part.*

Oh, oh! Aurois-je deviné ſans y penſer?

VALERE.

C'étoit mon deſſein de vous en parler, & je voulois attendre, pour cela, des conjonctures favorables; mais puiſqu'il eſt ainſi, je vous conjure de ne vous point fâcher, & de vouloir entendre mes raiſons.

HARPAGON.

Et quelles belles raiſons peux-tu me donner, voleur infame?

VALERE.

Ah! Monſieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il eſt vrai que j'ai commis une offenſe envers vous; mais, après tout, ma faute eſt pardonnable.

HARPAGON.

Comment pardonnable? Un guet-appens, un aſſaſſinat de la ſorte!

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colére. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'eſt pas ſi grand que je le fais? Quoi, mon ſang, mes entrailles, pendard?

VALERE.

Votre ſang, Monſieur, n'eſt pas tombé dans de mauvaiſes mains. Je ſuis d'une condition à ne lui point faire de tort; & il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puiſſe bien réparer.

HARPAGON.

C'eſt bien mon intention, & que tu me reſtituës ce que tu m'as ravi.

VALERE.

Votre honneur, Monſieur, ſera pleinement ſatisfait.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

VALERE.

Hélas! Me le demandez-vous?

HARPAGON.

Oui, vraiment, je te le demande.

VALERE.

Un Dieu qui porte les excuſes de tout ce qu'il fait faire ; l'Amour.

HARPAGON.

L'amour !

VALERE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi ! L'amour de mes louis d'or.

VALERE.

Non, Monſieur, ce ne ſont point vos richeſſes qui m'ont tenté, ce n'eſt pas cela qui m'a ébloui ; & je proteſte de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvû que vous me laiſſiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables ! je ne te le laiſſerai pas. Mais voyez quelle inſolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait.

VALERE.

Appellez-vous cela un vol ?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol ? Un tréſor comme celui-là ?

VALERE.

C'eſt un tréſor, il eſt vrai, & le plus précieux que vous ayez ſans doute ; mais ce ne ſera pas le perdre que de me le laiſſer. Je vous le demande, à genoux, ce tréſor plein de charmes ; &, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'eſt ce à dire cela ?

VALERE.

Nous nous ſommes promis une foi mutuelle, & avons fait ſerment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le ferment eſt admirable, & la promeſſe plaiſante !

VALERE.

Oui, nous nous ſommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous aſſûre.

VALERE.

Rien que la mort ne nous peut ſéparer.

HARPAGON.

C'eſt être bien endiablé après mon argent.

VALERE.

Je vous ai déjà dit, Monſieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit pouſſé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les reſſorts que vous penſez; & un motif plus noble m'a inſpiré cette réſolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'eſt par charité chrétienne qu'il veut avoir moin bien; mais j'y donnerai bon ordre, & la juſtice, pendard effronté, me va faire raiſon de tout.

VALERE.

Vous en uſerez comme vous voudrez, & me voilà prêt à ſouffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'eſt que moi qu'il en faut accuſer, & que votre fille, en tout ceci, n'eſt aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien, vraiment; il ſeroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais, je veux ravoir mon affaire, & que tu me confeſſes en quel endroit tu me l'as enlevée.

VA-

VALERE.

Moi? Je ne l'ai point enlevée, & elle eſt encore chez vous.

HARPAGON.

[*bas à part.*] [*haut.*]

O ma chére caſſette! Elle n'eſt point ſortie de ma maiſon?

VALERE.

Non, Monſieur.

HARPAGON.

Hé, dis-moi un peu; tu n'y as point touché?

VALERE.

Moi, y toucher? Ah! Vous lui faites tort auſſi-bien qu'à moi; & c'eſt d'une ardeur toute pure & reſpectueuſe, que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON *à part.*

Brûlé pour ma caſſette!

VALERE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune penſée offenſante; elle eſt trop ſage & trop honnête pour cela.

HARPAGON *à part.*

Ma caſſette trop honnête!

VALERE.

Tous mes déſirs ſe ſont bornés à jouir de ſa vûë; & rien de criminel n'a profané la paſſion que ſes beaux yeux m'ont inſpirée.

HARPAGON *à part.*

Les beaux yeux de ma caſſette! Il parle d'elle, comme un amant d'une maîtreſſe.

VALERE.

Dame Claude, Monſieur, ſçait la vérité de cette avanture; & elle vous peut rendre témoignage....

HARPAGON.

Quoi! Ma ſervante eſt complice de l'affaire?

VALERE.

Oui, Monſieur, elle a été témoin de notre engagement; & c'eſt après avoir connu l'honnêteté de ma flâme, qu'elle m'a aidé à perſuader votre fille de me donner ſa foi, & de recevoir la mienne.

[*à part.*] HARPAGON.

Hé? Eſt-ce que la peur de la Juſtice le fait ex-

[*à Valére.*]

travaguer? Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

VALERE.

Je dis, Monſieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire conſentir ſa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui?

VALERE.

De votre fille; & c'eſt ſeulement depuis hier qu'elle a pû ſe réſoudre à nous ſigner mutuellement une promeſſe de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a ſigné une promeſſe de mariage?

VALERE.

Oui, Monſieur; comme, de ma part, je lui en ai ſigné une.

HARPAGON.

O Ciel! Autre diſgrace!

M. JACQUES *au Commiſſaire.*

Ecrivez, Monſieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengrégement de mal! Surcroît de déſeſpoir!

[*au Commiſſaire.*]

Allons, Monſieur, faites le dû de votre charge, & dreſſez-lui-moi ſon procès comme larron, & comme ſuborneur.

M. JAC-

M. JACQUES.

Comme larron, & comme ſuborneur.

VALERE.

Ce ſont des noms qui ne me ſont point dûs ; & quand on ſçaura qui je ſuis.....

## SCENE IV.

*HARPAGON, ELISE, MARIANE, VALERE, FROSINE, MAITRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.*

HARPAGON.

AH! Fille ſcélérate, fille indigne d'un pere comme moi, c'eſt ainſi que tu pratiques les leçons que je t'ai données? Tu te laiſſes prendre d'amour pour un voleur infame, & tu lui engages ta foi ſans mon conſentement? Mais vous ſerez trompés l'un & l'autre.

[*à Eliſe.*]

Quatre bonnes murailles me répondront de ta

[*à Valére.*]

conduite : & une bonne potence me fera raiſon de ton audace.

VALERE.

Ce ne ſera point votre paſſion qui jugera l'affaire ; & l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me ſuis abuſé de dire une potence ; & tu ſeras roué tout vif.

ELISE *aux genoux d'Harpagon.*

Ah! Mon pere, prenez des ſentimens un peu plus humains, je vous prie ; & n'allez point pouſſer les choſes dans les derniéres violences du pouvoir paternel. Ne vous laiſſez point entraîner aux premiers mouvemens de votre paſſion ; & donnez-vous le tems de conſidérer ce que

vous

vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offenſez, il eſt tout autre que vos yeux ne le jugent; & vous trouverez moins étrange que je me ſois donnée à lui, lorsque vous ſçaurez que, ſans lui, vous ne m'auriez plus il y a long-tems. Oui, mon pere, c'eſt celui qui me ſauva de ce grand péril que vous ſçavez que je courus dans l'eau; & à qui vous devez la vie de cette même fille, dont.....

HARPAGON.

Tout cela n'eſt rien; & il valoit bien mieux, pour moi, qu'il te laiſſât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon pere, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non, je ne veux rien entendre; & il faut que la Juſtice faſſe ſon devoir.

M. JACQUES *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE *à part.*

Voici un étrange embarras.

---

## SCENE V.

*ANSELME, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES.*

ANSELME.

QU'eſt-ce, Seigneur Harpagon? Je vous vois tout émû.

HARPAGON.

Ah! Seigneur Anſelme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, & voici bien du trouble & du déſordre au contrat que vous venez faire.

faire. On m'aſſaſſine dans le bien, on m'aſſaſſine dans l'honneur ; & voilà un traître, un ſcélérat, qui a violé tous les droits les plus ſaints, qui s'eſt coulé chez moi ſous le tître de domeſtique, pour me dérober mon argent ; & pour me ſuborner ma fille.

VALERE.

Qui ſonge à votre argent, dont vous me faites un galimathias ?

HARPAGON.

Oui, ils ſe ſont donnés l'un à l'autre une promeſſe de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anſelme ; & c'eſt vous qui devez vous rendre partie contre lui, & faire, à vos dépens, toutes les pourſuites de la Juſtice, pour vous venger de ſon inſolence.

ANSELME.

Ce n'eſt pas mon deſſein de me faire épouſer par force, & de rien prétendre à un cœur qui ſe ſeroit donné ; mais, pour vos intérêts, je ſuis prêt à les embraſſer ainſi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà Monſieur, qui eſt un honnête Commiſſaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit de la fonc-

[*au Commiſſaire, montrant Valére.*]

tion de ſon office. Chargez-le, comme il faut, Monſieur, & rendez les choſes bien criminelles.

VALERE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la paſſion que j'ai pour votre fille, & le ſupplice où vous croyez que je puiſſe être condamné pour notre engagement, lorſqu'on ſçaura ce que je ſuis.

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes ; & le monde aujourd'hui n'eſt plein que de ces larrons de nobleſſe, que de ces impoſteurs, qui tirent avan-

tage

tage de leur obſcurité, & s'habillent infolemment du premier nom illuſtre qu'ils s'aviſent de prendre.

VALERE.

Sçachez que j'ai le cœur trop bon, pour me parer de quelque choſe qui ne ſoit point à moi; & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naiſſance.

ANSELME.

Tout beau; prenez garde à ce que vous allez dire. Vous riſquez ici plus que vous ne penſez; & vous parlez devant un homme à qui tout Naples eſt connu, & qui peut aiſément voir clair dans l'hiſtoire que vous ferez.

VALERE.

Je ne ſuis point homme à rien craïndre; & ſi Naples vous eſt connu, vous ſçavez qui étoit Dom Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le ſçais; & peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me ſoucie ni de Dom Thomas, ni de

[ *Harpagon voyant deux chandelles allumées, en ſouffle une.* ]

Dom Martin.

ANSELME.

De grace, laiſſez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux dire, que c'eſt lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui?

VALERE.

Oui.

ANSELME.

Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelqu'autre

tre hiſtoire qui vous puiſſe mieux réuſſir ; & ne prétendez pas vous ſauver ſous cette impoſture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'eſt point une impoſture ; & je n'avance rien, qu'il ne me ſoit aiſé de juſtifier.

ANSELME.

Quoi ? Vous oſez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburci ?

VALERE.

Oui, je l'oſe ; & ſuis prêt de ſoutenir cette vérité contre qui que ce ſoit.

ANSELME.

L'audace eſt merveilleuſe ! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a ſeize ans, pour le moins, que l'homme, dont vous nous parlez, périt ſur mer avec ſes enfans & ſa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles perſécutions qui ont accompagné les déſordres de Naples, & qui en firent exiler pluſieurs nobles familles.

VALERE.

Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que ſon fils âgé de ſept ans, avec un domeſtique, fut ſauvé de ce naufrage par un vaiſſeau Eſpagnol, & que ce fils ſauvé eſt celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaiſſeau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme ſon propre fils ; & que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai ſçû depuis peu que mon pere n'étoit point mort, comme je l'avois toujours crû ; que, paſſant ici pour l'aller chercher, une avanture par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Eliſe, que cette vûe me rendit eſclave de ſes beautés, & que la violence de mon amour, & les ſévérités de ſon pere me firent prendre la réſolution de m'introduire

dans

dans ſon logis, & d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent aſſûrer que ce ne ſoit point une fable que vous ayez bâtie ſur une vérité ?

VALERE.

Le capitaine Eſpagnol. un cachet de rubis qui étoit à mon pere, un braſſelet d'agathe que ma mere m'avoit mis au bras, le vieux Pédro, ce domeſtique qui ſe ſauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas ! A vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'impoſez point; & tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous étes mon frere.

VALERE.

Vous, ma ſœur!

MARIANE.

Oui, mon cœur s'eſt émû dès le moment que vous avez ouvert la bouche; & notre mere que vous allez ravir, m'a mille fois entretenuë des diſgraces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point auſſi périr dans ce triſte naufrage; mais il ne nous ſauva la vie que par la perte de notre liberté; & ce furent des corſaires qui nous recueillirent ma mere & moi ſur un débris de notre vaiſſeau. Après dix ans d'eſclavage, une heureuſe fortune nous rendit notre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, ſans y pouvoir trouver des nouvelles de notre pere. Nous paſſâmes à Génes, où ma mere alla ramaſſer quelques malheureux reſtes d'une ſucceſſion qu'on avoit déchirée; & de là, fuyant la barbare injuſtice de ſes parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a preſque vécu que d'une vie languiſſante.

ANSELME.

O Ciel ! Quels ſont les traits de ta puiſſance, & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles ! Embraſſez-moi, mes enfans, & mêlez tous deux vos tranſports à ceux de votre pere.

VALERE.

Vous étes notre pere ?

MARIANE.

C'eſt vous que ma mere a tant pleuré ?

ANSELME.

Oui, ma fille, oui, mon fils, je ſuis Dom Thomas d'Alburci, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit ; & qui, vous ayant tous crû morts durant plus de ſeize ans, ſe préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce & ſage perſonne, la conſolation de quelque nouvelle famille. Le peu de ſûreté que j'ai vû pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours ; &, ayant ſçû trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me ſuis habitué ici, où, ſous le nom d'Anſelme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom, qui m'a cauſé tant de traverſes.

HARPAGON *à Anſelme.*

C'eſt-là votre fils ?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé ?

HARPAGON.

Lui-même.

VALERE.

Qui vous dit cela ?

HAR-

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALERE *à Maître Jacques.*

C'eſt toi qui le dis?

M. JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà Monſieur le Commiſſaire qui a reçû ſa dépoſition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action ſi lâche?

HARPAGON.

Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

---

## SCENE DERNIERE.

*HARPAGON, ANSELME, ELISE, MARIANE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES, LA FLECHE.*

CLEANTE.

NE vous tourmentez point, mon pere, & n'accuſez perſonne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire; & je viens ici pour vous dire que, ſi vous voulez vous réſoudre à me laiſſer épouſer Mariane, votre argent vous ſera rendu.

HARPAGON.

Où eſt-il?

CLEANTE.

Ne vous mettez point en peine. Il eſt en lieu dont je réponds; & tout ne dépend que de moi. C'eſt à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; & vous pouvez choiſir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre caſſette.

HAR-

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté ?

CLEANTE.

Rien du tout. Voyez ſi c'eſt votre deſſein de ſouſcrire à ce mariage, & de joindre votre conſentement à celui de ſa mere, qui lui laiſſe la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE *à Cléante.*

Mais vous ne ſçavez pas que ce n'eſt pas aſſez

[ *montrant Valére.* ]

que ce conſentement; & que le Ciel, avec un

[ *montrant Anſelme.* ]

frere que vous voyez, vient de me rendre un pere, dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le Ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune perſonne tombera ſur le fils, plûtôt que ſur le pere. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'eſt point néceſſaire d'entendre, & conſentez, ainſi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conſeil, que je voye ma caſſette.

CLEANTE.

Vous la verrez ſaine & entiére.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

ANSELME.

Hé bien, j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiéte point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

AN-

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait?

HARPAGON.

Oui, pourvû que, pour les nôces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allegresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà, Messieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui; mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON *montrant Maître Jacques.*

Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

M. JACQUES.

Hélas! Comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai; & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le Commissaire?

ANSELME.

Soit. Allons vîte faire part de notre joye à votre mere.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chére cassette.

*FIN.*

10780509

# GEORGE DANDIN,

## OU

## LE MARI CONFONDU,

## *COMEDIE.*

* * *

## *ACTEURS.*

**GEORGE DANDIN**, riche payſan, mari d'Angélique.

**ANGELIQUE**, femme de George Dandin, & fille de Monſieur de Sotenville.

**MONSIEUR DE SOTENVILLE**, gentilhomme campagnard, pere d'Angélique.

**MADAME DE SOTENVILLE.**

**CLITANDRE**, amant d'Angélique.

**CLAUDINE**, ſuivante d'Angélique.

**LUBIN**, payſan, ſervant Clitandre.

**COLIN**, valet de George Dandin.

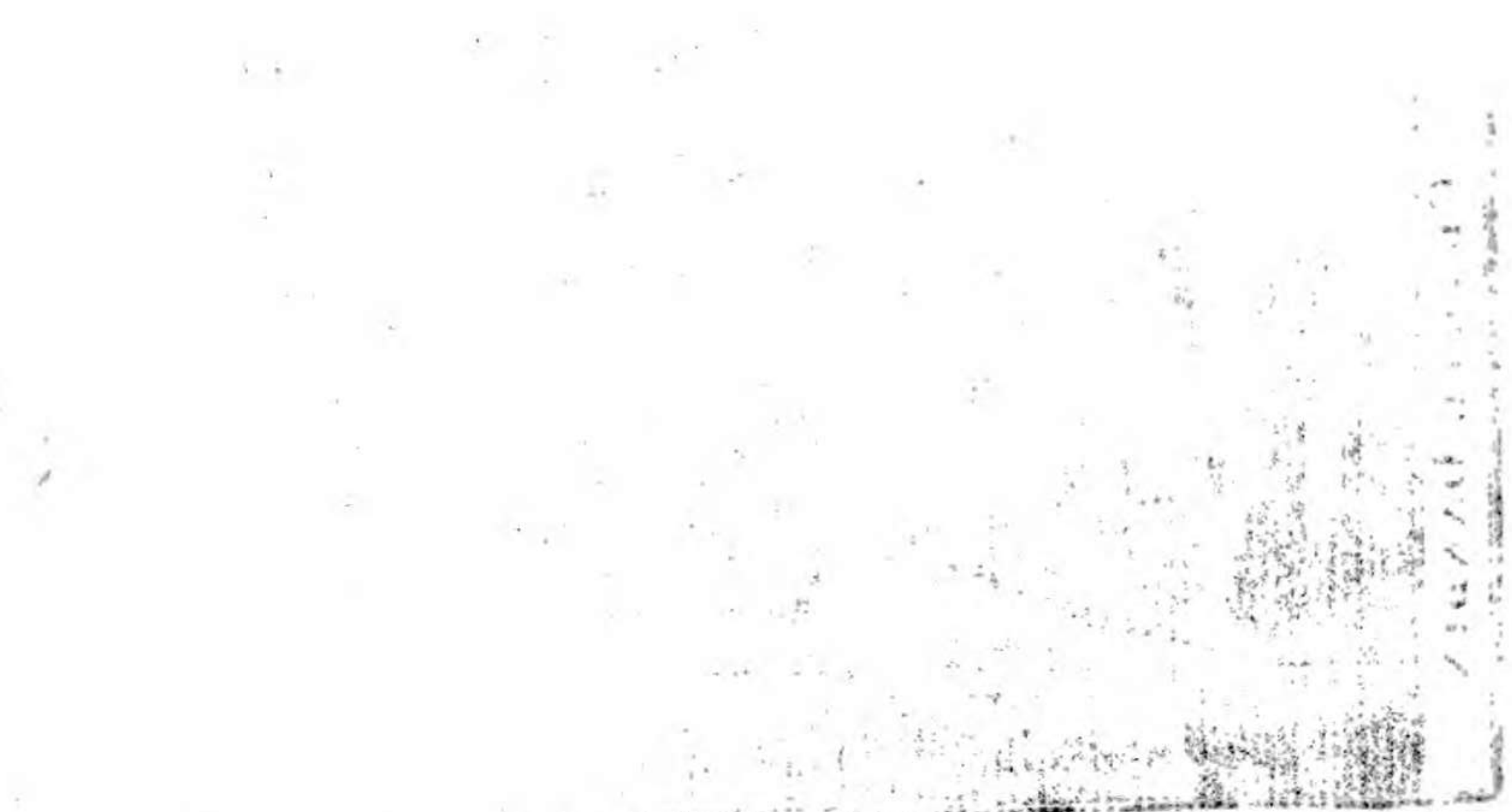
*La ſcéne eſt devant la maiſon de George Dandin, à la campagne.*

GEOR-

10780509



GEORGE DANDIN.



10780509

# GEORGE DANDIN,

*OU*

# LE MARI CONFONDU,

*COMEDIE.*

---

## ACTE I.

### SCENE I.

GEORGE DANDIN.

AH! Qu'une femme demoiſelle eſt une étrauge affaire, & que mon mariage eſt une leçon bien parlante à tous les payſans qui veulent s'élever au-deſſus de leur condition; & s'allier, comme j'ai fait, à la maiſon d'un gentilhomme! La nobleſſe de ſoi eſt bonne, c'eſt une choſe conſidérable, aſſûrément; mais elle eſt accompagnée de tant de mauvaiſes circonſtances, qu'il eſt très-bon de ne s'y point frotter. Je ſuis devenu là-deſſus ſçavant à mes dépens, & connois le ſtile des nobles, lorſqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font eſt petite avec nos perſonnes, c'eſt

notre bien ſeul qu'ils épouſent ; & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je ſuis, de m'allier en bonne & franche payſannerie, que de prendre une femme qui ſe tient au-deſſus de moi, s'offenſe de porter mon nom ; & penſe qu'avec tout mon bien, je n'ai pas aſſez acheté la qualité de ſon mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une ſottiſe la plus grande du monde. Ma maiſon m'eſt effroyable maintenant, & je n'y rentre point ſans y trouver quelque chagrin.

## SCENE II.

*GEORGE DANDIN, LUBIN.*

GEORGE DANDIN *à part, voyant ſortir Lubin de chez lui.*

QUe diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

LUBIN *à part, appercevant George Dandin.*

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il ne me connoît pas.

LUBIN *à part.*

Il ſe doute de quelque choſe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ouais ! Il a grand' peine à ſaluer.

LUBIN *à part.*

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vû ſortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN.

Bon jour.

LUBIN.

Serviteur.

GEOR-

GEORGE DANDIN.

Vous n'étes pas d'ici, que je crois.

LUBIN.

Non, je n'y ſuis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN.

Hé! Dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans?

LUBIN.

Chut.

GEORGE DANDIN.

Comment?

LUBIN.

Paix.

GEORGE DANDIN.

Quoi donc?

LUBIN.

Motus, il ne faut pas dire que vous m'ayez vû ſortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi?

LUBIN.

Mon Dieu! Parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'eſt que je viens de parler à la maîtreſſe du logis, de la part d'un certain Monſieur qui lui fait les doux yeux; & il ne faut pas qu'on ſçache cela. Entendez-vous?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raiſon. On m'a enchargé de prendre garde que perſonne ne me vît, & je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayiez vû.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je ſuis bien aiſe de faire les choſes ſecrétement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'eſt bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils diſent, eſt un jaloux qui ne veut pas qu'on faſſe l'amour à ſa femme; & il feroit le diable à quatre, ſi cela venoit à ſes oreilles. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il ſçache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vû ſortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Aſſûrément. Hé, comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là dedans?

LUBIN.

C'eſt le Seigneur de notre pays, Monſieur le Vicomte

comte de choſe.... Foin, je ne me ſouviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là, Monſieur Cli.... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Eſt-ce ce jeune courtiſan, qui demeure....

LUBIN.

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN *à part.*

C'eſt pour cela que depuis peu ce damoiſeau poli s'eſt venu loger contre moi; j'avois bon nez ſans doute, & ſon voiſinage déjà m'avoit donné quelque ſoupçon.

LUBIN.

Teſtigué, c'eſt le plus honnête homme que vous ayez jamais vû. Il m'a donné trois piéces d'or pour aller dire ſeulement à la femme qu'il eſt amoureux d'elle, & qu'il ſouhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer ſi bien; & ce qu'eſt, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix ſols.

GEORGE DANDIN.

Hé bien? Avez-vous fait votre meſſage?

LUBIN.

Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à ſa maîtreſſe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, coquine de ſervante?

LUBIN.

Morguienne, cette Claudine-là eſt tout-à-fait jolie, elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne ſoyions mariés enſemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponſe a fait la maîtreſſe à ce Monſieur le courtiſan?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire.... Attendez, je ne ſçais ſi je me ſouviendrai bien de tout cela, qu'elle lui eſt tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cauſe de ſon mari qui eſt fantaſque, il garde d'en rien faire paroître; & qu'il faudra ſonger à chercher quelque invention pour ſe pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah! pendarde de femme!

LUBIN.

Teſtiguienne, cela ſera drôle; car le mari ne ſe doutera point de la manigance, voilà ce qui eſt de bon; & il aura un pied de nez avec ſa jalouſie. Eſt-ce pas?

GEORGE DANDIN.

Cela eſt vrai.

LUBIN.

Adieu. Bonche couſuë au moins. Gardez bien le ſecret, afin que le mari ne le ſçache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi, je vais faire ſemblant de rien. Je ſuis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

---

## SCENE III.

GEORGE DANDIN.

HE bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'eſt d'avoir voulu épouſer une demoiſelle. L'on vous accommode de toutes piéces, ſans que vous puiſſiez vous venger, & la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laiſſe du moins à l'honneur d'un mari liberté de reſſen-

ſentiment ; &, ſi c'étoit une payſanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la juſtice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la nobleſſe, & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah ! J'enrage de tout mon cœur, & je me donnerois volontiers des ſoufflets. Quoi ! Ecouter impudemment l'amour d'un damoiſeau, & y promettre en même tems de la correſpondance ! Morbleu ! je ne veux point laiſſer paſſer une occaſion de la ſorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au pere & à la mere ; & les rendre témoins, à telle fin que de raiſon, des ſujets de chagrin & de reſſentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

---

## SCENE IV.

*MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.*

Mr. DE SOTENVILLE.

QU'eſt-ce, mon gendre ? Vous me paroiſſez tout troublé.

GEORGE DANDIN.

Auſſi en ai-je du ſujet, &.....

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas ſaluer les gens quand vous les approchez !

GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle-mere, c'eſt que j'ai d'autres choſes en tête ; &....

Me. DE SOTENVILLE.

Encore ? Eſt-il poſſible, notre gendre, que vous ſçachiez ſi peu votre monde ; & qu'il n'y ait pas moyen de vous inſtruire de la maniére qu'il faut vivre parmi les perſonnes de qualité ?

GEORGE DANDIN.

Comment ?

Me. DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot de ma, belle-mere, & ne ſçauriez-vous vous accoutumer à me dire, Madame ?

GEORGE DANDIN.

Parbleu ! ſi vous m'appellez votre gendre, il me ſemble que je puis vous appeller ma belle-mere.

Me. DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, & les choſes ne ſont pas égales. Appreuez, s'il vous plaît, que ce n'eſt pas à vous à vous ſervir de ce mot-là avec une perſonne de ma condition, que, tout notre gendre que vous ſoyez, il y a grande différence de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'en eſt aſſez, m'amour, laiſſons cela.

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu ! Monſieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne ſçavez pas vous faire rendre, par les gens, ce qui vous eſt dû.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-deſſus, & j'ai ſçû montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne ſuis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions ; mais il ſuffit de lui avoir donné un petit avertiſſement. Sçachons

un

un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'eſprit.

GEORGE DANDIN.

Puiſqu'il faut donc parler cathégoriquement, je vous dirai, Monſieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

Mr. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'eſt pas reſpectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui ſont au deſſus de nous, il faut dire, Monſieur, tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, Monſieur, tout court, & non plus, Monſieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

Mr. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez auſſi que vous ne devez pas dire, ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment? Ma femme n'eſt pas ma femme?

Me. DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle eſt votre femme; mais il ne vous eſt pas permis de l'appeller ainſi, & c'eſt tout ce que vous pourriez faire, ſi vous aviez épouſé une de vos pareilles.

[*bas à part.*] GEORGE DANDIN. [*haut.*]

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? Hé, de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, & ſouffrez que je vous parle [*à part.*] maintenant comme je pourrai. Au diantre ſoit la tyrannie de toutes ces hiſtoires-là. Je vous dis [*à Monſieur de Sotenville.*] donc que je ſuis mal ſatisfait de mon mariage.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et la raiſon, mon gendre?

Me. DE SOTENVILLE.

Quoi! Parler ainſi d'une choſe dont vous avez tiré de ſi grands avantages!

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puiſque Madame y a? L'avanture n'a pas été mauvaiſe pour vous; car, ſans moi, vos affaires, avec votre permiſſion, étoient fort délabrées, & mon argent a ſervi à boucher d'aſſez bons trous; mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, & au lieu de, George Dandin, d'avoir reçû par vous le titre de Monſieur de la Dandiniere?

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maiſon de Sotenville?

Me. DE SOTENVILLE.

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être iſſuë, maiſon où le ventre annoblit, & qui, par ce beau privilége, rendra vos enfans gentilshommes?

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui eſt bien, mes enfans ſeront gentilshommes, mais je ſerai cocu, moi, ſi l'on n'y met ordre.

Mr. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choſes qui ſont contre l'honneur.

Me. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille eſt d'une race trop pleine de vertu, pour

pour ſe porter jamais à faire aucune choſe dont l'honnêteté ſoit bleſſée; &, de la maiſon de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, dans la maiſon de Sotenville, on n'a jamais vû de coquette; & la bravoure n'y eſt pas plus héréditaire aux mâles, que la chaſteté aux femelles.

Me. DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtreſſe d'un Duc & Pair, Gouverneur de notre province.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refuſa vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne lui demandoit ſeulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien, votre fille n'eſt pas ſi difficile que cela; & elle s'eſt apprivoiſée depuis qu'elle eſt chez moi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne ſommes point gens à la ſupporter dans de mauvaiſes actions; & nous ferons les premiers, ſa mere & moi, à vous en faire la juſtice.

Me. DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie ſur les matiéres de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la ſévérité poſſible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'eſt qu'il y a ici un certain courtiſan que vous avez vû, qui eſt amoureux d'elle à ma barbe; & qui lui a fait faire des poteſtations d'amour, qu'elle a très humainement écoutées.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu ! je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de ſa mere.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu ! je lui paſſerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, ſi elle avoit forfait à ſon honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui ſe paſſe, pour vous faire mes plaintes ; & je vous demande raiſon de cette affaire-là.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux ; & je ſuis homme pour ferrer le bouton à qui que ce puiſſe être. Mais êtes-vous bien ſûr auſſi de ce que vous nous dites ?

GEORGE DANDIN.

Très-ſûr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins ; car, entre gentilshommes, ce ſont des choſes chatouilleuſes, & il n'eſt pas queſtion d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne ſoit véritable.

Mr. DE SOTENVILLE.

M'amour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Me. DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la ſorte, après le ſage exemple que vous ſçavez vous-même que je lui ai donné ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre,

gendre, & ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

---

## SCENE V.

*MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.*

Mr. DE SOTENVILLE.

MOnſieur, ſuis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non pas, que je ſçache, Monſieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le Baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon nom eſt connu à la cour; & j'eus l'honneur, dans ma jeuneſſe, de me ſignaler, des premiers, à l'arriére-ban de Nanci.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monſieur mon pere, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'aſſiſter, en perſonne, au grand ſiége de Montauban.

CLITANDRE.

J'en ſuis ravi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut ſi conſidéré, en ſon tems, que d'avoir permiſſion

miſſion de vendre tout ſon bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, Monſieur, que vous aimez & pourſuivez une jeune perſonne, qui eſt ma

[*montrant George Dandin.*]

fille, pour laquelle je m'intéreſſe, & pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui? Moi?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui; & je ſuis bien aiſe de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclairciſſement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médiſance! Qui vous a dit cela, Monſieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien ſçavoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je ſuis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monſieur, d'une action auſſi lâche que celle-là? Moi, aimer une jeune & belle perſonne, qui a l'honneur d'être la fille de Monſieur le Baron de Sotenville! Je vous révére trop pour cela, & ſuis trop votre ſerviteur. Quiconque vous l'a dit eſt un ſot.

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi?

CLITANDRE.

C'eſt un coquin & un maraud.

Mr.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je ſçavois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre préſence, de l'épée dans le ventre.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Soutenez donc la choſe.

GEORGE DANDIN.

Elle eſt toute ſoutenue. Cela eſt vrai.

CLITANDRE.

Eſt-ce votre gendre, Monſieur, qui...

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, c'eſt lui-même qui s'en eſt plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir; &, ſans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils diſcours d'une perſonne comme moi.

---

## SCENE VI.

*MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.*

Me. DE SOTENVILLE.

POur ce qui eſt de cela, la jalouſie eſt une étrange choſe! J'améne ici ma fille pour éclaircir l'affaire en préſence de tout le monde.

CLITANDRE *à Angélique.*

Eſt-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari, que je ſuis amoureux de vous?

AN-

ANGELIQUE.

Moi ? Hé comment lui aurois-je dit ? Eſt-ce que cela eſt ? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fuſſiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler ; c'eſt une choſe que je vous conſeille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans, eſſayez un peu, par plaiſir, à m'envoyer des ambaſſades, à m'écrire ſecrettement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y ſera pas, ou le tems que je ſortirai, pour me parler de votre amour ; vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous ſerez reçû comme il faut.

CLITANDRE.

Hé, là, là, Madame, tout doucement. Il n'eſt pas néceſſaire de me faire tant de leçons, & de vous tant ſcandaliſer. Qui vous dit que je ſonge à vous aimer ?

ANGELIQUE.

Que ſçais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici ?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra ; mais vous ſçavez ſi je vous ai parlé d'amour, lorſque je vous ai rencontrée.

ANGELIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

CLITANDRE.

Je vous aſſûre qu'avec moi vous n'avez rien à craindre, que je ne ſuis point homme à donner du chagrin aux belles ; & que je vous reſpecte trop, & vous, & meſſieurs vos parens, pour avoir la penſée d'être amoureux de vous.

Me. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Hé bien, vous le voyez.

Mr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous voilà ſatisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce ſont-là des contes à dormir debout, que je ſçais bien ce que je ſçais; & que, tantôt, puiſqu'il faut parler net, elle a reçû une ambaſſade de ſa part.

ANGELIQUE.

Moi? J'ai reçû une ambaſſade?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambaſſade?

ANGELIQUE.

Claudine.

CLITANDRE *à Claudine.*

Eſt-il vrai?

CLAUDINE.

Par ma foi, voilà une étrange fauſſeté.

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, carogne que vous étes. Je ſçais de vos nouvelles; & c'eſt vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

CLAUDINE.

Qui? Moi?

GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la ſucrée.

CLAUDINE.

Hélas! Que le monde aujourd'hui eſt rempli de méchanceté, de m'aller ſoupçonner ainſi, moi, qui ſuis l'innocence même!

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, bonne piéce. Vous faites la fournoiſe, mais je vous connois il y a long-tems; & vous étes une deſſalée.

CLAUDINE *à Angélique.*

Madame, eſt-ce que...

GEOR-

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, vous dis-je, vous pourriez bien porter la folle enchére de tous les autres, & vous n'avez point de pere gentilhomme.

ANGELIQUE.

C'eſt une impoſture ſi grande, & qui me touche ſi fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela eſt bien horrible d'être accuſée par un mari lorſqu'on ne lui fait rien qui ne ſoit à faire. Hélas! Si je ſuis blâmable de quelque choſe, c'eſt d'en uſer trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Aſſûrément.

ANGELIQUE.

Tout mon malheur eſt de le trop conſidérer; & plût au Ciel que je fûſſe capable de ſouffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne ſerois pas tant à plaindre. Adieu, je me retire, je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette ſorte.

---

## SCENE VII.

*MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.*

Me. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

ALlez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai; &, ſi j'étois en ſa place, je n'y marchanderois pas. [*à Clitandre.*] Oui, Monſieur, vous devez, pour le punir,

punir, faire l'amour à ma maîtreſſe. Pouſſez, c'eſt moi qui vous le dis, ce ſera bien employé; & je m'offre à vous y ſervir, puiſqu'il m'en a déjà taxée. [ *Claudine ſort.* ]

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous diſe ces choſes-là, & votre procédé met tout le monde contre vous.

Me. DE SOTENVILLE.

Allez, ſongez à mieux traiter une demoiſelle bien née; & prenez garde déſormais à ne plus faire de pareilles bévûës.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'enrage de bon cœur, d'avoir tort lorſque j'ai raiſon.

---

## SCENE VIII.

*MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.*

CLITANDRE *à Mr. de Sotenville.*

MOnſieur, vous voyez comme j'ai été fauſſement accuſé, vous étes homme qui ſçavez les maximes du point d'honneur; & je vous demande raiſon de l'affront qui m'a été fait.

Mr. DE SOTENVILLE.

Cela eſt juſte, & c'eſt l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites ſatisfaction à Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Comment, ſatisfaction?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, cela ſe doit dans les régles, pour l'avoir à tort accuſé.

GEORGE DANDIN.

C'eſt une choſe, moi, dont je ne demeure pas d'ac-

d'accord, de l'avoir à tort accuſé ; & je ſçais bien ce que j'en penſe.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque penſée qui vous puiſſe reſter, il a nié, c'eſt ſatisfaire les perſonnes ; & l'on n'a nul droit de ſe plaindre de tout homme qui ſe dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que, ſi je le trouvois couché avec ma femme, il en ſeroit quitte pour ſe dédire ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Point de raiſonnement. Faites-lui les excuſes que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi ? Je lui ferai encore des excuſes, après....

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puiſque c'eſt moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne ſçaurois...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laiſſez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, George Dandin !

Mr. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main, le premier ; Monſieur eſt gentilhomme, & vous ne l'étes pas.

GEORGE DANDIN *à part, le bonnet à la main.*

J'enrage.

Mr. DE SOTENVILLE.

Répétez après moi. Monſieur,

GEORGE DANDIN.

Monſieur,

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon

[ *Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.* ]

Ah!

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon

Mr. DE SOTENVILLE.

Des mauvaiſes penſées que j'ai euës de vous;

GEORGE DANDIN.

Des mauvaiſes penſées que j'ai euës de vous;

Mr. DE SOTENVILLE.

C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

GEORGE DANDIN.

C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire

Mr. DE SOTENVILLE.

Que je ſuis votre ſerviteur.

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je ſois ſerviteur d'un homme qui me veut faire cocu?

Mr. DE SOTENVILLE *le menaçant encore.*

Ah!

CLITANDRE.

Il ſuffit, Monſieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille dans les formes. Que je ſuis votre ſerviteur.

GEOR-

GEORGE DANDIN.

Que je ſuis votre ſerviteur.

CLITANDRE *à George Dandin.*

Monſieur, je ſuis le vôtre de tout mon cœur, & je ne ſonge plus à ce qui s'eſt paſſé. Pour

[*à Monſieur de Sotenville.*]

vous, Monſieur, je vous donne le bon jour; & ſuis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous baiſe les mains; & quand il vous plaira, je vous donnerai le divertiſſement de courre un liévre.

CLITANDRE.

C'eſt trop de graces que vous me faites.

[*Clitandre ſort.*]

Mr. DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pouſſer les choſes. Adieu. Sçachez que vous étes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne ſouffrira point que l'on vous faſſe aucun affront.

---

## SCENE IX.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

AH! Que je... Vous l'avez-voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu; cela vous ſiéd fort bien, & vous voilà ajuſté comme il faut; vous avez juſtement ce que vous méritez. Allons. Il s'agit ſeulement de deſabuſer le pere & la mere; & je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réuſſir.

*Fin du premier Acte.*

ACTE

# ACTE II.

## SCENE I.

*CLAUDINE, LUBIN.*

CLAUDINE.

OUI, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, & que tu l'euſſes dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en paſſant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vû ſortir ; & il faut que les gens, en ce pays-ci, ſoient de grands babillards.

CLAUDINE.

Vraiment, ce Monſieur le Vicomte a bien choiſi ſon monde, que de te prendre pour ſon ambaſſadeur ; & il s'eſt allé ſervir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN.

Va, une autre fois, je ſerai plus fin ; & je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui, il ſera tems.

LUBIN.

Ne parlons plus de cela. Ecoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute ?

LUBIN.

Tourne un peu ton viſage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien, qu'eſt-ce?

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Quoi?

LUBIN.

Hé, là, ne ſçais-tu pas bien ce que je veux dire?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué, je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte; tu me peux croire, puiſque j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me ſens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en réjouis.

LUBIN.

Comment eſt-ce que tu fais pour être ſi jolie?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu ſeras ma femme, je ſerai ton mari; & nous ſerons tous deux mari & femme.

CLAUDINE.

Tu ſerois peut-être jaloux comme notre maître.

LU-

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi, je hais les maris ſoupçonneux; & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un ſi plein de confiance, & ſi ſûr de ma chaſteté, qu'il me vît, ſans inquiétude, au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien, je ſerai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'eſt la plus ſotte choſe du monde que de ſe défier d'une femme, & de la tourmenter. La vérité de l'affaire eſt qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait ſonger à mal; & ce ſont ſouvent les maris, qui, avec leurs vacarmes, ſe font eux-mêmes ce qu'ils ſont.

LUBIN.

Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorſqu'un mari ſe met à notre diſcrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, & il en eſt, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourſe, & nous diſent, prenez. Nous en uſons honnêtement; & nous nous contentons de la raiſon. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je ſerai de ceux qui ouvrent leur bourſe, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN.

Vien donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu ?

LUBIN.

Vien, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah ! Doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Hé ! Un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laiſſe-moi-là, te dis-je, je n'entends pas raillerie.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE *repouſſant Lubin.*

Hai !

LUBIN.

Ah ! Que tu es rude à pauvres gens ! Fi, que cela eſt mal-honnête de refuſer les perſonnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te careſſe ? Hé, là.

CLAUDINE.

Je te donnerai ſur le nez.

LUBIN.

Oh ! La farouche ! La ſauvage ! Fi, pouas, la vilaine qui eſt cruelle.

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'eſt-ce que cela te coûteroit de me laiſſer faire ?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiſer ſeulement, en rabattant ſur notre mariage.

CLAUDINE.

Je ſuis votre ſervante.

LU-

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, ſur l'& tant moins.

CLAUDINE.

Hé, que nenni! J'y ai déjà été attrapée. Adieu: Va-t-en, & dis à Monſieur le Vicomte que j'aurai ſoin de rendre ſon billet.

LUBIN.

Adieu, beauté rudâniére.

CLAUDINE.

Le mot eſt amoureux.

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE *ſeule.*

Je vais remettre aux mains de ma maîtreſſe..... Mais la voici avec ſon mari, éloignons-nous; & attendons qu'elle ſoit ſeule.

---

## SCENE II.

*GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.*

GEORGE DANDIN.

NOn, non, on ne m'abuſe pas avec tant de facilité, & je ne ſuis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait eſt véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne penſe, & votre galimathias ne m'a point tantôt ébloui.

---

## SCENE III.

*CLITANDRE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN.*

CLITANDRE *à part, dans le fond du théatre.*

AH! La voilà, mais le mari eſt avec elle.

GEORGE DANDIN *ſans voir Clitandre.*

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vû la vérité de ce que l'on m'a dit, & le peu de reſpect que vous avez pour le nœud qui nous joint. [*Clitandre & Angélique ſe ſaluent.*] Mon Dieu! Laiſſez-là votre révérence; ce n'eſt pas de ces ſortes de reſpects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGELIQUE.

Moi, me moquer? En aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je ſçais votre penſée, & connois... [*Clitandre & Angélique ſe ſaluent encore.*] Encore? Ah! Ne raillez pas davantage. Je n'ignore pas qu'à cauſe de votre nobleſſe, vous me tenez fort au-deſſous de vous; & le reſpect que je vous veux dire, ne regarde point ma perſonne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds auſſi vénérables que le ſont ceux du mariage. [*Angélique fait ſigne à Clitandre.*] Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de ſottiſes.

ANGELIQUE.

Qui ſonge à lever les épaules?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! Nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage eſt une chaîne à laquelle on doit porter toute ſorte de reſpect; & que c'eſt fort mal fait à vous d'en uſer comme vous faites. [*Angélique fait ſigne de la tête à Clitandre.*] Oui, oui, mal fait à vous; & vous n'avez que faire de hocher la tête, & de me faire la grimace.

ANGELIQUE.

Moi? Je ne ſçais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le ſçais fort bien, moi; & vos mépris me ſont

ſont connus. Si je ne ſuis pas né noble, au moins ſuis-je d'une race où il n'y a point de reproche; & la famille des Dandins...

CLITANDRE *derriére Angélique, ſans être apperçû de George Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN *ſans voir Clitandre.*

Hé?

ANGELIQUE.

Quoi? Je ne dis mot.

[*George Dandin tourne autour de ſa femme, & Clitandre ſe retire, en faiſant une grande révérence à George Dandin.*]

## SCENE IV.

*GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.*

GEORGE DANDIN.

LE voilà qui vient roder autour de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien? Eſt-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y faſſe?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y faſſiez, ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à ſon mari. Quoi qu'on en puiſſe dire, les galans n'obſédent jamais que quand on le veut bien? il y a un certain air doucereux qui les attire, ainſi que le miel fait les mouches; & les honnêtes femmes ont des maniéres qui les ſçavent chaſſer d'abord.

ANGELIQUE.

Moi, les chaſſer? Et par quelle raiſon? Je ne me ſcandaliſe point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaiſir.

GEORGE DANDIN.

Oui ? Mais quel perſonnage voulez-vous que jouë un mari pendant cette galanterie ?

ANGELIQUE.

Le perſonnage d'un honnête homme, qui eſt bien aiſe de voir ſa femme conſidérée.

GEORGE DANDIN.

Je ſuis votre valet. Ce n'eſt pas là mon compte, & les Dandins ne ſont point accoutumés à cette mode-là.

ANGELIQUE.

Oh, les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent ; car, pour moi, je vous déclare que mon deſſein n'eſt pas de renoncer au monde, & de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ? Parce qu'un homme s'aviſe de nous épouſer, il faut d'abord que toutes choſes ſoient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans ? C'eſt une choſe merveilleuſe que cette tyrannie de meſſieurs les maris, & je les trouve bons de vouloir qu'on ſoit morte à tous les divertiſſemens, & qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, & ne veux point mourir ſi jeune.

GEORGE DANDIN.

C'eſt ainſi que vous ſatisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

ANGELIQUE.

Moi ? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon conſentement, & ſi je voulois bien de vous ? Vous n'avez conſulté pour cela que mon pere & ma mere, ce ſont eux, proprement, qui vous ont épouſé ; & c'eſt pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire.

Pour

Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez priſe ſans conſulter mes ſentimens, je prétends n'être point obligée à me ſoumettre en eſclave à vos volontés; & je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeuneſſe, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde; & goûter le plaiſir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous y pour votre punition; & rendez graces au Ciel de ce que je ne ſuis pas capable de quelque choſe de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui? C'eſt ainſi que vous le prenez? Je ſuis votre mari, & je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGELIQUE.

Moi, je ſuis votre femme, & je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il me prend des tentations d'accommoder tout ſon viſage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de ſa vie aux diſeurs de fleurettes. Ah! Allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

---

## SCENE V.

*ANGELIQUE, CLAUDINE.*

CLAUDINE.

J'Avois, Madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous ſçavez.

ANGELIQUE.

Voyons.

CLAUDINE *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGELIQUE.

Ah ! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que, dans tous leurs discours, & dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable ! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province ?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vûs, les Dandins ne vous plaisent guéres.

ANGELIQUE.

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE *seule.*

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici...

---

## SCENE VI.

*CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.*

CLAUDINE.

VRaiment, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens ; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sçais que tu m'as rendus.

[ *Il fouille dans sa poche.* ]

CLAUDINE.

Hé Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là ; & je vous rends service, parce que vous le méritez, & que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE *donnant de l'argent à Claudine.*
Je te ſuis obligé.

LUBIN *à Claudine.*
Puiſque nous ſerons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.
Je te le garde auſſi-bien que le baiſer.

CLITANDRE *à Claudine.*
Di-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtreſſe ?

CLAUDINE.
Oui. Elle eſt allée y répondre.

CLITANDRE.
Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puiſſe entretenir ?

CLAUDINE.
Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.
Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à riſquer ?

CLAUDINE.
Non, non. Son mari n'eſt pas au logis ; & puis, ce n'eſt pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'eſt ſon pere & ſa mere ; &, pourvû qu'ils ſoient prévenus, tout le reſte n'eſt point à craindre.

CLITANDRE.
Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN *ſeul.*
Teſtiguenne, que j'aurai là une habile femme ! Elle a de l'eſprit comme quatre.

## SCENE VII.

*GEORGE DANDIN, LUBIN.*

GEORGE DANDIN *bas à part.*

VOici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût ſe réſoudre à vouloir rendre témoignage au pere & à la mere de ce qu'ils ne veullent point croire.

LUBIN.

Ah ! Vous voilà, monſieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous étes donc un cauſeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en ſecret.

GEORGE DANDIN.

Moi ?

LUBIN.

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, & vous étes cauſe qu'il a fait du vacarme. Je ſuis bien aiſe de ſçavoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Ecoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui ſe paſſe à cette heure ; mais, pour votre punition, vous ne ſçaurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment ? Qu'eſt-ce qui ſe paſſe ?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'eſt d'avoir cauſé ; vous n'en tâterez plus, & je vous laiſſe ſur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LU-

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'eſt pas cela.

LUBIN.

Hé, quelque ſot. Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN.

C'eſt autre choſe. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous diſſe que Monſieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez ſa maîtreſſe. Mais je ne ſuis pas ſi bête.

GEORGE DANDIN.

De grace.....

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai.....

LUBIN.

Tarare.

## SCENE VIII.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

JE n'ai pû me ſervir, avec cet innocent, de la penſée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui eſt échapé feroit la même choſe ; &, ſi le galant eſt chez moi, ce ſeroit pour avoir raiſon aux yeux du pere & de la mere, & les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille.

Le mal de tout ceci, c'eſt que je ne ſçais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; &, quelque choſe que je puiſſe voir, moi-même, de mon deshonneur, je n'en ferai point crû à mon ferment, & l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-pere & belle-mere, ſans être ſûr de trouver chez moi le galant, ce ſera la même choſe; & je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement, s'il y eſt encore?

[*après avoir été regarder par le trou de la ſerrure.*]

Ah, Ciel! Il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le ſort me donne ici de quoi confondre ma partie; &, pour achever l'avanture, il fait venir, à point nommé, les juges dont j'avois beſoin.

---

## SCENE IX.

*MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.*

GEORGE DANDIN.

ENfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, & votre fille l'a emporté ſur moi, mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode; &, Dieu merci, mon deshonneur eſt ſi clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre, vous en êtes encore là-deſſus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y ſuis; & jamais je n'eus tant de ſujet d'y être.

Me.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la tête ?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame ; & l'on fait bien pis à la mienne.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous laſſez-vous point de vous rendre importun ?

GEORGE DANDIN.

Non. Mais je me laſſe fort d'être pris pour duppe.

Me. DE SOSENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos penſées extravagantes ?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame ; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, cherchez des termes moins offençans que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd, ne peut rire.

Me. DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épouſé une demoiſelle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en ſouviens aſſez ; & ne m'en ſouviendrai que trop.

Mr. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en ſouvenez, ſongez donc à parler d'elle avec plus de reſpect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne ſonge-t-elle plûtôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ? Parce qu'elle eſt demoi-

demoiſelle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, ſans que j'oſe ſouffler ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vû ce matin qu'elle s'eſt défenduë de connoître celui dont vous m'étiez venu parler ?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais, vous, que pourrez-vous dire, ſi je vous fais voir maintenant que le galant eſt avec elle ?

Me. DE SOTENVILLE.

Avec elle ?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, & dans ma maiſon.

Mr. DE SOTENVILLE.

Dans votre maiſon ?

GEORGE DANDIN.

Oui, dans ma propre maiſon.

Me. DE SOTENVILLE.

Si cela eſt, nous ſerons pour vous contr'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous eſt plus cher que toute choſe; &, ſi vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre ſang, & l'abandonnerons à votre colére.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me ſuivre.

Me. DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

Mr. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu ! Vous allez voir. [*montrant Clitandre qui ſort avec Angelique.*] Tenez. Ai-je menti ?

SCE-

## SCENE X.

*ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR DE SOTENVILLE & MADAME DE SOTENVILLE avec GEORGE DANDIN, dans le fond du théatre.*

ANGELIQUE *à Clitandre.*

Adieu. J'ai peur qu'on vous ſurprenne ici ; & j'ai quelques meſures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGELIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN *à Monſieur & à Madame de Sotenville.*

Approchons doucement par derriére ; & tâchons de n'être point vûs.

CLAUDINE.

Ah ! Madame, tout eſt perdu. Voilà votre pere & votre mere accompagnés de votre mari.

CLITANDRE *à part.*

Ah, Ciel !

ANGELIQUE *bas à Clitandre & à Claudine.*

Ne faites pas ſemblant de rien, & me laiſſez fai-

[*haut à Clitandre.*]

re tous deux. Quoi ? Vous oſez en uſer de la ſorte, après l'affaire de tantôt, & c'eſt ainſi que vous diſſimulez vos ſentimens ? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des deſſeins de me ſolliciter, j'en témoigne mon dépit ; & m'explique à vous clairement en préſence de tout le monde ; vous

niez

niez hautement la choſe, & me donnez parole de n'avoir aucune penſée de m'offenſer, & cependant, le même jour, vous prenez la hardieſſe de venir chez moi me rendre viſite, de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent ſots contes, pour me perſuader de répondre à vos extravagances, comme ſi j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enſeignée? Si mon pere ſçavoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entrepriſes; mais une honnête femme n'aime point les éclats, je n'ai gar-

[*après avoir fait ſigne à Claudine d'apporter un bâton.*]

de de lui en rien dire; & je veux vous montrer que, toute femme que je ſuis, j'ai aſſez de courage pour me venger moi-même des offenſes que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'eſt pas d'un gentilhomme; & ce n'eſt pas en gentilhomme auſſi que je veux vous traiter.

[*Angélique prend le bâton, & le léve ſur Clitandre, qui ſe range de façon que les coups tombent ſur George Dandin.*]

CLITANDRE *criant comme s'il avoit été frappé.* Ah, ah, ah, ah, ah! Doucement.

---

## SCENE XI.

*MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.*

CLAUDINE.

FOrt, Madame, frappez comme il faut.

ANGELIQUE *faiſant ſemblant de parler à Clitandre.*

S'il vous demeure quelque choſe ſur le cœur, je ſuis pour vous répondre.

CLAU-

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGELIQUE *faiſant l'étonnée.*

Ah ! Mon pere, vous étes-là ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille ; & je vois qu'en ſageſſe & en courage tu te montres un digne rejetton de la maiſon de Sotenville. Vien-çà, approche-toi que je t'embraſſe.

Me. DE SOTENVILLE.

Embraſſe-moi auſſi, ma fille. Las ! Je pleure de joye, & reconnois mon ſang aux choſes que tu viens de faire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette avanture eſt pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juſte ſujet de vous alarmer ; mais vos ſoupçons ſe trouvent diſſipés le plus avantageuſement du monde.

Me. DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Aſſûrément. Voilà, une femme celle-là, vous étes trop heureux de l'avoir ; & vous devriez baiſer les pas par où elle paſſe.

GEORGE DANDIN.

Hé, traîtreſſe !

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'eſt-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous.

ANGELIQUE.

Non, non, mon pere, il n'eſt pas néceſſaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir ;

voir ; & tout ce que j'en fais, n'eſt que pour l'amour de moi-même.

Mr. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous ma fille?

ANGELIQUE.

Je me retire, mon pere, pour ne me voir point obligée à recevoir ſes complimens.

CLAUDINE *à George Dandin.*

Elle a raiſon d'être en colére. C'eſt une femme qui mérite d'être adorée, & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN *à part.*

Scélérate.

---

## SCENE XII.

*MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.*

Mr. DE SOTENVILLE.

C'Eſt un petit reſſentiment de l'affaire de tantôt, & cela ſe paſſera avec un peu de careſſe que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix enſemble, & tâchez de l'appaiſer par des excuſes de votre emportement.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous devez conſidérer que c'eſt une jeune fille élevée à la vertu, & qui n'eſt point accoutumée à ſe voir ſoupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je ſuis ravie de voir vos déſordres finis, & des tranſports de joye que vous doit donner ſa conduite.

SCE-

## SCENE XIII.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

JE ne dis mot ; car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'eſt rien vû d'égal à ma diſgrace. Oui, j'admire mon malheur, & la ſubtile adreſſe de ma carogne de femme pour ſe donner toujours raiſon, & me faire avoir tort. Eſt-il poſſible que toujours j'aurai du deſſous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi ; & que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? O Ciel ! ſeconde mes deſſeins, & m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me deshonore.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE

# ACTE III.

## SCENE I.

*CLITANDRE, LUBIN.*

CLITANDRE.

LA nuit eſt avancée, j'ai peur qu'il ne ſoit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin.

LUBIN.

Monſieur.

CLITANDRE.

Eſt-ce par ici?

LUBIN.

Je penſe que oui. Morgué voilà une ſotte nuit, d'être ſi noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort aſſûrément; mais, ſi d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne ſoyions vûs.

LUBIN.

Vous avez raiſon, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien ſçavoir, Monſieur, vous qui étes ſçavant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLITANDRE.

C'eſt une grande queſtion, & qui eſt difficile. Tu es curieux, Lubin?

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été ſonger à des choſes où on n'a jamais ſongé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'eſprit ſubtil & pénétrant.

LU-

LUBIN.

Cela eſt vrai. Tenez. J'explique du latin, quoique jamais je ne l'aye appris; &, voyant l'autre jour écrit ſur une grande porte, *collegium*, je devinai que cela vouloit dire collége.

CLITANDRE.

Cela eſt admirable! Tu ſçais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Oui, je ſçai lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais ſçû apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

[*après avoir frappé dans ſes mains.*]

Nous voici contre la maiſon. C'eſt le ſignal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi, c'eſt une fille qui vaut de l'argent; & je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Auſſi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monſieur, je vous ſuis.....

CLITANDRE.

Chut. J'entends quelque bruit.

## SCENE II.

*ANGELIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.*

ANGELIQUE.

CLaudine.

CLAUDINE.

Hé bien?

ANGELIQUE.

Laiſſe la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui eſt fait.

[*Scéne*

[*Scéne de nuit. Les acteurs ſe cherchent les uns, les autres, dans l'obſcurité.*]

CLITANDRE *à Lubin.*

Ce ſont elles. St.

ANGELIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE *à Claudine, qu'il prend pour Angélique.*

Madame.

ANGELIQUE *à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.*

Quoi ?

LUBIN *à Angélique, qu'il prend pour Claudine.*

Claudine.

CLAUDINE *à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.*

Qu'eſt-ce ?

CLITANDRE *à Claudine, croyant parler à Angélique.*

Ah ! Madame, que j'ai de joye !

LUBIN *à Angélique, croyant parler à Claudine.*

Claudine, ma pauvre Claudine.

CLAUDINE *à Clitandre.*

Doucement, Monſieur.

ANGELIQUE *à Lubin.*

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.

Eſt-ce toi, Claudine ?

CLAUDINE.

Oui.

LUBIN.

Eſt-ce vous, Madame ?

ANGELIQUE.

Oui.

CLAUDINE *à Clitandre.*

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN *à Angélique.*

Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

ANGELIQUE.

Eſt-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

ANGELIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce tems pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous aſſeoir.

CLAUDINE.

C'eſt fort bien aviſé.

[ *Angélique, Clitandre, & Claudine vont s'aſſeoir dans le fond du théatre.* ]

LUBIN *cherchant Claudine.*

Claudine, où eſt-ce que tu es?

---

## SCENE III.

*ANGELIQUE, CLITANDRE & CLAUDINE aſſis au fond du théatre, GEORGE DANDIN, à moitié deshabillé, LUBIN.*

GEORGE DANDIN *à part.*

J'Ai entendu deſcendre ma femme, & je me ſuis vîte habillé pour deſcendre après elle. Où peut-elle être allée? Seroit-elle ſortie?

LUBIN *cherchant toujours Claudine.*

[ *prenant George Dandin pour Claudine.* ]

Où es-tu donc, Claudine? Ah! Te voilà. Par ma foi, ton maître eſt plaiſamment attrapé, & je trouve ceci auſſi drôle que les coups de bâton

de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtreſſe dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres; & il ne ſçait pas que Monſieur le Vicomte & elle ſont enſemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien ſçavoir quel ſonge il fait maintenant. Cela eſt tout-à-fait riſible. De quoi s'aviſe-t-il auſſi d'être jaloux de ſa femme, & de vouloir qu'elle ſoit à lui tout ſeul? C'eſt un impertinent, & Monſieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, ſuivons-les, & me donne ta petite menotte que je la baiſe. Ah! Que cela eſt doux? Il me ſemble que je mange des confitures.

[*à George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, & qui le repouſſe rudement.*]

Tu-Dieu, comme vous y allez? Voilà une petite menotte qui eſt un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là?

LUBIN.

Perſonne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit; & me laiſſe informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, ſans tarder, j'envoye appeller ſon pere & ſa mere, & que cette avanture me ſerve à me faire ſéparer d'elle. Holà, Colin, Colin.

## SCENE IV.

*ANGELIQUE & CLITANDRE, avec CLAUDINE & LUBIN aſſis au fond du théatre, GEORGE DANDIN, COLIN.*

COLIN *à la fenêtre.*

MOnſieur.

GEORGE DANDIN.

Allons, vîte ici bas.

CO-

COLIN *ſautant par la fenêtre.*

M'y voilà, on ne peut pas plus vîte.

GEORGE DANDIN.

Tu es-là ?

COLIN.

Oui, Monſieur.

[*Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu ſa voix, Colin paſſe de l'autre, & s'endort.*]

GEORGE DANDIN *ſe tournant du côté où il croit qu'eſt Colin.*

Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon beau-pere, & ma belle-mere, & dis que je les prie très-inſtamment de venir tout-à-l'heure ici. Entens-tu ? Hé ? Colin, Colin.

COLIN *de l'autre côté, ſe réveillant.*

Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Où, diable, es-tu ?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Peſte ſoit du marouſle, qui s'éloigne de moi.

[*Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin eſt reſté, Colin, à moitié endormi, paſſe de l'autre, & ſe rendort.*]

Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-pere, & ma belle-mere, & leur dire que je les conjure de ſe rendre ici tout-à-l'heure. M'entens-tu bien ? Répon, Colin, Colin.

COLIN *de l'autre côté ſe réveillant.*

Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera enrager. Vien-t-

[*Ils ſe rencontrent, & tombent tous deux.*]

en à moi. Ah ! Le traître ! Il m'a eſtropié. Où

eſt-ce que tu es ? Approche que je te donne mille coups. Je penſe qu'il me fuit.

COLIN.

Aſſûrément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir ?

COLIN.

Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN.

Vien, te dis-je.

COLIN.

Point. Vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN.

Aſſûrément ?

GEORGE DANDIN.

[*à Colin, qu'il tient par le bras.*]

Oui. Approche. Bon. Tu es bienheureux de ce que j'ai beſoin de toi. Va-t-en vîte, de ma part, prier mon beau-pere & ma belle-mere, de ſe rendre ici le plûtôt qu'ils pourront, & leur dis que c'eſt pour une affaire de la derniére conſéquence ; &, s'ils faiſoient quelque difficulté, à cauſe de l'heure, ne manque pas de les preſſer, & de leur bien faire entendre qu'il eſt très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils ſoient. Tu m'entends bien maintenant.

COLIN.

Oui, Monſieur.

GEORGE DANDIN.

[*ſe croyant ſeul.*]

Va vîte, & revien de même. Et moi je vais rentrer dans ma maiſon, attendant que..... Mais j'entends quelqu'un. Ne feroit-ce point ma femme ? Il faut que j'écoute, & me ſerve de l'obſcurité qu'il fait.

[*George Dandin ſe range près la porte de ſa maiſon.*]

SCE-

## SCENE V.

*ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN.*

ANGELIQUE *à Clitandre.*

A Dieu. Il eſt tems de ſe retirer.

CLITANDRE.

Quoi ! Si-tôt ?

ANGELIQUE.

Nous nous ſommes aſſez entretenus.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, puis-je aſſez vous entretenir, & trouver, en ſi peu de tems, toutes les paroles dont j'ai beſoin ? Il me faudroit des journées entiéres pour me bien expliquer à vous de tout ce que je ſens ; & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGELIQUE.

Nous en écouterons une autrefois davantage.

CLITANDRE.

Hélas ! De quel coup me percez-vous l'ame, lorſque vous me parlez de vous retirer, & avec combien de chagrin m'allez-vous laiſſer maintenant !

ANGELIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui ; mais je ſonge qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette penſée m'aſſaſſine, & les priviléges qu'ont les maris, ſont des choſes cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGELIQUE.

Serez-vous aſſez foible pour avoir cette inquié-

tude, & penſez-vous qu'on ſoit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, & que l'on dépend de parens, qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on ſçait leur rendre juſtice, & l'on ſe moque fort de les conſidérer au-delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah! Qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçû, & que c'eſt une étrange choſe que l'aſſemblage qu'on a fait, d'une perſonne comme vous, avec un homme comme lui!

GEORGE DANDIN *à part.*

Pauvres maris! Voilà comme on vous traite.

CLITANDRE.

Vous méritez, ſans doute, une toute autre deſtinée; & le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un payſan.

GEORGE DANDIN.

Plût au Ciel, fût-elle la tienne! Tu changerois bien de langage. Rentrons, c'en eſt aſſez.

[ *George Dandin, étant rentré, ferme la porte en dedans.* ]

---

## SCENE VI.

*ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.*

CLAUDINE.

MAdame, ſi vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vîte, car il eſt tard.

CLITANDRE.

Ah, Claudine, que tu es cruelle!

AN-

ANGELIQUE *à Clitandre.*

Elle a raiſon. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y réſoudre, puiſque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre, un peu, des méchans momens que je vais paſſer.

ANGELIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon ſoir ?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, & je t'en renvoye autant.

---

## SCENE VII.

*ANGELIQUE, CLAUDINE.*

ANGELIQUE.

REntrons ſans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'eſt fermée.

ANGELIQUE.

J'ai le paſſe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGELIQUE.

On a fermé en dedans, & je ne ſçais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appellez le garçon qui couche là.

ANGELIQUE.

Colin, Colin, Colin.

## SCENE VIII.

*GEORGE DANDIN, ANGELIQUE, CLAUDINE.*

GEORGE DANDIN *à la fenêtre.*

COlin, Colin. Ah! Je vous y prends donc, Madame ma femme; & vous faites des *escampativos* pendant que je dors. Je ſuis bien aiſe de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il eſt.

ANGELIQUE.

Hé bien? Quel grand mal eſt-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN.

Oui, oui. L'heure eſt bonne à prendre le frais. C'eſt bien plûtôt le chaud, Madame la coquine; & nous ſçavons toute l'intrigue du rendez-vous, & du damoiſeau. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un & l'autre. Mais ma conſolation, c'eſt que je vais être vengé; & que votre pere & votre mere ſeront convaincus maintenant de la juſtice de mes plaintes, & du déréglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans un moment.

ANGELIQUE *à part.*

Ah Ciel!

CLAUDINE.

Madame.

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup, ſans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'eſt maintenant que je triomphe, & j'ai dequoi mettre à bas votre orgueil, & détruire vos artifices. Juſques ici vous avez joué

mes

mes accuſations, ébloui vos parens, & plâtré vos malverſations. J'ai eu beau voir, & beau dire, votre adreſſe toujours l'a emporté ſur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raiſon; mais, à cette fois, Dieu merci, les choſes vont être éclaircies, & votre effronterie ſera pleinement confonduë.

ANGELIQUE.

Hé, je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non, il faut attendre la venuë de ceux que j'ai mandés, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il eſt. En attendant qu'ils viennent, ſongez, ſi vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre eſcapade; à trouver quelque belle ruſe pour éluder ici les gens & paroître innocente, quelque prétexte ſpécieux de pélerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de ſecourir.

ANGELIQUE.

Non. Mon intention n'eſt pas de vous rien déguiſer. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choſes, puiſque vous les ſçavez.

GEORGE DANDIN.

C'eſt que vous voyez bien que tous les moyens vous en ſont fermés; & que, dans cette affaire, vous ne ſçauriez inventer d'excuſe, qu'il ne me ſoit facile de convaincre de fauſſeté.

ANGELIQUE.

Oui, je confeſſe que j'ai tort, & que vous avez ſujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'expoſer point maintenant à la mauvaiſe humeur de mes parens; & de me faire promtement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baiſe les mains.

ANGELIQUE.

Hé, mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

GEORGE DANDIN.

Hé, mon pauvre petit mari! Je ſuis votre petit mari maintenant, parce que vous vous ſentez priſe. Je ſuis bien aiſe de cela; & vous ne vous étiez jamais aviſée de me dire ces douceurs.

ANGELIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun ſujet de déplaiſir; & de me....

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'eſt rien. Je ne veux point perdre cette avanture; & il m'importe qu'on ſoit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

ANGELIQUE.

De grace, laiſſez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, quoi?

ANGELIQUE.

Il eſt vrai que j'ai failli, je vous l'avouë encore une fois, que votre reſſentiment eſt juſte, que j'ai pris le tems de ſortir pendant que vous dormiez; & que cette ſortie eſt un rendez-vous que j'avois donné à la perſonne que vous dites. Mais enfin ce ſont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportemens de jeune perſonne qui n'a encore rien vû, & ne fait que d'entrer au monde; des libertés, où l'on s'abandonne, ſans y penſer de mal, & qui, ſans doute, dans le fond, n'ont rien de....

GEORGE DANDIN.

Oui, vous le dites, & ce ſont de ces choſes qui ont beſoin qu'on les croye pieuſement.

AN-

ANGELIQUE.

Je ne veux point m'excuſer par là d'être coupable envers vous, & je vous prie ſeulement d'oublier une offenſe dont je vous demande pardon de tout mon cœur; & de m'épargner, en cette rencontre, le déplaiſir que me pourroient cauſer les reproches fâcheux de mon pere & de ma mere. Si vous m'accordez généreuſement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entiérement, elle touchera tout-à-fait mon cœur; & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens, & les liens du mariage n'avoient pû y jetter. En un mot, elle ſera cauſe que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir déſormais la meilleure femme du monde; & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en ſerez ſatisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah! Crocodile, qui flate les gens pour les étrangler.

ANGELIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires. Je ſuis inexorable.

ANGELIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGELIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGELIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Je veux qu'on ſoit détrompé de vous, & que votre confuſion éclate.

ANGELIQUE.

Hé bien, ſi vous me réduiſez au déſeſpoir, je vous avertis qu'une femme en cet état eſt capable de tout; & que je ferai quelque choſe ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGELIQUE.

Mon cœur ſe portera juſqu'aux extrêmes réſolutions; &, de ce couteau que voici, je me tuërai ſur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah, ah! A la bonne heure.

ANGELIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On ſçait de tous côtés nos différends & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorſqu'on me trouvera morte, il n'y aura perſonne qui mette en doute que ce ne ſoit vous qui m'aurez tuée; & mes parens ne ſont pas gens, aſſûrément, à laiſſer cette mort impunie, & ils en feront, ſur votre perſonne, toute la punition que leur pourront offrir & les pourſuites de la Juſtice, & la chaleur de leur reſſentiment. C'eſt par là que je trouverai moyen de me venger de vous, & je ne ſuis pas la premiére qui ait ſçû recourir à de pareilles vengeances, & qui n'ait pas fait difficulté de ſe donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pouſſer à la derniére extrémité.

GEOR-

GEORGE DANDIN.

Je ſuis votre valet. On ne s'aviſe plus de ſe tuër ſoi-même ; & la monde en eſt paſſée il y a long-tems.

ANGELIQUE.

C'eſt une choſe dont vous pouvez vous tenir ſûr; &, ſi vous perſiſtez dans votre refus, ſi vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous faire voir juſques où peut aller la réſolution d'une perſonne qu'on met au déſeſpoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles, c'eſt pour me faire peur.

ANGELIQUE.

Hé bien, puiſqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, & montrera ſi je me moque.

[*Après avoir fait ſemblant de ſe tuër.*]

Ah! C'en eſt fait. Faſſe le Ciel que ma mort ſoit vengée, comme je le ſouhaite, & que celui qui en eſt la cauſe, reçoive un juſte châtiment de la dureté qu'il a euë pour moi!

GEORGE DANDIN.

Ouais? Seroit-elle bien ſi malicieuſe, que de s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

---

## SCENE IX.

*ANGELIQUE, CLAUDINE.*

ANGELIQUE *à Claudine.*

ST. Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

## SCENE X.

*ANGELIQUE & CLAUDINE entrant dans la maiſon, au moment que George Dandin en ſort, & fermant la porte en dedans, GEORGE DANDIN une chandelle à la main.*

GEORGE DANDIN.

LA méchanceté d'une femme iroit-elle bien [*ſeul, après avoir regardé par tout.*] juſques-là? Il n'y a perſonne. Hé, je m'en étois bien douté, & la pendarde s'eſt retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par priéres, ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ſes affaires encore plus mauvaiſes; & le pere & la mere qui vont venir, en verront mieux ſon [*après avoir été à la porte de ſa maiſon pour rentrer.*] orime. Ah, ah! La porte eſt fermée. Holà, oh, quelqu'un, qu'on m'ouvre promtement.

## SCENE XI.

*ANGELIQUE & CLAUDINE à la fenêtre, GEORGE DANDIN.*

ANGELIQUE.

COmment! C'eſt toi? D'où viens-tu, bon pendard? Eſt-il l'heure de revenir chez ſoi quand le jour eſt prêt de paroître, & cette maniére de vie eſt-elle celle que doit ſuivre un honnête mari?

CLAUDINE.

Cela eſt-il beau d'aller yvrogner toute la nuit, & de laiſſer ainſi toute ſeule une pauvre jeune femme dans la maiſon?

GEOR-

GEORGE DANDIN.

Comment! Vous avez....

ANGELIQUE.

Va, va, traître, je ſuis laſſe de tes déportemens, & je veux m'en plaindre, ſans plus tarder, à mon pere & à ma mere.

GEORGE DANDIN.

Quoi! C'eſt ainſi que vous oſez....

## SCENE XII.

*MONSIEUR DE SOTENVILLE, & MADAME DE SOTENVILLE, en deshabillé de nuit, COLIN portant une lanterne, ANGELIQUE & CLAUDINE à la fenêtre, GEORGE DANDIN.*

ANGELIQUE *à Mr. & Me. de Sotenville.*

APprochez, de grace, & venez me faire raiſon de l'inſolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalouſie ont troublé, de telle ſorte, la cervelle, qu'il ne ſçait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; & vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit; &, ſi vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormoit, je me ſuis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de même nature qu'il eſt allé rêver.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà une méchante carogne.

CLAUDINE.

Qui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans

dans la maiſon, & que nous étions dehors; & c'eſt une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment! Qu'eſt-ce à dire cela?

Me. DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuſe impudence, que de nous envoyer querir!

GEORGE DANDIN.

Jamais....

ANGELIQUE.

Non, mon pere, je ne puis plus ſouffrir un mari de la ſorte, ma patience eſt pouſſée à bout; & il vient de me dire cent paroles injurieuſes.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Corbleu, vous étes un mal-honnête homme.

CLAUDINE.

C'eſt une conſcience de voir une pauvre jeune femme traitée de la facon, & cela crie vengeance au Ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on...

Mr. DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laiſſez-moi vous dire deux mots.

ANGELIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

GEORGE DANDIN *à part.*

Je déſeſpére.

CLAUDINE.

Il a tant bû, que je ne penſe pas qu'on puiſſe durer contre lui; l'odeur du vin qu'il ſouffle eſt montée juſqu'à nous.

GEOR-

GEORGE DANDIN.

Monſieur mon beau-pere, je vous conjure...

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous puëz le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie....

Me. DE SOTENVILLE.

Fi, ne m'approchez pas, votre haleine eſt empeſtée.

GEORGE DANDIN *à Mr. de Sotenville.*

Souffrez que je vous....

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous ſouffrir.

GEORGE DANDIN *à Me. de Sotenville.*

Permettez-moi, de grace, que....

Me. DE SOTENVILLE.

Pouas, vous m'engloutiſſez le cœur. Parlez de loin, ſi vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'eſt elle qui eſt ſortie.

ANGELIQUE.

Ne voilà pas ce que je vous ai dit?

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Allez, vous vous moquez des gens. Deſcendez, ma fille, & venez ici.

SCE-

## SCENE XIII.

*MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.*

GEORGE DANDIN.

J'Atteſte le Ciel, que j'étois dans la maiſon, & que...

Mr. DE SOTENVILLE.

Taiſez-vous, c'eſt une extravagance qui n'eſt pas ſupportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écraſe tout-à-l'heure, ſi....

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête; & ſongez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi, demander pardon?

Mr. DE SOTENVILLE.

Qui, pardon; & ſur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi! Je...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, ſi vous me repliquez, je vous apprendrai ce que c'eſt que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin!

SCE-

## SCENE XIV.

*MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.*

Mr. DE SOTENVILLE.

ALlons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGELIQUE.

Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit? Non, non, mon pere, il m'eſt impoſſible de m'y réſoudre; & je vous prie de me ſéparer d'un mari avec lequel je ne ſçaurois plus vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y réſiſter?

Mr. DE SOTENVILLE.

Ma fille, de ſemblables ſéparations ne ſe font point ſans grand ſcandale; & vous devez vous montrer plus ſage que lui, & patienter encore cette fois.

ANGELIQUE.

Comment patienter après de telles indignités? Non, mon pere, c'eſt une choſe où je ne puis conſentir.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille, & c'eſt moi qui vous le commande.

ANGELIQUE.

Ce mot me ferme la bouche; & vous avez ſur moi une puiſſance abſoluë.

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGELIQUE.

Il eſt fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles

les

les injures ; mais, quelque violence que je me faſſe, c'eſt à moi de vous obéïr.

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

Mr. DE SOTENVILLE *à Angélique.*

Approchez.

ANGELIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne ſervira de rien ; & vous verrez que ce ſera dès demain à recommencer.

Mr. DE SOTENVILLE.

[*à George Dandin.*]

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, à genoux, & ſans tarder.

GEORGE DANDIN *à genoux, une chandelle à la main.*

[*à part.*] [*à Mr. de Sotenville.*]

O Ciel! Que faut-il dire?

Mr. DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner

Mr. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite;

GEORGE DANDIN.

[*à part.*]

L'extravagance que j'ai faite, de vous épouſer;

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

Mr.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Prenez-y garde, & ſçachez que c'eſt ici la derniére de vos impertinences que nous ſouffrirons.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! Si vous y retournez, on vous apprendra le reſpect que vous devez à votre femme, & à ceux de qui elle ſort.

Mr. DE SOTENVILLE.

[*à George Dandin.*]

Voilà le jour qui va paroître. Adieu. Rentrez chez vous, [*à Madame de Sotenville.*
& ſongez bien à être ſage. Et, nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

## SCENE DERNIERE.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

AH! Je le quitte maintenant, & je n'y vois plus de reméde. Lorſqu'on a, comme moi, épouſé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, c'eſt de s'aller jetter dans l'eau la tête la premiére.

FIN.

AVER-

# AVERTISSEMENT.

LA Comédie de George Dandin parut pour la premiere fois devant le Roi en 1668, & faiſoit une des principales parties de la fête que ſa Majeſté donna à Verſailles le 18 Juillet de cette année. Elle y fut repréſentée avec des intermédes qui ſont une eſpéce de Comédie en vers, mêlée de muſique & de danſes, qu'on avoit, en quelque ſorte, liée au ſujet principal.

En faiſant imprimer ces intermédes, on a joint le détail de la fête entiére, & on y a été autoriſé par celui qui nous a été conſervé dans toutes les éditions de Moliere, de la fête de 1664. Les monumens de la magnificence de Louis XIV. en tous les genres, méritent d'être tranſmis à la poſtérité.

# FETE

# FETE
# DE VERSAILLES,
## en 1668.

LE Roi ayant accordé la paix aux inſtances de ſes alliés, & aux vœux de toute l'Europe, & donné des marques d'une modération & d'une bonté ſans exemple, méme dans le plus fort de ſes conquêtes, ne penſoit plus qu'à s'appliquer aux affaires de ſon royaume, lorſque, pour réparer en quelque ſorte ce que la Cour avoit perdu dans le carnaval pendant ſon abſence, il réſolut de faire une fête dans les jardins de Verſailles, où, parmi les plaiſirs que l'on trouve dans un ſéjour ſi délicieux l'eſprit fût encore touché de ces beautés ſurprenantes & extraordinaires dont ce grand Prince ſçait ſi bien aſſaiſonner tous ſes divertiſſemens.

Pour cet effet, voulant donner la Comédie enſuite d'une collation, & après la Comédie, le ſouper qui fut ſuivi d'un bal & d'un feu d'artifice, il jetta les yeux ſur les perſonnes qu'il jugea les plus capables pour diſpoſer toutes les choſes propres à cela. Il leur marqua lui-même les endroits où la diſpoſition du lieu pouvoit, par ſa beauté naturelle, contribuer davantage à leur décoration; &, parce que l'un des plus beaux ornemens de cette maiſon eſt la quantité des eaux que l'art y a conduites malgré la nature qui les lui avoit refuſées, ſa Majeſté leur ordonna de s'en ſervir le plus qu'ils pourroient à l'embelliſſe-

belliſſement de ces lieux; & même leur ouvrit les moyens de les employer, & d'en tirer les effets qu'elles peuvent faire.

Pour l'exécution de cette fête le Duc de Crequi, comme premier Gentilhomme de la chambre, fut chargé de ce qui regardoit la Comédie; le Maréchal de Bellefonds, comme premier Maître d'hôtel du Roi, prit le ſoin de la collation, du ſouper & de tout ce qui regardoit le ſervice des tables; & Monſieur Colbert, comme Surintendant des bâtimens, fit conſtruire & embellir les divers lieux deſtinés à ce divertiſſement royal, & donna les ordres pour l'exécution des feux d'artifice.

Le ſieur Vigarani eut ordre de dreſſer le théatre pour la Comédie, le ſieur Giſſey d'accommoder un endroit pour le ſouper, & le ſieur le Vau premier Architecte du Roi, un autre pour le bal.

Le mercredi 18. jour de Juillet, le Roi étant parti de ſaint Germain vint dîner à Verſailles avec la Reine, Monſeigneur le Dauphin, Monſieur & Madame. Le reſte de la Cour, étant arrivé incontinent après midi, trouva des Officiers du Roi qui faiſoient les honneurs, & recevoient tout le monde dans les ſales du château, où il y avoit en pluſieurs endroits des tables dreſſées, & dequoi ſe rafraîchir; les principales Dames furent conduites dans des chambres particuliéres pour ſe repoſer.

Sur les ſix heures du ſoir, le Roi, ayant commandé au Marquis de Geſvres Capitaine de ſes gardes, de faire ouvrir toutes les portes afin qu'il n'y eût perſonne qui ne prît part au divertiſſement, ſortit du château avec la Reine, & tout le reſte de la Cour, pour prendre le plaiſir de la promenade.

Quand leurs Majeſtés eurent fait le tour du grand parterre, elles deſcendirent dans celui de gazon qui eſt du côté de la grotte, où, après avoir

avoir conſidéré les fontaines qui les embelliſſent, elles s'arrêtérent particuliérement à regarder celle qui eſt au bas du petit parc du côté de la pompe. Dans le milieu de ſon baſſin, l'on voit un dragon de bronze, qui, percé d'une fléche, ſemble vomir le ſang par la gueule, en pouſſant en l'air un bouillon d'eau qui retombe en pluye, & couvre tout le baſſin.

Autour de ce dragon, il y a quatre petits Amours ſur des cygnes qui font chacun un grand jet d'eau, & qui nagent vers le bord comme pour ſe ſauver. Deux de ces Amours qui ſont en face du dragon, ſe cachent le viſage avec la main pour ne le pas voir, & ſur leur viſage l'on apperçoit toutes les marques de la crainte parfaitement exprimées; les deux autres, plus hardis, parce que le monſtre n'eſt pas tourné de leur côté, l'attaquent de leurs armes. Entre ces Amours ſont des dauphins de bronze, dont la gueule ouverte pouſſe en l'air de gros bouillons d'eau.

Leurs Majeſtés allerent enſuite chercher le frais dans ces boſquets ſi délicieux, où l'épaiſſeur des arbres empêche que le ſoleil ne ſe faſſe ſentir. Lorſqu'elles furent dans celui dont un grand nombre d'agréables allées forme une eſpéce de labyrinthe, elles arrivérent, après pluſieurs détours, dans un cabinet de verdure pentagone, où aboutiſſent cinq allées. Au milieu de ce cabinet, il y a une fontaine, dont le baſſin eſt bordé de gazon. De ce baſſin ſortoient cinq tables en maniére de buffets, chargées de toutes les choſes qui peuvent compoſer une collation magnifique.

L'une de ces tables repréſentoit une montagne, où, dans pluſieurs eſpéces de cavernes, on voyoit diverſes ſortes de viandes froides; l'autre étoit comme la face d'un palais bâti de maſſepains & pâtes ſucrées. Il y en avoit une chargée de pyramides de confitures ſéches, une au-

tre d'une infinité de vaſes remplis de toutes ſortes de liqueurs ; & la derniére étoit compoſée de caramels. Toutes ces tables, dont les plans étoient ingénieuſement formés en divers compartimens, étoient couvertes d'une infinité de choſes délicates, & diſpoſées d'une maniére toute nouvelle ; leurs pieds & leurs doſſiers étoient environnés de feuillages, mêlés de feſtons de fleurs, dont une partie étoit ſoutenuë par des Bacchantes. Il y avoit, entre ces tables, une petite pelouſe de mouſſe verte, qui s'avançoit dans le baſſin, & ſur laquelle on voyoit, dans de grands vaſes, des orangers, dont les fruits étoient confits ; chacun de ces orangers avoit à côté de lui, deux autres arbres de différentes eſpéces, dont les fruits étoient pareillement confits.

Du milieu de ces tables, s'élevoit un jet d'eau de plus de trente pieds de haut, dont la chûte faiſoit un bruit très-agréable ; de ſorte qu'en voyant tous ces buffets d'une même hauteur, joints les uns aux autres par les branches d'arbres & les fleurs dont ils étoient revêtus, il ſembloit que ce fût une petite montagne, du haut de laquelle ſortît une fontaine.

La paliſſade qui fait l'enceinte de ce cabinet, étoit diſpoſée d'une maniére toute particuliére ; le jardinier, ayant employé ſon induſtrie à bien ployer les branches des arbres, & à les lier enſemble en diverſes façons, en avoit formé une eſpéce d'architecture. Dans le milieu du couronnement, on voyoit un ſocle de verdure, ſur lequel il y avoit un dé, qui portoit un vaſe rempli de fleurs. Aux côtés du dé, & ſur le même ſocle, étoient deux autres vaſes de fleurs ; &, en cet endroit, le haut de la paliſſade, venant doucement à s'arrondir en forme de galbe, ſe terminoit aux deux extrémités, par deux autres vaſes auſſi remplis de fleurs.

Au

Au lieu de ſiéges de gazon, il y avoit, tout autour du cabinet, des couches de melons, dont la quantité, la groſſeur & la bonté, étoient ſurprenantes pour la ſaiſon. Ces couches étoient faites d'une maniére toute extraordinaire; &, à bien conſidérer la beauté de ce lieu, l'on auroit pû dire autrefois, que les hommes n'auroient point eu de part à un ſi bel arrangement, mais que quelques Divinités de ces bois auroient employé leurs ſoins pour l'embellir de la ſorte.

Comme il y a cinq allées qui ſe terminent toutes dans ce cabinet, & qui forment une étoile, l'on trouvoit ces allées ornées de chaque côté, de vingt-ſix arcades de cyprès. Sous chaque arcade, & ſur des ſiéges de gazon, il y avoit de grands vaſes remplis de divers arbres, chargés de leurs fruits. Dans la premiére de ces allées, il n'y avoit que des orangers de Portugal. La ſeconde étoit toute de bigarreautiers & de ceriſiers mêlés enſemble. La troiſiéme étoit bordée d'abricotiers & de pêchers. La quatriéme, de groſeliers de Hollande; &, dans la cinquiéme, l'on ne voyoit que des poiriers de différentes eſpéces. Tous ces arbres faiſoient un agréable objet à la vûë, à cauſe de leurs fruits, qui paroiſſoient encore davantage contre l'épaiſſeur du bois.

Au bout de ces cinq allées, il y a cinq grandes niches de verdure, que l'on voit toutes en face du milieu du cabinet. Ces niches étoient cintrées; &, ſur les pilaſtres des côtés, s'élevoient deux rouleaux qui s'alloient joindre à un quarré qui étoit au milieu. Dans ce quarré, l'on voyoit les chiffres du Roi, compoſés de différentes fleurs; &, des deux côtés, pendoient des feſtons qui s'attachoient à l'extrémité des rouleaux. A côté de la niche, il y avoit deux arcades auſſi de verdure, avec leurs pilaſtres, d'un côté &

d'autre ; & tous ces pilaſtres étoient terminés par des vaſes remplis de fleurs.

Dans l'une de ces niches, étoit la figure du Dieu Pan, qui, ayant ſur le viſage toutes les marques de la joye, ſembloit prendre part à celle de toute l'aſſemblée. Le ſculpteur l'avoit diſpoſé dans une action qui faiſoit connoître qu'il étoit mis là, comme la Divinité qui préſidoit dans ce lieu.

Dans les quatre autres niches, il y avoit quatre Satyres, deux hommes & deux femmes, qui tous ſembloient danſer, & témoigner le plaiſir qu'ils reſſentoient de ſe voir viſités par un ſi grand Monarque ſuivi d'une ſi belle cour. Toutes ces figures étoient dorées, & faiſoient un effet admirable contre le verd de ces paliſſades.

Après que leurs Majeſtés eurent été quelque tems dans cet endroit ſi charmant, & que les Dames eurent fait collation, le Roi abandonna les tables au pillage des gens qui ſuivoient ; & la deſtruction d'un arrangement ſi beau, ſervit encore d'un divertiſſement agréable à toute la Cour, par l'empreſſement & la confuſion de ceux qui démoliſſoient ces châteaux de maſſepains, & ces montagnes de confitures.

Au ſortir de ce lieu, le Roi rentrant dans une caléche, la Reine dans ſa chaiſe, & tout le reſte de la Cour dans leurs caroſſes, pourſuivirent leur promenade pour ſe rendre à la Comédie, & paſſant dans une grande allée de quatre rangs de tilleuls, firent le tour du baſſin de la fontaine des cygnes, qui termine l'allée royale vis-à-vis du château. Ce baſſin eſt un quarré long finiſſant par deux demi-ronds. Sa longueur eſt de ſoixante toiſes ſur quarante de large. Dans ſon milieu, il y a une infinité de jets d'eau qui, réunis enſemble, font une gerbe d'une hauteur & d'une groſſeur extraordinaire.

A côté

A côté de la grande allée royale, il y en a deux autres qui en ſont éloignées d'environ deux cens pas ; celle qui eſt à droit en montant vers le château, s'appelle l'allée du Roi, & celle qui eſt à gauche, l'allée des prés. Ces trois allées ſont traverſées par une autre qui ſe termine à deux grilles qui font la clôture du petit parc. Les deux allées des côtes & celle qui les traverſe ont cinq toiſes de large ; mais, à l'endroit où elles ſe rencontrent, elles forment un grand eſpace qui a plus de treize toiſes en quarré. C'eſt dans cet endroit de l'allée du Roi, que le ſieur Vigarani avoit diſpoſé le lieu de la Comédie. Le théatre qui avançoit un peu dans le quarré de la place s'enfonçoit de dix toiſes dans l'allée qui monte vers le château, & laiſſoit pour la ſale un eſpace de treize toiſes de face ſur neuf de large.

L'exhauſſement de ce ſalon étoit de trente pieds juſques à la corniche, d'où les côtés du platfonds s'élevoient encore de huit pieds juſques au dernier enfoncement. Il étoit couvert de feuillée par dehors ; &, par dedans, paré de riches tapiſſeries que le ſieur du Mets, intendant des meubles de la Couronne, avoit pris ſoin de faire diſpoſer de la maniére la plus belle & la plus convenable pour la décoration de ce lieu. Du haut du platfonds pendoient trente-deux chandeliers de criſtal, portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la ſale étoient pluſieurs ſiéges diſpoſés en amphithéatre, remplis de plus de douze cent perſonnes ; &, dans le parterre, il y avoit encore ſur des bancs une plus grande quantité de monde. Cette ſale étoit percée par deux grandes arcades, dont l'une étoit vis-à-vis du théatre, & l'autre, du côté qui va vers la grande allée. L'ouverture du théatre étoit de trente-ſix pieds, &, de chaque côté, il y avoit deux grandes colonnes torſes de bronze & de lapis, environnées de branches & de feuilles de

vigne d'or ; elles étoient poſées ſur des piédeſtaux de marbre, & portoient une grande corniche auſſi de marbre, dans le milieu de laquelle on voyoit les armes du Roi ſur un cartouche doré accompagné de trophées ; l'architecture étoit d'ordre ionique. Entre chaque colonne il y avoit une figure ; celle qui étoit à droit repréſentoit la Paix, & celle qui étoit à gauche figuroit la Victoire, pour montrer que ſa Majeſté eſt toujours en état de faire que ſes peuples jouiſſent d'une paix heureuſe & pleine d'abondance, en établiſſant le repos dans l'Europe, ou d'une victoire glorieuſe & remplie de joye, quand elle eſt obligée de prendre les armes pour ſoutenir ſes droits.

Lorſque leurs Majeſtés furent arrivées dans ce lieu, dont la grandeur & la magnificence ſurprirent toute la Cour, & quand elles eurent pris leurs places ſous le haut dais qui étoit au milieu du parterre, on leva la toile qui cachoit la décoration du théatre ; & alors, les yeux ſe trouvant tout-à-fait trompés, l'on crut voir effectivement un jardin d'une beauté extraordinaire.

A l'entrée de ce jardin, l'on découvroit deux paliſſades ſi ingénieuſement moulées qu'elles formoient un ordre d'architecture, dont la corniche étoit ſoutenuë par quatre termes qui repréſentoient des Satyres. La partie d'en bas de ces termes, & ce qu'on appelle guaine étoit de jaspe, & le reſte de bronze doré. Ces Satyres portoient ſur leurs têtes des corbeilles pleines de fleurs ; &, ſur les piédeſtaux de marbre qui ſoutenoient ces mêmes termes, il y avoit de grands vaſes dorés auſſi remplis de fleurs.

Un peu plus loin, paroiſſoient deux terraſſes revêtuës de marbre blanc qui environnoient un long canal. Aux bords de ces terraſſes, il y avoit

avoit des maſques dorés qui vomiſſoient de l'eau dans le canal ; &, au deſſus de ces maſques, on voyoit des vaſes de bronze doré d'où ſortoient auſſi autant de véritables jets d'eau.

On montoit ſur ces terraſſes par trois degrez, & ſur la même ligne où étoient rangés les termes, il y avoit, d'un côté & d'autre, une allée de grands arbres entre leſquels paroiſſoient des cabinets d'une architecture ruſtique. Chaque cabinet couvroit un grand baſſin de marbre ſoutenu ſur un piédeſtal de même matiére, & de ces baſſins ſortoient autant de jets d'eau.

Le bout du canal le plus proche étoit bordé de douze jets d'eau qui formoient autant de chandeliers ; &, à l'autre extrémité, on voyoit un ſuperbe édifice en forme de dôme. Il étoit percé de trois grands portiques au travers deſquels on découvroit une grande étenduë de pays.

D'abord l'on vit ſur le théatre une collation magnifique d'oranges de Portugal, & de toutes ſortes de fruits chargés à fond & en pyramides dans trente-ſix corbeilles qui furent ſervies à toute la Cour par le Maréchal de Bellefonds, & par pluſieurs Seigneurs, pendant que le ſieur de Launay, intendant des menus plaiſirs & affaires de la chambre, donnoit de tous côtés des imprimés qui contenoient le ſujet de la Comédie & du ballet.

Bien que la piéce qu'on repréſenta doive être conſidérée comme un impromptu & un de ces ouvrages où la néceſſité de ſatisfaire ſur le champ aux volontés du Roi ne donne pas toujours le loiſir d'y apporter la derniére main, & d'en former les derniers traits, néanmoins il eſt certain qu'elle eſt compoſée de parties ſi diverſifiées & ſi agréables qu'on peut dire qu'il n'en a guéres paru ſur le théatre de plus capable de ſatisfaire tout enſemble l'oreille & les yeux des ſpectateurs.

La proſe dont on s'eſt ſervi eſt un langage très-propre pour l'action qu'on repréſente ; & les vers qui ſe chantent entre les actes de la Comédie conviennent ſi bien au ſujet & expriment ſi tendrement les paſſions dont ceux qui les récitent doivent être émûs, qu'il n'y a jamais rien eu de plus touchant. Quoiqu'il ſemble que ce ſoient deux Comédies que l'on jouë en même tems, dont l'une ſoit en proſe & l'autre en vers, elles ſont pourtant ſi bien unies à un même ſujet qu'elles ne font qu'une même piéce, & ne repréſentent qu'une ſeule action.

# ACTEURS
## DES
# INTERMEDES
## DE LA COMEDIE
## DE GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.
BERGERS danſans, déguiſés en valets de féte.
BERGERS jouant de la flûte.
CLIMENE, bergére chantante.
CLORIS, bergére chantante.
TIRCIS, berger chantant, amant de Climéne.
PHILENE, berger chantant, amant de Cloris.
UNE BERGERE.
BATELIERS danſans.
UN PAYSAN, ami de George Dandin.
CHOEUR DE BERGERS chantans.
BERGERS & BERGERES danſans.
UN SATYRE chantant.
UN SUIVANT DE BACCHUS chantant.
CHOEUR DE SUIVANS DE BACCHUS chantans.
CHOEUR DE SUIVANS DE L'AMOUR chantans.

UN BERGER chantant.

SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES danſans.

SUIVANS DE L'AMOUR danſans.

IN.

# INTERMEDES
## DE LA COMEDIE
# DE GEORGE DANDIN.

## *PREMIER INTERMEDE.*

### SCENE I.

*GEORGE DANDIN, BERGERS déguiſés en valets de fête, BERGERS jouant de la flûte.*

#### PREMIERE ENTRE'E.

*Quatre bergers, déguiſés en valets de fête, accompagnés de quatre bergers jouant de la flûte, entrent en danſant, & obligent George Dandin de danſer avec eux.*

*George Dandin mal ſatisfait de ſon mariage, & n'ayant l'eſprit rempli que de fâcheuſes penſées, quitte bientôt les bergers avec leſquels il n'a demeuré que par contrainte.*

### SCENE II.

*CLIMENE, CLORIS.*

CLIMENE.

L'Autre jour d'Annette
J'entendis la voix,
Qui, ſur ſa muſette,
Chantoit dans nos bois;

Amour, que ſous ton empire
On ſouffre de maux cuiſans!
Je le puis bien dire,
Puiſque je le ſens.

CLORIS.

La jeune Liſette,
Au même moment,
Sur le ton d'Annette,
Reprit tendrement;
Amour, ſi, ſous ton empire,
Je ſouffre des maux cuiſans,
C'eſt de ne n'oſer dire
Tout ce que je ſens.

## SCENE III.

*TIRCIS, PHILENE, CLIMENE, CLORIS.*

CLORIS.

Laiſſe-nous en repos, Philéne.

CLIMENE.

Tircis, ne vien point m'arrêter.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Ah! Belle inhumaine,
Daigne un moment m'écouter.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Mais, que me veux-tu conter?

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Que, d'une flâme immortelle,
Mon cœur brûle ſous tes loix.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Ce n'eſt pas une nouvelle,
Tu me l'as dit mille fois.

PHILENE *à Cloris.*

Quoi! Veux-tu, toute ma vie,
Que j'aime, & n'obtienne rien?

CLO-

CLORIS.

Non, ce n'eſt pas mon envie.
N'aime plus, je le veux bien.

TIRCIS *à Climéne.*

Le Ciel me force à l'hommage
Dont tous ces bois ſont témoins.

CLIMENE.

C'eſt au Ciel, puiſqu'il t'engage,
A te payer de tes ſoins.

PHILENE *à Cloris.*

C'eſt par ton mérite extrême,
Que tu captives mes vœux.

CLORIS.

Si je mérite qu'on m'aime,
Je ne dois rien à tes feux.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

L'éclat de tes yeux me tuë.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Détourne de moi tes pas.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Je me plais dans cette vûë.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILENE.

Ah, belle Climéne!

TIRCIS.

Ah, belle Cloris!

PHILENE *à Climéne.*

Ren-là pour moi plus humaine.

TIRCIS *à Cloris.*

Domte pour moi ſes mépris.

CLIMENE *à Cloris.*

Sois ſenſible à l'amour que te porte Philéne.

CLORIS *à Climéne.*

Sois ſenſible à l'ardeur dont Tircis eſt épris.

CLIMENE *à Cloris.*

Si tu veux me donner ton exemple, bergére,
Peut-être je le recevrai.

CLORIS *à Climéne.*

Si tu veux te réſoudre à marcher la premiére,
Poſſible que je te ſuivrai.

CLIMENE *à Philéne.*

Adieu, berger.

CLORIS *à Tircis.*

Adieu, berger.

CLIMENE *à Philéne.*

Attends un favorable ſort.

CLORIS *à Tircis.*

Attends un doux ſuccès du mal qui te poſſéde.

TIRCIS.

Je n'attends aucun reméde.

PHILENE.

Et je n'attends que la mort.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Puiſqu'il nous faut languir en de tels déplaiſirs,
Mettons fin, en mourant, à nos triſtes ſoupirs.

*Fin du premier Interméde.*

PRE-

# PREMIER ACTE
## DE LA COMEDIE.

## II. INTERMEDE.

### SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE.

*La Bergére vient apprendre à George Dandin le déſeſpoir de Tircis & Philéne, & qui ſe ſont précipités dans les eaux. George Dandin, agité d'autres inquiétudes, la quitte en colére.*

### SCENE II.

CLORIS.

AH! Mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.
Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur
Tienne notre ame en eſclave aſſervie?
Hélas! Pour contenter ſa barbare rigueur,
J'ai réduit mon amant à ſortir de la vie.

Ah! Mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Me puis-je pardonner dans ce funeſte ſort,
Les ſévéres froideurs dont je m'étois armée?
Quoi donc, mon cher amant, je t'ai donné la mort!
Eſt-ce le prix, hélas, de m'avoir tant aimée?

Ah! mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

*Fin du ſecond Interméde.*

# SECOND ACTE DE LA COMEDIE.

## *III. INTERMEDE.*

### SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE, BATELIERS.

*La bergére qui avoit annoncé à George Dandin le malheur de Tircis & Philéne, lui vient dire que ces bergers ne ſont point morts, & lui montre les bateliers qui les ont ſauvés. George Dandin n'écoute pus plus tranquillement ce ſecond récit de la Bergére, qu'il n'avoit fait le premier, & ſe retire.*

### SCENE II.

ENTRE'E DE BALLET.

*Les Bateliers qui ont ſauvé Tircis & Philéne, ravis de la récompenſe qu'ils ont reçuë, expriment leur joye en danſant, & font une maniére de jeu avec leurs crocs.*

*Fin du troiſéme Interméde.*

TROI-

# TROISIEME ACTE DE LA COMEDIE.

## *IV. INTERMEDE.*

### SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UN PAYSAN.

*Ce payſan, ami de George Dandin, lui conſeille de noyer dans le vin toutes ſes inquiétudes, & l'emméne pour joindre ſa troupe, voyant venir toute la foule des bergers amoureux, qui commencent à célébrer, par des chants & des danſes, le pouvoir de l'Amour.*

### SCENE II.

*Le théatre change, & repréſente de grandes roches entremêlées d'arbres, où l'on voit pluſieurs bergers qui jouent des inſtrumens.*

*CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHOEUR DE BERGERS chantans, BERGERS & BERGERES danſans.*

CLORIS.

ICi l'ombre des ormeaux,
Donne un teint frais aux herbettes,
Et les bords de ces ruiſſeaux
Brillent de mille fleurettes
Qui ſe mirent dans les eaux.
Prenez, bergers, vos muſettes,
Ajuſtez vos chalumeaux;

Et

Et mêlons nos chanſonnettes
Au chant des petits oiſeaux.

Le Zéphire, entre ces eaux,
Fait mille courſes ſecrettes ;
Et les roſſignols nouveaux
De leurs douces amourettes,
Parlent aux tendres rameaux.
Prenez, bergers, vos muſettes,
Ajuſtez vos chalumeaux ;
Et mêlons nos chanſonnettes
Au chant des petits oiſeaux.

## PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Bergers & Bergéres danſans.*

### CLIMENE.

Ah ! Qu'il eſt doux, belle Silvie,
Ah ! Qu'il eſt doux de s'enflammer !
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en paſſe ſans aimer.

### CLORIS.

Ah ! Les beaux jours qu'Amour nous donne,
Lorſque ſa flâme unit les cœurs !
Eſt-il ni gloire, ni couronne
Qui vaille ſes moindres douceurs ?

### TIRCIS.

Qu'avec peu de raiſon on ſe plaint d'un martyre
Que ſuivent de ſi doux plaiſirs.

### PHILENE.

Un moment de bonheur dans l'amoureux empire
Répare dix ans de ſoupirs.

### TOUS ENSEMBLE.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable ;
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux ;
Il eſt le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.

SCE-

## SCENE III.

*Un grand rocher couvert d'arbres, ſur lequel eſt aſſiſe toute la troupe de Bacchus, s'avance ſur le bord du théâtre.*

*UN SATYRE, UN SUIVANT DE BACCHUS, CHOEUR DE SATYRES chantans, SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES danſans; CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHOEUR DE BERGERS chantans, BERGERS & BERGERES danſans.*

LE SATYRE.

ARrêtez, c'eſt trop entreprendre;
Un autre Dieu, dont nous ſuivons les loix,
S'oppoſe à cet honneur qu'à l'Amour oſent rendre
Vos muſettes & vos voix;
A des tîtres ſi beaux, Bacchus ſeul peut prétendre,
Et nous ſommes ici pour défendre ſes droits.

CHOEUR DE SATYRES.

Nous ſuivous de Bacchus le pouvoir adorable,
Nous ſuivons en tous lieux
Ses attraits glorieux;
Il eſt le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.

DEUXIEME ENTRE'E DE BALLET.

*Suivans de Bacchus & Bacchantes danſans.*

CLORIS.

C'eſt le printems qui rend l'ame
A nos champs ſemés de fleurs;
Mais c'eſt l'Amour & ſa flâme
Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT *de Bacchus.*

Le ſoleil chaſſe les ombres
Dont le Ciel eſt obſcurci;
Et, des ames les plus ſombres,
Bacchus chaſſe le ſouci.

CHOEUR

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Bacchus eſt révéré ſur la terre & ſur l'onde.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Et l'Amour eſt un Dieu qu'on adore en tous lieux.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Bacchus à ſon pouvoir a ſoumis tout le monde.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Et l'Amour a domté les hommes & les Dieux.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Rien peut-il égaler ſa douceur ſans ſeconde?

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Rien peut-il égaler ſes charmes précieux?

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Fi de l'Amour & de ſes feux.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Ah! Quel plaiſir d'aimer!

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Ah! Quel plaiſir de boire!

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

A qui vit ſans amour, la vie eſt ſans appas.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

C'eſt mourir que de vivre & de ne boire pas.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Aimables fers!

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Douce victoire!

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Ah! Quel plaiſir d'aimer!

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Ah! Quel plaiſir de boire!

TOUS ENSEMBLE.

Non, non, c'eſt un abus;
Le plus grand Dieu de tous.

CHOEUR

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

C'eſt l'Amour.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

C'eſt Bacchus.

---

## SCENE IV.

*UN BERGER, & les mêmes Acteurs.*

UN BERGER.

C'Eſt trop, c'eſt trop, Bergers. Hé, pourquoi ces débats ?
Souffrons qu'en un parti la raiſon nous aſſemble.
L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas,
Ce ſont deux Déïtés qui ſont fort bien enſemble,
Ne les ſéparons pas.

LES DEUX CHOEURS.

Mêlons donc leurs douceurs aimables.
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables ;
Et faiſons répéter aux échos d'alentour,
Qu'il n'eſt rien de plus doux que Bacchus & l'Amour.

### TROISIEME ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & bergéres ſe mêlent avec les ſuivans de Bacchus & les Bacchantes. Les ſuivans de Bacchus frappent avec leurs tyrſes les eſpéces de tambours de baſque que portent les Bacchantes, pour repréſenter ces cribles qu'elles portoient anciennement aux fêtes de Bacchus ; les uns & les autres font différentes poſtures, pendant que les bergers & les bergéres danſent plus ſérieuſement.*

*FIN.*

*NOMS*

## *NOMS DES PERSONNES QUI ONT REPRESENTE',*

*chanté & danſé dans les intermédes de la Comédie de George Dandin.*

George Dandin, *le Sieur Moliere.*

Bergers danſans, déguiſés en valets de tête, *les Sieurs Beauchamp, Saint André, la Pierre, Favier.*

Bergers jouant de la flûte, *les Sieurs Deſcóteaux, Philbert, Jean & Martin Hotteterre.*

Climéne, *Mademoiſelle Hilaire.*

Cloris, *Mademoiſelle des Fronteaux.*

Tircis, *le Sieur Blondel.*

Philéne, *le Sieur Gaye.*

Une bergére, *Mademoiſelle.....*

Bateliers danſans, *les Sieurs Beauchamp, Jouan, Chicanneau, Favier, Noblet, Mayeu.*

Un payſan, ami de George Dandin, *le Sieur....*

Bergers danſans, *les Sieurs Chicanneau, Saint André, la Pierre, Favier.*

Bergéres danſantes, *les Sieurs Bonard, Arnald, Noblet, Foignard.*

Satyre chantant, *le Sieur Eſtival.*

Suivant de Bacchus, chantant, *le Sieur Gingan.*

Suivans de Bacchus, danſans, *les Sieurs Beauchamp, Dolivet, Chicanneau, Mayeu.*

Bacchantes danſantes, *le Sieur Payſan, Manceau le Roy, Peſan.*

Un berger, *le Sieur le Gros.*

CEt agréable ſpectacle étant fini de la ſorte, le Roi & toute la Cour ſortirent par le portique du côté gauche du ſalon, & qui rend dans l'allée de traverſe, au bout de laquelle, à l'endroit où elle coupe l'allée des prés, l'on apperçut de loin un édifice élevé de cinquante pieds de haut. Sa figure étoit octogone, & ſur le haut de la couverture s'élevoit une eſpéce de dôme d'une grandeur & d'une hauteur ſi belle & ſi proportionnée, que le tout enſemble reſſembloit beaucoup à ces beaux temples antiques dont l'on voit encore quelques reſtes; il étoit tout couvert de feuillages, & rempli d'une infinité de lumiéres. A meſure qu'on s'en approchoit, on y découvroit mille différentes beautés. Il étoit iſolé, & l'on voyoit dans les huit angles autant de pilaſtres qui ſervoient comme de pieds forts ou d'arcboutans élevés de quinze pieds de haut. Au deſſus de ces pilaſtres, il y avoit de grands vaſes ornés de différentes façons & remplis de lumiéres. Du haut de ces vaſes ſortoit une fontaine qui, retombant, à l'entour, les environnoit comme d'une cloche de criſtal. Ce qui faiſoit un effet d'autant plus admirable, qu'on voyoit un feu éclairer agréablement au milieu de l'eau.

Cet édifice étoit percé de huit portes. Au devant de celle par où l'on entroit, & ſur deux pied eſt aux de verdure, étoient deux grandes figures dorées qui repréſentoient deux Faunes jouant chacun d'un inſtrument. Au deſſus de ces portes, on voyoit comme une eſpéce de friſe ornée de huit grands bas reliefs, repréſentant, par des figures aſſiſes, les quatre ſaiſons de l'année, & les quatre parties du jour. A côté des premiéres, il y avoit de doubles L, &, à côté des autres, des fleurs de lys. Elles étoient toutes enchaſſées parmi le feuillage, & faites avec un artifice de lumiére ſi beau & ſi ſurprenant, qu'il ſembloit que toutes ces figures,

res, ces L, & ces fleurs de lys fûſſent d'un métal lumineux & tranſparent.

Le tour du petit dôme étoit auſſi orné de huit bas reliefs éclairés de la même ſorte; mais, au lieu de figures, c'étoient des trophées diſpoſés en différentes maniéres. Sur les angles du principal édifice & du petit dôme, il y avoit de groſſes boules de verdure qui en terminoient les extrêmités.

Si l'on fut ſurpris en voyant par dehors la beauté de ce lieu, on le fut encore davantage en voyant le dedans. Il étoit preſque impoſſible de ne ſe pas perſuader que ce ne fût un enchantement, tant il y paroiſſoit de choſes qui ſembloient ne ſe pouvoir faire que par magie. Sa grandeur étoit de huit toiſes de diamétre. Au milieu il y avoit un grand rocher, & autour du rocher une table de figure octogone chargée de ſoixante & quatre couverts. Ce rocher étoit percé en quatre endroits, il ſembloit que la nature eût fait choix de tout ce qu'elle a de plus beau & de plus riche pour la compoſition de cet ouvrage, & qu'elle eût elle-même pris plaiſir d'en faire ſon chef-d'œuvre, tant les ouvriers avoient bien ſçû cacher l'artifice dont ils s'étoient ſervi pour l'imiter.

Sur la cime du rocher étoit le cheval Pegaſe; il ſembloit, en ſe cabrant, faire ſortir de l'eau qu'on voyoit couler doucement de deſſous ſes pieds, mais qui auſſi-tôt tomboit avec abondance, & formoit comme quatre fleuves. Cette eau qui ſe précipitoit avec violence & par gros bouillons parmi les pointes du rocher, le rendoit tout blanc d'écume, & ne s'y perdoit que pour paroître enſuite plus belle & plus brillante; car, reſortant avec impétuoſité par des endroits cachés, elle faiſoit des chûtes d'autant plus agréables qu'elles ſe ſéparoient en pluſieurs petits ruiſſeaux parmi les cailloux & les coquilles. Il ſortoit de tous les endroits les plus creux du rocher

mille gouttes d'eau qui, avec celles des caſcades, venoient à inonder une pelouſe couverte de mouſſe & de divers coquillages qui en faiſoit l'entrée. C'étoit ſur ce beau vert, & à l'entour de ces coquilles que ces eaux, venant à ſe répandre & à couler agréablement, faiſoient une infinité de retours qui paroiſſoient autant de petites ondes d'argent, &, avec un murmure doux & agréable qui s'accordoit au bruit des caſcades, tomboient en cent différentes maniéres dans huit canaux qui ſéparoient la table d'avec le rocher, & en recevoient toutes les eaux. Ces canaux étoient revêtus de carreaux de porcelaîne & de mouſſe, au bord deſquels il y avoit de grands vaſes à l'antique émaillés d'or & d'azur, qui, jettant l'eau par trois différens endroits, rempliſſoient trois grandes coupes de criſtal qui ſe dégorgeoient encore dans ces mêmes canaux.

Au-deſſous du cheval Pegaſe, & vis-à-vis la porte par où l'on entroit, on voyoit la figure d'Apollon aſſiſe, tenant dans ſa main une lyre; les neuf Muſes étoient au-deſſous de lui qui tenoient auſſi divers inſtrumens. Dans les quatre coins du rocher, & au-deſſous de la chûte de ces fleuves, il y avoit quatre figures couchées qui en repréſentoient les Divinités.

De quelque côté qu'on regardât ce rocher, l'on y voyoit toujours différens effets d'eau, & les lumiéres dont il étoit éclairé étoient ſi bien diſpoſées, qu'il n'y en avoit point qui ne contribuaſſent à faire paroître toutes les figures qui étoient d'argent, & à faire briller davantage les divers éclats de l'eau & les différentes couleurs des pierres & des criſtaux dont il étoit compoſé. Il y avoit même des lumiéres ſi induſtrieuſement cachées dans les cavités de ce rocher, qu'elles n'étoient point apperçûës, mais qui cependant le faiſoient voir par tout, & donnoient un luſtre & un

un éclat merveilleux à toutes les gouttes d'eau qui tomboient.

Des huit portes dont ce ſalon étoit percé, il y en avoit quatre au droit des quatre grandes allées, & quatre autres qui étoient vis-à-vis des petites allées, qui ſont dans les angles de cette place. A côté de chaque porte il y avoit quatre grandes niches percées à jour, & remplies d'un grand pied d'argent; au-deſſous étoit un grand vaſe de même matiére, qui portoit une girandole de criſtal, allumée de dix bougies de cire blanche. Dans les huit angles qui forment la figure de ce lieu, il y avoit un corps ſolide taillé ruſtiquement, & dont le fond verdâtre brilloit en façon de criſtal ou d'eau congelée. Contre ce corps étoient quatre coquilles de marbre les unes au-deſſous des autres, & dans des diſtances fort proportionnées; la plus haute étoit la moins grande, & celles de deſſous augmentoient toujours en grandeur, pour mieux recevoir l'eau qui tomboit des unes dans les autres. On avoit mis ſur la coquille la plus élevée une girandole de criſtal, allumée de dix bougies, & de cette coquille ſortoit de l'eau en forme de nappe, qui tombant dans la ſeconde coquille, ſe répandoit dans une troiſiéme, où l'eau d'un maſque poſé au-deſſus venant à ſe rendre, la rempliſſoit encore davantage. Cette troiſiéme coquille étoit portée par deux dauphins, dont les écailles étoient de couleur de nacre; ces deux dauphins jettoient de l'eau dans la quatriéme coquille, où tomboit auſſi en nappe l'eau de la coquille qui étoit au-deſſus; & toutes ces eaux venoient enfin à ſe rendre dans un baſſin de marbre, aux deux extrémités duquel étoient deux grands vaſes remplis d'orangers.

Le platfonds de ce lieu n'étoit pas cintré en forme de voûte; il s'élevoit juſques à l'ouverture du petit dôme par huit pans, qui repréſentoient

un compartiment de menuiſerie artiſtement taillé de feuillages dorés. Dans ces compartimens qui paroiſſoient percés, l'on avoit peint des branches d'arbres au naturel, pour avoir plus d'union avec la feuillée, dont le corps de cet édifice étoit compoſé. Le haut du petit dôme étoit auſſi un compartiment d'une riche broderie d'or & d'argent ſur un fond vert.

Outre vingt-cinq luſtres de criſtal, chacun de dix bougies, qui éclairoient ce lieu, & qui tomboient du haut de la vôûte ; il y en avoit encore d'autres au milieu des huit portes, qui étoient attachées avec de grandes écharpes de gaze d'argent entre des feſtons de fleurs, noués avec de pareilles écharpes enrichies d'une frange de même.

Sur la grande corniche qui regnoit tout autour de ce ſalon, étoient rangés ſoixante & quatre vaſes de porcelaine remplis de diverſes fleurs ; &, entre ces vaſes, on avoit mis ſoixante & quatre boules de criſtal de diverſes couleurs, & d'un pied de diamétre, ſoutenuës ſur des pieds d'argent ; elles paroiſſoient comme autant de pierres précieuſes, & étoient éclairées d'une maniére ſi ingénieuſe, que la lumiére paſſant au travers, & ſe trouvant chargée des différentes couleurs de ces criſtaux, ſe répandoit par tout le haut du platfonds, où elle faiſoit des effets ſi admirables, qu'il ſembloit que ce fûſſent les couleurs mêmes d'un véritable arc-en-ciel. De cette corniche, & du tour que formoit l'ouverture du petit dôme, pendoient pluſieurs feſtons de toutes ſortes de fleurs, attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent, dont les bouts, tombant entre chaque feſton, paroiſſoient avec beaucoup d'éclat & de grace ſur tout le corps de cette architecture qui étoit de feuillages, & dont l'on avoit ſi bien ſçû former différentes ſortes de verdure, que la diverſité des arbres qu'on y avoit em-

employés, & que l'on avoit ſçû accommoder les uns auprès des autres, ne faiſoit pas une des moindres beautés de la compoſition de cet agréable édifice.

Au-delà du portique, qui étoit vis-à-vis de celui par où l'on entroit, on avoit dreſſé un buffet d'une beauté & d'une richeſſe toute extraordinaire. Il étoit enfoncé de dix-huit pieds dans l'allée, & l'on y montoit par trois grands degrez en forme d'eſtrade. Il y avoit des deux côtés de ce buffet, deux maniéres d'aîles élevées d'environ dix pieds de haut, dont le deſſous ſervoit pour paſſer ceux qui portoient les viandes. Sur le milieu de chacune de ces aîles, étoit un ſocle de verdure, qui portoit un grand guéridon d'argent, chargé d'une girandole auſſi d'argent allumée de bougies de cire blanche, &, à côté de ces guéridons, pluſieurs grands vaſes d'argent; contre ce ſocle étoit attaché une grande plaque d'argent à trois branches, portant chacune un flambeau de cire blanche.

Sur la table du buffet, il y avoit quatre degrez de deux pieds de large, & de trois à quatre pieds de haut, qui s'élevoient juſques à un platfonds de feuillée de vingt-cinq pieds d'exhauſſement. Sur ce buffet, & ſur ces degrez, l'on voyoit dans une diſpoſition agréable, vingt-quatre baſſins d'argent d'une grandeur extrême, & d'un ouvrage merveilleux; ils étoient ſéparés les uns des autres par autant de grands vaſes, de caſſolettes, & de girandoles d'argent d'une pareille beauté. Il y avoit ſur la table vingt-quatre grands pots d'argent, remplis de toutes ſortes de fleurs, avec la nef du Roi, la vaiſſelle & les verres deſtinés pour ſon ſervice. Au devant de la table, on voyoit une grande cuvette d'argent en forme de coquille, & aux deux bouts du buffet, quatre guéridons d'argent de ſix pieds de haut, ſur leſquels étoient des gi-

randoles d'argent allumées de dix bougies de cire blanche.

Dans les deux autres arcades qui étoient à côté de celle-ci, étoient deux autres buffets, moins hauts & moins larges que celui du milieu; chaque table avoit deux degrez, ſur leſquels étoient dreſſés quatre grands baſſins d'argent, qui accompagnoient un grand vaſe, chargé d'une girandole allumée de dix bougies; &, entre ces baſſins & ce vaſe, il y avoit pluſieurs figures d'argent. Aux deux bouts du buffet, l'on voyoit deux grandes plaques portant chacune trois flambeaux de cire blanche; au-deſſus du doſſier, un guéridon d'argent, chargé de pluſieurs bougies, & à côté, pluſieurs grands vaſes d'un prix & d'une peſanteur extraordinaire; outre ſix grands baſſins qui ſervoient de fond. Devant chaque table, il y avoit une grande cuvette d'argent, peſant mille marcs, & ces tables qui étoient comme deux crédences pour accompagner le grand buffet du Roi, étoient deſtinées pour le ſervice des Dames.

Au-delà de l'arcade qui ſervoit d'entrée du côté de l'allée qui deſcend vers les grilles du grand parc, étoit un enfoncement de dix-huit toiſes de long, qui formoit comme un avant-ſalon.

Ce lieu étoit terminé d'un grand portique de verdure, au-delà duquel il y avoit une grande ſale bornée par les deux côtés des paliſſades de l'allée, &, par l'autre bout, d'un autre portique de feuillages. Dans cette ſale l'on avoit dreſſé quatre grandes tentes très-magnifiques, ſous leſquelles étoient huit tables accompagnées de leurs buffets, chargés de baſſins, de verres & de lumiéres, diſpoſés dans un ordre tout-à-fait ſingulier.

Lorſque le Roi fut entré dans le ſalon octogone, & que toute la cour ſurpriſe de la beauté

& de

& de la diſpoſition ſi extraordinaire de ce lieu, en eut bien conſidéré toutes les parties, ſa Majeſté ſe mit à table, le dos tourné du côté par où elle avoit entré; & lorſque Monſieur eut auſſi pris ſa place, les Dames qui étoient nommées par ſa Majeſté pour y ſouper, prirent les leurs ſelon qu'elles ſe rencontrérent, ſans garder aucun rang. Celles qui eurent cet honneur, furent,

Meſdemoiſelles d'Angoulême.
Madame Aubry de Courcy.
Madame de Saint Abre.
Madame de Broglio.
Madame de Bailleul.
Madame de Bonnelle.
Madame Bignon.
Madame de Bordeaux.
Mademoiſelle Borelle.
Madame de Briſſac.
Madame de Coulange.
Madame la Maréchale de Clerembaut.
Madame la Maréchale de Caſtelnau.
Madame de Cominge.
Madame la Marquiſe de Caſtelnau.
Mademoiſelle d'Elbeuf.
Madame la Maréchale d'Albret, & Mademoiſelle ſa fille.
Madame la Maréchale d'Eſtrées.
Madame la Maréchale de la Ferté.
Madame de la Fayette.
Madame la Comteſſe de Fieſque.
Madame de Fontenay Hotman.
Madame de Fieubet.
Madame la Maréchale de Grancei, & Mesdemoiſelles ſes deux filles.
Madame des Hameaux.
Madame la Maréchale de l'Hôpital.
Madame la Lieutenante Civile.
Madame la Comteſſe de Louvigny.
Mademoiſelle de Manicham.
Madame de Mekelbourg.

Madame la grande Maréchale.
Madame de Marré.
Madame de Nemours.
Madame de Richelieu.
Madame la Ducheſſe de Richemont.
Mademoiſelle de Treſmes.
Madame Tambonneau.
Madame de la Trouſſe.
Madame la Préſidente Tubœuf.
Madame la Ducheſſe de la Valliére.
Madame la Marquiſe de la Valliére.
Madame de Vilacerf.
Madame la Ducheſſe de Wirtemberg, & Madame ſa fille.
Madame de Valavoire.

Comme la ſomptuoſité de ce feſtin paſſe tout ce qu'on en pourroit dire, tant par l'abondance & la délicateſſe des viandes qui y furent ſervies, que par le bel ordre que le Maréchal de Bellefonds, & le Sieur de Valentiné Controlleur Général de la Maiſon du Roi y apportérent, je n'entreprendrai pas d'en faire le détail; je dirai ſeulement que le pied du rocher étoit revêtu, parmi les coquilles & la mouſſe, de quantité de pâtes, de confitures, de conſerves, d'herbages, & de fruits ſucrés, qui ſembloient être crûs parmi les pierres, & en faire partie. Il y avoit ſur les huit angles qui marquent la figure du rocher & de la table, huit pyramides de fleurs, dont chacune étoit compoſée de treize porcelaines remplies de différens mêts. Il y eut cinq ſervices, chacun de cinquante-ſix plats; les plats du deſſert étoient chargés de ſeize porcelaines en pyramides, où tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus rare dans la ſaiſon, y paroiſſoit à l'œil & au goût, d'une maniére qui ſecondoit bien ce que l'on avoit fait dans cet agréable lieu pour charmer la vûë.

Dans une allée aſſez proche de là, & ſous une tente, étoit la table de la Reine, où mangeoient Ma-

Madame, Mademoiſelle, Madame la Princeſſe, Madame la Princeſſe de Carignan. Monſeigneur le Dauphin ſoupa au château dans ſon appartement.

Le Roi étoit ſervi par Monſieur le Duc, & Monſieur, par le Sieur de Valentiné. Le Sieur Grotteau, Controlleur de la bouche, les Sieurs Gaut & Chamois, Controlleurs d'office, mettoient les viandes ſur la table.

Le Maréchal de Bellefonds ſervoit la Reine, le Sieur Courtet, Controlleur d'office, ſervoit Madame, le Sieur de la Grange, auſſi Controlleur d'office, mettoit ſur table, les cent Suiſſes de la garde portoient les viandes, & les pages & valets de pied du Roi, de la Reine, de Monſieur & de Madame, ſervoient les tables de leurs Majeſtés.

Dans le même tems que l'on portoit ſur ces deux tables, il y en avoit huit autres que l'on ſervoit de la même maniére, qui étoient dreſſées ſous les quatre tentes dont j'ai parlé, & ces tables avoient leurs maîtres d'hôtel, qui faiſoient porter les viandes par les gardes ſuiſſes. La premiere étoit celle,

De Mad. la Comteſſe de Soiſſons, de..... 20 couv.
De Mad. la Princeſſe de Bade, de..... 20 couv.
De Mad. la Ducheſſe de Crequy, de..... 20 couv.
De Mad. la Maréchale de la Mothe, de... 20 couv.
De Mad. de Montauſier, de..... 40 couv.
De Mad. la Maréchale de Bellefonds, de 65 couv.
De Mad. la Maréchale d'Humiéres, de... 20 couv.
De Mad. de Bethune, de..... 20 couv.

Il y en avoit encore trois autres dans une petite allée à côté de celle que tenoit Madame la Maréchale de Bellefonds, de quinze à ſeize couverts chacune, dont les maîtres d'hôtel du Roi avoient le ſoin.

Quantité d'autres tables ſe ſervoient de la deſſerte de la Reine, & des autres, pour les femmes de la Reine & pour d'autres perſonnes.

Dans la grotte, proche du château, il y eut trois tables pour les Ambaſſadeurs, qui furent ſervies en même tems, de vingt-deux couverts chacune.

Il y avoit encore en pluſieurs endroits des tables dreſſées où l'on donnoit à manger à tout le monde ; & l'on peut dire que l'abondance des viandes, des vins & des liqueurs, la beauté & l'excellence des fruits & des confitures, & une infinité d'autres choſes délicatement apprêtées, faiſoient bien voir que la magnificence du Roi ſe répandoit de tous côtés.

Le Roi s'étant levé de table pour donner un nouveau divertiſſement aux dames, & paſſant par le portique, où l'allée monte vers le château, les conduiſit dans la ſale du bal.

A deux cens pas de l'endroit où l'on avoit ſoupé, & dans une traverſe d'allées qui forme un eſpace d'une vaſte grandeur, l'on avoit dreſſé un édifice d'une figure octogone, haut de plus de neuf toiſes, & large de dix. Toute la cour marcha le long de l'allée, ſans s'appercevoir du lieu où elle étoit ; mais comme elle eut fait plus de la moitié du chemin, il y eut une paliſſade de verdure, qui s'ouvrant tout d'un coup de part & d'autre, laiſſa voir au travers d'un grand portique, un ſalon rempli d'une infinité de lumiéres, & une longue allée au-delà, dont l'extraordinaire beauté ſurprit tout le monde.

Ce bâtiment n'étoit pas tout de feuillages, comme celui où l'on avoit ſoupé, il repréſentoit une ſuperbe ſale, revêtuë de marbre & de porphyre, & ornée ſeulement en quelques endroits, de verdure & de feſtons. Un grand portique de ſeize pieds de large & de trente-deux de haut, ſervoit d'entrée à ce riche ſalon ; il avançoit environ trois toiſes dans l'allée, & cette avance ſervoit encore de veſtibule, & faiſoit ſymétrie aux autres enfoncemens qui ſe rencontroient dans les

huit

huit côtés. Du milieu du portique pendoient de grands feſtons de fleurs, attachés de part & d'autre. Aux deux côtés de l'entrée, & ſur deux piédeſtaux, on voyoit des thermes repréſentant des Satyres, qui étoient là comme les gardes de ce beau lieu. A la hauteur de huit pieds, ce ſalon étoit ouvert par les ſix côtés entre la porte par où l'on entroit, & l'allée du milieu; ces ouvertures formoient ſix grandes arcades qui ſervoient de tribunes, où l'on avoit dreſſé pluſieurs ſiéges en forme d'amphithéatres, pour aſſeoir plus de ſix-vingt perſonnes dans chacune. Ces enfoncemens étoient ornés de feuillages qui, venant à ſe terminer contre les pilaſtres & le haut des arcades, y montroient aſſez que ce bel endroit étoit paré comme à un jour de fête, puiſque l'on y mêloit des feuilles & des fleurs pour l'orner; car les impoſtes & les clés des arcades étoient marqués par des feſtons & des ceintures de fleurs.

Du côté droit, dans l'arcade du milieu, & au haut de l'enfoncement étoit une grotte de rocaille, où, dans un large baſſin travaillé ruſtiquement, l'on voyoit Arion porté ſur un dauphin, & tenant une lyre; il avoit à côté de lui deux Tritons; c'étoit dans ce lieu que les muſiciens étoient placés. A l'oppoſite, l'on avoit mis tous les joueurs d'inſtrumens; l'enfoncement de l'arcade où ils étoient, formoit auſſi une grotte, où l'on voyoit Orphée ſur un rocher, qui ſembloit joindre ſa voix à celle de deux Nymphes aſſiſes auprès de lui. Dans le fond des quatre autres arcades, il y avoit d'autres grottes, où par la gueule de certains monſtres, ſortoit de l'eau qui tomboit dans des baſſins ruſtiques, d'où elle s'échappoit entre des pierres, & dégoutoit lentement parmi la mouſſe & les rocailles.

Contre les huit pilaſtres qui formoient ces arcades, & ſur des piédeſtaux de marbre, l'on avoit poſé huit grandes figures de femmes, qui

tenoient dans leurs mains divers inſtrumens, dont elles ſembloient ſe ſervir pour contribuer au divertiſſement du bal.

Dans le milieu des piédeſtaux, il y avoit des maſques de bronze doré, qui jettoient de l'eau dans un baſſin. Au bas de chaque piédeſtal, & des deux côtés du même baſſin, s'élevoient deux jets d'eau qui formoient deux chandeliers. Tout autour de ce ſalon, regnoit un ſiége de marbre, ſur lequel, d'eſpace en eſpace, étoient pluſieurs vaſes remplis d'orangers.

Dans l'arcade qui étoit vis-à-vis de l'entrée, & qui ſervoit d'ouverture à une grande allée de verdure, l'on voyoit encore, ſur deux piédeſtaux, deux figures qui repréſentoient Flore & Pomone. De ces piédeſtaux, il en ſortoit de l'eau comme de ceux du ſalon.

Le haut du ſalon s'élevoit au deſſus de la corniche par huit pans, juſques à la hauteur de douze pieds; puis formant un platfonds de figure octogone, laiſſoit dans le milieu une ouverture de pareille forme, dont l'enfoncement étoit de cinq à ſix pieds. Dans ces huit pans, étoient huit grands ſoleils d'or, ſoutenus de huit figures, qui repréſentoient les douze mois de l'année avec les ſignes du zodiaque; le fond étoit d'azur, ſemé de fleurs de lys d'or; & le reſte enrichi de roſes & d'autres ornemens d'or, d'où pendoient trente-deux luſtres, portant chacun douze bougies.

Outre toutes ces lumiéres, qui faiſoient le plus beau jour du monde, il y avoit dans les ſix tribunes, vingt-quatre plaques, dont chacune portoit neuf bougies; & aux deux côtés des huit pilaſtres, au deſſus des figures, ſortoient de la feuillée de grands fleurons d'argent, en forme de branches d'arbres, qui ſoutenoient treize chandeliers diſpoſés en pyramides. Aux deux côtés de la porte, & dans l'endroit qui ſervoit comme de veſtibule, il y avoit ſix grandes

des plaques en ovale, enrichies des chiffres du Roi; chacune de ces plaques portoit ſeize chandeliers, allumés de ſeize bougies.

L'allée qui aboutit au milieu de ce ſalon, avoit plus de vingt pieds de large; elle étoit toute de feuillée de part & d'autre, & paroiſſoit découverte par le haut; par les côtés, elle ſembloit accompagnée de huit cabinets, où, à chaque encogneure, l'on voyoit, ſur des piédeſtaux de marbre, des thermes qui repréſentoient des Satyres; à l'endroit où étoient ces thermes, les cabinets ſe fermoient en berceau.

Au bout de l'allée, il y avoit une grotte de rocaille, où l'art étoit ſi heureuſement joint à la nature, que parmi les figures qui l'ornoient, on y voyoit cette belle négligence & cet arrangement ruſtique, qui donne un ſi grand plaiſir à la vûë.

Au haut, & dans le lieu le plus enfoncé de la grotte, on découvroit une eſpéce de maſque de bronze doré, repréſentant la tête d'un monſtre marin. Deux Tritons argentés ouvroient les deux côtés de la gueule de ce maſque, duquel s'élevoit en forme d'aigrette un gros bouillon d'eau, dont la chûte augmentant celle qui tomboit de ſa gueule extraordinairement grande, faiſoit une nappe, qui ſe répandoit dans un grand baſſin d'où ces deux Tritons ſembloient ſortir.

De ce baſſin ſe formoit une autre grande nappe, accompagnée de deux gros jets d'eau que deux animaux d'une figure monſtrueuſe vomiſſoient en ſe regardant l'un l'autre. Ces deux animaux qui ne paroiſſoient qu'à demi hors de la roche, étoient auſſi de bronze doré. De cette quantité d'eau qu'ils jettoient, & de celle de ce baſſin qui tomboit dans un autre beaucoup plus grand, il ſe formoit une troiſiéme nappe, qui, couvrant tout le bas du rocher, & ſe déchirant inégalement contre les pierres d'en bas,

faiſoit paroître des éclats ſi beaux & ſi extraordinaires, qu'on ne les peut bien exprimer.

Cette abondance d'eau, qui, comme un agréable torrent, ſe précipitoit de la ſorte par différentes chûtes, ſembloit couvrir le rocher de pluſieurs voiles d'argent qui n'empêchoient pas qu'on ne vît la diſpoſition des pierres & des coquillages, dont les couleurs paroiſſoient encore avec plus de beauté parmi la mouſſe mouillée, & au travers de l'eau qui tomboit en bas, où elle formoit de gros bouillons d'écume.

De ce dernier endroit, où toute cette eau finiſſoit ſa chûte dans un quarré qui étoit au pied de la grotte, elle ſe diviſoit en deux canaux, qui, bordant les deux côtés de l'allée, venoient à ſe terminer dans un grand baſſin, dont la figure étoit d'un quarré long augmenté par les quatre côtés de quatre demi-ronds, lequel ſéparoit l'allée d'avec le ſalon; mais cette eau ne couloit pas, ſans faire paroître mille beaux effets; car, vis-à-vis des huit cabinets, il y avoit dans chaque canal deux jets d'eau, qui formoient de chaque côté ſeize lances de douze à quinze pieds de haut; &, d'eſpace en eſpace, l'eau de ces canaux, venant à tomber, faiſoit des caſcades qui compoſoient autant de petites nappes argentées, dont la longueur de chaque canal étoit agréablement interrompuë.

Ces canaux étoient bordés de gazon de part & d'autre; du côté des cabinets & entre les thermes qui en marquoient les encogneures, il y avoit dans de grands vaſes, des orangers chargés de fleurs & de fruits; & le milieu de l'allée étoit d'un ſable jaune qui partageoit les deux liſiéres de gazon.

Dans le baſſin qui ſéparoit l'allée d'avec le ſalon, il y avoit un grouppe de quatre dauphins dans des coquilles de bronze doré poſées ſur un petit rocher; ces quatre dauphins ne formoient qu'une ſeule tête, qui étoit renverſée, & qui, ouvrant

ouvrant la gueule en haut, pouſſoit un jet d'eau d'une groſſeur extraordinaire. Après que cette eau qui s'élevoit de plus de trente pieds de haut, avoit frappé la feuillée avec violence, elle retomboit dans le baſſin en mille petites boules de criſtal.

Aux deux côtés de ce baſſin il y avoit quatre grandes plaques en ovale, chargées chacune de quinze bougies; mais comme toutes les autres lumiéres qui éclairoient cette allée, étoient cachées derriére les pilaſtres & les thermes qui marquoient les cabinets, l'on ne voyoit qu'un jour univerſel qui ſe répandoit ſi agréablement dans tout ce lieu, & en découvroit les parties avec tant de beauté, que tout le monde préféroit cette clarté à la lumiére des plus beaux jours. Il n'y avoit point de jets d'eau qui ne fît paroître mille brillans; & l'on reconnoiſſoit principalement dans ce lieu & dans la grotte où le Roi avoit ſoupé, une diſtribution d'eaux ſi belle & ſi extraordinaire, que jamais il ne s'eſt rien vû de pareil. Le Sieur Joly qui en avoit eu la conduite les avoit ſi bien ménagées, que, produiſant toutes des effets différens, il y avoit encore une union & un certain accord qui faiſoit paroître par tout une agréable beauté; la chûte des unes ſervant, en pluſieurs endroits, à donner plus d'éclat à la chûte des autres. Les jets d'eau qui s'élevoient de quinze pieds ſur le devant des deux canaux, venoient peu à peu à ſe diminuer de hauteur & de force, à meſure qu'ils s'éloignoient de la vûë; de ſorte que, s'accordant avec la belle maniére dont l'on avoit diſpoſé l'allée, il ſembloit que cette allée qui n'avoit guéres plus de quinze toiſes de long, en eût quatre fois davantage, tant toutes choſes y étoient bien conduites.

Pendant que, dans un ſéjour ſi charmant leurs Majeſtés & toute la cour prenoient le divertiſſement du bal, à la vûë de ces beaux objets

& au bruit de ces eaux qui n'interrompoit qu'agréablement le ſon des inſtrumens, l'on préparoit ailleurs d'autres ſpectacles dont perſonne ne s'étoit apperçû, & qui devoient ſurprendre tout le monde. Le Sieur Giſſey, outre le ſoin qu'il avoit pris du lieu où le Roi avoit ſoupé, & des deſſeins de tous les habits de la Comédie, ſe trouvant encore chargé des illuminations qu'on devoit mettre au château, & en pluſieurs endroits du parc, travailloit à mettre toutes ces choſes en ordre, pour faire que ce beau divertiſſement eût une fin auſſi heureuſe & auſſi agréable, que le ſuccès en avoit été favorable juſques alors; ce qui arriva en effet par les ſoins qu'il y prit. Car en un moment toutes les choſes furent ſi bien ordonnées, que quand leurs Majeſtés ſortirent du bal, elles apperçûrent le tour du fer à cheval & le chateau tout en feu; mais d'un feu ſi beau & ſi agréable, que cet élément qui ne paroît gueres dans l'obſcurité de la nuit ſans donner de la crainte & de la frayeur, ne cauſoit que du plaiſir & de l'admiration. Deux cent vaſes de quatre pieds de haut de pluſieurs façons, & ornés de différentes maniéres, entouroient ce grand eſpace qui enferme les parterres de gazon, & qui forme le fer à cheval. Au bas des degrés qui ſont au milieu, on voyoit quatre figures repréſentant quatre fleuves; & au deſſus, ſur quatre piédeſtaux qui ſont aux extrémités des rampes, quatre autres figures, qui repréſentoient les quatre parties du monde. Sur les angles du fer à cheval, & entre les vaſes, il y avoit trente-huit candélabres ou chandeliers antiques de ſix pieds de haut; & ces vaſes, ces candélabres, & ces figures étant éclairés de la même ſorte que celles qui avoient paru dans la friſe du ſalon où l'on avoit ſoupé, faiſoient un ſpectacle merveilleux. Mais, la cour étant arrivée au haut du fer à cheval, & découvrant encore mieux tout

le

le château, ce fut alors que tout le monde demeura dans une ſurpriſe qui ne ſe peut connoître qu'en la reſſentant.

Il étoit orné de quarante-cinq figures. Dans le milieu de la porte du château, il y en avoit une qui repréſentoit Janus; &, des deux côtés, dans les quatorze fenêtres d'en bas, l'on voyoit différens trophées de guerre. A l'étage d'en haut, il y avoit quinze figures qui repréſentoient diverſes vertus, & au deſſus, un ſoleil avec des lyres, & d'autres inſtrumens ayant rapport à Apollon, qui paroiſſoient en quinze différens endroits. Toutes ces figures étoient de diverſes couleurs, mais ſi brillantes & ſi belles, que l'on ne pouvoit dire ſi c'étoient différens métaux allumés, ou des pierres de pluſieurs couleurs qui fuſſent éclairées par un artifice inconnu. Les baluſtrades qui environnent le foſſé du château, étoient illuminées de la même ſorte, & dans les endroits où durant le jour on avoit vû des vaſes remplis d'orangers & de fleurs, l'on y voyoit cent vaſes de diverſes formes allumés de différentes couleurs.

De ſi merveilleux objets arrêtoient la vûë de tout le monde, lorſqu'un bruit, qui s'éleva vers la grande allée, fit qu'on ſe tourna de ce côté-là: auſſi-tôt on la vit éclairée, d'un bout à l'autre, de ſoixante & douze thermes faits de la même maniére que les figures qui étoient au château, & qui la bordoient des deux côtés. De ces thermes il partit en un moment un ſi grand nombre de fuſées, que les unes, ſe croiſant ſur l'allée, faiſoient une eſpéce de berceau, & les autres s'élevant tout droit, & laiſſant juſques en terre une groſſe trace de lumiére, formoient comme une haute paliſſade de feu. Dans le tems que ces fuſées montoient juſques au Ciel, & qu'elles rempliſſoient l'air de mille clartés plus brillantes que les étoiles, l'on voyoit tout au bas de l'allée, le grand baſſin d'eau qui paroiſ-

ſoit

ſoit une mer de flâme & de lumiére, dans laquelle une infinité de feux plus rouges & plus vifs ſembloient ſe jouer au milieu d'une clarté plus blanche & plus claire.

A de ſi beaux effets ſe joignit le bruit de plus de cinq cent boëtes qui, étant dans le grand parc, & fort éloignées, ſembloient être l'écho de ces grands éclats dont les groſſes fuſées faiſoient retentir l'air, lorſqu'elles étoient en haut.

Cette grande allée ne fut guéres en cet état, que les trois baſſins de fontaines qui ſont dans le parterre de gazon, au bas du fer à cheval, parurent trois ſources de lumiéres. Mille feux ſortoient du milieu de l'eau, qui, comme furieux & s'échapant d'un lieu où ils auroient été retenus per force, ſe répandoient de tous côtés ſur les bords du parterre. Une infinité d'autres feux ſortant de la gueule des lézards, des crocodiles, des grenouilles, & des autres animaux de bronze qui ſont ſur les bords des fontaines, ſembloient aller ſecourir les premiers, &, ſe jettant dans l'eau ſous la figure de pluſieurs ſerpens, tantôt ſéparément, tantôt joints enſemble par gros pelotons, lui faiſoient une rude guerre. Dans ces combats, accompagnés de bruits épouvantables, & d'un embrâſement qu'on ne peut repréſenter, ces deux élémens étoient ſi étroitement mêlés enſemble, qu'il étoit impoſſible de les diſtinguer. Mille fuſées qui s'élevoient en l'air, paroiſſoient comme des jets d'eau enflammés; & l'eau qui bouillonnoit de toutes parts, reſſembloit à des flots de feu, & à des flâmes agitées.

Bien que tout le monde ſçût que l'on préparoit des feux d'artifice, néanmoins, en quelque lieu qu'on allât durant le jour, l'on n'y voyoit nulle diſpoſition; de ſorte que, dans le tems que chacun étoit en peine du lieu où ils devoient paroître, l'on s'en trouva tout d'un coup environné,

ronné, car, non ſeulement ils partoient de ces baſſins de fontaines, mais encore des grandes allées qui environnent le parterre; &, en voyant ſortir de terre mille flâmes qui s'élevoient de tous côtés, l'on ne ſçavoit s'il y avoit des canaux qui fourniſſent cette nuit-là autant de feux, comme pendant le jour on avoit vû de jets d'eau qui rafraîchiſſoient ce beau parterre. Cette ſurpriſe cauſa un agréable déſordre parmi tout le monde, qui, ne ſçachant où ſe retirer, ſe cachoit dans l'épaiſſeur des bocages, & ſe jettoit contre terre.

Ce ſpectacle ne dura qu'autant de tems qu'il en faut pour imprimer dans l'eſprit une belle image de ce que l'eau & le feu peuvent faire, quand ils ſe rencontrent enſemble, & qu'ils ſe font la guerre; & chacun croyant que la fête ſe termineroit par un artifice ſi merveilleux, retournoit vers le château, quand, du côté du grand étang, l'on vit tout d'un coup le Ciel rempli d'éclairs, & l'air d'un bruit qui ſembloit faire trembler la terre; chacun ſe rangea vers la grotte pour voir cette nouveauté, & auſſi-tôt il ſortit de la tour de la pompe qui éleve toutes les eaux, une infinité de groſſes fuſées, qui remplirent tous les environs de feu & de lumiére. A quelque hauteur qu'elles montaſſent, elles laiſſoient attachée à la tour une groſſe queuë, qui ne s'en ſéparoit point, que la fuſée n'eût rempli l'air d'une infinité d'étoiles qu'elle y alloit répandre. Tout le haut de cette tour ſembloit être embrâſé, &, de moment en moment, elle vomiſſoit une infinité de feux, dont les uns s'élevoient juſqu'au Ciel, & les autres ne montant pas ſi haut, ſembloient ſe jouer par mille mouvemens agréables qu'ils faiſoient. Il y en avoit même, qui, marquant les chiffres du Roi par leurs tours & retours, traçoient dans l'air de doubles L, toutes brillantes d'une lumiére très-vive & très-pure. Enfin,

après

après que de cette tour il fut ſorti, à pluſieurs fois, une ſi grande quantité de fuſées que jamais l'on n'a rien vû de ſemblable, toutes ces lumiéres s'éteignirent; &, comme ſi elles euſſent obligé les étoiles du Ciel à ſe retirer, l'on s'apperçut que, de ce côté-là, la plus grande partie ne ſe voyoit plus, mais que le jour, jaloux des avantages d'une ſi belle nuit, commençoit à paroître.

Leurs Majeſtés prirent auſſi-tôt le chemin de ſaint Germain avec toute la cour, & il n'y eut que Monſeigneur le Dauphin qui demeura dans le château.

Ainſi finit cette grande fête, de laquelle ſi l'on remarque bien toutes les circonſtances, on verra qu'elle a ſurpaſſé en quelque façon ce qui a jamais été fait de plus mémorable. Car, ſoit que l'on regarde comme en ſi peu de tems l'on a dreſſé des lieux d'une grandeur extraordinaire pour la comédie, pour le ſouper & pour le bal; ſoit que l'on conſidére les divers ornemens dont on les a embellis, le nombre de lumiéres dont on les a éclairés, la quantité d'eau qu'il a fallu conduire, & la diſtribution qui en a été faite, la ſomptuoſité des repas où l'on a vû une quantité de toutes ſortes de viandes qui n'eſt pas concevable; & enfin toutes les choſes néceſſaires à la magnificence de ces ſpectacles, & à la conduite de tant de différens ouvriers, on avouera qu'il ne s'eſt jamais rien fait de plus ſurprenant & qui ait cauſé plus d'admiration.

*FIN.*

MON.

10780509



# MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

*COMEDIE-BALLET.*

# ACTEURS.

## ACTEURS DE LA COMEDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ORONTE, pere de Julie.
JULIE, fille d'Oronte.
ERASTE, amant de Julie.
NERINE, femme d'intrigue, feinte picarde.
LUCETTE, feinte gaſconne.
SBRIGANI, napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MEDECIN.
SECOND MEDECIN.
UN APOTIQUAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMT.
DEUX ARCHERS.

### ACTEURS DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
  DEUX MAITRES A DANSER.
  DEUX PAGES danſans.
  QUATRE CURIEUX de ſpectacles, danſans.
  DEUX SUISSES danſans.
DEUX MEDECINS groteſques.
MATASSINS danſans.
DEUX AVOCATS, chantans.
DEUX PROCUREURS, } danſans.
DEUX SERGENS. }
TROUPE DE MASQUES.
  UNE EGYPTIENNE chantante.
  UN EGYPTIEN chantant.
  UN PANTALON chantant.
  CHOEUR DE MASQUES chantans.
  SAUVAGES danſans.
  BISCAYENS danſans.

*La ſcéne eſt à Paris.*

10780509



MONS^r. DE POURCEAUGNAC.

10780509

# MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

## *COMEDIE-BALLET.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

*ERASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS chantans,*

*PLUSIEURS AUTRES jouant des inſtrumens, TROUPE DE DANSEURS.*

ERASTE *aux muſiciens, & aux danſeurs.*

SUIVEZ les ordres que je vous ai donnés pour la ſérénade. Pour moi, je me retire, & ne veux point paroître ici.

### SCENE II.

*UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, chantans, PLUSIEURS AUTRES jouant des inſtrumens, TROUPE DE DANSEURS.*

*Cette ſérénade eſt compoſée de chants, d'inſtrumens, & de danſes. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la ſituation où Eraſte ſe trouve avec Julie, & expriment les ſentimens de deux amans qui*

*qui ſont traverſés dans leur amour par le caprice de leurs parens.*

UNE MUSICIENNE.

REpands, charmante nuit, répands ſur tous les yeux
De tes pavots la douce violence ;
Et ne laiſſe veiller en ces aimables lieux,
Que les cœurs que l'Amour ſoumet à ſa puiſſance.
Tes ombres & ton ſilence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à ſoupirer d'amour.

1. MUSICIEN.

Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!
A d'aimables panchans notre cœur nous diſpoſe ;
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!

2. MUSICIEN.

Tout ce qu'à nos vœux on oppoſe,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien ;
Et, pour vaincre toute choſe,
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle,
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'abſence, les travaux, la fortune rebelle ;
Ne font que redoubler une amitié fidéle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle ;
Quand deux cœurs s'aiment bien
Tout le reſte n'eſt rien.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Danſe de deux maîtres à danſer.*

II. ENTRE'E DE BALLET.

*Danſe de deux pages.*

III. ENTRE'E DE BALLET.

*Quatre curieux de ſpectacles, qui ont pris querelle pendant la danſe des deux pages, danſent en ſe battant l'épée à la main.*

IV. ENTRE'E DE BALLET.

*Deux Suiſſes ſéparent les quatre combattans; &, après les avoir mis d'accord, danſent avec eux.*

---

## SCENE III.

*JULIE, ERASTE, NERINE.*

JULIE.

MOn Dieu! Eraſte, gardons d'être ſurpris; je tremble qu'on ne nous voye enſemble; & tout ſeroit perdu après la défenſe que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtés, & je n'apperçois rien.

JULIE *à Nérine.*

Aye auſſi l'œil au guet, Nérine; & pren bien garde qu'il ne vienne perſonne.

NERINE *ſe retirant dans le fond du théatre.*

Repoſez-vous ſur moi; & dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque choſe de favorable, & croyez-vous, Eraſte, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon pere s'eſt mis en tête?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement ; & déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverſer ce deſſein ridicule.

NERINE *accourant à Julie.*

Par ma foi, voilà votre pere.

JULIE.

Ah ! Séparons-nous vîte.

NERINE.

Nou, nou, non, ne bougez, je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu ! Nérine, que tu es ſotte de nous donner de ces frayeurs.

ERASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dreſſé pour cela quantité de machines ; & nous ne feignons point de mettre tout en uſage, ſur la permiſſion que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les reſſorts que nous ferons jouer, vous en aurez le divertiſſement ; &, comme aux comédies, il eſt bon de vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe, & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir. C'eſt aſſez de vous dire que nous avons en main divers ſtratagêmes tout prêts à produire dans l'occaſion ; & que l'ingénieuſe Nérine, & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NERINE.

Aſſûrémeint. Votre pere ſe moque-t-il, de vouloir vous anger de ſon avocat de Limoges, monſieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vû de ſa vie, & qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, ſur la parole de votre oncle, lui faſſent rejetter un amant qui vous agrée ? Et une perſonne comme vous, eſt-elle faite pour un limoſin ? S'il a envie de ſe marier, que ne prend-il

il

il une limoſine ; & ne laiſſe-t-il en repos les chrétiens ? Le ſeul nom de Monſieur de Pourceaugnac m'a miſe dans une colére effroyable. J'enrage de Monſieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, Monſieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage ; & vous ne ſerez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac ! Cela ſe peut-il ſouffrir ? Non, Pourceaugnac eſt une choſe que je ne ſçaurois ſupporter, & nous lui jouerons tant de piéces, nous lui ferons tant de niches ſur niches, que nous renvoyerons à Limoges Monſieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voici notre ſubtil napolitain, qui nous dira des nouvelles.

---

## SCENE IV.

*JULIE, ERASTE, SBRIGANI, NERINE.*

SBRIGANI.

MOnſieur, votre homme arrive. Je l'ai vû à trois lieuës d'ici, où a couché le coche ; &, dans la cuiſine où il eſt deſcendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne demie heure, & je le ſçais déjà par cœur. Pour ſa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la nature l'a deſſiné, & ſi l'ajuſtement qui l'accompagne y répond comme il faut ; mais, pour ſon eſprit, je vous avertis par avance, qu'il eſt des plus épais qui ſe faſſent ; que nous trouvons en lui une matiére tout-à fait diſpoſée pour ce que nous voulons, & qu'il eſt homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui préſentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vrai ?

SBRIGANI.

Oui ,. ſi je me connois en gens.

NERINE.

Madame, voilà un illuſtre. Votre affaire ne pouvoit être miſe en de meilleures mains, & c'eſt le héros de notre ſiécle pour les exploits dont il s'agit; un homme qui, vingt fois en ſa vie, pour ſervir ſes amis, a généreuſement affronté les galéres; qui, au péril de ſes bras & de ſes épaules, ſçait mettre noblement à fin les avantures les plus difficiles; & qui, tel que vous le voyez, eſt exilé de ſon pays, pour je ne ſçais combien d'actions honorables qu'il a généreuſement entrepriſes.

SBRIGANI.

Je ſuis confus des louanges dont vous m'honorez, & je pourrois vous en donner avec plus de juſtice ſur les merveilles de votre vie; & principalement ſur la gloire que vous acquites, lorſqu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune ſeigneur étranger que l'on mena chez vous; lorſque vous fites galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille; lorſqu'avec tant de grandeur d'ame, vous ſçûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié; & que, ſi généreuſement, on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux perſonnes qui ne l'avoient pas mérité.

NERINE.

Ce ſont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle; & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modeſtie, laiſſons cela; &, pour commencer notre affaire, allons vîte joindre notre provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts au beſoin les autres acteurs de la Comédie.

ERAS-

ERASTE.

Au moins, Madame, ſouvenez-vous de votre rôle ; &, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des réſolutions de votre pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choſes iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie, ſi toutes nos machines venoient à ne pas réuſſir ?

JULIE.

Je déclarerai à mon pere mes véritables ſentimens.

ERASTE.

Et ſi, contre vos ſentimens, il s'obſtinoit à ſon deſſein ?

JULIE.

Je le menacerois de me jetter dans un couvent.

ERASTE.

Mais ſi, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage ?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous diſe ?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me diſiez ?

JULIE.

Oui.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi ?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre ; & que, malgré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu ! Eraſte, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter ſur l'avenir les réſolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir par les propoſitions d'une fâcheuſe extrémité, dont peut-être n'aurons-nous pas beſoin ; &, s'il y faut venir, ſouffrez au moins que j'y ſois entraînée par la ſuite des choſes.

ERASTE.

Hé bien....

SBRIGANI.

Ma foi, voici notre homme, ſongeons à nous.

NERINE.

Ah ! Comme il eſt bâti !

## SCENE V.

*M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.*

M. DE POURCEAUGNAC *ſe tournant du côté d'où il vient, & parlant à des gens qui le ſuivent.*

HE bien, quoi ? Qu'eſt-ce ? Qu'y a-t-il ? Au diantre ſoit la ſotte ville, & les ſottes gens qui y ſont ! Ne pouvoir faire un pas, ſans trouver des nigauds qui vous regardent, & ſe mettent à rire ! Hé, meſſieurs les badauds, faites vos affaires, & laiſſez paſſer les perſonnes ſans leur rire au nez. Je me donne au diable, ſi je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI *parlant aux mêmes perſonnes.*

Qu'eſt-ce que c'eſt, Meſſieurs ? Que veut dire cela ? A qui en avez-vous ? Faut-il ſe moquer ainſi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raiſonnable, celui-là.

SBRI-

SBRIGANI.

Quel procédé eſt le vôtre, & qu'avez-vous à rire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monſieur a-t-il quelque choſe de ridicule en ſoi ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

Eſt-il autrement que les autres ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou boſſu ?

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt bien dit.

SBRIGANI.

Monſieur eſt d'une mine à reſpecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela eſt vrai.

SBRIGANI.

Perſonne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Gentilhomme Limoſin.

SBRIGANI.

Homme d'eſprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en Droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monſieur n'eſt point une perſonne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Aſſûrément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Monſieur, je vous ſuis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je ſuis fâché, Monſieur, de voir recevoir de la ſorte une perſonne comme vous, & je vous demande pardon pour la ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vû ce matin, Monſieur, avec le coche, lorſque vous avez déjeuné; & la grace avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous; &, comme je ſçais que vous n'étes jamais venu en ce pays, & que vous y étes tout neuf, je ſuis bien-aiſe de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon ſervice à cette arrivée, & vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas, par fois, pour les honnêtes gens toute la conſidération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déjà dit; du moment que je vous ai vû, je me ſuis ſenti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ſuis obligé.

SBRIGANI.

Votre phylionomie m'a plû.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vû quelque choſe d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Quelque choſe d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De doux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De majeſtueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

Je vous aſſûre que je ſuis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'eſt du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Si j'avoïs l'honneur d'être connu de vous, vous ſçauriez que je ſuis homme tout à-fait ſincére.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en ſuis perſuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'eſt pas capable de déguiſer ſes ſentimens. Vous regardez mon habit qui n'eſt pas fait comme les autres; mais je ſuis originaire de Naples, à votre ſervice, & j'ai voulu conſerver un peu la maniére de s'habiller, & la ſincérité de mon pays.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtiſans.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt ce que m'a dit mon tailleur. L'habit eſt propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au louvre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roi ſera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je ſerai bien aiſe d'être avec vous pour cela, & je connois tout ce pays-ci.

---

## SCENE VI.

*ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.*

ERASTE.

AH ! Qu'eſt-ceci ? Que vois-je ! Quelle heureuſe rencontre ! Monſieur de Pourceaugnac ! Que je ſuis ravi de vous voir ! Comment ? Il ſemble que vous ayez peine à me reconnoître ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

ERASTE.

Eſt-il poſſible que cinq ou ſix années m'ayent ôté de votre mémoire, & que vous ne reconnoiſſiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs ?

M. DE POURCEAUGNAC.

[*bas à Sbrigani.*]

Pardonnez-moi. Ma foi, je ne ſçais qui il eſt.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoiſſe, depuis le plus grand juſqu'au plus

petit ; je ne fréquentois qu'eux dans le tems que j'y étois, & j'avois l'honneur de vous voir preſque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt moi qui l'ai reçû, Monſieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon viſage.

M. DE POURCEAUGNAC.

[*à Sbrigani.*]

Si fait. Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous reſſouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire, je ne ſçais combien de fois, avec vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

[*à Sbrigani.*]

Excuſez-moi. Je ne ſçais ce que c'eſt.

ERASTE.

Comment appellez-vous ce traiteur de Limoges qui fait ſi bonne chére ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit Jean ?

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus ſouvent enſemble chez lui nous réjouir. Comment eſt-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on ſe proméne ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le cimetiére des arénes ?

ERASTE.

Juſtement. C'eſt où je paſſois de ſi douces heures à jouir de votre agréable converſation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

[*à Sbrigani.*]

Excuſez-moi, je me le remets. Diable emporte, ſi je m'en ſouviens.

SBRI-

SBRIGANI *bas, à Monſieur de Pourceaugnac.*

Il y a cent choſes comme cela qui paſſent de la tête.

ERASTE.

Embraſſez-moi donc, je vous prie, & reſſerrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI *à Mr. de Pourceaugnac.*

Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment ſe porte Monſieur votre.... là.... qui eſt ſi honnête homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frere le Conſul?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ſe porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes j'en ſuis ravi. Et celui qui eſt de ſi bonne humeur? Là.... Monſieur votre....

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon couſin l'aſſeſſeur?

ERASTE.

Juſtement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gay & gaillard.

ERASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joye. Et Monſieur votre oncle?... Le...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce tems-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non. Rien qu'une tante.

ERASTE.

C'eſt ce que je voulois dire, Madame votre tante; comment ſe porte-t-elle?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle eſt morte depuis ſix mois.

ERASTE.

Hélas! La pauvre femme! Elle étoit ſi bonne perſonne.

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons auſſi mon neveu le chanoine, qui a penſé mourir de la petite vérole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit été!

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoiſſez-vous auſſi?

ERASTE.

Vraiment ſi je le connois! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien priſe.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé, oui.

ERASTE.

Qui eſt votre neveu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ERASTE.

Fils de votre frere ou de votre ſœur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Juſtement.

ERASTE.

Chanoine de l'Egliſe de.... Comment l'appellez-vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De ſaint Etienne.

ERASTE.

Le voilà ; je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Il dit toute ma parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoît, plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré long-tems dans notre ville ?

ERASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là, quand mon couſin l'élû fit tenir ſon enfant à monſieur notre gouverneur ?

ERASTE.

Vraiment oui ; j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Très-galant.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien trouſſé.

ERASTE.

Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vites donc auſſi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme Perigourdin ?

ERASTE.

Oui.

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah, ah!

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un ſoufflet; mais je lui dis bien ſon fait.

ERASTE.

Aſſûrément. Au reſte, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de....

ERASTE.

Vous moquez-vous? Je ne ſouffrirai point du tout que mon meilleur ami ſoit autre part, que dans ma maiſon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce ſeroit vous...

ERASTE.

Non, vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Puiſqu'il le veut obſtinément, je vous conſeille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où ſont vos hardes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laiſſées avec mon valet, où je ſuis deſcendu.

ERASTE.

Envoyons les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fuſſe moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRI-

SBRIGANI.

C'eſt prudemment aviſé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce pays-ci eſt un peu ſujet à caution.

ERASTE.

On voit les gens d'eſprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner monſieur, & le raménerai où vous voudrez.

ERASTE.

Oui. Je ſerai bien aiſe de donner quelqnes ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette maiſon-là.

SBRIGANI.

Nous ſommes à vous tout-à-l'heure.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Voilà une connoiſſance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ERASTE *ſeul.*

Ma foi, Monſieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons; les choſes ſont préparées, & je n'ai qu'à frapper. Holà.

## SCENE VII.

*UN APOTIQUAIRE, ERASTE.*

ERASTE.

JE crois, Monſieur, que vous étes le Médecin à qui l'on eſt venu parler de ma part.

L'APOTIQUAIRE.

Non, Monſieur, ce n'eſt pas moi qui ſuis le Médecin; à moi n'appartient pas cet honneur, & je

& je ne ſuis qu'apotiquaire, apotiquaire indigne, pour vous ſervir.

ERASTE.

Et Monſieur le Médecin eſt-il à la maiſon?

L'APOTIQUAIRE.

Oui. Il eſt là embarraſſé à expédier quelques malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ERASTE.

Non, ne bougez; j'attendrai qu'il ait fait. C'eſt pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé; & qui ſe trouve attaqué de quelque folie que nous ſerions bien aiſe qu'il pût guérir, avant que de le marier.

L'APOTIQUAIRE.

Je ſçais ce que c'eſt, je ſçais ce que c'eſt, & j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adreſſer à un Médecin plus habile; c'eſt un homme qui ſçait la Médecine à fond, comme je ſçais ma croix de par dieu; & qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas, d'un *iota*, des régles des anciens. Oui, il ſuit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures; &, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une perſonne avec d'autres remédes, que ceux que la faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir, que la faculté n'y conſente.

L'APOTIQUAIRE.

Ce n'eſt pas parce que nous ſommes grands amis, que j'en parle; mais il y a plaiſir d'être ſon malade, & j'aimerois mieux mourir de ſes remédes, que de guérir de ceux d'un autre; car, quoi qu'il puiſſe arriver, on eſt aſſûré que

les

les choſes ſont toujours dans l'ordre ; &, quand on meurt ſous ſa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'eſt une grande conſolation pour un défunt.

L'APOTIQUAIRE.

Aſſûrément. On eſt bien aiſe au moins d'être mort méthodiquement. Au reſte, il n'eſt pas de ces Médecins qui marchandent les maladies ; c'eſt un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ſes malades ; &, quand on a à mourir, cela ſe fait avec lui le plus vîte du monde.

ERASTE.

En effet, il n'eſt rien tel que de ſortir promtement d'affaire.

L'APOTIQUAIRE.

Cela eſt vrai. A quoi bon tant barguigner, & tant tourner autour du pot ? Il faut ſçavoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raiſon.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà déjà trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui ſont morts en moins de quatre jours ; & qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ERASTE.

Il eſt bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTIQUAIRE.

Sans doute. Il ne me reſte que deux enfans, dont il prend ſoin comme des ſiens ; il les traite & gouverne à ſa fantaiſie, ſans que je me mêle de rien ; & le plus ſouvent, quand je reviens de la ville, je ſuis tout étonné que je les trouve ſaignés ou purgés par ſon ordre.

ERASTE.

Voilà des ſoins fort obligeans.

L'APOTIQUAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

---

## SCENE VIII.

*ERASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.*

LE PAYSAN *au Médecin.*

MOnſieur, il n'en peut plus; & il dit qu'il ſent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

1. MEDECIN.

Le malade eſt un ſot; d'autant plus que, dans la maladie dont il eſt attaqué, ce n'eſt pas la tête, ſelon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoique c'en ſoit, Monſieur, il a toujours avec cela ſon cours de ventre depuis ſix mois.

1. MEDECIN.

Bon. C'eſt ſigne que le dedans ſe dégage. Je l'irai viſiter dans deux ou trois jours; mais, s'il mouroit avec ce tems-là, ne manquez pas de m'en donner avis; car il n'eſt pas de la civilité qu'un Médecin viſite un mort.

LA PAYSANNE *au Médecin.*

Mon pere, Monſieur, eſt toujours malade de plus en plus.

1. MEDECIN.

Ce n'eſt pas ma faute. Je lui donne des remédes, que ne guérit-il? Combien a-t-il été ſaigné de fois?

LA

LA PAYSANNE.

Quinze, Monſieur, depuis vingt jours.

1. MEDECIN.

Quinze fois ſaigné?

LA PAYSANNE.

Oui.

1. MEDECIN.

Et il ne guérit point?

LA PAYSANNE.

Non, Monſieur.

1. MEDECIN.

C'eſt ſigne que la maladie n'eſt pas dans le ſang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir ſi elle n'eſt pas dans les humeurs; &, ſi rien ne nous réuſſit, nous l'envoyerons aux bains.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà le fin cela, voilà le fin de la Médecine.

---

## SCENE IX.

*ERASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.*

ERASTE *au Médecin.*

C'Eſt moi, Monſieur, qui vous ai envoyé parler ces jours paſſés, pour un parent un peu troublé d'eſprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il ſoit vû de moins de monde.

1. MEDECIN.

Oui, Monſieur, j'ai déjà diſpoſé tout, & promets d'en avoir tous les ſoins imaginables.

ERASTE.

Le voici fort à propos.

1. ME-

1. MEDECIN.

La conjoncture eſt tout-à-fait heureuſe, & j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je ſerai bien aiſe de conſulter ſa maladie.

---

## SCENE X.

*M. DE POURCEAUGNAC, ERASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.*

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

UNe petite affaire m'eſt ſurvenuë, qui m'o- [*montrant le Médecin.*]
blige à vous quitter; mais voilà une perſonne, entre les mains de qui je vous laiſſe, qui aura ſoin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui ſera poſſible.

1. MEDECIN.

Le devoir de ma profeſſion m'y oblige; & c'eſt aſſez que vous me chargiez de ce ſoin.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

C'eſt ſon maître d'hôtel, ſans doute; & il faut que ce ſoit un homme de qualité.

1. MEDECIN *à Eraſte.*

Oui, je vous aſſûre que je traiterai Monſieur méthodiquement, & dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! Il ne me faut point tant de cérémonies, & je ne viens pas ici pour incommoder.

1. MEDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joye.

ERASTE *au Médecin.*

Volà toujours dix piſtoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous faſſiez de dépenſe, & que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu! Laiſſez-moi faire; ce n'eſt par pour ce que vous penſez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

[*bas, au Médecin.*]

C'eſt ce que je veux faire. Je vous recommande, ſur tout, de ne le point laiſſer ſortir de vos mains; car, par fois, il veut s'échaper.

1. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuſer de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez; & c'eſt trop de grace que vous me faites.

---

## SCENE XI.

*M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER MEDECIN, SECOND MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.*

1. MEDECIN.

CE m'eſt beaucoup d'honneur, Monſieur, d'être choiſi pour vous rendre ſervice.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

1. MEDECIN.

Voici un habile homme, mon confrere, avec le-

quel

quel je vais conſulter la maniére dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je; & je ſuis homme à me contenter de l'ordinaire.

1. MEDECIN.

Allons, des ſiéges. [*Des laquais entrent, & donnent des ſiéges.*]

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Voilà, pour un jeune homme, des domeſtiques bien lugubres.

1. MEDECIN.

Allons, Monſieur, prenez votre place, Monſieur.

[*Les deux Médecins font aſſeoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.*]

M. DE POURCEAUGNAC *s'aſſéyant.*

Votre très-humble valet. [*Les deux Médecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le pouls.*]

Que veut dire cela?

1. MEDECIN.

Mangez-vous bien, Monſieur?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; & bois encore mieux.

1. MEDECIN.

Tant pis. Cette grande appétition du froid & de l'humide, eſt une indication de la chaleur & ſéchereſſe qui eſt au dedans. Dormez-vous fort?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien ſoupé.

1. MEDECIN.

Faites-vous des ſonges?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

1. ME.

I. MEDECIN.

De quelle nature ſont-ils ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des ſonges. Quelle diable de converſation eſt-ce là ?

I. MEDECIN.

Vos déjections, comment ſont-elles ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces queſtions ; & je veux plûtôt boire un coup.

I. MEDECIN.

Un peu de patience. Nous allons raiſonner ſur votre affaire devant vous, & nous le ferons en françois, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raiſonnement faut-il pour manger un morceau ?

I. MEDECIN.

Comme ainſi ſoit qu'on ne puiſſe guérir une maladie, qu'on ne la connoiſſe parfaitement, & qu'on ne la puiſſe parfaitement connoître, ſans en bien établir l'idée particuliére, & la véritable eſpéce, par ſes ſignes diagnoſtiques & pronoſtiques ; vous me permettrez, Monſieur notre ancien, d'entrer en conſidération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, & aux remédes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monſieur, avec votre permiſſion, que notre malade ici préſent eſt malheureuſement attaqué, affecté, poſſédé, travaillé de cette ſorte de folie, que nous nommons fort bien, mélancolie hypocondriaque ; eſpéce de folie très fâcheuſe, & qui ne demande pas moins qu'un Eſculape comme vous, conſommé dans notre art ; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, ſous le harnois,

& auquel il en a tant paſſé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la diſtinguer des deux autres; car le célébre Galien établit doctement, à ſon ordinaire, trois eſpéces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainſi appellée non ſeulement par les latins, mais encore par les grecs, ce qui eſt bien à remarquer pour notre affaire. La premiére, qui vient du propre vice du cerveau; la ſeconde, qui vient de tout le ſang, fait & rendu atrabilaire; la troiſiéme, appellée hypocondriaque, qui eſt la nôtre, laquelle procéde du vice de quelque partie du bas ventre, & de la région inférieure; mais particuliérement de la rate, dont la chaleur & l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaiſſes & craſſes, dont la vapeur noire & maligne cauſe dépravation aux fonctions de la faculté Princeſſe, & fait la maladie dont, par notre raiſonnement, il eſt manifeſtement atteint & convaincu. Qu'ainſi ne ſoit, pour diagnoſtique inconteſtable de ce que je dis, vous n'avez qu'à conſidérer ce grand ſérieux que vous voyez; cette triſteſſe accompagnée de crainte & de défiance, ſignes pathognomoniques & individuels de cette maladie, ſi bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate; cette phyſionomie, ces yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menuë, grêle, noire & veluë, leſquels ſignes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres; laquelle maladie par laps de tems naturaliſée, envieillie, habituée, & ayant pris droit de bourgeoiſie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phtiſie, ou en apopléxie, ou même en fine phrénéſie & fureur. Tout ceci ſuppoſé, puiſqu'une maladie bien connuë eſt à demi guérie; car *ignoti nulla eſt curatio morbi*, il ne vous ſera pas difficile de convenir des remédes

médes que nous devons faire à Monſieur. Premiérement, pour remédier à cette pléthore obturante, & à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je ſuis d'avis qu'il ſoit phlébotomiſé libéralement, c'eſt-à-dire que les ſaignées ſoient fréquentes & plantureuſes ; en premier lieu de la baſilique, puis de la céphalique, & même, ſi le mal eſt opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, & que l'ouverture ſoit large, afin que le gros ſang puiſſe ſortir ; & en même tems, de le purger, déſopiler, & évacuer par purgatifs propres & convenables ; c'eſt-à-dire, par cholagogues, mélanogogues, *& cætera* ; & comme la véritable ſource de tout le mal, eſt, ou une humeur craſſe & féculente, ou une vapeur noire & groſſiére qui obſcurcit, infecte & ſalit les eſprits animaux, il eſt à propos enſuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette, avec force petit lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur craſſe, & éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur ; mais, avant toute choſe, je trouve qu'il eſt bon de le réjouir par agréables converſations, chants & inſtrumens de muſique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danſeurs, afin que leurs mouvemens, diſpoſition & agilité puiſſent exciter & réveiller la pareſſe de ſes eſprits engourdis, qui occaſionne l'épaiſſeur de ſon ſang, d'où procéde la maladie. Voilà les remédes que j'imagine, auxquels pourront être ajoûtés beaucoup d'autres meilleurs, par Monſieur notre maître & ancien, ſuivant l'expérience, jugement, lumiére & ſuffiſance qu'il s'eſt acquiſe dans notre art. *Dixi.*

## 2. MEDECIN.

A Dieu ne plaiſe, Monſieur, qu'il me tombe en penſée d'ajoûter rien à ce que vous venez de dire. Vous avez ſi bien diſcouru ſur tous les ſignes, les ſymptômes & les cauſes de la

maladie de Monſieur; le raiſonnement que vous en avez fait eſt ſi docte & ſi beau, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas fou, & mélancolique hypocondriaque; &, quand il ne le ſeroit pas, il faudroit qu'il le devint, pour la beauté des choſes que vous avez dites, & la juſteſſe du raiſonnement que vous avez fait. Oui, Monſieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxiſti*, tout ce qui appartient à cette maladie; il ne ſe peut rien de plus doctement, ſagement, ingénieuſement conçû, penſé, imaginé que ce que vous avez prononcé au ſujet de ce mal, ſoit pour la diagnoſe, ou la prognoſe, ou la thérapie; & il ne me reſte rien ici, que de féliciter Monſieur d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il eſt trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace & la douceur des remédes que vous avez ſi judicieuſement propoſés. Je les approuve tous, *manibus & pedibus deſcendo in tuam ſententiam*. Tout ce que j'y voudrois ajoûter, c'eſt de faire les ſaignées & les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet*; de prendre le lait clair avant le bain; de lui compoſer un fronteau où il entre du ſel, le ſel eſt ſymbole de la ſageſſe; de faire blanchir les murailles de ſa chambre, pour diſſiper les ténébres de ſes eſprits, *album eſt diſgregativum viſus*; & de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour ſervir de prélude & d'introduction à ces judicieux remédes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du ſoulagement. Faſſe le Ciel, que ces remédes, Monſieur, qui ſont les vôtres, réuſſiſſent au malade, ſelon notre intention.

M. DE POURCEAUGNAC.

Meſſieurs, il y a une heure que je vous écoute. Eſt-ce que nous jouons ici une comédie?

I. MEDECIN.

Non, Monſieur, nous ne jouons point.

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que tout ceci ? Et que voulez-vous dire avec votre galimathias & vos ſottiſes ?

1. MEDECIN.

Bon. Dire des injures. Voilà un diagnoſtique qui nous manquoit pour la confirmation de ſon mal ; & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Avec qui m'a-t-on mis ici ?

[ *Il crache deux ou trois fois.* ]

1. MEDECIN.

Autre diagnoſtique. La ſputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſons aela ; & ſortons d'ici.

1. MEDECIN.

Autre encore. L'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce donc que toute cette affaire ? Et que me voulez-vous ?

1. MEDECIN.

Vous guérir, ſelon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guérir ?

1. MEDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, je ne ſuis pas malade.

1. MEDECIN.

Mauvais ſigne, lorſqu'un malade ne ſent pas ſon mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

1. MEDECIN.

Nous ſçavons mieux que vous comment vous vous portez ; & nous ſommes Médecins qui voyons clair dans votre conſtitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous étes Médecins, je n'ai que faire de vous; & je me moque de la Médecine.

1. MEDECIN.

Hom, hom! Voici un homme plus fou, que nous ne penſons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon pere & ma mere n'ont jamais voulu de remédes; & ils ſont morts tous deux ſans l'aſſiſtance des Médecins.

1. MEDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils

[*au ſecond Médecin.*]

qui eſt inſenſé. Allons, procédons à la curation; &, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adouciſſons, lénifions, & accoiſons l'aigreur de ſes eſprits, que je vois prêts à s'enflammer.

---

## SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC *ſeul.*

QUe diable eſt-ce-là? Les gens de ce pays-ci ſont-ils inſenſés? Je n'ai jamais rien vû de tel, & je n'y comprends rien du tout.

---

## SCENE XIII.

*M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MEDECINS grotesques.*

[*Ils s'aſſéyent d'abord tous trois, les Médecins ſe lévent à différentes repriſes pour ſaluer Monſieur de Pourceaugnac, qui ſe léve autant de fois pour les ſaluer.*]

LES

LES DEUX MEDECINS.

*BUon dì, buon dì, buon dì,*
*Non vi laſciate uccidere*
*Dal dolor malinconico,*
*Noi vi faremo ridere*
*Col noſtro canto harmonico;*
*Sol' per guarir vi*
*Siamo venuti qui.*
*Buon dì, buon dì, buon dì.*

1. MEDECIN.

*Altro non è la pazzia*
*Che malinconia.*
*L'amalato*
*Non è diſperato,*
*Se vol pigliar un poco d'allegria.*
*Altro non è la pazzia*
*Che malinconia.*

2. MEDECIN.

*Su, cantate, ballate, ridete;*
*Et, ſe far meglio volete,*
*Quando ſentite il deliro vicino,*
*Pigliate del vino,*
*E qualche volta un poco di tabac.*
*Allegramente, monſu Pourceaugnac.*

---

## SCENE XIV.

*M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MEDECINS groteſques, MATASSINS.*

ENTRE'E DE BALLET.

*Danſe des mataſſins autour de M. de Pourceaugnac.*

## SCENE XV.

*MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTIQUAIRE tenant une ſeringue.*

L'APOTIQUAIRE.

MOnſieur, voici un petit reméde, un petit reméde, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment? Je n'ai que faire de cela?

L'APOTIQUAIRE.

Il a été ordonné, Monſieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! Que de bruit!

L'APOTIQUAIRE.

Prenez-le, Monſieur, prenez-le; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah!

L'APOTIQUAIRE.

C'eſt un petit clyſtére, un petit clyſtére, benin, benin; il eſt benin, benin; là prenez, prenez, Monſieur, c'eſt pour déterger, pour déterger, déterger.

## SCENE XVI.

*MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTIQUAIRE, les DEUX MEDECINS groteſques, & les MATASSINS avec des ſeringues.*

LES DEUX MEDECINS.

*PIglia lo ſu,*
*Signor Monſu,*

*Piglia*

*Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu,*
*Che non ti farà male,*
*Piglia lo ſu queſto ſervitiale,*
*Piglia lo ſu,*
*Signor Monſu,*
*Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu.*

M. DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable.

[*Monſieur de Pourceaugnac, mettant ſon chapeau pour ſe garantir des ſeringues, eſt ſuivi par les deux Médecins, & pur les Mataſſins ; il paſſe par derriére le théatre, & revient ſe mettre ſur ſa chaiſe, auprès de laquelle il trouve l'Apotiquaire qui l'attendoit ; les deux Médecins & les Mataſſins rentrent auſſi.*

LES DEUX MEDECINS.

*Piglia lo ſu,*
*Signor Monſu,*
*Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu,*
*Che non ti farà male.*
*Piglia lo ſu queſto ſervitiale,*
*Piglia lo ſu,*
*Signor Monſu,*
*Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu.*

[*Monſieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaiſe, l'Apotiquaire appuye ſa ſeringue contre ; & les Médecins & les Mataſſins le ſuivent.*

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE I.

*PREMIER MEDECIN, SBRIGANI.*

I. MEDECIN.

IL a forcé tous les obſtacles que j'avois mis ; & s'eſt dérobé aux remédes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'eſt être bien ennemi de ſoi-même, que de fuir des remédes auſſi ſalutaires que les vôtres.

I. MEDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raiſon dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main ?

I. MEDECIN.

Sans doute ; quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante piſtoles bien acquiſes qu'il vous fait perdre.

I. MEDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, & je prétends le guérir, en dépit qu'il en ait. Il eſt lié & engagé à mes remédes ; & je veux le faire ſaiſir où je le trouverai, comme déſerteur de la Médecine, & infracteur de mes ordonnances.

SBRI-

SBRIGANI.

Vous avez raiſon. Vos remédes étoient un coup ſûr, & c'eſt de l'argent qu'il vous vole.

1. MEDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte aſſûrément, dont il vient épouſer la fille; & qui, ne ſçachant rien de l'infirmité de ſon gendre futur, voudra peut-être ſe hâter de conclure le mariage.

1. MEDECIN.

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

1. MEDECIN.

Il eſt hipotéqué à mes conſultations; & un malade ne ſe moquera pas d'un Médecin.

SBRIGANI.

C'eſt fort bien dit à vous; &, ſi vous m'en croyez, vous ne ſouffrirez point qu'il ſe marie, que vous ne l'ayez penſé tout votre ſaoul.

1. MEDECIN.

Laiſſez moi faire.

SBRIGANI *à part, en s'en allant.*

Je vais de mon côté dreſſer une autre batterie, & le beau-pere eſt auſſi duppe que le gendre.

---

## SCENE II.

*ORONTE, PREMIER MEDECIN.*

1. MEDECIN.

VOus avez, Monſieur, un certain Monſieur de Pourceaugnac, qui doit épouſer votre fille.

ORONTE.

Oui; je l'attends de Limoges, & il devroit être arrivé.

I. MEDECIN.

Auſſi l'eſt-il, & il s'en eſt fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la Médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aye dûement préparé pour cela; & mis en état de procréer des enfans bien conditionnés & de corps & d'eſprit.

ORONTE.

Comment donc?

I. MEDECIN.

Votre prétendu gendre a été conſtitué mon malade; ſa maladie qu'on m'a donnée à guérir, eſt un meuble qui m'appartient, & que je compte entre mes effets; & je vous déclare que je ne prétends point qu'il ſe marie, qu'au préalable il n'ait ſatisfait à la Médecine, & ſubi les remédes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal?

I. MEDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît?

I. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ORONTE.

Eſt-ce quelque mal....

I. MEDECIN.

Les Médecins ſont obligés au ſecret. Il ſuffit que je vous ordonne, à vous, & à votre fille, de ne point célébrer, ſans mon conſentement, vos nôces avec lui, ſur peine d'encourir la diſgrace de la Faculté, & d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, ſi cela eſt, de faire le mariage.

I. ME-

1. MEDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il eſt obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

1. MEDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à ſe faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y conſens.

1. MEDECIN.

Oui, il faut qu'il créve, ou que je le guériſſe.

ORONTE.

Je le veux bien.

1. MEDECIN.

Et, ſi je ne le trouve, je m'en prendrai à vous; & je vous guérirai.

ORONTE.

Je me porte bien.

1. MEDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade; & je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez; mais ce ne ſera pas moi.

[*ſeul.*]

Voyez un peu la belle raiſon.

## SCENE III.

*ORONTE, SBRIGANI en marchand flamand.*

SBRIGANI.

MOntſir, avec le foſtre permiſſion, je ſuiſſe un trancher marchant flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monſieur?

SBRIGANI.

Mettez le foſtre chapeau ſur le tête, Montſir, ſi ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monſieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montſir, ſi vous le mettre pas le chapeau ſur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monſieur?

SBRIGANI.

Fous connoître point en ſti file un certe Montfir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme eſtile, Montſir, ſi ve plaît?

ORONTE.

C'eſt un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande, Montſir, s'il eſt un homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montſir,

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en ſuiſſe aiſe beaucoup, Montſir.

ORONTE.

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, pour un petit raiſonne de conſéquence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, que ſti Montſir Oronte donne ſon fille en mariage à un certe Montſir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et ſti Montſir de Pourcegnac, Montſir, l'eſt un homme que doivre beaucoup grandement, à dix ou douze marchanes ſamanes qui être venus ici.

ORONTE.

Ce Monſieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

SBRIGANI.

Oui, Montſir; &, depuis huite moïs, nous afoir obtenir un petit ſentence contre lui; & lui à remettre à payer tout ſe créancier de ſti mariage que ſti Montſir Oronte donne pour ſon fille.

ORONTE.

Hom, hom! Il a remis là à payer ſes créanciers?

SBRIGANI.

Oui, Montſir, & avec un grant défotion nous tous attendre ſti mariage.

ORONTE.

[*à part.*]

L'avis n'eſt pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

SBRIGANI.

Je remercie, Montſir, de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRI-

SBRIGANI.

Je le ſuis, Montſir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montſir m'avoir donné.

[*ſeul, après avoir ôté ſa barbe, & dépouillé l'habit de ſlamand qu'il a par deſſus le ſien.*]

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajuſtement de ſlamand pour ſonger à d'autres machines; & tâchons de ſemer tant de ſoupçons & de diviſion entre le beau-pere & le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également ſont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; &, entre nous autres fourbes de la premiére claſſe, nous ne faiſons que nous jouer, lorſque nous trouvons un gibier auſſi facile que celui-là.

---

## SCENE IV.

*MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.*

M. DE PORCEAUGNAC *ſe croyant ſeul.*

*Piglia lo ſu, piglia lo ſu,*
*Signor mronſu....*

Que diable eſt-ce là? [*appercevant Sbrigani.*] Ah!

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur, qu'avez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois, me ſemble lavement.

SBRIGANI.

Comment?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne ſçavez pas ce qui m'eſt arrivé dans ce logis, à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non, vrayment. Qu'eſt-ce que c'eſt?

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Je penſois à être régalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laiſſe entre les mains de Monſieur. Des Médecins habillés de noir. Dans une chaiſe. Tâter le pouls Comme ainſi ſoit. Il eſt fou. Deux gros jouflus. Grands chapeaux. *Buon dì*, *buon dì*. Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente*, *Monſu Pourceaugnac*. Apotiquaire. Lavement. Prenez, Monſieur, prenez, prenez. Il eſt benin, benin, benin. C'eſt pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo ſu*, *ſignor monſu*, *piglia lo*, *piglia lo*, *piglia lo ſu*. Jamais je n'ai été ſi ſaoul de ſottiſes.

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce que tout cela veut dire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ſes grandes embraſſades, eſt un fourbe, qui m'a mis dans une maiſon pour ſe moquer de moi, & me faire une piéce.

SBRIGANI.

Cela eſt-il poſſible ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de poſſédés après mes chauſſes ; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échaper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu ; les mines ſont bien trompeuſes ! Je l'aurois crû le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnemens, comme il eſt poſſible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne ſens-je point le lavement ? Voyez, je vous prie.

SBRI-

SBRIGANI.

Hé ! Il y a quelque petite chose qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat & l'imagination toute remplie de cela ; & il me semble toujours que je vois une douzaine de lavemens qui me couchent en jouë.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande ; & les hommes sont bien traîtres & scélérats !

M. DE POURCEAUGNAC.

Enseignez-moi, de grace, le logis de Monsieur Oronte ; je suis bien aise d'y aller tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Ah, ah ! Vous êtes donc de complexion amoureuse ; & vous avez oüi parler que ce Monsieur Oronte a une fille....

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é... L'épouser ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc ?

SBRIGANI.

Ah ! C'est une autre chose ; je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore ?

SBRI-

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vîte.

N. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-deſſous.

SBRIGANI.

Non, cela n'eſt pas néceſſaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en diſpenſer.

M. DE POURCEAUGNAC.

Eſt-ce que vous n'êtes pas de mes amis?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'eſt une choſe où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laiſſez-moi conſulter un peu ſi je le puis faire en conſcience. *[après s'être un peu éloigné de Monſieur de Pourceaugnac.]* C'eſt un homme qui cherche ſon bien, qui tâche de pourvoir ſa fille le plus avantageuſement qu'il eſt poſſible; & il ne faut nuire à perſonne. Ce ſont des choſes qui ſont connuës à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, & il eſt défendu de ſcandaliſer ſon prochain. Cela eſt vrai; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut ſurprendre, & qui, de bonne foi, vient ſe marier

avec

avec une fille qu'il ne connoit pas; & qu'il n'a jamais vûë; un gentilhomme plein de franchiſe, pour qui je me ſens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour ſon ami, prend confiance en moi, & me donne une bague à gar-

[*à M. de Pourceaugnac.*]

der pour l'amour de lui. Oui, je trouvé que je puis vous dire les choſes ſans bleſſer ma conſcience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous ſera poſſible, & d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là méne une vie deshonnête, cela ſeroit un peu trop fort; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante auſſi n'eſt pas aſſez; celui de coquette achevée, me ſemble propre à ce que nous voulons, & je m'en puis ſervir pour vous dire honnêtement ce qu'elle eſt.

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour duppe?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; & puis il y a des gens, après tout, qui ſe mettent au-deſſus de ces ſortes de choſes, & qui ne croyent pas que leur honneur dépende...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur, je ne me veux point mettre ſur la tête un chapeau comme celui-là, & l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voilà le pere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

SCE-

## SCENE V.

*ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.*

M. DE POURCEAUGNAC.

BOn jour, Monſieur, bon jour.

ORONTE.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étes Monſieur Oronte, n'eſt-ce pas?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, Monſieur Oronte, que les Limoſins ſoient des ſots?

ORONTE.

Croyez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, que les Pariſiens ſoient des bêtes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monſieur Oronte, qu'un homme comme moi ſoit affamé de femme?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne ſoit affamée de mari?

SCE-

## SCENE VI.

*JULIE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.*

JULIE.

ON vient de me dire, mon pere, que Monſieur de Pourceaugnac eſt arrivé. Ah! Le voilà, ſans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il eſt bien fait! Qu'il a bon air! Et que je ſuis contente d'avoir un tel époux! Souffrez que je l'embraſſe, & que je lui témoigne....

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Tudieu! Quelle galante! Comme elle prend feu d'abord.

ORONTE.

Je voudrois bien ſçavoir Monſieur de Pourceaugnac, par quelle raiſon vous venez.....

JULIE *s'approche de Monſieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languiſſant, & lui veut prendre la main.*

Que je ſuis aiſe de vous voir! Et que je brûle d'impatience...

ORONTE.

Ah! Ma fille, ôtez-vous de là, vous dis-je.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Oh, oh! Quelle égrillarde!

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, ſçavoir par quelle raiſon, s'il vous plaît, vous avez la hardieſſe de.....

[*Julie continuë le même jeu.*]

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Vertu de ma vie!

ORON-

ORONTE *à Julie.*

Encore ? Qu'eſt-ce à dire cela ?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je careſſe l'époux que vous m'avez choiſi ?

ORONTE.

Non. Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laiſſez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi ; &, ſi tu ne rentres tout-à-l'heure, je...

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille eſt une ſotte, qui ne ſçait pas les choſes.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Comme nous lui plaiſons !

ORONTE *à Julie qui eſt reſtée, après avoir fait quelques pas pour s'en aller.*

Tu ne veux pas te retirer ?

JULIE.

Quand eſt-ce donc que vous me marierez avec Monſieur ?

ORONTE.

Jamais ; & tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puiſque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous ſerons mariés enſemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous empêcherai bien tous deux, je vous aſſûre. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

---

## SCENE VII.

*ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.*

M. DE POURCEAUGNAC.

MOn Dieu! Notre beau-pere prétendu, ne vous fatiguez point tant; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, & vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac ſoit un homme à acheter chat en poche? Et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour ſe conduire, pour ſe faire informer de l'hiſtoire du monde; & voir, en ſe mariant, ſi ſon honneur a bien toutes ſes ſûretés.

ORONTE.

Je ne ſçais pas ce que cela veut dire; mais vous étes-vous mis dans la tête, qu'un homme de ſoixante & trois ans ait ſi peu de cervelle, & conſidére ſi peu ſa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous ſçavez; & qui a été mis chez un Médecin pour être pancé?

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt une piéce que l'on m'a faite, & je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le Médecin me l'a dit lui-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Médecin en a menti. Je ſuis gentilhomme, & je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je ſçais ce que j'en dois croire; & vous ne m'abuſerez pas là-deſſus, non plus que ſur les dettes que vous avez aſſignées ſur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes?

ORONTE.

La feinte ici eſt inutile; & j'ai vû le marchand Hamand, qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois ſentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel marchand Hamand? Quels créanciers? Quelle ſentence obtenue contre moi?

ORONTE.

Vous ſçavez bien ce que je veux dire.

---

## SCENE VIII.

*LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.*

LUCETTE *contrefaiſant une Languedocienne.*

AH! Tu es aſſi, & à la ſi yeu te trobi après abé fait tant de paſſés. Podes-tu, ſcélérat, podes tu ſouſteni ma biſto?

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que veut cette femme-là?

LUCETTE.

Que te boli, infame! Tu fas ſémblan de nou me pas connouiſſe, & nou rougiſſes pas, impudint que tu ſios, tu ne rougiſſes pas de me

[*à Oronte.*]

beyre? Nou ſabi pas, Mouſſur, ſaquos bous dont m'an dit que bouillo eſpouſa la fillo; mai yeu bous déclari que yeu ſoun ſa fenno, & que y a ſet ans, Mouſſur, qu'en paſſant à Pézénas el auguet l'adreſſe dambé ſas mignardiſos, commo ſap tapla fayre, de me gagna lou cor, & m'oubligel pra quel moueyen à ly donna la man per l'eſpouſa.

ORONTE.

Oh, oh!

M. DE POURCEAUGNAC.

Que diable eſt-ce ceci?

LUCETTE.

Lou trayte me quitel trés ans après, ſul préteſte de qualques affayres que l'apelabon dins ſoun pays, & deſpey noun l'y reſçau put quaſo de noubelo, may dins lou tens qui ſoungeabi lou mens, m'an dounat abiſt, que begnio dins aqueſto billo, per ſe remarida danbé un autro jouena fillo, que ſous parens ly an proucurado, ſenſſe ſaupré res de ſou prumié mariatge. Y eu ay tout quittat en diligenſſo, & me ſoüy rendudo dins aqueſte loc lou pu leau qu'ay pouſcut, per m'oupouſa en aquel criminel mariatge, & confondre as elys de tout le mounde lou plus méchant day hommes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudint, n'as pas de honte de m'injuria, allioc d'être confus day reproches ſecrets que ta conſienſſo te den fayre?

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je ſuis votre mari ?

LUCETTE.

Infame, gauſos tu dire lou contrari ? Hé tu ſabes bé, per ma penno, que n'es que trop bertat ; & plagueſſo al Cel qu'aco nou fougeſſo pas, & que mauqueſſo layſſado dins l'état d'innoueſſenço, & dins la tranquilitat oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas trounpariés oun m'en benguesſon malheurouſomen fayre fourty ; yeu nou ſerio pas réduito à fayre lou triſte perſounatgé que yeu fave préſentemen ; à beyre un marit cruel meſpreſa touto l'ardou que yeu ay per el, & me laiſſa ſenſſe cap de piétat abandounado à las mourtéles doulous que yeu reſſenti de ſas perfidos acciûs.

ORONTE.

Je ne ſçaurois m'empêcher de pleurer.

[*à M. de Pourceaugnac.*]

Allez, vous étes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

## SCENE IX.

*NERINE, LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.*

NERINE *contrefaiſant une Picarde.*

AH ! Je n'en pis plus, je ſis toute éſſoflée. Ah ! Finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Juſtiche, juſtiche ; je bou-

[*à Oronte.*]

te empêchement au mariage. Chés mon méri, Monſieu, & je veux faire pindre ché bon pindar-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore !

ORONTE *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce-ci ?

LUCETTE.

Et que boulez-bous dire , ambe boſtre empachomen , & boltro pendarie ? Quaquel homo es boſtre marit ?

NERINE.

Oui , Medéme , & je ſis ſa femme.

LUCETTE.

A quo es faus , aquos yeu que ſoun ſa feuno , & ſe deueſtre pendut , aquo ſera yeu que lou farai penjat.

NERINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Y eu bous diſi que yeu ſoun ſa fenno.

NERINE.

Sa femme ?

LUCETTE.

Oy.

NERINE.

Je vous dis que cheſt mi , encore in coup , qui le ſis.

LUCETTE.

Et yeu bous ſouſtenir yeu , qu'aquos yeu.

NERINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a épouſée.

LUCETTE.

Et yeu ſet ans y a que m'a preſo per fenno.

NERINE.

J'ai des gairants de tout cho que je di.

LUCETTE.

Tout mon pays lo ſap.

NERINE.

No ville en eſt témoin.

LUCETTE.

Tou Pézénas a biſt noſtre mariatge.

NERINE.

Tout chin Quentin a aſſiſté à no noche.

LUCETTE.

Nou y a res de tan béritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus certain.

LUCETTE *à M. de Pourceaugnac.*

Gauſos-tu dire lou contrari, valiſquos ?

NERINE *à M. de Pourceaugnac.*

Eſt-che que tu me démentiras, méchaint homme ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il eſt auſſi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingn impudenſſo ! Et couſſy, miſérable, nou te ſoubennes plus de la pavro Françon, & del pavre Jeannet, que ſoun lous fruits de noſtre mariatge ?

NERINE.

Bayez un peu l'inſolence. Quoi, tu ne te ſouvieus mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de te foi ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes !

LUCETTE.

Beni Françon, beni Jeannet, beni touſton, beni touſtaine, beni fayre beyre à un payre dénaturat, la duretat quel a per noſtres.

NERINE.

Venez, Madeleine, me n'ainfain, venez veſen ichi faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il au.

## SCENE X.

*ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC, LUCETTE, NERINE, PLUSIEURS ENFANS.*

LES ENFANS.

AH ? Mon papa, mon papa, mon papa !

M. DE POURCEAUGNAC.

Diantre ſoit des Petits-fils de putains !

LUCETTE.

Couſſy, trayte, tu nou ſios pas la darniare confuſiu, de reſſaupre à tal tous enfans, & de ferma l'aureillo à la tendreſſo paternello ? Tu nou m'eſcaperat pas, infame, yeu te boly ſeguy pes tout, & te reproucha ton crime juſquos à tant que me ſio beniado, & que t'ayo fayt peniat, couqui, te boly fayre penjat.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'être inſainſible aux caireſſes de chette pauvre ainfain ? Tu ne te ſauveras mie de mes pattes ; &, en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je ſis ta femme, & je te ferai pindre.

LES ENFANS.

Mon papa, mon papa, mon papa !

M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours, au ſecours ! Où fuirai-je ? Je n'en puis plus.

ORONTE *à Lucette, & à Nérine.*

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il mérite d'être pendu.

SCE-

## SCENE XI.

SBRIGANI *ſeul.*

JE conduis de l'œil toutes choſes, & tout cela ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpiſſe.

## SCENE XII.

*MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.*

M. DE POURCEAUGNAC.

AH! Je ſuis aſſommé. Quelle peine! Quelle maudite ville! Aſſaſſiné de tous côtés?

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce, Monſieur? Eſt-il encore arrivé quelque choſe?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce pays des femmes & des lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuſes me ſont venu accuſer de les avoir épouſées toutes deux, & me menacent de la juſtice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire; & la juſtice, en ce pays-ci, eſt rigoureuſe en diable contre cette ſorte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; mais quand il y auroit information, ajournement, décret & jugement obtenu par ſurpriſe,

prise, defaut & contumace, j'ai la voye de confiit de jurisdiction pour temporiser ; & venir aux moyens de nullité qui feront dans les procédures.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes ; & l'on voit bien, Monsieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi ? Point du tout. Je suis gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçû à mes faits justificatifs, & qu'on ne me sçauroit condamner sur une simple accusation, sans un recollement & confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent sans que je les sçache.

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit, & de l'ordre de la justice ; mais non pas à sçavoir les vrais termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

SBRIGANI.

Ah ! Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat pour consulter mon affaire.

SBRI-

SBRIGANI.

Je le veux, & vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point ſurpris de leur maniére de parler ; ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour muſique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvû qu'ils me diſent ce que je veux ſçavoir ?

## SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, *deux* AVOCATS, *deux* PROCUREURS, *deux* SERGENS.

1. AVOCAT *trainant ſes paroles en chantant.*

*LA polygamie eſt un cas,*
*Eſt un cas pendable.*

2. AVOCAT *chantant fort vîte, & en bredouillant.*

*Votre fait.*
*Eſt clair & net;*
*Et tout le droit,*
*Sur cet endroit,*
*Conclus tout droit.*
*Si vous conſultez nos Auteurs,*
*Législuteurs & Gloſſateurs,*
*Juſtinian, Papinian,*
*Ulpian, & Trifonian,*
*Fernand, Rebuffe, Jean Imole,*
*Paul Caſtre, Julian, Barthole,*
*Jaſon, Alciat, & Cujas,*
*Ce grand homme ſi capable,*
*La polygamie eſt un cas,*
*Eſt un cas pendable.*

# ENTRE'E DE BALLET.

*Danſe de deux Procureurs, & de deux ſergens.*

*Pendant que le 2. AVOCAT chante les paroles qui ſuivent.*

*TOus les peuples policés,*
*Et bien ſenſés,*
*Les françois, anglois, hollandois,*
*Danois, ſuédois, polonois,*
*Portugais, eſpagnols, flamans,*
*Italiens, allemans,*
*Sur ce fait tiennent loi ſemblable;*
*Et l'affaire eſt ſans embarras.*
*La polygamie eſt un cas,*
*Eſt un cas pendable.*

*Le* 1. AVOCAT *chante celles-ci.*

*La polygamie eſt un cas,*
*Eſt un cas pendable.*

[ *Monſieur de Pourceaugnac impatienté, les chaſſe.* ]

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE

# ACTE III.

## SCENE I.

*ERASTE, SBRIGANI.*

SBRIGANI.

OUI, les choſes s'acheminent où nous voulons ; &, comme ſes lumiéres ſont fort petites, & ſon ſens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur ſi grande de la ſévérité de la juſtice de ce pays, & des aprêts qu'on faiſoit déjà pour ſa mort, qu'il veut prendre la fuite ; &, pour ſe dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'eſt réſolu à ſe déguiſer, & le déguiſement qu'il a pris, eſt l'habit de femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de votre part à achever la comédie ; &, tandis que je jouerai mes ſcenes avec lui, allez-vous-en. [*Il lui parle à l'oreille.*] Vous entendez bien ?

ERASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lorſque je l'aurai mis où je veux...

[*Il lui parle à l'oreille.*]

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le pere aura été averti par moi.....

[*Il lui parle encore à l'oreille.*]

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre Demoiſelle. Allez vîte, qu'il ne nous voye enſemble.

---

## SCENE II.

*M. DE POURCEAUGNAC en femme, SBRIGANI.*

SBRIGANI.

POur moi, je ne crois pas qu'en cet état on puiſſe jamais vous connoître; & vous avez la mine comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la juſtice ne ſoient point obſervées.

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déjà dit. Ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis ils lui font ſon procès.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une juſtice bien injuſte.

SBRIGANI.

Elle eſt ſévére comme tous les diables, particuliérement ſur ces ſortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on eſt innocent?

SBRIGANI.

N'importe. Ils ne s'enquêtent point de cela; & puis, ils ont en cette ville une haine effroyable

ble pour les gens de votre pays, & ils ne ſont point plus ravis que de voir pendre un Limoſin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que les Limoſins leur ont donc fait?

SBRIGANI.

Ce ſont des brutaux, ennemis de la gentilleſſe & du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avouë que je ſuis pour vous dans une peur épouvantable; & je ne me conſolerois de ma vie, ſi vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il eſt fâcheux à un gentilhomme d'être pendu; & qu'une preuve comme celle-là, feroit tort à nos titres de nobleſſe.

SBRIGANI.

Vous avez raiſon; on vous conteſteroit après cela le titre d'écuyer. Au reſte, étudiez-vous quand je vous ménerai par la main, à bien marcher comme une femme; & à prendre le langage, & toutes les maniéres d'une perſonne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſez-moi faire; j'ai vû les perſonnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'eſt que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'eſt rien, & il y a des femmes qui en ont autant que vous. Ça, voyons un peu comme vous ferez. [*après que Monſieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.*] Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carroſſe; où eſt-ce qu'eſt mon carroſſe? Mon Dieu! Qu'on eſt miſérable, d'avoir des gens comme cela! Eſt-ce qu'on me fera attendre toute la journée ſur le pavé; & qu'on ne me fera point venir mon carroſſe?

SBRIGANI.

Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hola, ho, cocher, petit laquais. Ah! Petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt! Petit laquais, petit laquais. Où eſt-ce donc qu'eſt ce petit laquais? Ce petit laquais ne ſe trouvera-t-il point? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais? Eſt-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde?

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille; mais je remarque une choſe, cette coëffe eſt un peu trop déliée, j'en vais querir une un peu plus épaiſſe, pour vous mieux cacher le viſage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moi là, je ſuis à vous dans un moment; vous n'avez qu'à vous promener.

[*Monſieur de Pourceaugnac fait pluſieurs tours ſur le théatre, en continuant à contrefaire la femme de qualité.*]

---

## SCENE III.

*MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX SUISSES.*

1. SUISSE *ſans voir M. de Pourceaugnac.*

ALlons, dépêchons, camerade, ly faut allair tous deux nous à la créve, pour regarter un peu chouſticier ſti Montſir de Porceguac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par ſon cou.

2. SUISSE *ſans voir M. de Pourceaugnac.*

Ly faut nous loër unfeneſtre pour foir ſti chouſtice.

1. SUIS-

1. SUISSE.

Ly disent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve, pour ly accrochir sti Porcegnac.

2. SUISSE.

Ly sira, mon foi, un grand plaisir, d'y regarter pendre sti limossin.

1. SUISSE.

Oui, te li foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

2. SUISSE.

Ly est un plaiçant trôle, oui; ly disent que s'être marié trois foye.

1. SUISSE.

Sti tiable ly fouloir trois femmes à ly tout seul, ly être bien assez t'une.

2. SUISSE *appercevant M. de Pourceaugnac.*

Ah! Pon chour, Mamesselle.

1. SUISSE.

Que faire fous là tout seul?

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, Messieurs.

2. SUISSE.

Ly être belle, par mon foi.

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Messieurs.

1. SUISSE.

Fous, Mamesselle, fouloir finir rechouir fous à la créve? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grace.

2. SUISSE.

L'être un gentilhomme limossin, qui sera pendu chantiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curioſité.

1. SUISSE.

Ly être là un petit téton qui l'eſt trôle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau.

1. SUISSE.

Mon foi, moi couchair pien afec fous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! C'en eſt trop, & ces ſortes d'ordures-là ne ſe diſent point à une femme de ma condition.

2. SUISSE.

Laiſſe, toi; l'être moi qui le veut couchair afec elle.

1. SUISSE.

Moi, ne fouloir pas laiſſer.

2. SUISSE.

Moi, li fouloir, moi.

[*Les deux ſuiſſes tirent M. de Pourceaugnac avec violence.*]

1. SUISSE.

Moi, ne faire rien.

2. SUISSE.

Toi, l'afoir pien menti.

1. SUISSE.

Parti, toi, l'afoir menti toi-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours! A la force!

## SCENE IV.

*MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMT, DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES.*

L'EXEMT.

QU'eſt-ce? Qu'elle violence eſt-ce-là? Et que voulez-vous faire à Madame? Allons, que l'on ſorte de là, ſi vous ne voulez que je vous mette en priſon.

1. SUISSE.

Parti, pon; toi, ne l'afoir point.

2. SUISSE.

Parti, pon auſſi; toi, ne l'afoir point encore.

## SCENE V.

*MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMT.*

M. DE POURCEAUGNAC.

JE vous ſuis obligée, Monſieur, de m'avoir délivrée de ces inſolens.

L'EXEMT.

Ouais! Voilà un viſage qui reſſemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas moi, je vous aſſûre.

L'EXEMT.

Ah, ah! Qu'eſt-ce que veut dire....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne ſçai pas.

L'EXEMT.

Pourquoi donc dites-vous cela?

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMT.

Voilà un diſcours qui marque quelque choſe ; & je vous arrête priſonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé ! Monſieur, de grace !

L'EXEMT.

Non, non, à votre mine, & à vos diſcours, il faut que vous ſoyiez ce Monſieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui ſe ſoit déguiſé de la ſorte ; & vous viendrez en priſon tout-à-l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hélas !

## SCENE VI.

*MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMT. DEUX ARCHERS.*

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

AH Ciel ! Que veut dire ceia ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMT.

Oui, oui ; c'eſt de quoi je ſuis ravi.

SBRIGANI *à l'exemt.*

Hé ! Monſieur, pour l'amour de moi, vous ſçavez que nous ſommes amis depuis long-tems, je vous conjure de ne le point mener en priſon.

L'EXEMT.

Non, il m'eſt impoſſible.

SBRIGANI.

Vous étes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuſter cela avec quelques piſtoles ?

L'E-

L'EXEMT *à ſes archers.*

Retirez-vous un peu.

## SCENE VII.

*MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMT.*

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

IL faut lui donner de l'argent pour vous laiſſer aller. Faites vîte.

M. DE PORCEAUGNAC *donnant de l'argent à Sbrigani.*

Ah! Maudite ville!

SBRIGANI.

Tenez, Monſieur.

L'EXEMT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix.

L'EXEMT.

Non, mon ordre eſt trop exprès.

SBRIGANI [*à l'exemt qui veut s'en aller à M. de Pourceaugnac.*]

Mon Dieu! Attendez. Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais....

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de tems. Vous auriez un grand plaiſir quand vous ſeriez pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! [*Il donne encore de l'argent à Sbrigani.*]

Tenez, Monſieur.

L'E-

L'EXEMT à *Sbrigani.*

Il faut donc que je m'enfuye avec lui ; car il n'y auroit point ici de ſûreté pour moi. Laiſſez-le-moi conduire, & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vons prie d'en avoir un grand foin.

L'EXEMT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aye mis en lieu de ſûreté.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Adieu. Voilà le ſeul honnête homme que j'aye trouvé en cette ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de tems. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fuſſiez déjà bien loin. [*ſeul.*] Que le Ciel te conduiſe ! Par ma foi, voilà une grande duppe ! Mais, voici.....

---

## SCENE VIII.

*ORONTE, SBRIGANI.*

SBRIGANI, *feignant de ne pas voir Oronte.*

AH ! Quelle étrange avanture ! Quelle fâcheuſe nouvelle pour un pere ! Pauvre Oronte, que je te plains !

ORONTE.

Qu'eſt-ce ? Quel malheur me préſages-tu ?

SBRIGANI.

Ah ! Monſieur, ce perfide Limoſin, ce traître de Monſieur de Pourceaugnac vous enléve votre fille.

ORONTE.

Il m'enléve ma fille ?

SBRIGANI.

Oui. Elle en eſt devenuë ſi folle, qu'elle vous quitte

quitte pour le ſuivre ; & l'on dit qu'il a un caractére pour ſe faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons vîte à la juſtice. Des archers après eux.

---

## SCENE IX.

*ORONTE, ERASTE, JULIE, SBRIGANI.*

ERASTE *à Julie.*

ALlons, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de votre pere. Tenez, Monſieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit ; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre ſeule conſidération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriſer ; & me guérir abſolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah ! Infame que tu es !

ERASTE *à Julie.*

Comment ? Me traiter de la ſorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blâme point de vous être ſoumiſe aux volontés de Monſieur votre pere ; il eſt ſage & judicieux dans les choſes qu'il fait ; & je ne me plains point de lui, de m'avoir rejetté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ſes raiſons pour cela. On lui a fait croire que cet autre eſt plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus ; & quatre ou cinq mille écus eſt un denier conſidérable, & qui vaut bien la peine qu'un homme manque à ſa parole ; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laiſſer d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, & le ſuivre honteuſement, ſans le conſentement de Monſieur

ſieur votre pere, après les crimes qu'on lui impute, c'eſt une choſe condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'aſſez ſanglans reproches.

JULIE.

Hé bien, oui. J'ai conçû de l'amour pour lui, & je l'ai voulu ſuivre, puiſque mon pere me l'avoit choiſi pour époux. Quoi que vous me diſiez, c'eſt un fort honnête homme; & tous les crimes dont on l'accuſe, ſont fauſſetés épouvantables.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous êtes une impertinente; & je ſçais mieux que vous ce qui en eſt.

JULIE.

Ce ſont, ſans doute, des piéces qu'on lui fait,

[*montrant Eraſte.*]

& c'eſt peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ERASTE.

Moi, je ſerois capable de cela?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous dis-je. Vous êtes une ſotte.

ERASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de détourner ce mariage, & que ce ſoit ma paſſion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'eſt que la ſeule conſidération que j'ai pour Monſieur votre pere; & je n'ai pû ſouffrir qu'un honnête homme, comme lui, fût expoſé à la honte de tous les bruits qui pourroient ſuivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous ſuis, ſeigneur Eraſte, infiniment obligé.

ERAS-

ERASTE.

Adieu, Monſieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance, j'ai fait tout ce que j'ai pû pour obtenir un tel honneur; mais j'ai été malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conſerve pour vous les ſentimens d'eſtime & de vénération où votre perſonne m'oblige; &, ſi je n'ai pû être votre gendre, au moins ſerai-je éternellement votre ſerviteur.

ORONTE.

Arrêtez, ſeigneur Eraſte. Votre procédé me touche l'ame; & je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari, que Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout-à-l'heure, que tu prennes le ſeigneur Eraſte. Çà la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai ſur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monſieur, ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'eſt à elle à m'obéïr; & je ſçais me montrer le maître.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? Et voulez-vous que je poſſéde un corps, dont un autre poſſédera le cœur?

ORONTE.

C'eſt un ſortilége qu'il lui a donné; & vous ver-

verrez qu'elle changera de ſentiment avant qu'il ſoit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne....

ORONTE.

Ah! Que de bruit! Çà, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah!

ERASTE *à Julie.*

Ne croyez pas que ce ſoit pour l'amour de vous que je vous donne la main; ce n'eſt que de Monſieur votre pere dont je ſuis amoureux; & c'eſt lui que j'épouſe.

ORONTE.

Je vous ſuis beaucoup obligé; & j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on faſſe venir le Notaire pour dreſſer le contrat.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertiſſement de la ſaiſon, & faire entrer les maſques, que le bruit des nôces de Monſieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

---

## SCENE DERNIERE.

TROUPE DE MASQUES *danſans & chantans.*

UN MASQUE *en Egyptienne.*

*Sortez, ſortez de ces lieux,*
*Soucis, chagrins & triſteſſe;*
*Venez, venez, ris & jeux,*
*Plaiſirs, amour & tendreſſe;*
*Ne ſongeons qu'à nous réjouir,*
*La grande affaire eſt le plaiſir.*

CHOEUR

CHOEUR DE MASQUES *chantans.*

*Ne ſongeons qu'à nous réjouir,*
*La grande affaire eſt le plaiſir.*

L'EGYPTIENNE.

*A me ſuivre tous ici,*
*Votre ardeur eſt non commune;*
*Et vous êtes en ſouci*
*De votre bonne fortune:*
*Soyez toujours amoureux,*
*C'eſt le moyen d'être heureux.*

UN MASQUE *en Egyptien.*

*Aimons juſqu'au trépas,*
*La raiſon nous y convie.*
*Hélas! Si l'on n'aimoit pas,*
*Que ſeroit-ce de la vie?*
*Ah! Perdons plûtôt le jour,*
*Que de perdre notre amour.*

L'EGYPTIEN.

*Les biens,*

L'EGYPTIENNE.

*La gloire,*

L'EGYPTIEN.

*Les grandeurs,*

L'EGYPTIENNE.

*Les ſceptres qui font tant d'envie,*

L'EGYPTIEN.

*Tout n'eſt rien, ſi l'amour n'y mêle ſes ardeurs.*

L'EGYPTIENNE.

*Il n'eſt point, ſans l'amour, de plaiſirs dans la vie.*

TOUS DEUX ENSEMBLE.

*Soyons toujours amoureux,*
*C'eſt le moyen d'être heureux.*

CHOEUR.

*Sus, chantons tous enſemble,*
*Danſons, ſautons, jouons-nous.*

UN MASQUE *en pantalon.*

*Lorſque pour rire on s'aſſemble,*
*Les plus ſages, ce me ſemble,*
*Sont ceux qui ſont les plus fous.*

TOUS ENSEMBLE.

*Ne ſongeons qu'à nous réjouir,*
*La grande affaire eſt le plaiſir.*

---

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Danſe de Sauvages.*

II. ENTRE'E DE BALLET.

*Danſe de Biſcayens.*

*F I N.*

*NOMS*

## *NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTE' ET DANSE'*

*dans Monſieur de Pourceaugnac,*
*Comédie-Ballet.*

Une muſicienne, *Mademoiſelle Hilaire.*

Deux muſiciens, *les Sieurs Eſtival & Langeais.*

Deux maîtres à danſer, *les Sieurs la Pierre, & Favier.*

Deux pages danſans, *les Sieurs Beauchamp, & Chicanneau.*

Quatre curieux de ſpectacles danſans, *les Sieurs Noblet, Joubert, Leſtang, & Mayeu.*

Deux Suiſſes danſans.....

Deux Médecins groteſques, *il Signor Chiacchiarone, & le Sieur Gaye.*

Mataſſins danſans, *les Sieurs Beauchamp, la Pierre, Favier, Noblet, Chicanneau, & Leſtang.*

Deux Avocats chantans, *les Sieurs Eſtival, & Gaye.*

Deux Procureurs danſans, *les Sieurs Beauchamp, & Chicanneau.*

Deux ſergens danſans, *les Sieurs la Pierre & Favier.*

Troupe de maſques chantans & danſans.

Une Egyptienne chantante, *Mademoiſelle Hilaire.*

Un Egyptien chantant, *le Sieur Gaye.*

Un pantalon chantant, *le Sieur Blondel.*

Chœur de maſques chantans.

Deux vieilles, *les Sieurs Fernon le cadet, & le Gros.*

Deux ſcaramouches, *les Sieurs Eſtival, & Gingan.*

Deux pantalons, *les Sieurs Gingan le cadet, & Blondel.*

**Deux Docteurs**, *les Sieurs Rebel & Hedouin.*
**Deux payſans**, *les Sieurs Langeais*, *& Deſchamps.*
**Sauvages danſans**, *les Sieurs Payſan*, *Noblet*, *Joubert*, *& Leſtang.*
**Biſcayens danſans**, *les Sieurs Beauchamp*, *Favier*, *Mayeu*, *& Chicanneau.*

**LES**

10780509

# LES AMANS MAGNIFIQUES,

## *COMEDIE-BALLET.*

# *AVANT-PROPOS.*

LE Roi, qui ne veut que des choſes extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'eſt propoſé de donner à ſa cour un divertiſſement qui fût compoſé de tous ceux que le théatre peut fournir; &, pour embraſſer cette vaſte idée, & enchaîner enſemble tant de choſes diverſes, ſa Majeſté a choiſi pour ſujet deux Princes rivaux, qui, dans le champêtre ſéjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des Jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune Princeſſe & ſa mere, de toutes les galanteries dont ils ſe peuvent aviſer.

# ACTEURS.

## ACTEURS DE LA COMEDIE.

ARISTIONE, Princeſſe, mere d'Eriphile.
ERIPHILE, fille de la Princeſſe.
IPHICRATE, Prince, amant d'Eriphile.
TIMOCLE'S, Prince, amant d'Eriphile.
SOSTRATE, Général d'armée, amant d'Eriphile.
CLEONICE, confidente d'Eriphile.
ANAXARQUE, Aſtrologue.
CLEON, fils d'Anaxarque.
CHOREBE, ſuivant d'Ariſtione.
CLITIDAS, plaiſant de cour.
Une fauſſe VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

## ACTEURS DES INTERMEDES.

### PREMIER INTERMEDE.

EOLE.
TRITONS, chantans.
FLEUVES, chantans.
AMOURS, chantans.
PECHEURS DE CORAIL, danſans.
NEPTUNE.
SIX DIEUX MARINS, danſans.

### DEUXIEME INTERMEDE.

TROIS PANTOMIMES, danſans.

### TROISIEME INTERMEDE.

LA NYMPHE de la vallée de Tempé.

## ACTEURS DE LA PASTORALE *en muſique.*

TIRCIS, berger, amant de Caliſte.
CALISTE, bergére.
LICASTE, berger, ami de Tircis.

MENANDRE, berger, ami de Tircis.
PREMIER SATYRE, amant de Caliſte.
SECOND SATYRE, amant de Caliſte.
SIX DRYADES, ) danſans.
SIX FAUNES, )
CLIMENE, bergére.
PHILINTE, berger.
TROIS PETITES DRYADES, ) danſans.
TROIS PETITS FAUNES, )

QUATRIEME INTERMEDE.

HUIT STATUES qui danſent.

CINQUIEME INTERMEDE.

QUATRE PANTOMIMES danſans.

SIXIEME INTERMEDE.

*FETE DES JEUX PYTHIENS.*

LA PRETRESSE.
DEUX SACRIFICATEURS chantans.
SIX MINISTRES DU SACRIFICE, portant des haches, danſans.
CHOEUR DE PEUPLES.
SIX VOLTIGEURS, ſautans ſur des chevaux de bois.
QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES, danſans.
HUIT ESCLAVES, danſans.
QUATRE HOMMES, armés à la grecque.
QUATRE FEMMES, armées à la grecque.
UN HERAUT.
SIX TROMPETTES.
UN TIMBALLIER.
APOLLON.
SUIVANS D'APOLLON danſans.

*La ſcéne eſt en Theſſalie, dans la vallée de Tempé.*

LES

10780509



LES AMANS MAGNIFIQUES .

10780509

# LES AMANS MAGNIFIQUES,

## *COMEDIE-BALLET.*

---

## *PREMIER INTERMEDE.*

*Le théatre repréſente une vaſte mer bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le ſommet porte chacun un fleuve appuyé ſur une urne. Au pied de ces rochers ſont douze Tritons, & dans le milieu de la mer, quatre Amours ſur des dauphins; Eole eſt élevé au-deſſus des ondes ſur un nuage.*

### SCENE I.

*EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS.*

**EOLE.**

VEnts, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes;
Et laiſſez regner ſur les ondes
Les Zéphirs & les Amours.

## SCENE II.

*La mer ſe calme, &, du milieu des ondes, on voit s'élever une ville. Huit pêcheurs ſortent du fond de la mer avec les nacres de perle, & des branches de corail.*

*EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS, PECHEURS DE CORAIL.*

UN TRITON.

QUels beaux yeux ont percé nos demeures humides ?
Venez, venez, Tritons ; cachez-vous, Néréides.

CHOEUR DE TRITONS.

Allons tous au devant de ces Divinités ;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.

Ah ! Que ces Princeſſes ſont belles !

UN AUTRE AMOUR.

Quels ſont les cœurs qui ne s'y rendroient pas ?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,
Notre mere, a bien moins d'appas.

CHOEUR.

Allons tous au devant de ces Divinités ;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Les pêcheurs forment une danſe, après laquelle ils vont ſe placer chacun ſur un rocher au-deſſous d'un Fleuve.*

UN TRITON.

QUel noble ſpectacle s'avance ?

Neptu-

Neptune, le grand Dieu Neptune, avec ſa cour,
Vient honorer ce beau jour
De ſon auguſte préſence.

CHOEUR.

Redoublons nos concerts;
Et faiſons retentir dans le vague des airs
Notre réjouiſſance.

---

## SCENE III.

*NEPTUNE, DIEUX MARINS, EOLE, TRITONS, FLEUVES, AMOURS, PECHEURS.*

### II. ENTRE'E DE BALLET.

*NEptune danſe avec ſa ſuite. Les Tritons, les Fleuves, & les pêcheurs accompagnent ſes pas de geſtes différens, & de bruit de conques de perles.*

*Fin du premier Interméde.*

*Vers pour le* ROI, *repréſentant Neptune.*

LE Ciel, entre les Dieux les plus conſidérés
Me donne pour partage un rang conſidérable;
Et, me faiſant régner ſur les flots azurés,
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.
Il n'eſt aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande,
Point d'Etats qu'à l'inſtant je ne pûſſe inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement,
Et d'une triple digue à leur force oppoſée,
On les verroit forcer le ferme empêchement;
Et ſe faire en tous lieux une ouverture aiſée.

Mais je ſçais retenir la fureur de ces flots
Par la ſage équité du pouvoir que j'exerce ;
Et laiſſer en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paiſible commerce.

On trouve des écueils par fois dans mes Etats,
On voit quelques vaiſſeaux y périr par l'orage ;
Mais contre ma puiſſance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

*Pour Monſieur* LE GRAND, *repréſentant un Dieu marin.*

L'Empire où nous vivons, eſt fertile en tréſors ;
Tous les mortels en foule accourent ſur ſes bords ;
Et, pour faire bien-tôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

*Pour le Marquis* DE VILLEROI, *repréſentant un Dieu marin.*

SUr la foi de ce Dieu de l'empire flottant
On peut bien s'embarquer avec toute aſſûrance ;
Les flots ont de l'inconſtance,
Mais le Neptune eſt conſtant.

*Pour le Marquis* DE RASSENT, *repréſentant un Dieu marin.*

VOguez ſur cette mer d'un zéle inébranlable,
C'eſt le moyen d'avoir Neptune favorable.

# LES AMANS MAGNIFIQUES,

## *COMEDIE-BALLET.*

## ACTE I.

### SCENE I.

*SOSTRATE, CLITIDAS.*

CLITIDAS *à part.*

IL eſt attaché à ſes penſées.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Non, Soſtrate, je ne vois rien où tu puiſſes avoir recours; & tes maux ſont d'une nature à ne te laiſſer nulle eſpérance d'en ſortir.

CLITIDAS *à part.*

Il raiſonne tout ſeul.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Hélas!

CLITIDAS *à part.*

Voilà des ſoupirs qui veulent dire quelque choſe; & ma conjecture ſe trouvera véritable.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Sur quelles chiméres, dis-moi, pourrois-tu bâtir quelque eſpoir? Et que peux-tu enviſager que

l'affreuſe longueur d'une vie malheureuſe, & des ennuis à ne finir que par la mort?

CLITIDAS *à part.*

Cette tête là eſt plus embarraſſée que la mienne.

SOSTRATE *ſe croyant ſeul.*

Ah! Mon cœur! Ah! Mon cœur! Où m'avez-vous jetté?

CLITIDAS.

Serviteur, ſeigneur Soſtrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas?

CLITIDAS.

Mais, vous plûtôt, que faites-vous ici? Et quelle ſecrette mélancolie, quelle humeur ſombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête, dont l'amour du Prince Iphicrate vient de régaler ſur la mer la promenade des Princeſſes, tandis qu'elles y ont reçû des cadeaux merveilleux de muſique & de danſe, & qu'on a vû les rochers & les ondes ſe parer de Divinités pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE.

Je me figure aſſez, ſans la voir, cette magnificence; & tant de gens, d'ordinaire, s'empreſſent à porter de la confuſion dans ces ſortes de fêtes, que j'ai crû à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous ſçavez que votre préſence ne gâte jamais rien, & que vous n'étes point de trop en quelque lieu que vous ſoyez. Votre viſage eſt bien venu par tout; & il n'a garde d'être de ces viſages diſgraciés, qui ne font jamais bien reçûs des regards ſouverains. Vous étes également bien auprès des deux Princeſſes; & la mere &

la fille vous font assez connoître l'estime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux; & ce n'est pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avouë que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS.

Mon Dieu! Quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde; &, quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y pûsse avoir?

CLITIDAS.

Ouais! Je ne sçais d'où cela vient; mais il sent ici l'amour. Ce n'est pas moi. Ah! Par ma foi, c'est vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas!

CLITIDAS.

Je ne suis point fou. Vous êtes amoureux. J'ai le nez délicat, & j'ai senti cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoi prends-tu cette pensée?

CLITIDAS.

Sur quoi? Vous seriez bien étonné si je vous disois encore de qui vous êtes amoureux.

SOSTRATE.

Moi?

CLITIDAS.

Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi bien

que

que notre Aſtrologue, dont la Princeſſe Ariſtione eſt entêtée; &, s'il a la ſcience de lire dans les aſtres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des perſonnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, & ouvrez les yeux. E, par ſoi, é; r, i, ri, éri; p, h, i, phi, ériphi; l, e, le, Eriphile. Vous étes amoureux de la Princeſſe Eriphile.

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, j'avouë que je ne puis cacher mon trouble; & tu me frappes d'un coup foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez ſi je ſuis ſçavant.

SOSTRATE.

Hélas! Si par quelque avanture tu as pû découvrir le ſecret de mon cœur, je te conjure, au moins, de ne le révéler à qui que ce ſoit; &, ſur tout, de le tenir caché à la belle Princeſſe, dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, ſérieuſement parlant, ſi dans vos actions j'ai bien pû connoître depuis un tems la paſſion que vous voulez tenir ſecrette, penſez-vous que la Princeſſe Eriphile puiſſe avoir manqué de lumiére pour s'en appercevoir? Les belles, croyez-moi, ſont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles cauſent; & le langage des yeux & des ſoupirs ſe fait entendre mieux qu'à tout autre, à celles à qui il s'adreſſe.

SOSTRATE.

Laiſſons-la, Clitidas, laiſſons-la voir, ſi elle peut, dans mes ſoupirs & mes regards, l'amour que ſes charmes m'inſpirent; mais gardons bien que par mille autres voyes elle en apprenne rien.

CLITIDAS.

Et qu'appréhendez-vous? Eſt-il poſſible que ce même

même Soſtrate qui n'a pas craint ni Brennus, ni tous les Gaulois, & dont le bras a ſi glorieuſement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageoit la Gréce, eſt-il poſſible, dis-je, qu'un homme ſi aſſûré dans la guerre, ſoit ſi timide en amour, & que je le voye trembler à dire ſeulement qu'il aime?

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, je tremble avec raiſon; & tous les Gaulois du monde enſemble ſont bien moins redoutables, que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne ſuis pas de cet avis; & je ſçais bien, pour moi, qu'un ſeul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux enſemble les plus charmans du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'eſpérez-vous faire?

SOSTRATE.

Mourir, ſans déclarer ma paſſion.

CLITIDAS.

L'eſpérance eſt belle. Allez, allez, vous vous moquez, un peu de hardieſſe réuſſit toujours aux amans; il n'y a en amour que les honteux qui perdent, & je dirois ma paſſion à une Déeſſe, moi, ſi j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choſes, hélas! condamnent mes feux à un éternel ſilence.

CLITIDAS.

Et quoi?

SOSTRATE.

La baſſeſſe de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour; le rang de la Princeſſe, qui met entre elle & mes

déſirs

défirs une diſtance ſi fâcheuſe ; la concurrence de deux Princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent ſoutenir les prétentions de leurs flâmes ; de deux Princes, qui par mille & mille magnificences ſe diſputent à tous momens la gloire de ſa conquête, & ſur l'amour de qui on attend tous les jours de voir ſon choix ſe déclarer ; mais, plus que tout, Clitidas, le reſpect inviolable où ſes beaux yeux aſſujettiſſent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le reſpect bien ſouvent n'oblige pas tant que l'amour ; & je me trompe fort, ou la jeune Princeſſe a connu votre flâme, & n'y eſt pas inſenſible.

SOSTRATE.

Ah ! Ne t'aviſe point de vouloir flater par pitié le cœur d'un miſérable.

CLITIDAS.

Ma conjecture eſt fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de ſon époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous ſçavez que je ſuis auprès d'elle en quelque eſpéce de faveur, que j'y ai les accès ouverts, & qu'à force de me tourmenter je me ſuis acquis le privilége de me mêler à la converſation, & de parler à tort & à travers de toutes choſes. Quelquefois cela ne me réuſſit pas, mais quelquefois auſſi cela me réuſſit. Laiſſez-moi faire, je ſuis de vos amis, les gens de mérite me touchent ; & je veux prendre mon tems pour entretenir la Princeſſe de...

SOSTRATE.

Ah ! De grace, quelque bonté que mon malheur t'inſpire, garde toi bien de lui rien dire de ma flâme. J'aimerois mieux mourir que de pouvoir être accuſé par elle de la moindre témérité,

mérité, & ce profond reſpect où ſes charmes divins....

CLITIDAS.

Taiſons-nous. Voici tout le monde.

---

## SCENE II.

*ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLEON, CLITIDAS.*

ARISTIONE *à Iphicrate.*

PRince, je ne puis me laſſer de le dire, il n'eſt point de ſpectacle au monde qui puiſſe le diſputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornemens qui l'emportent, ſans doute, ſur tout ce que l'on ſçauroit voir, & elle vient de produire à nos yeux quelque choſe de ſi noble, de ſi grand, & de ſi majeſtueux, que le Ciel même ne ſçauroit aller au-delà; & je puis dire aſſûrément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puiſſe égaler.

TIMOCLES.

Ce ſont des ornemens dont on ne peut pas eſpérer que toutes les fêtes ſoient embellies; & je dois fort trembler, Madame, pour la ſimplicité du petit divertiſſement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable; & certes, il faut avouer que la campagne a lieu de nous paroître belle, & que nous n'avons pas le tems de nous ennuyer dans cet agréable ſéjour qu'ont célébré tous les poëtes ſous le nom de Tempé. Car enfin, ſans parler des plaiſirs de la chaſſe que nous y prenons à toute heure, & de la ſolemnité des jeux py-

thiens

thiens que l'on y célébre tantôt, vous prenez ſoin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertiſſemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vû dans notre promenade ?

SOSTRATE.

Une petite indiſpoſition, Madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Soſtrate eſt de ces gens, Madame, qui croyent qu'il ne ſiéd pas bien d'être curieux comme les autres ; & il eſt beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guéres de part à tout ce que je fais ; &, ſans vous faire compliment, il y avoit des choſes à voir dans cette fête, qui pouvoient m'attirer, ſi quelqu'autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il vû cela ?

CLITIDAS.

Oui, Madame. Mais, du rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoi du rivage ?

CLITIDAS.

Ma foi, Madame, j'ai craint quelqu'un de ces accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confuſions. Cette nuit j'ai ſongé de poiſſon mort, & d'œufs caſſés ; & j'ai appris du ſeigneur Anaxarque, que les œufs caſſés, & le poiſſon mort, ſignifient malencontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une choſe, que Clitidas n'auroit rien à dire, s'il ne parloit de moi.

CLI-

CLITIDAS.

C'eſt qu'il y a tant de choſes à dire de vous, qu'on n'en ſçauroit parler aſſez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matiéres, puiſque je vous en ai prié.

CLITIDAS.

Le moyen? Ne dites-vous pas que l'aſcendant eſt plus fort que tout; &, s'il eſt écrit dans les aſtres que je ſois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je réſiſte à ma deſtinée?

ANAXARQUE.

Avec tout le reſpect, Madame, que je vous dois, il y a une choſe qui eſt fâcheuſe dans votre cour, que tout le monde y prenne la liberté de parler, & que le plus honnête homme y ſoit expoſé aux railleries du premier méchant plaiſant.

CLITIDAS.

Je vous rends graces de l'honneur.....

ARISTIONE *à Anaxarque.*

Que vous étes fou, de vous chagriner de ce qu'il dit!

CLITIDAS.

Avec tout le reſpect que je dois à Madame, il y a une choſe qui m'étonne dans l'aſtrologie, que des gens qui ſçavent tous les ſecrets des Dieux, & qui poſſédent des connoiſſances à ſe mettre au deſſus de tous les hommes, ayent beſoin de faire leur cour, & de demander quelque choſe.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent; & donner à Madame de meilleures plaiſanteries.

CLITIDAS.

Ma foi, on les donne telles qu'on peut. Vous

en parlez fort à votre aiſe; & le métier de plaiſant n'eſt pas comme celui d'Aſtrologue. Bien mentir, & bien plaiſanter, ſont deux choſes fort différentes; & il eſt bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Hé? Qu'eſt-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS *ſe parlant à lui-même.*

Paix, impertinent que vous étes. Ne ſçavez-vous pas bien que l'Aſtrologie eſt une affaire d'Etat, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là. Je vous l'ai dit pluſieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour; je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, & qu'on vous chaſſera comme un faquin. Taiſez-vous, ſi vous étes ſage.

ARISTIONE.

Où eſt ma fille?

TIMOCLES.

Madame, elle s'eſt écartée; & je lui ai préſenté une main qu'elle a refuſé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puiſque l'amour que vous avez pour Eriphile, a bien voulu ſe ſoumettre aux loix que j'ai voulu vous impoſer, puiſque j'ai ſçû obtenir de vous que vous fûſſiez rivaux ſans devenir ennemis, & qu'avec pleine ſoumiſſion aux ſentimens de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite ſeule maîtreſſe, ouvrez-moi tous deux le fond de votre ame, & me dites ſincérement quel progrès vous croyez l'un & l'autre avoir fait ſur ſon cœur.

TIMOCLES.

Madame, je ne ſuis point pour me flater, j'ai fait ce que j'ai pû pour toucher le cœur de la

Princeſſe Eriphile, & je m'y ſuis pris, que je crois, de toutes les tendres maniéres dont un amant ſe peut ſervir. Je lui ai fait des hommages ſoumis de tous mes vœux, j'ai montré des aſſiduités, j'ai rendu des ſoins chaque jour, j'ai fait chanter ma paſſion aux voix les plus touchantes, & l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates, je me ſuis plaint de mon martyre en des termes paſſionnés, j'ai fait dire à mes yeux, auſſi-bien qu'à ma bouche, le déſeſpoir de mon amour, j'ai pouſſé à ſes pieds des ſoupirs languiſſans, j'ai même répandu des larmes, mais tout cela inutilement; & je n'ai point connu qu'elle ait dans l'ame aucun reſſentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, Prince?

IPHICRATE.

Pour moi, Madame, connoiſſant ſon indifférence, & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle, ni plaintes, ni ſoupirs, ni larmes. Je ſçais qu'elle eſt toute ſoumiſe à vos volontés, & que ce n'eſt que de votre main ſeule qu'elle voudra prendre un époux. Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je m'adreſſe pour l'obtenir; à vous, plûtôt qu'à elle, que je rends tous mes ſoins & tous mes hommages. Et plût au Ciel, Madame, que vous euſſiez pû vous réſoudre à tenir ſa place, que vous euſſiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, & recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez!

ARISTIONE.

Prince, le compliment eſt d'un amant adroit, & vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les meres pour obtenir les filles; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, & je me ſuis engagée à laiſſer le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHI-

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'eſt point compliment, Madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la Princeſſe Eriphile, que parce qu'elle eſt votre ſang; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous; & c'eſt vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui eſt fort bien.

IPHICRATE.

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes, que je.....

ARISTIONE.

De grace, Prince, ôtons ces charmes & ces attraits. Vous ſçavez que ce ſont des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire. Je ſouffre qu'on me louë de ma ſincérité. Qu'on diſe que je ſuis une bonne Princeſſe, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, & de l'eſtime pour le mérite & la vertu, je puis tâter de tout cela; mais, pour les douceurs de charmes & d'attraits, je ſuis bien aiſe qu'on ne m'en ſerve point; &, quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque ſcrupule d'en goûter la louange, quand on eſt mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah! Madame, c'eſt vous qui voulez être mere, malgré tout le monde, il n'eſt point d'yeux qui ne s'y oppoſent; &, ſi vous le vouliez, la Princeſſe Eriphile ne ſeroit que votre ſœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu! Prince, je ne donne point dans tous ces galimathias où donnent la plûpart des femmes; je veux être mere, parce que je le ſuis; & ce ſeroit en vain que je ne le voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque,

puiſque

puiſque, de mon conſentement, je me ſuis expoſée à le recevoir. C'eſt un foible de notre ſexe, dont, grace au Ciel, je ſuis exemte: & je ne m'embarraſſe point de ces grandes diſputes d'âge, ſur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre diſcours. Eſt-il poſſible que juſques ici vous n'ayez pû connoître où panche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE.

Ce ſont obſcurités pour moi.

TIMOCLES.

C'eſt pour moi un myſtére impénétrable.

ARISTIONE.

La pudeur, peut-être, l'empêche de s'expliquer à vous & à moi. Servons-nous de quelqu'autre pour découvrir le ſecret de ſon cœur. Soſtrate, prenez de ma part cette commiſſion; & rendez cet office à ces Princes, de ſçavoir adroitement de ma fille, vers qui des deux ſes ſentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent perſonnes dans votre cour, ſur qui vous pourriez mieux verſer l'honneur d'un tel emploi; & je me ſens mal propre à bien exécuter ce que vous ſouhaitez de moi.

ARISTIONE.

Votre mérite, Soſtrate, n'eſt point borné aux ſeuls emplois de la guerre. Vous avez de l'eſprit, de la conduite, de l'adreſſe; & ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelqu'autre mieux que moi, Madame.....

ARISTIONE.

Non, non. En vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puiſque vous le voulez, Madame, il vous faut

obéïr; mais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne pouviez choisir personne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commission.

ARISTIONE.

C'est trop de modestie, & vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les sentimens d'Eriphile, & faites-la ressouvenir qu'il faut se rendre, de bonne heure, dans le bois de Diane.

## SCENE III.

*IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLITIDAS.*

IPHICRATE *à Sostrate.*

VOus pouvez croire que je prends part à l'estime que la Princesse vous témoigne.

TIMOCLES *à Sostrate.*

Vous pouvez croire, que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLES.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il seroit inutile. J'aurois tort de passer les ordres de ma commission; & vous trouverez

verez bon que je ne parle, ni pour l'un, ni pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laiſſe agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en uſerez comme vous voudrez.

---

## SCENE IV.

*IPHICRATE, TIMOCLES, CLITIDAS.*

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

CLitidas ſe reſſouvient bien qu'il eſt de mes amis, je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de ſa maîtreſſe, contre ceux de mon rival.

CLITIDAS *bas à Iphicrate.*

Laiſſez-moi faire. Il y a bien de la comparaiſon de lui à vous; & c'eſt un Prince bien bâti pour vous le diſputer.

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

Je reconnoîtrai ce ſervice.

---

## SCENE V.

*TIMOCLES, CLITIDAS.*

TIMOCLES.

MOn rival fait ſa cour à Clitidas; mais Clitidas ſçait bien qu'il m'a promis d'appuyer, contre lui, les prétentions de mon amour.

CLITIDAS.

Aſſûrément; & il ſe moque de croire l'emporter ſur vous. Voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de Prince.

TIMOCLES.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour Clitidas.

CLITIDAS *ſeul.*

Belles paroles de tous côtés. Voici la Princeſſe; prenons mon tems pour l'aborder.

---

## SCENE VI.

*ERIPHILE, CLEONICE.*

CLEONICE.

ON trouvera étrange, Madame, que vous vous ſoyez ainſi écartée de tout le monde.

ERIPHILE.

Ah! Qu'aux perſonnes comme nous, qui ſommes toujours accablées de tant de gens, un peu de ſolitude eſt par fois agréable, & qu'après mille impertinens entretiens, il eſt doux de s'entretenir avec ſes penſées! Qu'on me laiſſe ici promener toute ſeule.

CLEONICE.

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit eſſai de la diſpoſition de ces gens admirables qui veulent ſe donner à vous? Ce ſont des perſonnes qui, par leurs pas, leurs geſtes & leurs mouvemens, expriment aux yeux toutes choſes; & on appelle cela pantomimes. J'ai tremblé à vous dire ce mot; & il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cleonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertiſſement; car, grace au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui ſe préſente à vous; & vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Auſſi eſt-ce à vous ſeule qu'on voit avoir

recours

recours toutes les muſes néceſſitantes; vous étes la grande protectrice du mérite incommodé, & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde, va débarquer chez vous.

CLEONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laiſſer là.

ERIPHILE.

Non, non, voyons-les. Faites-les venir.

CLEONICE.

Mais peut-être, Madame, que leur danſe ſera méchante.

ERIPHILE.

Méchante, ou non; il la faut voir. Ce ne ſeroit avec vous que reculer la choſe, & il vaut mieux en être quitte.

CLEONICE.

Ce ne ſera ici, Madame, qu'une danſe ordinaire; une autre fois.....

ERIPHILE.

Point de préambule, Cléonice. Qu'ils danſent.

*Fin du premier Acte.*

## *II. INTERMEDE.*

## ENTRE'E DE BALLET.

*Trois pantomimes danſent devant Eriphile.*

*Fin du ſecond Intermède.*

# ACTE II.

## SCENE I.

*ERIPHILE, CLEONICE.*

ERIPHILE.

VOILA qui eſt admirable. Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux danſer qu'ils danſent, & je ſuis bien aiſe de les avoir à moi.

CLEONICE.

Et moi, Madame, je ſuis bien aiſe que vous ayez vû que je n'ai pas ſi méchant goût que vous avez penſé.

ERIPHILE.

Ne triomphez poînt tant, vous ne tarderez guéres à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laiſſe ici.

---

## SCENE II.

*ERIPHILE, CLEONICE, CLITIDAS.*

CLEONICE *allant audevant de Clitidas.*

JE vous avertis, Clitidas, que la Princeſſe veut être ſeule.

CLITIDAS.

Laiſſez-moi faire, je ſuis homme qui ſçais ma cour.

SCE-

## SCENE III.

*ERIPHILE, CLITIDAS.*

CLITIDAS *en chantant.*

LA, la, la, la. [*faiſant l'étonné, en voyant Eriphile.*] Ah!

ERIPHILE *à Clitidas, qui feint de vouloir s'éloigner.*

Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas vûë là, Madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu?

CLITIDAS.

De laiſſer la Princeſſe votre mere qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde?

CLITIDAS.

Aſſûrément. Les Princes vos amans y étoient.

ERIPHILE.

Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS.

Fort agréables. Soſtrate y étoit auſſi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'eſt pas venu à la promenade?

CLITIDAS.

Il a quelque choſe dans la tête qui l'empêche de prendre plaiſir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir; mais vous m'avez défendu ſi expreſſément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter

l'oreille ; & que je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loiſir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loiſir de l'entendre ; mais, après, je lui ai donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'eſt un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes ſoient faits, ne prenant point des maniéres bruyantes, & des tons de voix aſſommans, ſage & poſé en toutes choſes, ne parlant jamais que bien à propos, point promt à décider, point du tout exagérateur incommode ; &, quelques beaux vers que nos poëtes lui ayent récités, je ne lui ai jamais ouï dire, voilà qui eſt plus beau, que tout ce qu'a jamais fait Homére. Enfin, c'eſt un homme pour qui je me ſens de l'inclination ; &, ſi j'étois Princeſſe, il ne ſeroit pas malheureux.

ERIPHILE.

C'eſt un homme d'un grand mérite, aſſûrément ; mais de quoi t'a-t-il parlé ?

CLITIDAS.

Il m'a demandé ſi vous aviez témoigné grande joye au magnifique régal que l'on vous a donné, m'a parlé de votre perſonne avec des transports les plus grands du monde, vous a miſe audeſſus du Ciel ; & vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la Princeſſe la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de pluſieurs ſoupirs qui diſoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous côtés

tés & de le preſſer ſur la cauſe de cette profonde mélancolie dont toute la cour s'apperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment amoureux ! Quelle témérité eſt la ſienne ? C'eſt un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, Madame ?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer ! Et, de plus, avoir l'audace de le dire !

CLITIDAS.

Ce n'eſt pas vous, Madame, dont il eſt amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'eſt pas moi ?

CLITIDAS.

Non, Madame. Il vous reſpecte trop pour cela ; & eſt trop ſage pour y penſer.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas ?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arſinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de ſon amour ?

CLITIDAS.

Il l'aime éperduement, & vous conjure d'honorer ſa flâme de votre protection.

ERIPHILE.

Moi ?

CLITIDAS.

Non, non, Madame. Je vois que la choſe ne vous plaît pas. Votre colére m'a obligé à prendre ce détour ; & , pour vous dire la vérité, c'eſt vous qu'il aime éperduement.

ERIPHILE.

Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentimens. Allons, sortez d'ici, vous vous mêlez de vouloir lire dans les ames, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une Princesse. Otez-vous de mes yeux, & que je ne vous voye jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame.

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il suffit.

ERIPHILE.

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimoit?

CLITIDAS.

Non, Madame; il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, & avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir. Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait; &, bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les instantes priéres qu'on sçauroit faire, de ne vous en rien révéler, & c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux. C'est par son seul respect qu'il peut me plaire; &, s'il étoit si hardi que de me déclarer son amour, il perdroit pour jamais & ma présence, & mon estime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame.....

ERIPHILE.

Le voici. Souvenez-vous au moins, ſi vous étes ſage, de la défenſe que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela eſt fait, Madame. Il ne faut pas être courtiſan indiſcret.

---

## SCENE IV.

*ERIPHILE, SOSTRATE.*

SOSTRATE.

J'Ai une excuſe, Madame, pour oſer interrompre votre ſolitude; & j'ai reçû de la Princeſſe votre mere une commiſſion qui autoriſe la hardieſſe que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commiſſion, Soſtrate?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner votre cœur.

ERIPHILE.

La Princeſſe ma mere montre un eſprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commiſſion, Soſtrate, vous a été agréable, ſans doute; & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joye?

SOSTRATE.

Je l'ai acceptée, Madame, par la néceſſité que mon devoir m'impoſe d'obéïr; &, ſi la Princeſſe avoit voulu recevoir mes excuſes, elle auroit honoré quelqu'autre de cet emploi.

ERIPHILE.

Quelle cauſe, Soſtrate, vous obligeoit à le refuſer ?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous eſtime pas aſſez pour vous ouvrir mon cœur, & vous donner toutes les lumiéres que vous pourrez déſirer de moi ſur le ſujet de ces deux Princes ?

SOSTRATE.

Je ne déſire rien pour moi là-deſſus, Madame; & je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'aménent.

ERIPHILE.

Juſques ici je me ſuis défenduë de m'expliquer, & la Princeſſe ma mere a eu la bonté de ſouffrir que j'aye reculé toujours ce choix qui me doit engager ; mais je ſerai bien aiſe de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque choſe pour l'amour de vous ; & , ſi vous m'en preſſez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis ſi longtems.

SOSTRATE.

C'eſt une choſe, Madame, dont vous ne ſerez point importunée par moi ; & je ne ſçaurois me réſoudre à preſſer une Princeſſe qui ſçait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'eſt ce que la Princeſſe ma mere attend de vous.

SOSTRATE.

Ne lui ai-je pas dit auſſi que je m'acquitterois mal de cette commiſſion ?

ERIPHILE.

Or ça, Soſtrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrans ; & je penſe qu'il ne

doit

doit y avoir guéres de choſes qui échapent aux vôtres. N'ont-ils pû découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde eſt en peine, & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumiéres du panchant de mon cœur? Vous voyez les ſoins qu'on me rend, l'empreſſement qu'on me témoigne. Quel eſt celui de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme ſur ces ſortes de choſes, ne ſont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Soſtrate, pancheriez-vous des deux? Quel eſt celui, dites-moi, que vous ſouhaiteriez que j'épouſaſſe?

SOSTRATE.

Ah! Madame, ce ne ſeront pas mes ſouhaits, mais votre l'inclination qui décidera de la choſe.

ERIPHILE.

Mais, ſi je me conſeillois à vous pour ce choix?

SOSTRATE.

Si vous vous conſeilliez à moi, je ſerois fort embarraſſé.

ERPIHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous ſemble plus digne de cette préférence?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura perſonne qui ſoit digne de cet honneur. Tous les Princes du monde ſeront trop peu de choſe pour aſpirer à vous, les Dieux ſeuls y pourront prétendre; & vous ne ſouffrirez des hommes que l'encens & les ſacrifices.

ERIPHILE.

Cela eſt obligeant, & vous étes de mes amis.

Mais je veux que vous me diſiez pour qui des deux vous vous ſentez plus d'inclination, quel eſt celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

## SCENE V.

*ERIPHILE, SOSTRATE, CHOREBE.*

CHOREBE.

MAdame, voilà la Princeſſe qui vient vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE *à part.*

Hélas! Petit garçon que tu es venu à propos!

## SCENE VI.

*ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLITIDAS.*

ARISTIONE.

ON vous a demandée, ma fille; & il y a des gens que votre abſence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je penſe, Madame, qu'on m'a demandée par compliment; & on ne s'inquiéte pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertiſſemens les uns aux autres, que toutes nos heures ſont retenuës; & nous n'avons aucun moment à perdre, ſi nous voulons les goûter tous. Entrons vîte dans le bois, & voyons ce qui nous y attend. Ce lieu eſt le plus beau du monde, prenons vîte nos places.

*Fin du ſecond Acte.*

## *III. INTERMEDE.*

*Le théatre repréſente un bois conſacré à Diane.*

### LA NYMPHE DE TEMPE'.

VEnez, grande Princeſſe, avec tous vos appas,
Venez prêter vos yeux aux innocens ébats
Que notre déſert vous préſente.
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour;
On ne ſent ici que l'amour,
Ce n'eſt que d'amour qu'on y chante.

---

## *PASTORALE.*

### SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

VOus chantez ſous ces feuillages,
Doux roſſignols pleins d'amour;
Et, de vos tendres ramages,
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages;
Hélas! Petits oiſeaux, hélas!
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

---

### SCENE II.

*LICASTE, MENANDRE, TIRCIS.*

LICASTE.

HE quoi, toujours languiſſant, ſombre & triſte?

MENANDRE.

Hé quoi, toujours aux pleurs abandonné?

TIRCIS.

Toujours adorant Caliſte,
Et toujours infortuné.

LICASTE.

Domte, domte, Berger, l'ennui qui te poſſéde.

TIRCIS.

Hé, le moyen? Hélas!

MENANDRE.

Fais, fais-toi quelque effort.

TIRCIS.

Hé, le moyen, hélas! quand le mal eſt trop fort?

LICASTE.

Ce mal trouvera ſon reméde.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à ma mort.

LICASTE & MEN-ANDRE.

Ah! Tircis.

TIRCIS.

Ah! Bergers.

LICASTE & MENANDRE.

Pren ſur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut ſecourir.

LICASTE & MENANDRE.

C'eſt trop, c'eſt trop céder.

TIRCIS.

C'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir.

LICASTE & MENANDRE.

Quelle foibleſſe!

TIRCIS.

Quel martyre!

LICASTE & MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plûtôt mourir.

LICASTE.

Il n'eſt point de bergére.

Si froide & ſi ſévére,
Dont la preſſante ardeur,
D'un cœur qui perſévére,
Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il eſt, dans les affaires
Des amoureux myſtéres
Certains petits momens
Qui changent les plus fiéres;
Et font d'heureux amans.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ſes pas.
Gardons d'être vû d'elle;
L'ingrate, hélas!
N'y viendroit pas.

---

## SCENE III.

CALISTE.

AH! Que, ſur notre cœur,
La ſévére loi de l'honneur
Prend un cruel empire!
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis,
Et cependant, ſenſible à ſes cuiſans ſoucis,
De ſa langueur en ſecret je ſoupire;
Et voudrois bien ſoulager ſon martyre.
C'eſt à vous ſeuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.

Puiſque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable,
Contre des traits ſi doux, nous force à nous armer?
Et pourquoi, ſans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable?
Hélas!

Hélas ! Que vous étes heureux,
Innocens animaux, de vivre ſans contrainte ;
Et de pouvoir ſuivre, ſans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !
Hélas ! Petits oiſeaux, que vous étes heureux
De ne ſentir nulle contrainte ;
Et de pouvoir ſuivre, ſans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !

Mais le ſommeil, ſur ma paupiére,
Verſe de ſes pavots l'agréable fraîcheur ;
Donnons-nous à lui toute entiére
Nous n'avons point de loi ſévére
Qui défende à nos ſens d'en goûter la douceur.
[ *Elle s'endort ſur un lit de gazon.* ]

## SCENE IV.

*CALISTE endormie, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.*

TIRCIS.

VErs ma belle ennemie,
Portons ſans bruit nos pas ;
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs ;
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

TIRCIS.

Silence, petits oiſeaux,
Vents, n'agitez nulle choſe,
Coulez doucement, ruiſſeaux,
C'eſt Caliſte qui repoſe.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs ;

Et

Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

CALISTE *en ſe réveillant, à Tircis.*

Ah! Quelle peine extrême!
Suivre par tout mes pas?

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on ſuive, hélas!
Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergére;
Mourir à vos genoux,
Et finir ma miſére.
Puiſqu'en vain, à vos pieds, on me voit ſoupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah! Tircis, ôtez vous. J'ai peur que, dans ce jour,
La pitié dans mon cœur n'introduiſe l'amour.

LICASTE & MENANDRE enſemble.

Soit amour, ſoit pitié,
Il ſied bien d'être tendre.
C'eſt par trop vous défendre,
Bergére, il faut ſe rendre
A ſa longue amitié.
Soit amour, ſoit pitié,
Il ſied bien d'être tendre.

CALISTE *à Tircis.*

C'eſt trop, c'eſt trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chériſſant votre perſonne;
Vengez-vous de mon cœur,
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O Ciel! Bergers! Caliſte! Ah! Je ſuis hors de moi.
Si l'on meurt de plaiſir, je dois perdre la vie.

LICASTE.

Digne prix de ta foi.

MENANDRE.

O ſort digne d'envie !

## SCENE V.

*DEUX SATYRES, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.*

1. SATYRE *à Caliſte.*

QUoi ! Tu me fuis, ingrate ; & je te vois ici
De ce berger à moi faire une préférence ?

2. SATYRE.

Quoi ! Mes ſoins n'ont rien pû ſur ton indifférence?
Et, pour ce langoureux, ton cœur s'eſt adouci.

CALISTE.

Le deſtin le veut ainſi ;
Prenez tous deux patience.

1. SATYRE.

Aux amans qu'on pouſſe à bout
L'Amour fait verſer des larmes ;
Mais ce n'eſt pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous conſolent de tout.

2. SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours.
Tout le bonheur qu'il déſire ;
Mais nous avons un ſecours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres Divinités,
Faunes, Dryades, ſortez
De vos paiſibles retraites ;
Mêlez vos pas à nos ſons,
Et tracez ſur les herbettes
L'image de nos chanſons.

SCE-

## SCENE VI.

*CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.*

### PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Danſe des Faunes & des Dryades.*

## SCENE VII.

*CLIMENE, PHILINTE, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.*

PHILINTE.

QUand je plaiſois à tes yeux,
J'étois content de ma vie;
Et ne voyois Rois ni Dieux
Dont le ſort me fît envie.

CLIMENE.

Lorſqu'à toute autre perſonne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne,
Pour regner deſſus ton cœur.

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Un autre a vengé ma flâme
Des foibleſſes de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante ſi fort,
M'aime d'une ardeur fidéle;
Si ſes yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Mirtil, ſi digne d'envie,
Me chérit plus que le jour;
Et moi je perdrois la vie,
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais, ſi d'une douce ardeur
Quelque renaiſſante trace
Chaſſoit Cloris de mon cœur
Pour te remettre en ſa place?

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendreſſe
Mirtil me puiſſe chérir,
Avec toi, je le confeſſe,
Je voudrois vivre & mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah! Plus que jamais aimons-nous;
Et vivons & mourons en des liens ſi doux.

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amans, que vos querelles
Sont aimables & belles!
Qu'on y voit ſuccéder
De plaiſirs, de tendreſſe!
Querellez-vous ſans ceſſe
Pour vous racommoder.

## II. ENTRE'E DE BALLET.

*Les Faunes & les Dryades recommencent leurs danſes, tandis que trois petites Dryades, & trois petits Faunes, font paroître dans l'enfoncement du théatre tout ce qui ſe paſſe ſur le devant. Ces danſes ſont entremêlées des chanſons des bergers.*

CHOEUR DE BERGERS & DE BERGERES.

JOuiſſons, jouiſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'amour ſçavent charmer nos ſens.

Des

Des grandeurs, qui voudra ſe ſoucie;
Tous ces honneurs, dont on a tant d'envie,
Ont des chagrins qui ſont trop cuiſans.
Jouiſſons, jouiſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'amour ſçavent charmer nos ſens.

En aimant, tout nous plaît dans la vie;
Deux cœurs unis de leur ſort ſont contens,
Cette ardeur de plaiſirs ſuivie,
De tous nos jours fait d'éternels printems.
Jouiſſons, jouiſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'amour ſçavent charmer nos ſens.

*Fin du troiſiéme Interméde.*

ACTE

# ACTE III.

## SCENE I.

*ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, ANAXARQUE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLITIDAS.*

ARISTIONE.

LEs mêmes paroles toujours ſe préſentent à dire. Il faut toujours s'écrier, voilà qui eſt admirable, il ne ſe peut rien de plus beau, cela paſſe tout ce qu'on a jamais vû.

TIMOCLES.

C'eſt donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles, comme celles-là, peuvent occuper agréablement les plus ſérieuſes perſonnes. En vérité, ma fille, vous étes bien obligée à ces Princes & vous ne ſçauriez aſſez reconnoître tout les ſoins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ai, Madame, tout le reſſentiment qu'il eſt poſſible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-tems languir, ſur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre; mais leur amour vous preſſe de vous déclarer, & de ne plus traîner en longueur la récompenſe de leurs ſervices. J'ai chargé Soſtrate d'apprendre, doucement de vous, les ſentimens de votre cœur; & je ne

ſçais

ſçais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commiſſion.

ERIPHILE.

Oui, Madame; mais il me ſemble que je ne puis aſſez reculer ce choix dont on me preſſe; & que je ne ſçaurois le faire ſans mériter quelque blâme. Je me ſens également obligée à l'amour, aux empreſſemens, aux ſervices de ces deux Princes; & je trouve une eſpéce d'injuſtice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de ſon rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuſer tous deux.

ARISTIONE.

Ce ſcrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter; & ces Princes tous deux ſe ſont ſoumis, il y a long-tems, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, eſt fort ſujette à ſe tromper; & des yeux deſintéreſſés ſont beaucoup plus capables de faire un juſte choix.

ARISTIONE.

Vous ſçavez que je ſuis engagée de parole à ne rien prononcer là-deſſus; &, parmi ces deux Princes, votre inclination ne peut point ſe tromper, & faire un choix qui ſoit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter votre parole, ni mon ſcrupule, agréez, Madame, un moyen que j'oſe propoſer.

ARISTIONE.

Quoi, ma fille?

ERIPHILE.

Que Soſtrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le ſecret de mon cœur, ſouffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'eſtime tant Soſtrate que, ſoit que vous vouliez vous ſervir de lui pour expliquer vos ſentimens, ou ſoit que vous vous en remettiez abſolument à ſa conduite, je fais, dis-je, tant d'eſtime de ſa vertu & de ſon jugement, que je conſens de tout mon cœur à la propoſition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'eſt-à-dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Soſtrate?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire; &, avec tout le reſpect que je dois aux Princeſſes, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Soſtrate?

SOSTRATE.

J'ai des raiſons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me préſentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Soſtrate, de vous faire un ennemi?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire, en obéiſſant à mes ſouveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raiſon donc refuſez-vous d'accepter le

le pouvoir qu'on vous donne; & de vous acquerir l'amitié d'un Prince qui vous devroit tout ſon bonheur.

SOSTRATE.

Par la raiſon que je ne ſuis pas en état d'accorder à ce Prince ce qu'il ſouhaiteroit de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourroit être cette raiſon?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant preſſer là-deſſus? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt ſecret qui s'oppoſe aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, ſans oſer le dire, d'une flâme reſpectueuſe pour les charmes divins dont vous étes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de ſon martyre, qu'il ſe plaint à moi tous les jours des rigueurs de ſa deſtinée, & regarde l'hymen de la Princeſſe, ainſi que l'arrêt redoutable qui le doît pouſſer au tombeau; &, ſi cela étoit, Seigneur, ſeroit-il raiſonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de ſa mort?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Soſtrate, d'être vous-même cet ami, dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux perſonnes qui vous écoutent. Je ſçais me connoître, Seigneur; & les malheureux, comme moi, n'ignorent pas juſqu'où leur fortune leur permet d'aſpirer.

ARISTIONE.

Laiſſons cela. Nous trouverons moyen de terminer l'irréſolution de ma fille.

ANAXARQUE.

En eſt-il un meilleur, Madame, pour terminer les choſes au contentement de tout le monde,

que les lumiéres que le Ciel peut donner ſur ce mariage ? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jetter pour cela les figures myſtérieuſes que notre art nous enſeigne, & j'eſpére vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union ſouhaitée. Après cela, pourra-t-on balancer encore ? La gloire & les proſpérités que le Ciel promettra, ou à l'un, ou à l'autre choix, ne ſeront-elles pas ſuffiſantes pour le déterminer ; & celui qui ſera exclus pourra-t-il s'offenſer, quand ce ſera le Ciel qui décidera cette préférence ?

IPHICRATE.

Pour moi, je m'y ſoumets entiérement ; & je déclare que cette voye me ſemble la plus raiſonnable.

TIMOCLES.

Je ſuis de même avis ; & le Ciel ne ſçauroit rien faire où je ne ſouſcrive ſans répugnance.

ERIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous ſi clair dans les deſtinées, que vous ne vous trompiez jamais ; & ces proſpérités, & cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en ſera caution, je vous prie ?

ARISTIONE.

Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vûës de l'infaillibilité de mes prédictions, ſont les cautions ſuffiſantes des promeſſes que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous réglerez là-deſſus à votre fantaiſie ; & ce ſera à vous à prendre la fortune de l'un, ou de l'autre choix.

ERI-

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

ANAXARQUE.

Oui, Madame; les félicités qui vous ſuivront, ſi vous épouſez l'un, & les diſgraces qui vous accompagneront, ſi vous épouſez l'autre.

ERIPHILE.

Mais, comme il eſt impoſſible que je les épouſe tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non ſeulement ce qui doit arriver, mais auſſi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS *à part.*

Voilà mon aſtrologue embarraſſé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue diſcuſſion des Principes de l'aſtrologie, pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'aſtrologie. L'aſtrologie eſt une belle choſe, & le Seigneur Anaxarque eſt un grand homme.

IPHICRATE.

La vérité de l'aſtrologie eſt une choſe incontestable; & il n'y a perſonne qui puiſſe diſputer contre la certitude de ſes prédictions.

CLITIDAS.

Aſſûrément.

TIMOCLES.

Je ſuis aſſez incrédule pour quantité de choſes; mais, pour ce qui eſt de l'aſtrologie, il n'y a rien de plus ſûr & de plus conſtant, que le ſuccès des horoſcopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce ſont des choſes les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent avantures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il eſt vrai.

TIMOCLES.

Peut-on conteſter, ſur cette matiére, les incidens célébres dont les hiſtoires nous font foi ?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le ſens commun. Le moyen de conteſter ce qui eſt moulé !

ARISTIONE.

Soſtrate n'en dit mot. Quel eſt ſon ſentiment là-deſſus ?

SOSTRATE.

Madame, tous les eſprits ne ſont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicateſſe de ces belles ſciences, qu'on nomme curieuſes; & il y en a de ſi matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'eſt rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promeſſes de ces connoiſſances ſublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, ſe faire aimer de qui l'on veut, ſçavoir tous les ſecrets de l'avenir, faire deſcendre comme on veut du Ciel, ſur des métaux, des impreſſions de bonheur, commander aux démons, ſe faire des armées inviſibles, & des ſoldats invulnérables, tout cela eſt charmant, ſans doute; & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la poſſibilité, cela leur eſt le plus aiſé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avouë que mon eſprit groſſier a quelque peine à le comprendre, & à le croire, & j'ai trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raiſons de ſympathie, de force magnétique, & de vertu occulte, ſont

ſont ſi ſubtiles & délicates, qu'elles échapent à mon ſens matériel; &, ſans parler du reſte, jamais il n'a été en ma puiſſance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel juſqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correſpondance peut-il y avoir entre nous, & des globes éloignés de notre terre d'une diſtance ſi effroyable? Et d'où cette belle ſcience, enfin, peut-elle être venuë aux hommes? Quel Dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pû former de l'obſervation de ce grand nombre d'aſtres, qu'on n'a pû voir encore deux fois dans la même diſpoſition?

ANAXARQUE.

Il ne ſera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous ſerez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS *à Soſtrate.*

Il vous fera une diſcuſſion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE *à Soſtrate.*

Si vous ne comprenez pas les choſes, au moins les pouvez-vous croire, ſur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon ſens eſt ſi groſſier qu'il n'a pû rien comprendre, mes yeux auſſi ſont ſi malheureux qu'ils n'ont jamais rien vû.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vû, & des choſes tout-à-fait convaincantes.

TIMOCLES.

Et moi auſſi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vû, vous faites bien de croire; & il faut que vos yeux ſoient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais, enfin, la Princeſſe croit à l'aſtrologie ; & il me ſemble qu'on y peut bien croire après elle. Eſt-ce que Madame, Soſtrate, n'a pas de l'eſprit & du ſens ?

SOSTRATE.

Seigneur, la queſtion eſt un peu violente. L'eſprit de la Princeſſe n'eſt pas une régle pour le mien ; & ſon intelligence peut l'élever à des lumiéres, où mon ſens ne peut atteindre.

ARISTIONE.

Non, Soſtrate, je ne vous dirai rien ſur quantité de choſes, auxquelles je ne donne guéres plus de créance que vous. Mais, pour l'aſtrologie, on m'a dit & fait voir des choſes ſi poſitives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce diſcours, & qu'on nous laiſſe un moment. Dreſſons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas !

*Fin du troiſiéme Acte.*

---

## *IV. INTERMEDE.*

*LE théatre repréſente une grotte.*

### ENTRE'E DE BALLET.

*Huit ſtatuës, portant chacune deux flambeaux, font une danſe variée de pluſieurs figures & de pluſieurs attitudes, où elles demeurent par intervalles.*

*Fin du quatriéme Intermède.*

ACTE

# ACTE IV.

## SCENE I.

*ARISTIONE, ERIPHILE.*

ARISTIONE.

DE qui que cela ſoit, on ne peut rien de plus galant & de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me ſéparer de tout le monde pour vous entretenir; & je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'ame quelque inclination ſecrette que vous ne voulez pas nous dire?

ERIPHILE.

Moi, Madame?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma fille. Ce que j'ai fait pour vous, mérite bien que vous uſiez avec moi de franchiſe. Tourner vers vous toutes mes penſées, vous préférer à toutes choſes, & fermer l'oreille, en l'état où je ſuis, à toutes les propoſitions que cent Princeſſes, en ma place, écouteroient avec bienſéance, tout cela vous doit aſſez perſuader que je ſuis une bonne mere; & que je ne ſuis pas pour recevoir avec ſévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois ſi mal ſuivi votre exemple, que de m'être laiſſée aller à quelques ſentimens d'inclination que j'euſſe raiſon de cacher, j'aurois, Madame, aſſez de pouvoir ſur moi-même, pour

impoſer ſilence à cette paſſion ; & me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre ſang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille, vous pouvez, ſans ſcrupule, m'ouvrir vos ſentimens. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux Princes, vous pouvez l'étendre où vous voudrez, & le mérite, auprès de moi, tient un rang ſi conſidérable, que je l'égale à tout ; &, ſi vous m'avouez franchement les choſes, vous me verrez ſouſcrire ſans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis aſſez me louer. Mais je ne les mettrai point à l'épreuve ſur le ſujet dont vous me parlez ; & tout ce que je leur demande, c'eſt de ne point preſſer un mariage où je ne me ſens pas encore bien réſoluë.

ARISTIONE.

Juſqu'ici je vous ai laiſſée aſſez maîtreſſe de tout ; & l'impatience des Princes vos amans..... Mais quel bruit eſt-ce que j'entends ? Ah ! Ma fille, quel ſpectacle s'offre à nos yeux ? Quelque Divinité deſcend ici, & c'eſt la Déeſſe Vénus qui ſemble nous vouloir parler.

---

## SCENE II.

*VENUS accompagnée de quatre petits Amours dans une machine, ARISTIONE, ERIPHILE.*

VENUS *à Ariſtione.*

PRinceſſe, dans tes ſoins brille un zéle exemplaire
Qui, par les immortels, doit être couronné ;

Et,

Et, pour te voir un gendre illuſtre & fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.
Ils t'annoncent tous, par ma voix,
La gloire & les grandeurs que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours;
Et penſe à donner ta fille,
A qui ſauvera tes jours.

---

## SCENE III.

*ARISTIONE, ERIPHILE.*

ARISTIONE.

MA fille, les Dieux impoſent ſilence à tous nos raiſonnemens. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner; & vous venez d'entendre diſtinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les aſſûrer de notre obéiſſance, & leur rendre graces de leurs bontés.

---

## SCENE IV.

*ANAXARQUE, CLEON.*

CLEON.

VOilà la Princeſſe qui s'en va. Ne voulez-vous pas lui parler?

ANAXARQUE.

Attendons que ſa fille ſoit ſéparée d'elle. C'eſt un eſprit que je redoute, & qui n'eſt pas de trempe à ſe laiſſer mener, ainſi que celui de ſa mere. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le ſtratagême a réuſſi.

Notre Vénus a fait des merveilles, & l'admirable ingénieur qui s'eſt employé à cet artifice, a ſi bien diſpoſé tout, a coupé avec tant d'adreſſe le plancher de cette grotte, ſi bien caché ſes fils de fer & tous ſes reſſorts, ſi bien ajuſté ſes lumiéres, & habillé ſes perſonnages, qu'il y a peu de gens qui n'y euſſent été trompés; &, comme la Princeſſe Ariſtione eſt fort ſuperſtitieuſe, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a long-tems, mon fils, que je prépare cette machine; & me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLEON.

Mais pour lequel des deux Princes, au moins, dreſſez-vous tout cet artifice?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon aſſiſtance, & je leur promets à tous deux la faveur de mon art. Mais les préſens du Prince Iphicrate, & les promeſſes qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup ſur tout ce qu'a pû faire l'autre. Ainſi ce ſera lui qui recevra les effets favorables de tous les reſſorts que je fais jouer; &, comme ſon ambition me devra toute choſe, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon tems pour affermir dans ſon erreur l'eſprit de la Princeſſe, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus, avec les prédictions des figures céleſtes que je lui dis que j'ai jettées. Va-t-en tenir la main au reſte de l'ouvrage, préparer nos ſix hommes à ſe bien cacher dans leur barque derriére le rocher, à poſément attendre le tems que la Princeſſe Ariſtione vient tous les ſoirs ſe promener ſeule ſur le rivage, & ſe jetter bien à propos ſur elle, ainſi que des corſaires; & donner lieu au Prince Iphicrate de lui apporter ce ſecours, qui, ſur les paroles du Ciel, doit mettre entre ſes mains la Princeſſe Eriphile. Ce

Prince

Prince eſt averti par moi ; &, ſur la foi de ma prédiction, il doit ſe tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais ſortons de cette grotte ; je te dirai, en marchant, toutes les choſes qu'il faut bien obſerver. Voilà la Princeſſe Eriphile, évitons ſa rencontre.

## SCENE V.

ERIPHILE *ſeule.*

HElas ! Quelle eſt ma deſtinée ! Et qu'ai-je fait aux Dieux, pour mériter les ſoins qu'ils veulent prendre de moi ?

## SCENE VI.

*ERIPHILE, CLEONICE.*

CLEONICE.

LE voici, Madame, que j'ai trouvé ; &, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me ſuivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cléonice ; & qu'on nous laiſſe ſeuls un moment.

## SCENE VII.

*ERIPHILE, SOSTRATE.*

ERIPHILE.

SOſtrate, vous m'aimez ?

SOSTRATE.

Moi, Madame ?

ERIPHILE.

Laiſſons cela, Soſtrate. Je le ſçais, je l'approuve ; & vous permets de me le dire. Votre paſ-

ſion a paru à mes yeux, accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette paſſion n'auroit pas été malheureuſe, & que cent fois je lui ai ſouhaité l'appui d'une fortune, qui pût mettre pour elle en pleine liberté les ſecrets ſentimens de mon ame. Ce n'eſt pas, Soſtrate, que le mérite ſeul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il peut avoir; & que, dans mon cœur, je ne préfére les vertus qui ſont en vous, à tous les tîtres magnifiques dont les autres ſont revêtus. Ce n'eſt pas même que la Princeſſe ma mere ne m'ait aſſez laiſſé la diſpoſition de mes vœux; & je ne doute point, je vous l'avouë, que mes priéres n'euſſent pû tourner ſon conſentement du côté que j'aurois voulu. Mais il eſt des états, Soſtrate, où il n'eſt pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à ſe mettre au-deſſus de toutes choſes; & les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaiſir que l'on trouve à contenter ſon inclination. C'eſt à quoi, Soſtrate, je ne me ſerois jamais réſoluë; & j'ai crû faire aſſez de fuir l'engagement dont j'étois ſollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre eux-mêmes le ſoin de me donner un époux, & tous ces longs délais avec leſquels j'ai reculé mon mariage, & que les bontés de la Princeſſe ma mere ont accordés à mes déſirs, ces délais, dis-je, ne me ſont plus permis; & il me faut réſoudre à ſubir cet arrêt du Ciel. Soyez ſûr, Soſtrate, que c'eſt avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée; & que, ſi j'avois pû être maîtreſſe de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à perſonne. Voilà, Soſtrate, ce que j'avois à vous dire. Voilà ce que j'ai crû devoir à votre mérite, & la conſolation que toute ma tendreſſe peut donner à votre flâme.

SOS-

SOSTRATE.

Ah! Madame, c'en eſt trop pour un malheureux. Je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire; & je ceſſe, dans ce moment, de me plaindre des deſtinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes déſirs, elles m'ont fait naître aſſez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande Princeſſe; & cette pitié glorieuſe vaut des ſceptres & des couronnes, vaut la fortune des plus grands Princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai oſé vous aimer, c'eſt vous, Madame, qui voulez bien que je me ſerve de ce mot téméraire, dès que j'ai, dis-je, oſé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes déſirs, je me ſuis fait moi-même la deſtinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me ſurprenne, puiſque je m'y étois préparé; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût oſé eſpérer, & je m'en vais mourir, après cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore ſouhaiter quelque choſe, ce ſont deux graces, Madame, que je prends la hardieſſe de vous demander à genoux, de vouloir ſouffrir ma préſence juſqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie; &, parmi cette grande gloire & ces longues proſpérités que le Ciel promet à votre union, de vous ſouvenir quelquefois de l'amoureux Soſtrate. Puis-je, divine Princeſſe, me promettre de vous cette précieuſe faveur?

ERIPHILE.

Allez, Soſtrate, ſortez d'ici. Ce n'eſt pas aimer mon repos, que de me demander que je me ſouvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah! Madame, ſi votre repos....

ERI-

ERIPHILE.

Otez-vous, vous dis-je, Soſtrate. Epargnez ma foibleſſe; & ne m'expoſez point à plus que je n'ai réſolu.

## SCENE VIII.

*ERIPHILE, CLEONICE.*

CLEONICE.

MAdame, je vous vois l'eſprit tout chagrin; vous plaît-il que vos danſeurs, qui expriment ſi bien toutes les paſſions, vous donnent maintenant quelque preuve de leur adreſſe?

ERIPHILE.

Oui, Cléonice. Qu'ils faſſent tous ce qu'ils voudront, pourvû qu'ils me laiſſent à mes penſées.

*Fin du quatriéme Acte.*

## *V. INTERMEDE.*

ENTRE'E DE BALLET.

*QUatre pantomimes ajuſtent leurs geſtes & leurs pas aux inquiétudes de la Princeſſe.*

*Fin du cinquiéme Interméde.*

ACTE

# ACTE V.

## SCENE I.

*ERIPHILE, CLITIDAS.*

CLITIDAS *faiſant ſemblant de ne point voir Eriphile.*

DE quel côté porter mes pas ? Où m'aviſerai-je d'aller ? Et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la Princeſſe Eriphile ? Ce n'eſt pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah ? La voilà. Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous deſtinoit.

ERIPHILE.

Hé, laiſſe-moi, Clitidas, dans ma ſombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je penſois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Soſtrate pour époux ; mais, puiſque cela vous incommode, je rengaîne ma nouvelle ; & m'en retourne droit comme je ſuis venu.

ERIPHILE.

Clitidas, holà, Clitidas.

CLITIDAS.

Je vous laiſſe, Madame, dans votre ſombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arrête, te dis-je, approche. Que viens-tu me dire ?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a parfois des empreſſemens de venir dire aux Grands de certaines choſes, dont ils ne ſe ſoucient pas ; & je vous prie de m'excuſer.

ERIPHILE.

Que tu es cruel !

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la diſérétion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'eſt-ce que tu viens m'annoncer ?

CLITIDAS.

C'eſt une bagatelle de Soſtrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne ſerez point embarraſſée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je ; & m'appren cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous ſa voulez ſçavoir, Madame ?

ERPIHILE.

Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Soſtrate ?

CLITIDAS.

Une avanture merveilleuſe, où perſonne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Dis-moi vîte ce que c'eſt.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre ſombre mélancolie ?

ERIPHILE.

Ah ! Parle promtement.

CLI.

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, Madame, que la Princeſſe votre mere paſſoit preſque ſeule dans la forêt, par ces petites routes qui ſont ſi agréables, lorſqu'un ſanglier hideux, ces vilains ſangliers-là font toujours du déſordre, & l'on devroit les bannir des forêts bien policées, lors, dis-je, qu'un ſanglier hideux, pouſſé, je crois, par des chaſſeurs, eſt venu traverſer la route où nous étions. Je devrois vous faire peut-être, pour orner mon récit, une deſcription étenduë du ſanglier dont je parle; mais vous vous en paſſerez, s'il vous plaît, & je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il paſſoit ſon chemin, & il étoit bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noiſe avec lui, mais la Princeſſe a voulu égayer ſa dextérité; &, de ſon dard qu'elle lui a lancé un peu mal-à-propos, ne lui en déplaiſe, lui a fait au-deſſus de l'oreille une aſſez petite bleſſure. Le ſanglier mal morigéné, s'eſt impertinemment détourné contre nous; nous étions là deux ou trois miſérables, qui avons pâli de frayeur; chacun gagnoit ſon arbre, & la Princeſſe ſans défenſe, demeuroit expoſée à la furie de la bête, lorsque Soſtrate a paru, comme ſi les Dieux l'euſſent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien, Clitidas?

CLITIDAS.

Si mon récit vous ennuye, Madame, je remettrai le reſte à une autre fois.

ERIPHILE.

Achéve promtement.

CLITIDAS.

Ma foi, c'eſt promtement de vrai que j'achéverai; car un peu de poltronnerie m'a empêché de

de voir tout le détail de ce combat ; & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que, retournant ſur la place, nous avons vû le ſanglier mort, tout veautré dans ſon ſang ; & la Princeſſe pleine de joye, nommant Soſtrate ſon libérateur, & l'époux digne & fortuné que les Dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai crû que j'en avois aſſez entendu ; & je me ſuis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah ! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable ?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

---

## SCENE II.

*ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.*

ARISTIONE.

JE vois, ma fille, que vous ſçavez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux ſe ſont expliqués bien plûtôt que nous n'euſſions penſé ; mon péril n'a guéres tardé à nous marquer leurs volontés ; & l'on connoît aſſez que ce ſont eux qui ſe ſont mélés de ce choix, puiſque le mérite tout ſeul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenſer de votre cœur, celui à qui je dois la vie ; & refuſerez-vous Soſtrate pour époux ?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux, & de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me ſoit fort agréable.

SOS-

SOSTRATE.

Ciel ! N'eſt-ce point ici quelque ſonge tout plein de gloire, dont les Dieux me veuillent flater, & quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la baſſeſſe de ma fortune ?

---

## SCENE III.

*ARISTIONE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.*

CLEONICE.

MAdame, je viens vous dire qu'Anaxarque a juſqu'ici abuſé l'un & l'autre Prince, par l'eſpérance de ce choix qu'ils pourſuivent depuis long-tems ; & qu'au bruit qui s'eſt répandu de votre avanture, ils ont fait éclater tous deux leur reſſentiment contre lui, juſques-là que, de paroles en paroles, les choſes ſe ſont échauffées, & il en a reçû quelques bleſſures, dont on ne ſçait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

---

## SCENE DERNIERE.

*ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.*

ARISTIONE.

PRinces, vous agiſſez tous deux avec une violence bien grande ; &, ſi Anaxarque a pû vous offenſer, j'étois pour vous en faire juſtice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle juſtice, Madame, auriez-vous pû nous faire

faire de lui, ſi vous la faites ſi peu à notre rang, dans le choix que vous embraſſez?

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas ſoumis l'un & l'autre, à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma fille?

TIMOCLES.

Oui, Madame, nous nous ſommes ſoumis à ce qu'ils pourroient décider, entre le Prince Iphicrate, & moi; mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE.

Et ſi chacun de vous a bien pû ſe réſoudre à ſouffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux, où vous ne ſoyez préparés? Et que peuvent importer, à l'un & à l'autre, les intérêts de ſon rival?

IPHICRATE.

Oui, Madame, il importe. C'eſt quelque conſolation de ſe voir préférer un homme qui vous eſt égal; & votre aveuglement eſt une choſe épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une perſonne qui m'a fait tant de grace, que de me dire des douceurs; & je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'eſt poſſible, de donner à votre chagrin un fondement plus raiſonnable, de vous ſouvenir, s'il vous plaît, que Soſtrate eſt revêtu d'un mérite qui s'eſt fait connoître à toute la Gréce; & que le rang où le Ciel l'éléve aujourd'hui, va remplir toute la diſtance qui étoit entre lui & vous.

IPHICRATE.

Oui, oui, Madame, nous nous en ſouviendrons. Mais peut-être auſſi vous ſouviendrez-

vous

vous que deux Princes outragés ne ſont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLES.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas longtems la joye du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui ſe croit offenſé; & nous n'en verrons pas, avec moins de tranquillité, la fête des Jeux Pythiens. Allons-y de ce pas; & couronnons, par ce pompeux ſpectacle, cette merveilleuſe journée.

*Fin du cinquiéme Acte.*

# *VI. INTERMEDE.*

## FETE DES JEUX PYTHIENS.

*Le théatre repréſente une grande ſale en maniére d'Amphithéatre, avec une grande arcade dans le fond, au deſſus de laquelle eſt une tribune fermée d'un rideau. Dans l'éloignement paroît un autel pour le ſacrifice. Six miniſtres du ſacrifice, habillés comme s'ils étoient preſque nuds, portant chacun une hache ſur l'épaule, entrent par le portique au ſon des violons. Ils ſont ſuivis de deux ſacrificateurs, & de la prêtreſſe.*

## SCENE PREMIERE.

*LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, CHOEUR DE PEUPLES.*

LA PRETRESSE.

CHantez, peuples, chantez, en mille & mille lieux,
Du Dieu que nous ſervons les brillantes merveilles.
Parcourez la terre & les cieux;
Vous ne ſçauriez chanter rien de plus précieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

1. SACRIFICATEUR.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas,
Il n'eſt rien qui réſiſte.

2. SACRIFICATEUR.

Il n'eſt rien ici bas,
Qui, par ſes bienfaits, ne ſubſiſte.

LA PRETRESSE.

Toute la terre eſt triſte,
Quand on ne le voit pas.

CHOEUR.

Pouſſons à ſa mémoire
Des concerts ſi touchans,
Que, du haut de ſa gloire,
Il écoute nos chants.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Les ſix miniſtres du ſacrifice portant des haches font entr'eux une danſe ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force; après quoi ils ſe retirent aux deux côtés du théatre.*

SCE-

## SCENE II.

*LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, VOLTIGEURS, CHOEUR DE PEUPLES.*

### II. ENTRE'E DE BALLET.

*Six voltigeurs font paroître, en cadence, leur adreſſe ſur des chevaux de bois, qui ſont apportés par des eſclaves.*

## SCENE III.

*LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, ESCLAVES, CONDUCTEURS D'ESCLAVES, CHOEUR DE PEUPLES.*

### III. ENTRE'E DE BALLET.

*Quatre conducteurs d'eſclaves aménent en cadence huit eſclaves, qui danſent pour marquer la joye qu'ils ont d'avoir recouvré la liberté.*

## SCENE IV.

*LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES armés à la Grecque, CHOEUR DE PEUPLES.*

### IV. ENTRE'E DE BALLET.

*Quatre hommes armés à la Grecque avec des tambours, & quatre femmes armées à la Grecque avec*

*des timbres, font enſemble une maniére de jeu pour les armes.*

---

## SCENE V.

*LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES armés à la Grecque, UN HERAULT, TROMPETTES, UN TIMBALLIER, CHOEUR DE PEUPLES.*

*La tribune s'ouvre. Un héraut, ſix trompettes, & un timballier ſe mêlant à tous les inſtrumens, annoncent la venuë d'Apollon.*

CHOEUR.

OUvrons tous nos yeux
A l'éclat ſuprême
Qui brille en ces lieux.

---

## SCENE VI.

*APOLLON, SUIVANS D'APOLLON, LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES armés à la Grecque, UN HERAULT, TROMPETTES, UN TIMBALLIER, CHOEUR DE PEUPLES.*

*Apollon, au bruit des trompettes & des violons, entre par le portique, précédé de ſix jeunes gens qui portent des lauriers entrelaſſés autour d'un bâton, & un ſoleil d'or au deſſus, avec la deviſe Royale en maniére de trophée.*

CHOEUR.

## CHOEUR.

QUelle grace extrême!
Quel port glorieux!
Où voit-on des Dieux
Qui ſoient faits de même?

## V. ENTRE'E DE BALLET.

*Les ſuivans d'Apollon donnent leur trophée à tenir aux ſix Miniſtres du ſacrifice qui portent les haches, & commencent avec Apollon une danſe Héroïque.*

## VI. & derniere ENTRE'E DE BALLET.

*Les ſix Miniſtres du Sacrifice portant les haches & les trophées, les quatre hommes & les quatre femmes armés à la Grecque, ſe joignent en diverſes maniéres à la danſe d'Apollon & de ſes Suivans, tandis que la Prêtreſſe, les Sacrificateurs, & le Chœur des Peuples y mêlent leurs chants à diverſes repriſes, au ſon des timballes & des trompettes.*

*Vers pour* LE ROI, *repréſentant Apollon.*

JE ſuis la ſource des clartés,
Et les aſtres les plus vantés,
Dont le beau cercle m'environne,
Ne ſont brillans & reſpectés
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis aſſeoir,
Je vois le déſir de me voir
Poſſéder la nature entiére;
Et le monde n'a ſon eſpoir
Qu'aux ſeuls bienfaits de ma lumiére.

Bienheureuſes de toutes parts,
Et pleines d'exquiſes richeſſes
Les terres où, de mes regards,
J'arrête les douces careſſes.

*Pour Monſieur* LE GRAND *ſuivant d'Apollon.*

Bien qu'auprès du ſoleil tout autre éclat s'efface,

S'en éloigner pourtant n'eſt pas ce que l'on veut;
Et vous voyez bien, quoi qu'il faſſe,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

*Pour le Marquis* DE VILLEROI, *ſuivant d'Apollon.*

De notre maître incomparable
Vous me voyez inſéparable;
Et le zéle puiſſant qui m'attache à ſes vœux
Le ſuit parmi les eaux, le ſuit parmi les feux.

*Pour le Marquis* DE RASSENT, *ſuivant d'Apollon.*

Je ne ſerai pas vain, quand je ne croirai pas
Qu'un autre, mieux que moi, ſuive par tout ſes pas.

*F I N.*

*NOMS*

## *NOMS DES PERSONNES QUI ONT chanté & danſé dans les intermédes des* Amans Magnifiques, *Comédie-Ballet.*

### DANS LE PREMIER INTERMEDE.

Eole, *le Sieur Eſtival*
Tritons chantans, *les Sieurs le Gros, Hédouin, Don, Gingan l'aîné, Gingan le cadet, Fernon le cadet, Rebel, Langeais, Deſchamps, Morel, & deux Pages de la muſique de la chapelle.*
Fleuves chantans, *les Sieurs Beaumont, Fernon l'aîné, Noblet, Serignan, David, Aurat, Devellois, Gillet.*
Amours chantans, *quatre Pages de la muſique de la chambre.*
Pêcheurs de corail danſans, *les Sieurs Jouan, Chicanneau, Pezan l'aîné, Magny, Joubert, Mayeu, la Montagne, Leſtang.*
Neptune, *LE ROI.*
Dieux marins, *Monſieur le Grand, le Marquis de Villeroy, le Marquis de Raſſent, les Sieurs Beauchamp, Favier, la Pierre.*

### DANS LE SECOND INTERMEDE.

Pantomimes danſans, *les Sieurs Beauchamp, ſaint André, & Favier.*

### DANS LE TROISIEME INTERMEDE.

La Nymphe de la vallée de Tempé, *Mademoiſelle Desfronteaux.*
Tircis, *le Sieur Gaye.*
Caliſte, *Mademoiſelle Hilaire.*
Licaſte, *le Sieur Langeais.*
Ménandre, *le Sieur Fernon le cadet.*
Deux Satyres, *les Sieurs Eſtival & Morel.*
Dryades danſantes, *les Sieurs Arnald, Noblet, Leſtang, Favier le cadet, Foignard l'aîné, & Iſaac.*

Faunes danſans, *les Sieurs Beauchamp, Saint André, Magny, Joubert, Favier l'aîné, & Mayeu.*
Philinte, *le Sieur Blondet.*
Climéne, *Mademoiſelle de Saint Chriſtophle.*
Petites Dryades danſantes, *les Sieurs Bouilland, Vaignard, & Thibauld.*
Petits Faunes danſans, *les Sieurs la Montagne, Daluſeau, & Foignard.*

DANS LE QUATRIEME INTERMEDE.

Statuës danſantes, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, Magny, Leſtang, Foignard l'aîné, Dolivet fils, & Foignard le cadet.*

DANS LE CINQUIEME INTERMEDE.

Pantomimes danſans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, & Magny.*

DANS LE SIXIEME INTERMEDE.

*FETE DES JEUX PYTHIENS.*

La Prêtreſſe, *Mademoiſelle Hilaire.*
Premier Sacrificateur, *le Sieur Gaye.*
Second Sacrificateur, *le Sieur Langeais.*
Miniſtres du ſacrifice portant des haches, danſans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, Magny, Foignard l'aîné & Foignard le cadet.*
Voltigeurs, *les Sieurs Joly, Doyat, de Launoy, Beaumont, du Gard l'aîné, & du Gard le cadet.*
Conducteurs d'eſclaves, danſans, *les Sieurs le Preſtre, Jouan, Pezan l'aîné, & Joubert.*
Eſclaves danſans, *les Sieurs Payſan, la Vallée, Pezan le cadet, Favre, Vaignard, Dolivet fils, Girard, & Charpentier.*
Hommes armés à la Grecque, danſans, *les Sieurs Noblet, Chicanneau, Mayeu, & Deſgranges.*
Femmes armées à la Grecque, danſantes, *les Sieurs la Montagne, Leſtang, Favier le cadet, & Arnald.*

Un

Un Héraut, *le Sieur Rebel.*
Trompettes, *les Sieurs la Plaine, Lorange, du Clos, Beaupré, Carbonnet, & Ferrier.*
Timballier, *le Sieur Diacre.*
Apollon, *LE ROI.*
Suivans d'Apollon, danſans, *Monſieur le Grand, le Marquis de Villeroy, le Marquis de Raſſent, les Sieurs Beauchamp, Raynal, & Favier.*
Chœur de peuples chantans, *les Sieurs.* . . . .
. . . . . .

*Fin du Tome troiſiéme.*

10780509

1078

10780509

10780509

Bibl. erot.
Fr. Krenneri.

785. - - -

